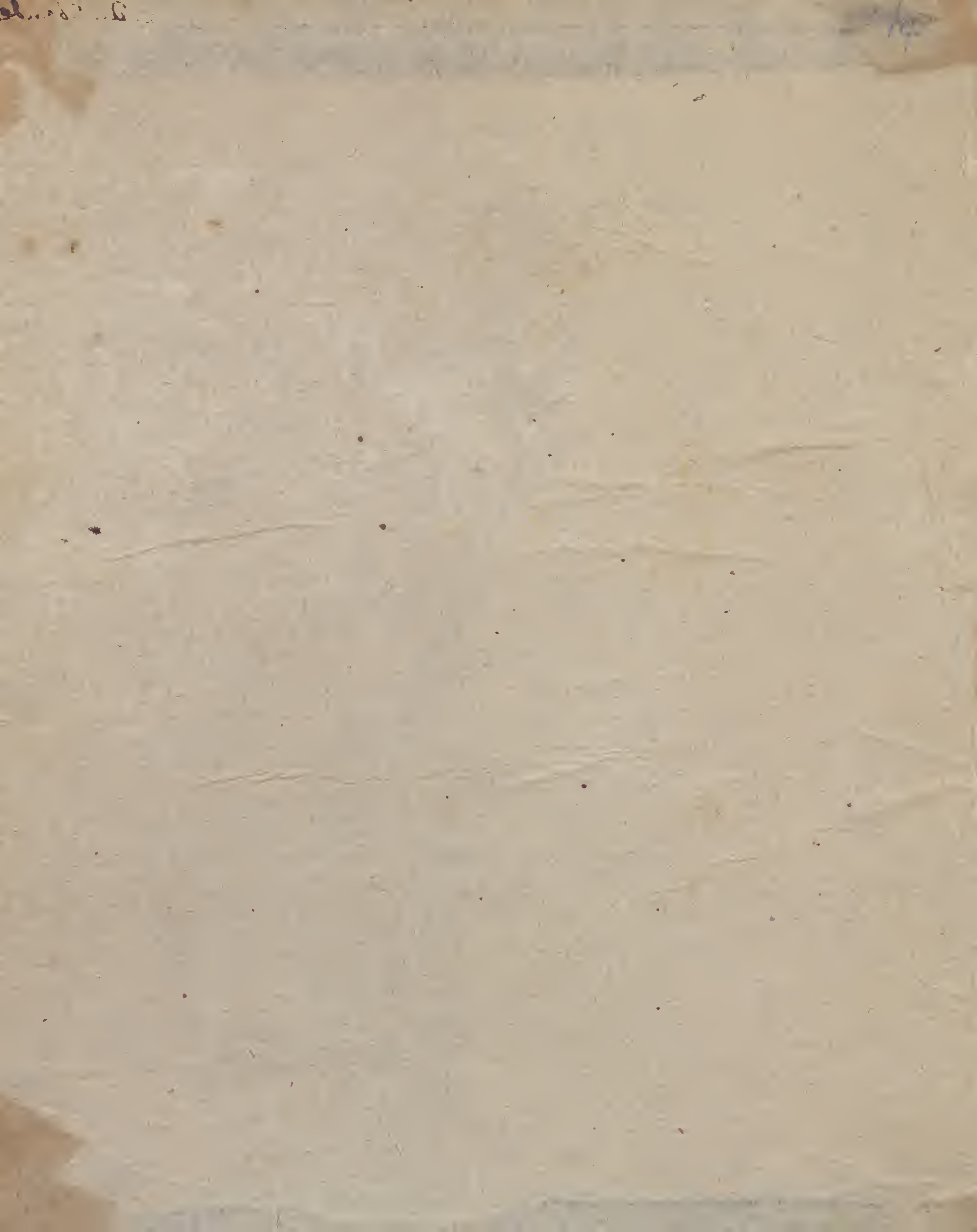
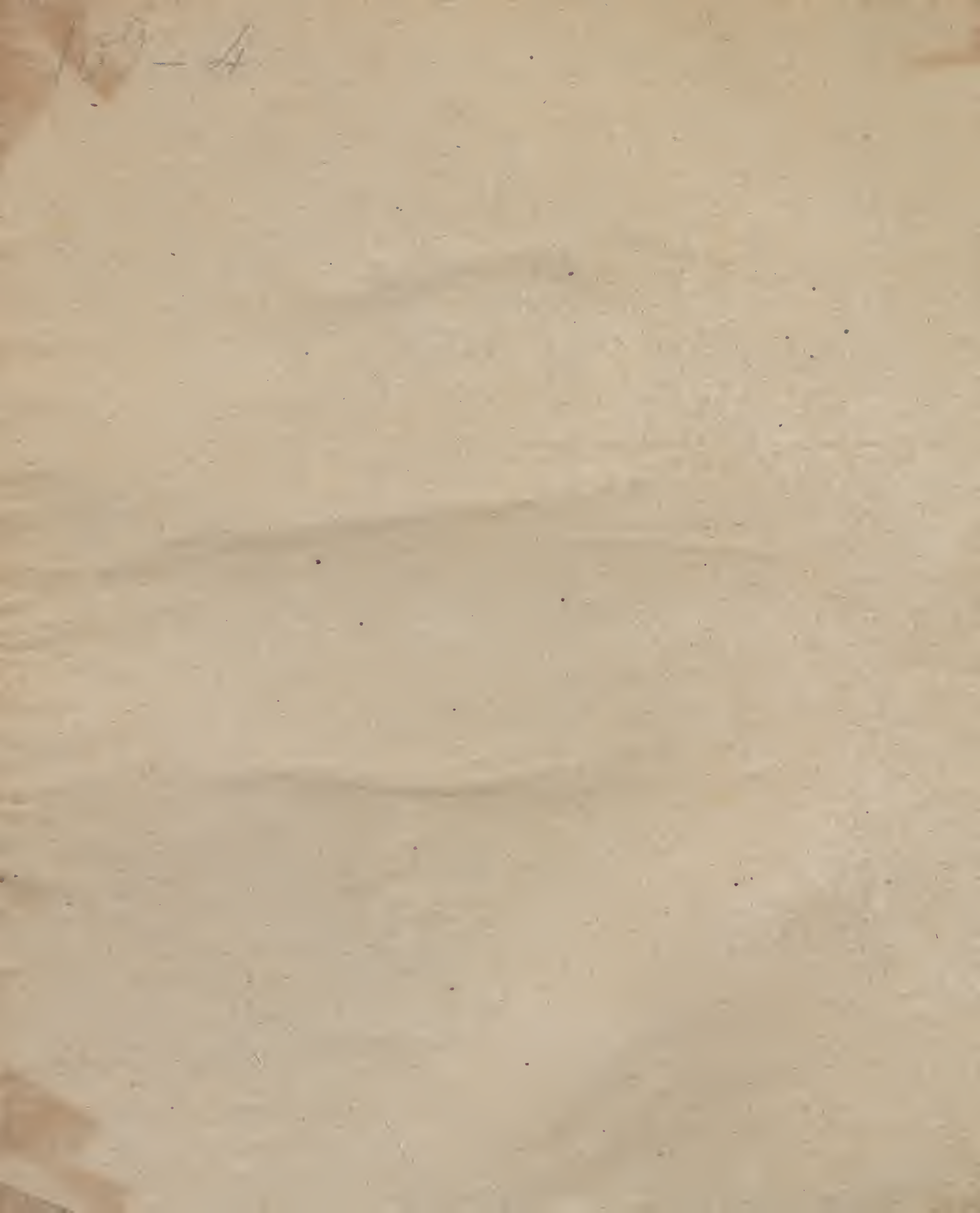








THÉORIE
DE
L'ART DES JARDINS

PAR

C. C. L. HIRSCHFELD,

Conſeiller de Juſtice de S. M. Danoiſe & Profeſſeur de Philoſophie & des Beaux-Arts dans l'Univerſité de Kiel.

TRADUIT DE L'ALLEMAND.





TOME PREMIER.

AMSTERDAM
CHEZ MICHEL REY. 1779.

PRÉFACE DE L'AUTEUR.

J'offre ici aux amis de l'art des jardins le commencement d'un ouvrage déjà annoncé depuis quelque temps, & auquel j'avois préparé la voie, il y a plusieurs années, par deux autres écrits moins considérables. *) Dans le premier je m'étois sur-tout proposé de découvrir les différents préjugés qui dominent parmi nous à l'égard des jardins, & les écarts auxquels on s'y livre, & d'opposer quelques principes à ce goût dépravé. Dans le second je m'efforçois d'exécuter ce qui restoit à faire après cet essai, c'est à dire, de développer plus exactement les regles à suivre en général dans la formation des jardins pour qu'ils puissent passer pour beaux. Ces deux petits traités, qui vu leur rapport, doivent être regardés comme parties d'un même tout, pourront toujours être utiles & servir comme de manuel à l'ami de l'art qui se contente des connoissances les plus indispensables.

L'approbation que le public a bien voulu accorder à ces essais, les invitations de quelques hommes illustres d'Allemagne, les besoins d'un art encore dans l'enfance & qui ne peut parvenir à quelque perfection qu'à force de travaux réitérés, le charme séduisant qui est propre aux objets de cette espece, tout m'engageoit à publier cet ouvrage détaillé sur l'art des jardins. Il n'est point destiné à opérer une révolution subite dans nos jardins, quoique la plûpart paroissent en

 avoir

*) *Anmerkungen über die Landhäuser und die Gartenkunst. 8. Leipzig 1773. Theorie der Gartenkunst. 8. Ebendas. 1775.* C'est à dire:
Remarques sur les maisons de campagne & l'art des jardins. 8. Leipzig 1773.
Théorie de l'art des jardins. 8. Leipzig 1775.
Ces deux ouvrages n'ont pas été traduits en François.

avoir beſoin, mais à faire réfléchir d'une maniere agréable ſur ce ſujet, à mettre l'amateur avide de ſavoir dans le cas d'en juger avec juſteſſe, & s'il en a l'occaſion de ſe créer un jardin qui ne ſoit pas dénué de goût. L'art des jardins eſt encore presqu'entiérement négligé par nos écrivains; il eſt tyranniſé en nombre d'endroits par la mode & le préjugé. Cependant on forme ſouvent de nouveaux jardins où l'on eſt le maître d'agir à ſa volonté, & l'on ne conſulte guere que des jardiniers ordinaires. Le poſſeſſeur d'une terre, ou tout autre propriétaire qui ſe fait un jardin, ne devroit-il pas auſſi s'informer de ce qu'ont écrit ſur la maniere de l'ordonner l'un ou l'autre de ces hommes à qui il doit ſuppoſer plus de goût & de connoiſſances qu'à un ſimple cultivateur?

S'il exiſtoit un ouvrage qui ſatisfît parfaitement à ce qu'exige l'art des jardins tel que me l'offre le modele idéal & relevé que j'entrevois, la peine & la dépenſe qu'on ſacrifie ici ſeroient fort inutiles. Dans les écrits peu nombreux des étrangers, on n'a pas toujours pu faire attention aux beſoins qui nous ſont particuliers, aux avantages de notre climat, aux propriétés de notre pays. On a ſouvent été trop partial envers le goût de ſa nation. On n'a pas ſoigneuſement diſtingué, ou plutôt on a totalement oublié de conſidérer les diverſes ſortes de jardins qui réſultent de la nature des différents climats, des ſituations du terrein, & des ſaiſons; qui ſont formés par quelques perſonnes ſuivant leur caprice ou leurs beſoins; jardins qui peuvent réellement exiſter, & de la deſtination particuliere desquels nous traiterons dans la ſuite de cet ouvrage.

Ce volume ne contient guere que les premiers principes généraux de l'art des jardins; principes qui demandoient un développement exact, quoiqu'on paroiſſe l'avoir cru peu néceſſaire. Le plan de tout l'ouvrage s'expoſera de lui-même dans la ſuite. Il faut cependant que je prévienne ici qu'on doit diſtinguer l'art des jardins du jardi-

jardinage botanique, & économique, & que tout ce qu'on dit du premier dans cet ouvrage ne ſe rapporte qu'au beau & au bon goût. Ce qui regarde l'éducation & la culture des arbres & des plantes, a déjà été enſeigné dans mille écrits, & eſt hors de ma ſphere.

Une Théorie parfaite de l'art des jardins n'eſt pas l'ouvrage d'un ſeul écrivain. Elle demande l'aſſiſtance des Princes & d'autres Grands pour parvenir au degré de perfection dont elle eſt ſuſceptible. Dans mon annonce publique je me ſuis borné à deſirer la communication des deſcriptions intéreſſantes de beaux jardins réellement exiſtants, ſans lesquelles une Théorie de cet art ne ſauroit être ni aſſez complette, ni aſſez inſtructive. Je répete cette priere avec tout le zele que j'ai conſacré à cet art. Je ne ſouhaite pas ſeulement des deſcriptions de jardins, mais auſſi des deſſeins de maiſons de campagne, & de toutes ſortes d'édifices propres aux jardins, comme temples, pavillons, cabinets, hermitages &c., qui, ſoit comme ouvrages réellement exiſtants, ſoit comme ſimples projets, montrent un goût ſain & ſupérieur d'architecture. En me les communiquant obligeamment on feroit connoître de nouvelles inventions nationales & bien des monuments eſtimables de l'art des jardins, qui ſouvent languiſſent ça & là ignorés, & qui alors s'attireroient de la réputation & exciteroient l'émulation. Je promets de ne faire qu'un bon uſage de ce qui pourra être employé, & en tout cas une reconnoiſſance qui ne demande qu'à ſe manifeſter. Aurois-je à craindre de faire une priere inutile pour une entrepriſe qui eſt la premiere de cette eſpece parmi nous, & qui regarde ſi directement les plaiſirs des Princes & de la Nobleſſe? Je publierai fidélement dans le dernier volume, tant ce qu'on aura fait, que ce qu'on n'aura pas fait en faveur de cet ouvrage.

Ce Ier Volume offre déjà la deſcription que j'ai faite d'un des lieux de plaiſance de ma patrie. Je tâcherai dans la ſuite de préſen-

ter à mon lecteur quelques tableaux d'autres jardins indigenes, & que j'aurai tracés moi-même ou qui m'auront été communiqués. Les relations imprimées de jardins allemands nous manquent encore entiérement à une ou deux près. On ménagera dans chacun des volumes ſuivants une place pour les deſcriptions de jardins qui en eux-mêmes forment un certain enſemble, ou qui ne pourront pas commodément ſervir d'exemples & d'éclairciſſements aux regles.

Parmi les planches qui décorent cet ouvrage ſe trouvent d'abord des copies utiles de maiſons de campagne & d'édifices étrangers propres aux jardins, en partie bâtis par les plus célebres architectes, & choiſis dans pluſieurs ouvrages de prix & ſouvent rares: ces deſſeins ſervent à enſeigner le bon goût dans cette partie de l'architecture. Il eſt ſur-tout important d'apprendre à connoître la beauté de la forme & de l'apparence extérieure de ces bâtiments ſuivant leurs diverſes grandeurs & leurs divers caracteres; quant à la diſpoſition intérieure, elle dépend de la commodité, de la volonté, & des différents buts des propriétaires, & d'ailleurs on n'enſeigne point ici l'architecture. D'autres planches offrent des projets de maiſons de campagne & d'édifices propres aux jardins qui attendent l'exécution, & ſont l'ouvrage d'architectes habiles. On trouvera raſſemblé & copié ici & dans la ſuite, comme dans une petite gallerie, tout ce qui mérite l'imitation ou du moins l'attention, & eſt exécuté ou deſſiné dans ce genre d'édifice chez les différentes nations qui ſont en poſſeſſion du bon goût.

Les repréſentations champêtres plus grandes, & qui offrent des ſcenes naturelles iſolées, ou des cantons *) caractériſtiques, ſont presque toutes dûes au zele généreux d'un homme qui s'eſt joint amicalement à moi dès la premiere annonce de cet ouvrage. Né avec

*) Voyez ce qu'on entend ici, & dans la ſuite de cet ouvrage, par *canton*, page 217.

avec les talents d'un payſagiſte, il ſuivit dès ſa jeuneſſe la vocation de la nature; mais la peinture en portrait, nourrice plus féconde de l'artiſte, ravit encore à la peinture en payſage un génie qui paroiſſoit créé pour elle. Il retourne cependant dans des moments ſereins à cette derniere, ſœur chérie de l'art des jardins, dans lequel il a des connoiſſances ſi utiles, réunies à tant de goût, que je regarderois comme un avantage pour cet art l'occaſion qu'on fourniroit à cet habile d'homme d'exercer ſes talents en ce genre. Je livrerai dans la ſuite des cantons & des ſcenes champêtres de cet artiſte plus parfaites, qui à ce que j'eſpere, perdront moins ſous le burin que celles qu'on trouve ici, & qui ſe rapprocheront plus des principes expoſés. Je poſſede pluſieurs deſſeins repréſentant des jardins de ſon invention, qui égalent les meilleures gravures angloiſes de Windſor, de Kew & autres; parmi ces deſſeins il s'en trouve quelques-uns où les objets ſont ſi ſupérieurement animés par les couleurs, qu'on croit voir la nature même, & que je regrette qu'il n'y ait pas un moyen de les communiquer tels quels aux acquéreurs de cet ouvrage. Cet artiſte, à qui je ne fais que rendre juſtice, eſt Monſieur Jean Henri Brandt à Hanovre.

J'ai déjà remarqué *) combien les gravures ſont défectueuſes en général quand il s'agit de repréſentations champêtres. Cependant dans des ouvrages tels que celui-ci, elles donnent une idée de plus, ou relevent & éclairent l'idée qu'on tâche de réveiller par des mots; elles occupent encore agréablement l'imagination. Dans les anciens traités d'architecture on a prodigué les gravures pour mieux étayer la fauſſe maniere ſymmétrique des jardins. La gravure ne s'occuperoit-elle pas auſſi en faveur des ſcenes nobles & aiſées que la nature peut étaler dans ces mêmes jardins?

*) Page 216.

Je préférerois les deſſeins de quelques parties iſolées des jardins qui exiſtent au ſimple plan de l'enſemble. Des jardins heureuſement ſitués & ordonnés avec goût auront toûjours quelques cantons, ou quelques parties de cantons, qui ſe diſtinguent & méritent plus d'être obſervés que les autres. Un recueil de parties caractériſtiques ſemblables, eſt bien plus inſtructif & plus amuſant, qu'un morne plan géométral, où le rapport des parties entr'elles, les relations réciproques des maſſes & des formes, des enfoncements & des élévations, la variété des aſpects & de leurs effets, & mille autre circonſtances importantes ne ſont jamais viſibles.

La traduction françoiſe de cette théorie paroîtra conſtamment en même temps que l'original.

Je ne ſaurois finir cette Préface ſans rendre mille actions de grace à Monſieur Sulzer pour lequel ma vénération eſt un ſentiment également doux & ancien. C'eſt lui qui le premier en Allemagne donna à l'art des jardins une place honorable parmi les autres beaux arts, à l'avancement deſquels il veilla avec tant de dignité; & c'eſt auſſi à lui que je conſacre les premieres fleurs de ce printems, fleurs dont je parſeme l'autel du Dieu de la ſanté en accompagnant cette offrande de vœux pour la conſervation de ce ſavant. *)

*) Vœux malheureuſement inutiles! Sulzer mourut le 25 Février, après une maladie douloureuſe de ſept ans, également regretté du Grand Fréderic, & de tous ceux qui, comme ce Héros, ſavoient apprécier ſon mérite. Note du Traducteur.

AVER-

AVERTISSEMENT
DU
TRADUCTEUR.

Le Lecteur vient de voir dans la Préface de Monsieur Hirschfeld que l'original & la traduction de cette Théorie paroissent en même temps, ce qui ne peut se faire qu'autant qu'on envoye au traducteur les feuilles originales à mesure qu'on les imprime. Cette méthode, excellente pour le Libraire en ce qu'elle empêche ses confreres de partager le profit avec lui en s'emparant de la traduction, n'est pas à beaucoup près aussi avantageuse pour le traducteur: elle entraîne bien des inconvénients que je demande la permission de détailler ici, afin qu'on soit d'autant plus porté à pardonner les défauts qu'on pourra trouver dans mon ouvrage.

D'abord il faut traduire un traité qu'on n'a point lu, & dont par conséquent on ne peut que deviner l'ensemble. Il faut, surtout dans une théorie nouvelle comme celle-ci, créer des termes d'art nouveaux, ou du moins transformer en termes d'art des mots qui ne l'étoient pas encore: si l'on savoit d'avance toutes les idées accessoires dont l'auteur accompagnera ces termes d'art, on pourroit choisir ceux qui conviennent à la pluralité des cas; ici cela devient impossible; il faut se contenter d'être littéral pour le moment, au risque de faire cent mauvaises phrases dans la suite, ou d'estropier son original.

N'ayant pu l'étudier d'avance & se pénétrer de ses principes, privé d'ailleurs de la facilité de comparer différents passages entr'eux,

le traducteur eſt ſujet à mal interpréter des phraſes, ou tout au moins il eſt forcé à les rendre ſi littéralement que l'élégance en ſouffre beaucoup.

La preſſe une fois en mouvement ne s'arrête plus; il faut faire tant de feuilles par ſemaine. On n'a donc ni le temps de conſulter l'auteur, ni celui de faire venir les livres cités dans le cours de l'ouvrage, ſi malheureuſement ils ne ſe trouvent pas dans le lieu qu'on habite ou dans les environs. C'eſt à cet inconvénient que je prie mes Lecteurs d'attribuer toutes les nouvelles traductions de morceaux déjà traduits en françois, tels que le paſſage du poëme de la liberté de Thompſon (Page 17), & celui des lettres de Pline le jeune (Page 17. 18. 27. 28).

Parmi les traductions de morceaux déjà traduits il ne faut pas oublier la deſcription du parc de Hagley (Page 72-79). Elle ſe trouve dans l'art de former les jardins anglois, ouvrage dont j'ai tiré toute la deſcription de Dovedale, & dont par conſéquent j'aurois auſſi pu tirer l'autre, ſi j'avois ſu alors que l'ouvrage exiſtoit en françois, ce que l'auteur ne dit qu'à la page 128 de ſon ouvrage (& la deſcription de Hagley commence à la page 62), ou ſi j'avois eu le temps de m'en informer. Outre cela j'ai été obligé de traduire la traduction allemande, ce qui pourroit bien m'avoir entraîné aſſez loin de l'original anglois.

Indépendamment des traductions ſuperflues dont je viens de parler, j'ai encore été contraint de traduire de l'Allemand des extraits que fait l'auteur de pluſieurs ouvrages françois ou traduits en françois, & où j'aurois pu employer les phraſes mêmes des originaux ou des traductions, en les reſſerrant comme dans mon texte, ſi j'avois eu le temps de me les procurer: de ce nombre ſont

1. Voya-

1. Voyages dans le Levant, dans les années 1749, 1750, 1751, & 1752, contenant des observations sur l'histoire naturelle, la Medecine &c. par Fréderic Hasselquist, Docteur en Medecine &c. &c. Traduits de l'Allemand par M. .. Paris chez Delalain 1769. 2 Volumes. (Voyez P. 119.)
2. Voyages de Richard Pococke, Membre de la Société Royale & de celle des antiquités de Londres &c. &c. en Orient, dans l'Egypte &c. &c. contenant une description exacte de l'Orient & de plusieurs autres contrées &c. des observations intéressantes sur les mœurs &c. traduits de l'Anglois sur la 2de Edition. 5 Vol. in 12. A Paris chez J. P. Costard 1772. (Voyez P. 120. 121.)
3. Thevenot, Suite du voyage au Levant. Paris 1689. Cet ouvrage est originairement françois. (Voyez P. 121.)
4. Voyages en Barbarie & dans le Levant &c. par le Docteur Shaw. Il parut en 1743 à la Haye une traduction françoise de cet ouvrage; cette traduction est plus recherchée encore que l'original, le Docteur Shaw ayant communiqué au traducteur des additions & des corrections considérables. (Voyez P. 123.)

Je crois pouvoir ranger parmi ceux-ci l'ouvrage suivant:

Bruin, Reizen over Moscovie, over Persie &c. folio. Amsterdam 1711.

C'est à dire: Bruin voyages en Moscovie, en Perse &c.

quoique je n'aie pu parvenir à voir la traduction même. (Voyez P. 121. 122.)

En parlant du parc de Hagley, j'ai déjà insinué que faute de temps, je me suis vu forcé de traduire d'après l'Allemand des passages tirés d'ouvrages qui originairement ne sont pas allemands; en voici les titres:

1. A Six months tour through the North of England: containing an account of the present state of agriculture &c. &c. &c. illustrated with

with copperplates of ſuch implements of husbandry as deſerve to be generally known, and views of ſome pictureſque ſcenes which occurred in the courſe of the journey. Second Edition. 1771. 4 Vol. (Voyez Pag. 64-71. & P. 237. 238.)

2. A Six weeks tour through the Southern countries of England and Wales &c. &c. in ſeveral Letters to a Friend. By the author of the Farmers Letters (Arthur Young). 8. 1768. (Voyez P. 238.)
3. Chambers Diſſertation on Oriental Gardening. 4. London 1772. (Voyez P. 100-108.)
4. The Poems of M. Gray &c. &c. London 1775. 4. Cet ouvrage publié par Mr. Guill. Maſon, contient des Mémoires ſur la vie & les écrits de Mr. Gray, & n'eſt pas tout composé de poéſies, mais auſſi de morceaux en proſe. (Voyez P. 139. 140.)
5. Temple's Miſcellanies. (Voyez P. 143. 144.)
6. Home, Eſſai ſur l'hiſtoire de l'homme. (Voyez P. 139.)
7. Thikneſſes, Voyage en France & dans une partie de la Catalogne. (Voyez P. 255-261.)

Si j'avois pu me procurer ces ouvrages j'aurois traduit d'après les originaux, & ne m'en ſerois pas écarté, comme je l'ai peut-être fait ſans qu'il y aït de ma faute. Je n'ai pas même réuſſi à me procurer les titres anglois des deux derniers. Quant aux paſſages tirés des Elements of Criticiſm de Home, je les ai traduits de l'Anglois.

L'Auteur fait encore des extraits de livres que je n'ai pas pu trouver, & qui, ainſi que ceux que je viens de citer, n'ont pas encore été traduits en françois; au moins je n'ai pas pu le découvrir malgré toutes mes diligences à ce ſujet. Je ne parlerai pas ici de ceux de ces ouvrages qui ſont allemands; il eſt fort indifférent que j'en aie traduit les extraits d'après l'auteur même, ou d'après Mr. Hirſchfeld: voici les titres des autres:

1. P.

1. P. Caimo Lettere d'un Vago Italiano. (Voyez P. 35.)
2. Topham, Letters from Edimburgh. &c. &c. &c. 1776. Londres chez Dodsley. (Voyez P. 81.)
3. Chandler Travels in Aſia minor &c. Londres chez Dodsley. 1775. (Voyez P. 119. 120.)
4. The Hiſtory of the Diſcovery and conqueſt of the Canary Islands &c. by George Glaſs. in 4. (Voyez P. 123. 124.)
5. Travels through the middle ſettlements in North-America, by M. Andrews Burnaby &c. London 1775. (Voyez P. 129.)
6. Olof Toreen & Eckeberg, Appendice au voyage d'Osbeck aux Indes Orientales & à la Chine. Ouvrage originairement Suédois & dont il a paru une traduction allemande en 1765. (Voyez P. 117.)

Tous les autres paſſages cités ont été traduits ou copiés des originaux.

Avant de finir ce qui regarde les citations je crois de mon devoir d'avertir, qu'outre la traduction en proſe du Poëme de Mr. Zacharie, intitulé les quatre parties du jour, dont je parle p. 245. 246. il en exiſte une imitation en vers libres, publiée à Paris en 1773, & qui eſt de Mr. l'Abbé Aleaume Secretaire interprête de Monſeigneur: que le morçeau de poéſie angloiſe cité p. 133. 134. eſt tiré du Poëme de Mr. Maſon intitulé

The Engliſch Garden:

& enfin, que s'il en faut croire la Gazette littéraire de l'Europe (année 1765, mois de Mars), la traduction des recherches philoſophiques ſur l'origine des idées que nous avons du Beau &c. eſt, non comme je l'ai avancé p. 190. de l'Abbé des Fontaines, mais de Mr. l'Abbé des François.

Eloigné comme je le ſuis du lieu où s'imprime ma traduction, je crois pouvoir compter ſur l'indulgence de mes Lecteurs par rapport aux irrégularités qui pourroient régner dans la ponctuation & les accents: j'aurai ſoin de faire un errata pour les fautes un peu conſidérables; mais un errata qui s'étendroit à toutes les petites négligences ſeroit plutôt fatiguant qu'utile. Au reſte on promet de prendre toutes les précautions poſſibles pour rendre la traduction du ſecond Volume meilleure à tous égards que celle du premier.

Spéci-



Spécification des gravures contenues dans ce Volume.

No. 1. 4. 5. 6. Projets de Pavillons. Pages 6. 11. 15. 23.

No. 2. 3. — de Cabinets. P. 8. 9.

No. 7. 8. 11. — de Rotondes. P. 29. 32. 45.

No. 9. 10. — d'édifices propres à placer dans un jardin, tirés de l'architecture de Morris. P. 38. 40.

No. 12. 13. 14. Maiſons de campagne françoiſes; inventées par Briſeux dans l'art de bâtir des maiſons de campagne. P. 54. 58. 61.

No. 15. Maiſon de campagne de Stowe, vue du côté du parc; d'après un nouveau deſſein. P. 63.

No. 16. Maiſon de campagne de Luton, vue du côté du couchant. P. 68.

No. 17. La même du côté du Levant. P. 71.

No. 18. Façade de la maiſon de campagne de Kenwood: ces trois derniers morceaux ſont tirés des ouvrages des deux Adam intitulés: Works in Architecture. P. 79.

No. 19. 20. Cabinets, P. 81. 85.

No. 21. 22. 23. & Pavillons; projets tirés du détail des nouveaux jardins. P. 92. 108. 118.

No. 24. Canton *) de l'invention de Brandt. P. 134.

No. 25. 26. 27. 28. 29. Grandes & petites maiſons de campagne de Palladio dans les états de Veniſe. P. 129. 149. 155. 158. 163.

No. 30. Maiſon de campagne de Blondel, tirée de ſa diſtribution des maiſons de plaiſance. P. 166.

No. 31. Canton de Brandt. P. 176.

No. 32. 33. 34. 35. 36. Maiſons de campagne Italiennes bâties par Scamozzi. P. 182. 189. 199. 202. 206.

No. 37. Canton de Brandt. P. 213.

No.

*) Voyez p. 217 ce qu'on entend par canton dans cet ouvrage.

No. 38. Rotonde de Stowe. Page 217.

No. 39. 40. Cantons de Brandt. P. 228. 230.

No. 41. Temple de l'ancienne vertu à Stowe. P. 240.

No. 42. 43. Cantons de Brandt. P. 243. 245.

No. 44. Le Staubbach de Lauterbrunn, dessiné d'après nature par Aberli. P. 251.

No. 45. 46. Cantons de Brandt. P. 254. 264.

REFLE-

RÉFLEXIONS PRÉLIMINAIRES.

PREMIERE SECTION.

Coup d'œil jetté ſur les jardins anciens & modernes.

SECONDE SECTION.

Recherches ſur le goût ancien & moderne en fait de jardins.

TROISIEME SECTION.

De l'art des jardins, conſidéré comme l'un des beaux arts.

QUATRIEME SECTION.

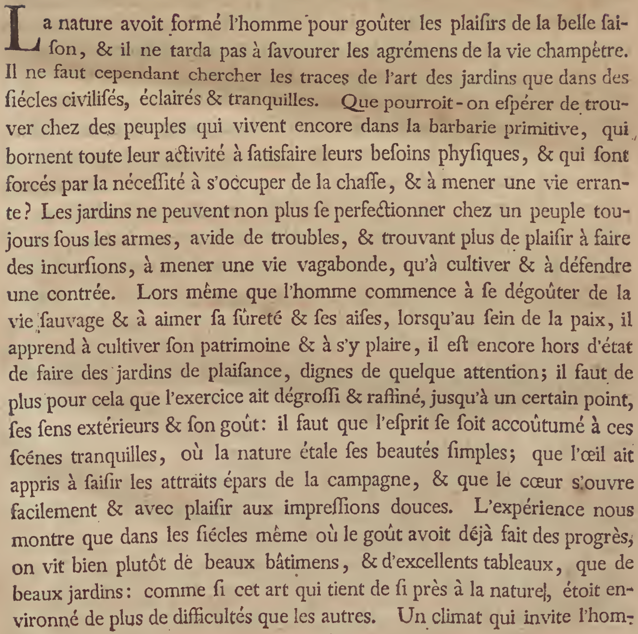
De la deſtination & de la dignité des jardins.

PREMIERE SECTION.

Coup d'œil jetté ſur les jardins anciens & modernes.

I.

Origine des jardins.



La nature avoit formé l'homme pour goûter les plaiſirs de la belle ſaiſon, & il ne tarda pas à ſavourer les agrémens de la vie champêtre. Il ne faut cependant chercher les traces de l'art des jardins que dans des ſiécles civiliſés, éclairés & tranquilles. Que pourroit-on eſpérer de trouver chez des peuples qui vivent encore dans la barbarie primitive, qui bornent toute leur activité à ſatisfaire leurs beſoins phyſiques, & qui ſont forcés par la néceſſité à s'occuper de la chaſſe, & à mener une vie errante? Les jardins ne peuvent non plus ſe perfectionner chez un peuple toujours ſous les armes, avide de troubles, & trouvant plus de plaiſir à faire des incurſions, à mener une vie vagabonde, qu'à cultiver & à défendre une contrée. Lors même que l'homme commence à ſe dégoûter de la vie ſauvage & à aimer ſa ſûreté & ſes aiſes, lorſqu'au ſein de la paix, il apprend à cultiver ſon patrimoine & à s'y plaire, il eſt encore hors d'état de faire des jardins de plaiſance, dignes de quelque attention; il faut de plus pour cela que l'exercice ait dégroſſi & raffiné, jusqu'à un certain point, ſes ſens extérieurs & ſon goût: il faut que l'eſprit ſe ſoit accoûtumé à ces ſcénes tranquilles, où la nature étale ſes beautés ſimples; que l'œil ait appris à ſaiſir les attraits épars de la campagne, & que le cœur s'ouvre facilement & avec plaiſir aux impreſſions douces. L'expérience nous montre que dans les ſiécles même où le goût avoit déjà fait des progrès, on vit bien plutôt de beaux bâtimens, & d'excellents tableaux, que de beaux jardins: comme ſi cet art qui tient de ſi près à la nature, étoit environné de plus de difficultés que les autres. Un climat qui invite l'hom-

me à la gaîté, & les agréments d'un pays, ſont des circonſtances favorables à la culture des jardins, quoiqu'elles n'aient pas toujours produit cet effet. La proſpérité, le ſuperflu, qui ſouvent ont conduit à une magnificence inutile & au mépris des beautés réelles, contribuent encore à former l'art des jardins, qui ſe perfectionnera ſurtout lorsque des mœurs adoucies & un goût épuré inſpireront l'amour des plaiſirs de la campagne.

Les premiers jardins, ou plutôt les premiers terreins que l'on défricha, ne furent ſans doute deſtinés d'abord qu'à l'utile. L'homme raſſembla, autour de ſon habitation, les arbres & les plantes qui lui offroient des aliments d'un goût agréable. Le beſoin & un penchant naturel pour la fraîcheur le porterent à chercher l'ombrage & les eaux. La nature faiſoit éclorre à ſes yeux, dans les vallées & ſur les collines, une multitude de fleurs différemment colorées, qui récréoient ſa vue; il les transplanta dans ſon voiſinage, & les rendit plus belles en les cultivant ſoigneuſement. Il recueillit nombre d'obſervations qui, en étendant ſes connoiſſances, piquerent ſon goût. Et tout en ſatisfaiſant amplement ſes beſoins, il s'apperçut, ſans peine, combien les objets de la nature étoient propres à flatter ſes ſens & ſon imagination. L'amour de la ſolitude, le dégoût du tumulte & des incommodités qu'entraînent après elles les ſociétés nombreuſes, l'apparence de pouvoir ſubvenir plus facilement à ſes beſoins, augmentoient le goût naturel de l'homme pour la vie champêtre. Le loiſir & la réflexion, ſoutenus par l'expérience journaliere, lui firent découvrir le ſecret des charmes puiſſants de la nature, & il tâcha de réunir & de fixer ces charmes à un endroit favori, afin d'en jouir plus long-tems. Telle fut à peu près l'origine des jardins d'agrément, que l'imagination échauffée du poëte réuſſira mieux à d'écrire que de froides conjectures: car lorsque l'hiſtoire ſe tait, (& l'origine des jardins a précédé l'hiſtoire,) on ne peut plus ſe livrer qu'à des conjectures.

Les premiers jardins étoient ſans contredit très-informes, & bien éloignés de cette belle ordonnance, que le tems, le goût & la réflexion pouvoient ſeuls leur donner. On ne ſait guere ce que l'on veut quand on

demande

demande comment les premiers jardins étoient faits. On pourroit à toute force s'en faire une idée générale; mais veut-on en ſavoir d'avantage? que l'on commence par donner une réponſe ſatisfaiſante à cette queſtion: quel air avoit préciſément le premier tableau?

On verra, dans la ſuite, que l'art des jardins n'avoit pas atteint chez les anciens le même degré de perfection que les autres beaux arts. Les climats de la Grece & de l'Italie égayoient également la campagne & l'eſprit: ils enfantoient une foule de beautés naturelles, & augmentoient la faculté d'en jouïr avec une ſorte de volupté. Mais il manquoit à l'art des jardins les puiſſants reſſorts, qui agiſſoient avec tant d'énergie dans quelques uns des beaux arts. Ceux-ci s'élevoient à proportion des puiſſants efforts que faiſoit l'eſprit républicain, l'amour de la liberté, l'envie de dominer, le déſir de la gloire & la certitude d'être récompenſé par la patrie. Ainſi ſe perfectionnerent l'éloquence, la poéſie & la ſculpture. La culture des jardins demandoit au contraire une façon de penſer toute oppoſée à l'héroïsme: elle exigeoit le ſilence des paſſions, l'amour de la tranquillité & des plaiſirs qu'offre la campagne. Si quelquefois un ſage étoit chaſſé du tumulte des villes, ou s'en écartoit volontairement, & préféroit aux occupations bruyantes la douce tranquillité d'une maiſon de campagne écartée, ſon eſprit, ni ſon goût n'étoient pas toujours diſpoſés à s'occuper du ſoin d'embellir une place, propre à devenir jardin. Plus on s'éloigna des tems héroiques, & plus le goût des jardins s'étendit réellement. Les Romains qui créerent cette multitude de maiſons de campagne & des jardins, étoient les contemporains non de Fabricius, mais de Lucullus. Ce n'étoit plus les occupations utiles, ni les plaiſirs ſimples & doux de la vie champêtre, mais les voluptés raffinées, qu'on recherchoit.

Il n'eſt guere de nation policée qui n'ait planté des jardins pour ſon amuſement. Les attraits de la belle nature ont une influence presque générale: la religion, & les préjugés nationnaux ne la diminuent point. Le Moine Romain aime autant à s'égayer dans les jardins de ſon couvent, que le Muſulman à courir dans ſes maiſons de campagne reſpirer aux bords de la mer, l'air fraix que Conſtantinople lui refuſe.

Déjà depuis long-tems les jardins ſont un des objets de dépenſe dont s'occupent non ſeulement les Princes, mais encore les membres les plus riches des nations civiliſées. Le beſoin forçoit à cultiver, avec activité autour des villes, toutes les plantes alimentaires: bientôt s'éleverent ſur ce même terrein des jardins conſacrés à jouïr de la liberté, de l'air pur & des plaiſirs. On voit encore communément des jardins autour des grandes villes où le négoce a produit l'aiſance, ou les richeſſes ont enfanté le luxe.

On peut conſidérer les jardins qui ſont partie des monuments publics d'une nation, ſous tant de points de vue intéreſſants, qu'on ne ſauroit que blâmer la négligence totale ou l'indifférence des voyageurs ſur cet article. Les jardins ſont l'objet non ſeulement de la culture & du bien-être d'un pays, mais encore de ſon goût; & lorsqu'ils ne ſont pas ſimplement imités, mais qu'ils ſont plantés ſuivant les propres idées d'une nation, ils peuvent faire connoître ſon caractere, qui certainement s'y peint. Les nouveaux parcs d'Angleterre annoncent au voyageur une nation dont le génie s'élance au devant des beautés les plus relevées, qui ſaiſit tout ce qui eſt grand & noble, & qui s'occupe volontiers d'entrepriſes hardies. Le goût du joli & du ſpirituel qui s'allie ſi aiſément avec l'eſprit de bagatelle, régnoit viſiblement dans les anciens jardins françois.



II. *Jar-*

II.

Jardins de l'Antiquité.

Les Romains ſont de tous les peuples anciens ceux dont les jardins & les maiſons de campagne ont eu le plus de réputation. Cependant long-tems avant eux il eſt fait mention de jardins chez des peuples plus anciens, jardins qui peuvent avoir eu leur prix ſuivant le goût de ce tems-là, mais qui n'ont été exceſſivement loués par quelques écrivains modernes, que parcequ'ils ont trouvé plus commode de répéter ces louanges que d'examiner ſi elles étoient fondées.

I.

Jardins ſuſpendus des Babyloniens.

On n'a jamais parlé des jardins de Babylone ſans tomber dans une eſpéce d'extaſe dont on ignoroit la cauſe. Le célébre Temple lui-même ne balance pas à ſoutenir que c'étoient les plus ſuperbes jardins qui euſſent exiſté. Mais en examinant de plus près ces jardins ſuſpendus, on voit s'évanouir une grande partie de leur étonnante magnificence.

Suppoſons pour un moment que les deſcriptions de Diodore, *) de Strabon **) & de Q. Curce ***) ſoient hiſtoriquement vraies. Suivant ces écrivains c'étoient des élévations artificielles, ſoutenues par des piliers & diviſées en terraſſes, ſur lesquelles étoient plantés des arbres arroſés par le moyen de machines à eau. Je ne vois ici que l'ouvrage d'un génie hardi, qui voulut faire une entrepriſe ſinguliere, ſans ſe laiſſer guider par un jugement ſain: ouvrage deſtiné pour ainſi dire à défier la nature, ouvrage iſolé, hazardé & peu ſuſceptible d'imitation. On ne ſait guere comment lui accorder le nom de jardin, ſi ce n'eſt dans un ſens très-peu uſité.

Mais la véracité de ces écrivains eſt fort douteuſe. Le ſeul Beroſe, écrivain ſuſpect & qui ne demande pas mieux qu'à vanter les raretés de ſa patrie aux dépens de la verité, le ſeul Beroſe parle de ces jardins pour les

*) Libr. 2. cap. 4. **) Libr. 15. ***) Libr. 5. cap. 1.

les avoir vus; les autres n'en parlent que d'après d'autres encore. Q. Curce même paroît douter de leur existence, les appellant *vulgatum Graecorum fabulis miraculum.* Probablement il se trouvoit à Babylone une colline, divisée en plusieurs terrasses & garnie d'arbres. La rareté de cet objet, dans un pays plat, frappa une imagination exaltée, & la renommée en fit une merveille en forme. Ce qui rend plus probable cette conjecture, c'est le silence d'Herodote. Il avoit examiné Babylone avec soin, il en décrit au long toutes les curiosités; mais il ne dit mot des jardins suspendus: & ce ne sont que des écrivains plus modernes que lui, qui en parlent.



2.

Jardins des Perses.

Les jardins des anciens Perses, que l'antiquité n'a pas peu vantés, méritent réellement plus le nom de jardins que ceux de Babylone. Il paroît cependant que c'étoient moins des jardins plantés à dessein que des places naturellement agréables, des terreins où poussoient d'eux-mêmes les arbres fruitiers, les plantes & les fleurs. Le climat & le sol favorisoient beaucoup les excellents végéteaux & les fruits délicieux, particuliers à ce pays.

pays. L'étranger ne les ayant jamais vus dans ſa patrie en étoit d'autant plus enchanté, qu'ils étoient également nouveaux & ſéduiſants pour ſes yeux & pour ſon palais, & bientôt la réputation des jardins Perſes fut répandue partout. Les deſcriptions qui nous en ſont parvenues, ont le défaut commun à d'autres deſcriptions antiques de jardins, de nommer ſimplement les objets ſans dire un mot de leur diſpoſition. Xenophon même ne fait mention que de terreins ou jardins riants en général, auxquels il donne les épithetes de fertiles & de beaux, ne parlant que de leurs arbres fruitiers & de leurs eaux, d'où Carlencas & d'autres écrivains de ſa ſorte ont tiré des ſallons & des fontaines magnifiques dans le goût françois. La ſeule trace du commencement de l'art qu'on apperçoive dans Xenophon*), c'eſt le jardin du jeune Cyrus à Sardes en Lydie, dans lequel Lyſandre admire la beauté & l'ordonnance réguliere des arbres plantés en quinconce, parcequ'il n'avoit probablement vu rien de ſemblable à Sparte où la culture des terres étoit abandonnée aux eſclaves. En comparant entr'eux les paſſages qui nous reſtent des anciens écrivains on ne peut rien conclure avec certitude, ſi ce n'eſt que les jardins ou Paradis tant vantés des Perſes, étoient des vergers qui ne durent leur réputation qu'à l'agrément naturel de la ſituation & à la beauté des végétaux.

*) Dans les Oeconom.



3.

Jardins des Grecs.

Les Grecs habitoient des contrées qui par leur disposition naturelle invitoient à la culture des jardins: le génie vif de ce peuple, son extrême sensibilité pour toutes les impressions agréables, son penchant au plaisir & à la variété, ne devoient pas moins contribuer à les leur faire aimer; aussi n'étoient-ils pas plus indifférents à cet égard, qu'aux grandes beautés de la nature même, beautés que leurs poëtes nous ont si bien dépeintes. Il paroît cependant que dans les premiers tems ils furent trop surchargés de besoins pressants, ensuite trop accablés de politique & de guerres, enfin trop fortement préoccupés d'autres arts, & surtout de plaisirs plus animés, pour trouver le tems & le repos, sans lesquels les attraits plus doux des jardins ne peuvent être bien sentis. La multitude de statues, de temples, de théatres, & d'autres bâtiments, qui dans la Grece remplissoient non seulement les villes, mais encore en partie la campagne, les bosquets & les plaines, fournissoient assez d'occupations à l'œil avide de beautés. Tant de merveilles sembloient ne laisser aucune place aux scénes champêtres pleines d'innocence & de charmes tranquilles. Delà vient que les jardins n'ont jamais atteint chez les Grecs le même point de perfection que les autres beaux arts.

Homere *) décrit les jardins d'Alcinous, que l'on a souvent aussi immodérément exaltés que ceux de Babylone, quoique les plus anciens écrivains mêmes n'aient pu que copier Homere. La beauté de ces jardins consistoit en ce qu'ils étoient ornés de grénadiers, de figuiers, d'oliviers & d'autres espéces d'arbres repartis de maniere que les arbres fruitiers, les ceps de vignes, & les plantes potageres avoient chacun leurs emplacements particuliers, & en ce qu'ils étoient arrosés par des eaux distribuées ça & là de façon à fertiliser le terrein. Il paroît aussi qu'on avoit observé une espéce d'ordre & de symmétrie en plantant les arbres & les autres végétaux, symmétrie qui a été & devoit être presque partout le commencement

*) Odyss. Lib. 7.

ment de l'art, ſans que cependant il dût s'en tenir là. On découvre dans cette deſcription les premiers développemens d'un jardin, qui conſiſtent à faire un choix d'arbres & de plantes, à ſoigner leur culture & à les ranger dans un certain ordre, & qui ſont autant de tentatives faites pour s'éloigner de la nature inculte. Mais cette deſcription, telle qu'elle eſt, ne nous donne pas une grande idée d'un jardin royal de plaiſance: on n'apperçoit ici qu'un terrein fertile arrangé en potager & iſolé exprès pour cet uſage.

Ce modéle de jardins ſimples & utiles, s'offroit perpétuellement aux yeux des Grecs poſtérieurs comme une régle, dont ils s'écartoient d'autant moins qu'Homere étoit pour eux le législateur des arts. De hauts platanes qui jettoient de l'ombre, une eau courante, qui rafraîchiſſoit l'air, & quelques ſtatues faiſoient presque tout l'ornement des jardins où ſe raſſembloient les philoſophes d'Athenes. Les deſcriptions parſemées dans les romans d'Héliodore, d'Achille Tatius & d'Euſtathius, écrivains des derniers tems de la littérature Grecque, prouvent que même alors les jardins étoient peu ſoigneuſement deſſinés, ſans variété & ſans ornements. *)



*) Dans le ſecond volume des *Pitture antiche d'Ercolano* ſe trouve, à la 20me planche, un tableau découvert près de Portici qui ne repréſente pas un jardin grec

4.

Maiſons de Campagne & Jardins des Romains.

Si les Grecs ſe plaiſoient aux beautés naturelles & à la ſimplicité dans leurs jardins, les Romains au contraire croyoient ne pouvoir ſe ſatisfaire qu'à force d'art, de magnificence & de profuſion dans leurs maiſons de campagne. Ce n'eſt que de chez eux qu'on peut jetter un regard aſſuré dans les jardins de plaiſance des anciens.

Dans les ſiécles barbares la plus tranquille des ſenſations, celle du beau, étouffée par des paſſions bien plus fortes & par une inquiétude d'eſprit continuelle, ne pouvoit percer. Il falloit qu'auparavant le penchant à la violence & au pillage fût éteint, & l'amour du repos affermi; & Plutarque obſerve expreſſément dans la vie de Numa, que rien n'accéléra tant ces effets, chez les anciens Romains, que la culture des terres & l'habitude de la vie champêtre. Au milieu de pareilles occupations & des agrémens de la paix, les ſenſations délicates, néceſſaires pour ſaiſir & goûter ce qui eſt beau, pouvoient commencer à ſe développer. Après avoir ſatisfait aux premiers beſoins, on commença ſans doute bientôt à rendre les cabanes champêtres plus commodes, en conſervant long-tems encore une ſimplicité dénuée de tout art. Telles étoient les maiſons de campagne des anciens Romains, avant qu'ils ſe fuſſent familiariſés avec l'abondance & les arts: en élevant une *villa ruſtica*, ils penſoient peu à ce que ſeroit un jour une *villa urbana*; *) & il ne pouvoit en être autrement, tant qu'ils ne

grec réel, comme on l'a cru, mais n'eſt qu'un exercice de l'artiſte à qui il plaiſoit de tracer un jardin, comme le font ſouvent les peintres modernes. Ce tableau offre quatre berceaux ſymmétriquement diſpoſés, & joints enſemble par un grillage orné de vaſes. Les deux berceaux des extrêmités ont la même forme & les mêmes proportions, ainſi que les deux du milieu. On voit un jet d'eau dans chacun de ces derniers. Comme il y a des oiſeaux perchés ſur ces berceaux, on les a pris pour des volieres, ce qui eſt contredit par leur diſpoſition même. Au travers du grillage on apperçoit des plantes & des fleurs. — Probablement ce tableau eſt du moyen âge & une ſimple fantaiſie de l'artiſte. On peut dire la même choſe de ce qui eſt repréſenté presque dans le même goût, ſur la 49me planche.

*) Varro Lib. 1. cap. 13.

ne demeurerent à la campagne que pour veiller ſur leurs champs & ſur leurs troupeaux, & qu'ils ne connurent d'autre plaiſir que celui de ſe livrer à un travail ſoutenu. Leur goût pour la vie champêtre ſe rafina, à méſure que leur eſprit ſe développa, que leurs richeſſes & leur paſſion pour l'architecture s'augmenterent. Mais enſuite, & ſurtout vers la fin de la République, énervés par les tréſors conquis & par la moleſſe des mœurs étrangeres, ils ſe livrerent à une magnificence & à un luxe que condamneroit le bon goût, ſi la politique ne le condamnoit pas. L'amour de la campagne devint une paſſion effrénée. La jouïſſance tranquille & noble que fourniſſent les beautés de la nature fut traverſée par le luxe: & la multitude & l'étendue des palais, transportés aux champs, ne deroboient que trop ſouvent à la charue un terrein utile. *)

Il faudroit avoir lu bien légérement les écrits des Romains, pour ne pas connoître leur enthouſiasme pour la campagne. Non ſeulement les petits bourgeois, qui étoient particuliérement attachés à la vie champêtre par les avantages qu'ils retiroient de la culture de leurs terres, mais auſſi les familles diſtinguées recherchoient l'air de la campagne, comme s'il leur étoit abſolument néceſſaire. Le tems employé à goûter la tranquillité & les plaiſirs des champs, parut même important, au point de s'en ſervir pour méſurer la véritable durée de la vie. Le Conſul M. Plautius retranchoit de la ſienne toutes les années de ſes charges conſidérables dans l'état, & à l'armée, & ne comptoit avoir vecu que les neuf ans qu'il avoit paſſés à ſa maiſon de campagne, ainſi que le prouve l'inſcription de ſon monument, conſervé jusqu'à préſent près de Tivoli. L'Empereur Dioclétien lui-même penſoit ainſi avec pluſieurs nobles citoyens. Les meilleurs écrivains, ſurtout les poëtes, s'efforçoient à l'envi d'élever les beautés de la nature qu'ils aimoient tant, & d'échauffer l'imagination de leurs concitoyens par des deſcriptions pittoresques. Le tumulte de Rome, ville très-peuplée, & les affaires de l'état qui n'occupoient pas le Sénat ſeul,

*) Varro Lib. 1. cap. 13. & Lib. 3. cap. 2. Horat. Lib. 2. od. 15.

mais encore les autres citoyens, les fatiguoient & rendoient plus vif le déſir du repos & de la liberté déjà ſi naturel à l'homme. A tout cela ſe joignoit encore l'influence puiſſante du climat & des beautés naturelles de l'Italie. Quels attraits ne durent pas avoir, ſurtout alors, les contrées dont les vues firent l'étude chérie des meilleurs payſagiſtes modernes, d'un Pouſſin, d'un Breenberg, d'un Schwanevelt, & d'autres!

Si Bajes & d'autres endroits délicieux attiroient leurs hôtes pour les plonger dans la volupté, il y avoit auſſi d'autres lieux, où les plus ſages Romains partageoient leur temps entre les ſoins de l'agriculture, la philoſophie & les plaiſirs modérés de la table. Ils préféroient la maiſon de campagne, qu'ils pouvoient, comme Ciceron, appeller leur Académie. Là ils écrivoient, s'entretenoient, obſervoient aſſiduement la belle nature, & inſtruiſoient la jeuneſſe la plus diſtinguée, qui ſouvent les accompagnoit dans leur retraite. Tantôt ils s'occupoient de leur bibliotheque qui leur manquoit rarement, & tantôt des affaires de la patrie qui les rappelloient ſouvent de la tranquillité des campagnes au tumulte du Sénat. Fatigués de la ſevere philoſophie, ils puiſoient de nouvelles forces dans la poéſie & dans la muſique. Quelquefois la pêche, la chaſſe, le bain, dont les effets immédiats ſur le corps influent auſſi ſur l'eſprit, les amuſoient tour à tour. Souvent la viſite d'un ami ſincere & un ſoupé fait en bonne compagnie les egayoient; & même Caton, s'il en faut croire Plutarque, n'étoit pas inſenſible à cette eſpéce de plaiſir. A table on ſe répandoit en louanges ſur les grands hommes; en les louant on oublioit tout ce que le monde a de fâcheux, & on ne ſe croyoit jamais plus digne de la vie champêtre, que lorsqu'on s'occupoit d'objets & de diſcours importants, ainſi que le fit autrefois M. Varron. *) Le genre de vie de Pline **) dans ſes maiſons de plaiſance, & qu'il nous a décrit aſſez exactement,

*) Cicero Orat. Phil. II.

**) Lib. 1. epiſt. 9. lib. 9. epiſt. 36. conf. Martial. lib. 4. epigr. 90.

ment, eſt le vrai modele de la vie ſage & heureuſe que menoient quantité de nobles Romains à la campagne.



a.

Des Maiſons de Campagne.

Les maiſons de campagne prirent naiſſance dès les premiers ſiécles de la République, lorsqu'on diſtribua aux citoyens des terres à cultiver. Ils portoient leurs grains dans ces maiſons: une certaine indigence étoit encore réunie à la ſimplicité. Nulle magnificence; nul ornement; mais partout des cabanes pour les bergers & pour les laboureurs. On ne plantoit encore rien autour de ſoi pour ſatisfaire les yeux ou l'odorat, mais on s'attachoit uniquement à l'utile. Dans la ſuite on conſacra un plus grand terrein aux maiſons de campagne, non ſeulement pour les rendre plus commodes, mais auſſi pour leur donner un certain dégré de grandeur & de magnificence.

Les principales familles de Rome choiſirent les plus belles contrées, pour y bâtir leurs nombreuſes maiſons de campagne. Les Romains aimoient Setia *) à cauſe de la fertilité de ſes champs, de la chaſſe, de la pêche & du bon vin. L'Albanie ne ſe recommandoit pas moins par la douceur de ſon climat & les beautés de ſes payſages. Les collines de Tibur, ſaines, riantes, & enrichies du meilleur raiſin ont été célébrées à l'envi

*) Aujourd'hui Sezzo dans la Campagne de Rome.

l'envi par les poëtes, les historiens & les Rhéteurs. Horace souhaite d'y finir ses jours. Properce, Quintilien, Catulle & d'autres beaux esprits y choisirent leurs retraites champêtres, & l'on regardoit l'air de Tibur comme si sain que Martial s'étonne que Curiace y ait pu mourir. Eloignée du tumulte des villes la campagne de Préneste offroit sur ses collines une fraîcheur délicieuse. Des sources pures & de superbes canaux, de l'agrément, des fruits & des buissons de roses en abondance & de la meilleure espece, qui répandoient partout leur parfum, caractérisoient ce paysage; à droite étoit une plaine immense, & par devant une grande chaîne de montagnes faisoit avec les vallons qu'elle formoit à gauche, un contraste charmant. Que la position de Tusculanum étoit ravissante! Des collines d'une pente douce, & des vallons presqu'insensibles se succédant tour à tour; tous les fruits en profusion dans la plaine & sur les hauteurs; un ciel salubre, doux & toujours serein; au couchant la vue de Rome, la méditerranée & en particulier la mer de Toscane; au levant les montagnes d'Albano, *) les forêts de Colonna **) & celles d'Aglio; ***) au septentrion les plaines riantes de Tibur & des Sabins, & les hauteurs de Preneste. Les beautés champêtres & la somptuosité des bâtiments de marbre de toute espece, se réunissoient pour embellir cette contrée, surtout dans les plantations fertiles, formées du côté de Rome; & les maisons de campagne vraiment royales qui s'offroient aux yeux de toutes parts, lui ont acquis dans les écrivains anciens une rénommée aussi immortelle que celle des exploits faits par les Héros de Rome. Ces paysages, cette multitude de collines, de promontoires, de rivages & de golfes agréables étoient tellement remplis de maisons de campagne, que tout le terrein en étoit couvert. Plusieurs des principaux Romains avoient plus d'une maison de campagne; & leur multiplicité, ainsi que leur somptuosité, donnoit du relief à leurs possesseurs. Encore aujourd'hui l'image ravissante de toutes les maisons de plaisance qui animoient jadis l'Italie Romaine nous

*) Aujourd'hui *Monte Cavo,* autrefois *Mons cavus* ou *Mons albanus.*

**) Quelques Géographes croyent que c'est *Val monte.*

***) Aujourd'hui même *la Selva d'Aglio.*

nous enchante. „Voyez,“ ainſi nous là dépeint Thompſon, *) „voyez comme ces maiſons de campagne répandent la joye ſur les plaines & offrent un coup d'œil animé en s'élevant, ici, vers la chûte cachée de ruiſſeaux maintenant perdus, & de fleuves illuſtres par les chants des poëtes; là, dans l'étroite vallée de l'Ombrie, ou ſur les ſommets de ſes ſombres collines qui font reſpirer un air parfumé; ici, ſur les côtes de Baïes abondantes en vignes, où la mer paiſible, ridée par le doux vent d'Oueſt, baiſe ſans ceſſe le rivage, où le ſoleil toujours radieux éclaire l'air le plus pur; là, dans la vaſte campagne de Rome. Voyez comme elles brillent au loin jusqu'aux montagnes des Sabins, jusqu'au bruïant Anio, jusqu'à Tibur ombragé d'oliviers; jusques là où Préneſte éleve ſon front dans les airs; ou comme baiſſant inſenſiblement, elles s'étendent enſuite jusqu'au rivage doré des rayons du ſoleil, là où Albe ſe rafraîchit dans les eaux.“

Il paroît, ſoit par les deſcriptions des anciens écrivains, ſoit par les nouvelles découvertes, que les Romains ſe diſputoient à qui trouveroit la ſituation la plus agréable pour ſa maiſon de campagne. Les tableaux que nous fait Pline **) de ſon Laurentin & de Tuſci, ſurpaſſent presque tout ce que l'antiquité vante en ce genre. Les vuës toujours variées de la premiere de ces maiſons, & qui tantôt offroient la mer, tantôt des forêts & des montagnes éloignées, tantôt des maiſons de campagne agréables, ſituées au bord de l'Océan, tantôt des prairies & des troupeaux, faiſoient un Elyſée de ce ſéjour, heureuſement habité par un génie capable d'en ſentir les agrémens. Les chambres auſſi étoient diſpoſées avec la même attention pour égayer l'œil & l'eſprit. Dans les unes on pouvoit s'amuſer à la vuë & au bruiſſement de la mer; dans d'autres, plus voiſines du milieu du jardin, on n'entendoit ce bruit que de loin, comme un doux murmure; & dans d'autres encore on étoit livré au plus profond ſilence. La ſituation de l'autre maiſon de campagne fameuſe de Pline, près des monts

*) Poëme ſur la Liberté.

**) Lib. 2. epiſt. 17. Lib. 5. epiſt. 6.

monts Apennins, n'étoit pas moins belle. „Que l'on se représente," dit-il, „un amphithéatre immense, tel que la nature seule en peut produire. Une vaste plaine est ceinte de montagnes dont le sommet est couronné de hautes & antiques forêts. Là on peut continuellement s'amuser à toutes sortes de chasses; delà aussi descendent sur le penchant de la montagne des bois taillis, entre lesquels se trouvent des collines d'une terre grasse qui ne le cédent pas en fertilité aux plaines les plus unies, & où une abondante moisson parvient, un peu tard il est vrai, à une parfaite maturité. Plus bas paroissent de tout côté des vignes. Les prairies émaillées de fleurs, sont pleines de trefle & d'autres plantes tendres, qui arrosées par des ruisseaux intarissables conservent toujours leur fraîcheur. Au milieu du paysage coule le Tibre, qui porte à Rome sur ses vaisseaux les grains de la campagne. Mais la vuë de tout cela donne encore plus de plaisir, quand on est sur une montagne. Alors on croit voir, non un paysage réèl, mais un paysage peint d'après la plus haute idée qu'on puisse se faire de sa beauté; tant est grande la varieté, tant est belle l'ordonnance des objets qui charment les yeux de quelque côté qu'on les tourne. La maison de campagne située au pied d'une colline, a la vuë aussi agréable que si elle étoit située au sommet. La colline s'éleve d'une pente si douce & si peu sensible qu'on est surpris de se trouver en haut, tandisqu'on ne croit pas encore avoir commencé à monter. Derriere la maison sont les monts Apennins à une certaine distance. Même dans des jours sereins & tranquilles, il vient de ces monts un air fraix qui n'est pourtant ni fort ni piquant, parcequ'il est affoibli par la distance des lieux d'où il souffle." Pline continue encore à dépeindre les agrémens de ce site champêtre.

Les Romains bâtissoient une partie de leurs maisons de campagne non seulement au bord de la mer, mais souvent dans la mer même, afin de jouïr de la fraîcheur & d'une belle vuë. Sans parler de la maison de campagne de Dioclétien a Spalatre en Dalmatie, *) les maisons de plaisance

*) L'ouvrage suivant est très bon pour donner une idée des ruines de ce bâtiment: The Ruins of the Palace of the Emperor Diocletian at Spalatro in Dalmatia, by R. Adam, fol. London 1764.

ſance de toutes les villes, aujourd'hui englouties, s'avançoient dans la mer, j'excepte celles de Pompeji bâties ſur une hauteur. La maiſon de campagne de Ciceron près d'Aſtura *) ſe baignoit dans les flots. Lucullus **) auſſi bâtit près de Baïes des appartements, qui s'étendoient depuis ſa maiſon jusques dans la méditerranée. C'eſt cette coûtume dont parle Horace, ***) & qui donna lieu a Stace ****) de décrire une charmante ſoirée champêtre:

Quum iam feſſa dies, et in aequora montis opaci
Vmbra cadit, vitreoque natant praetoria ponto.

D'autres Romains illuſtres, tels que Lucullus, Marius, Pompée, Céſar, bâtirent autour de Baïes des maiſons de plaiſance ſur le ſommet des plus hautes montagnes, ſoit par orgueil, ſoit pour avoir une vuë bien étendue, ſoit pour ſe procurer des échauguettes avantageuſes en cas de guerre. †) Cette coûtume paroît être devenue plus ordinaire, à méſure que la magnificence & le luxe s'augmenterent.

Le marbre blanc dont on bâtiſſoit les maiſons de campagne romaines, ſourtout dans les derniers tems de la République, devoit donner à ces édifices un air animé, & faire de loin un bel effet. Enfin on ne ſe contenta plus des marbres du pays, on en fut chercher en Grece, & en d'autres contrées éloignées, & l'on tâcha de ſurpaſſer de ce côté la beauté même des temples. ††)

Les maiſons de la ville n'étoient communément que de deux étages; mais aux champs on ſe contentoit ordinairement d'un rez-de-chauſſée, quoique l'on trouve quelques exemples du contraire, dans les nouvelles découvertes que l'on a faites. †††) Au rapport de Valere Maxime,

*) Ad Atticum Libr. 12. epiſt. 20.

**) Plutarch. in vita Luculli.

***) Lib. 3. od. 1.

****) Lib. 2. ſylv.

†) Seneca epiſt. 51.

††) Iuvenal. Satyr. 14.

†††) Winkelmann, remarques ſur l'architecture des anciens p. 34. Il décrit quelques maiſons de campagne nouvellement retrouvées, dans ſes lettres ſur les découvertes faites à Herculanum pag. 27-29. & dans ſa rélation des découvertes faites à Herculanum p. 24. 25. On trouve une quantité d'autres ruines de maiſons

me, *) M. Æmilius Porcina fut condamné à l'amende pour avoir bâti, dans les environs de Rome, une maison de campagne trop haute.

On revêtoit les murs intérieurs de marbres diversement colorés, tant pour l'ornement que pour la fraîcheur. On ménageoit même dans les appartemens des eaux jaillissantes.

An picturata lucentia marmora vena
Mirer? an emissas per cuncta cubilia lymphas? **)

On avoit des appartemens différemment arrangés, pour les différentes saisons de l'année, & la salle à manger étoit le plus souvent placée de façon à fournir la plus belle vuë aux convives. On multiplioit les fenêtres non seulement pour éclairer & égayer l'intérieur, mais encore pour se procurer tour à tour de la chaleur ou du fraix. Les ornemens en marbre, en mosaïque, en ivoire, en or, en tableaux & en statues, (qui cependant étoient en partie les statues d'ancêtres fameux, ou d'autres grands hommes, dont le souvenir excitoit l'émulation;) ces ornements furent enfin prodigués au point de n'être plus les objets du bon goût & de la recréation, mais du luxe le plus rafiné. ***)

Tout autour régnoient des portiques ornés de superbes colonnes; la beauté de ces portiques étoit augmentée par leur longueur, & l'on y trouvoit une promenade commode, pendant la pluie, ou la chaleur: on rencontroit encore d'autres allées, les unes découvertes, les autres couvertes & ombragées par des arbres & des buissons. Les environs, voisins & éloignés, offroient des bains, des volieres, des parcs, des étangs, & d'amples reservoirs, des vignes, des berceaux, des jardins. Quelquefois même la nature étoit obligée de se soumettre au goût, ou au caprice.

Mons erat hic, vbi plana vides; haec lustra fuerunt,
Quae nunc tecta subis; vbi nunc nemora ardua cernis,
Hic nec terra fuit. Domuit possessor et illum

Forman-

maisons de campagne romaines, dans les rélations d'Italie de Volkmann. (Tous les ouvrages cités sont en allemand.)

*) Lib. 8. cap. 1.

**) Statius in Tiburt. Manl. Vopisc.

***) Senec. Epist. 86. Stat. 1. 3. sylv.

Formantem rupes, expugnantemque ſecuta
Gaudet humus. *)

Une des maiſons de campagne les plus ſuperbes & les plus fameuſes dans des tems plus modernes, fut celle qu'Adrien bâtit à Tibur au retour de ſes longs voyages, & dans laquelle il expoſa tous les ouvrages de l'art qu'il avoit trouvés en Aſie & en Grece. On eſt encore ſurpris de l'étendue des ruines de ce bâtiment: elles ſemblent plutôt annoncer une petite ville qu'un palais champêtre; & en dépoſant en faveur du bon goût qui régnoit alors dans l'architecture, elles prouvent que les plus grands artiſtes en ce genre y furent employés. Théatres, ſalles immenſes, cours, bains, reſervoirs, ſtatues, colonades, temples & enfin l'imitation des lieux les plus fameux de la Grece, **) ſe diſputoient à qui augmenteroit le plus la

*) Stat. 2. 2. de Pollii villa.

**) Aelius Spartianus in vita Hadriani: *Tiburtinam villam mire exaedificauit, ita vt in ea et prouinciarum et locorum celeberrima nomina inſcriberet: velut Lyceum, Academiam, Prytaneum, Canopum, Poecilen et Tempe vocaret, et, vt nihil praetermitteret, etiam inferos finxit.* Le célébre architecte Italien Ligorio en a publié une deſcription & un deſſein très fautif & trop peu exact. Après lui pluſieurs antiquaires Italiens, & entr'autres le Pere Kircher qui dans ſon *Latium* a donné le plan de Ligorio, ont auſſi traité de cette maiſon de campagne. Kircher répete en grande partie la deſcription de Ligorio, parceque de ſon tems, elle n'étoit pas encore publique, mais conſervée dans les archives du Cardinal François Barberini. Au reſte tous les deſſeins d'anciennes maiſons de campagne, livrés par le pere Kircher dans ſon *Latium*, ne peuvent être regardés que comme les enfants de ſon imagination. Enſuite Havercamp publia la deſcription Italienne de Ligorio en y joignant une traduction latine qui ſe trouve dans *Graevii Theſauro Antiqu. et Hiſtor. Ital. Tom. 8. Part. 4.* On y trouve encore la deſcription de cette maiſon de campagne par *Antoine del Ré* qui tâche par ci par là dans ſes *Antiqu. Tiburtinae* de compléter & de redreſſer Ligorio. L'architecte françois Peyre a auſſi levé le plan de cette maiſon de campagne — Mais elle eſt tellement tombée en ruine qu'il eſt très difficile de reconnoître dans ces décombres la diſpoſition du tout.

Les Antiquaires & les Architectes ont déjà tant écrit ſur les maiſons de campagne des anciens que pour éviter la répétition, il ne me reſtoit qu'à glaner & à repréſenter la choſe ſous un point de vuë un peu différent. La plûpart

la magnificence de cette maiſon de campagne, laquelle cependant ne ſubſiſta guere que quatre-vingts ans, & fut pillée & laiſſée déſerte par les Empe-

part des écrivains n'ont cependant conſidéré cet objet qu'en antiquaires, & ſe ſont plus occupés de noms & de poſitions que de ce qui regarde l'art & le bon goût. Voici le catalogue de ceux de ces ouvrages que j'ai actuellement devant moi & que je diſtribue en deux claſſes. La premiere eſt celle des écrivains dont les antiquités ſont l'objet principal; la ſeconde celle des écrivains qui enviſagent leur matiere comme un objet de goût.

Premiere Claſſe. *Corradini vetus Latium 4. Rom. 1705. Tom. 2. lib. 2. cap. 18. 19. lib. 3. cap. 7.* où il parle des maiſons de campagne des environs de Settine & de Circeje (aujourd'hui *Sezze* & *Monte Circello*).

Vulpii vetus Latium Tom. 6. Patavii 1734. lib. 10. cap. 3. et 4. & ſurtout de la ſituation du Laurentin de Pline. *Tom. 7. Patavii 1736. lib. 12. cap. 6.* des maiſons de campagne de l'Albanie. *Tom. 8. Rom. 1742. lib. 14. cap. 3. 4. 5.* des maiſons de campagne de Tuſculum, & dans le chap. 4. de celles de Luculle en particulier. *Tom. 9. Rom. 1743. lib. 16. cap. 9.* des maiſons de campagne de Préneſte. *Tom. 10. Rom. 1745. Part. 1. lib. 18. cap. 7. 8. 9. 10.* des maiſons de campagne de Tibur.

Antonii del Rè Antiqu. Tiburtinae in Graevii Theſ. Antiqu. et Hiſtor. Ital. Tom. 8. Part. 4. Dans le même ſe trouve encore: *Matthaei memoriae Hiſtoriae Antiqui Tuſculi, quod nunc dicitur Fraſcati;* item *Ioſephi Mariae Suareſii Praeneſte antiqu. lib. I. cap. XI. et XII. Loffredi et Mazzeliae Situs et Antiquitas Puteolorum etc. in Graevii Theſ. Tom. 9. Part. 4. Camilli Peregrini diſſertationes de Campania felice in Graevii Theſ. Tom. 9. Part. 2.*

Georg. Greenii de Ruſticatione Romanorum et de villarum antiqu. ſtructura apud eosdem comment. Lipſ. 1667. Ce traité ſe retrouve dans la 1re Partie du *Novi Theſauri Antiqu. Roman. cong. ab A. H. de Sallengre, Hagae Com. 1716.*

Découverte de la maiſon de campagne d'Horace &c. par Mr. l'Abbé Capmartin de Chaupy, 8. Rome. 3 Tom. 1767 & 1769. Dans cet ouvrage on trouve pluſieurs recherches non ſeulement ſur la maiſon de campagne d'Horace, mais auſſi ſur la ſituation de quelques autres maiſons de campagne & villes de l'ancienne Italie, & ſur leurs ruines actuelles. Ces recherches faites avec beaucoup d'exactitude & d'érudition redreſſent quelquefois les autres antiquaires. L'auteur eſt cependant trop diffus, & s'occupe trop d'acceſſoires. Il prétend qu'Horace n'avoit qu'une maiſon de campagne.

Diſſertazione ſopra la villa di Orazio Flacco dell' Abb. Domen. de Sanctis, Rom.

Empereurs ſuivants, jusqu'à ce qu'enfin les Gots acheverent la deſtruction de ce ſuperbe édifice.

b. *Des*



Rom. 1761. Elle ne regarde que la ſituation.

Diſſertazioni due d'una antica villa ſcoperta ſul doſſo del Tuſcolo, 4. Venez. 1746. L'auteur nommé Zuggeri traite de la ſituation de la maiſon de campagne de Ciceron à Tuſculum, & la place ſur une montagne contre l'avis de Kircher & de Vulpi.

Giuſeppe Rocco Volpi diſſertazione intorno alla villa Tiburtina di Manlio Vopiſco. (V. nelle Diſſertazioni dell'Acad. Etruſca di Cortona, 4. Tom. II. pag. 163-192. Rom. 1738.) On a encore du même auteur: *Commentario della Villa di Manlio Vopiſco in Tivoli. (V. nella Raccolta d'Opuſcoli ſcientif. e filolog. Tom. XXVI. p. 1-114. Venez. 1742. 12.)*

Trinckhuſii diſſertatio de hortis et villis Ciceronis, 4. Gerae 1673.

Io. Fried. Chriſtii Villaticum, 8. Lipſ. 1746. L'auteur traite occaſionnellement de la maiſon de campagne du poëte Stace.

On peut en quelque façon ranger parmi ceux-ci, un ouvrage dont je parle principalement parceque dans tous les catalogues de livres rares on le met au nombre de ces livres très-rares que pluſieurs ſavants ont vainement tâché de voir. Cet ouvrage a pour titre: *Hortorum libri triginta. Auctore Benedicto Curtio, Symphoriano equite in eccleſia Lugdunenſi, Lugduni. fol. 1560.* 683 pages. L'auteur avoue lui-même que quoiqu'il ait tiré pluſieurs obſervations de ſon propre fonds, il en a cependant tiré un plus grand nombre encore des écrivains anciens & contemporains. Effectivement tout l'ouvrage n'eſt presque qu'une ſimple compilation. Les paſſages des écrivains Grecs & Latins, recueillis avec beaucoup de ſoin & d'érudition ſont jettés ſur le papier ſans choix, ſans ordre

b.

Des Jardins.

Il faut diſtinguer les maiſons de campagne des jardins, quoiqu'on les confonde ſouvent. Dans les tems plus modernes les Romains eux-mêmes

dre & ſans aucune liaiſon entre les matieres. On trouve peu de jugemens portés par l'auteur même: & les ſources où il a puiſé, ne ſont presque jamais citées exactement. Les connoiſſances phyſiques & économiques de l'auteur ne paſſent guere les limites que ces ſciences avoient chez les anciens. De plus, le fabuleux eſt mêlé au vrai, le commun à l'important, l'utile à l'inutile. C'eſt au reſte un ramas de vérités, d'opinions & d'obſervations des anciens touchant l'agriculture, ſurtout la culture des arbres, des plantes &c. Ce qui eſt dit dans quelques chapîtres ſur les jardins des anciens, n'eſt qu'un recueil fait ſans jugement des paſſages qui y ont du rapport.

Seconde Claſſe. Les ouvrages ſuivants ſe diſtinguent parmi ceux où l'on conſidere les maiſons de campagne des anciens principalement du côté de l'architecture & du goût.

Scamozzi, Idea dell' Architettura univerſale, donne dans le 12 Chapître du 3me livre un deſſein du Laurentin de Pline; mais il s'eſt fort écarté de la deſcription du Romain, & a trop manifeſtement ſubſtitué le goût de ſon pays en fait d'architecture à celui des anciens.

Les plans & les deſcriptions de deux maiſons de campagne de Pline. Paris 1699. Londres 1707. 8. Dans cet ouvrage Félibien eſt un peu plus exact que Scamozzi, quoiqu'il s'écarte auſſi de Pline, & s'accommode trop au goût françois moderne.

The Villas of the Ancients illuſtrated by Robert Caſtell, London 1728. gr. fol. Cet ouvrage ſuperbement imprimé & orné contient, en 3 Sections, la traduction de la deſcription que fait Pline de ſes deux maiſons de campagne, des remarques ſur leurs parties & leurs diſtributions, des plans & des profils de ces deux bâtimens, & des obſervations mêlées ſur les maiſons de campagne des Romains en général. Cet écrivain auſſi n'a pas ſuivi aſſez exactement le Romain, ce qu'a déjà démontré le célébre Ioh. Matth. Gesner (*Acta Eruditorum Lipſ. ann. 1731. pag. 111.*).

Délices des maiſons de campagne appellées le Laurentin & la maiſon de Toſcane, 8. Amſterdam 1736. C'eſt l'ouvrage de Félibien déjà cité plus haut: on y trouve la deſcription de Scamozzi accompagnée d'une critique, de plans, & de quelques remarques traduites de Pline.

Krub-

mêmes remarquerent la différence qui ſe trouve effectivement entre ces deux choſes. *)

Comme les deſcriptions des anciens écrivains nous font mieux connoître les maiſons de campagne que les jardins, & que les premieres paroiſſent plutôt que les derniers ſoumiſes à de certaines regles, on a quelquefois attribué aux jardins la réputation qui réellement convenoit aux maiſons de campagne, & donné à ceux là une valeur qui n'appartenoit qu'à celles-ci. Lorsqu'on a loué les jardins, ce n'étoit presque jamais qu'en faveur des maiſons de campagne dont ils étoient une appartenance: & il paroît qu'on les a moins ſévérement examinés, préciſement pour pouvoir mieux les vanter en général.

La maniere différente dont les anciens écrivains parlent des maiſons de campagne & des jardins, peut nous conduire à juger, lequel de ces deux objets avoit atteint le plus haut dégré de perfection. Les deſcriptions des premieres ſont non ſeulement beaucoup plus nombreuſes que celles des derniers, mais encore plus détaillées. On ne fait mention des jardins qu'en gros, & on ſe contente de louer en général leur fertilité & leurs agrémens. Chaque maiſon de campagne avoit vraiſemblablement ſon jardin, au moins du tems de Pline: **) cet écrivain & d'autres le donnent aſſez clairement à entendre. Il paroît donc qu'on peut haſarder la conjecture, que même ſuivant les Romains, leurs jardins étoient proportionellement beaucoup moins parfaits que leurs maiſons de campagne. Sans doute

Krubſacius wahrſcheinlicher Entwurf von des jüngern Plinius Landhauſe und Garten, Laurentin. 8. Leipzig, 1760. Dans cet ouvrage (dont le tître traduit en françois eſt: conjectures vraiſemblables ſur la maiſon de campagne & le jardin de Pline le jeune, appellés le Laurentin;) l'Auteur, Mr. Krubſacius, Architecte & Profeſſeur à Dresden, s'en eſt exactement tenu à la deſcription de Pline, & ſon plan s'approche probablement le plus de la vérité. Après avoir traduit la deſcription de Pline, il éclaircit les différentes parties de la maiſon de campagne par des remarques ſolides, dans lesquelles il redreſſe & réfute quelquefois Félibien.

*) Columella lib. 2. cap. 3. Plin. Nat. Hiſtor. lib. 19. cap. 20.

**) Plin. Nat. Hiſt. l. c.

doute que les écrivains de Rome, ſi attentifs à relever la gloire de leur ſiecle en tout ce qui concernoit les beaux arts, ſe ſeroient plus étendus ſur cet objet, s'ils avoient eu quelque choſe d'important à en dire. Juger de la perfection d'un des arts chez une nation par la perfection d'un autre, c'eſt porter un jugement haſardé; faute qu'on a déjà commiſe à l'égard de la muſique des anciens, & qu'il faut ſe garder de commettre de nouveau à l'égard de l'art des jardins.

Les Romains paroiſſent en général avoir tourné leur attention vers tout ce qui porte une empreinte de grandeur & de magnificence; delà leur paſſion pour les bâtimens, les bains, les cirques, les colonnades, les ſtatues, les reſervoirs & les autres objets qui frappent la vuë. D'ailleurs ce goût étoit plus facile à ſatisfaire, & à ſatisfaire plus promptement, que le goût pour les plantations qui demandent plus de tems & de patience, goût déjà ſubjugué en partie par le premier. Luculle *) s'attachoit plus aux tableaux qu'aux fleurs & aux fruits, & on n'ignore pas combien il trouva d'imitateurs. Peut être crut-on pouvoir ſe contenter de la fertilité du terrein & de la beauté des vuës, ſurtout de celles qu'avoient les maiſons de campagne ſituées ſur des hauteurs ou au bord de la mer, & devoir moins de ſoins à l'embelliſſement des jardins: & lorsque dans la ſuite la multitude de maiſons de campagne commença à rétrecir le terrein, on manqua dans pluſieurs endroits de place pour des jardins d'une vaſte étendue.

Au tems d'Auguſte on voyoit déjà de ſuperbes maiſons de campagne; cependant les jardins étoient encore bien éloignés de pouvoir prétendre au titre de jardins de plaiſance. Virgile **) ne place dans un jardin que de la chicorée, des concombres, du lierre, de l'acanthe, des myrthes, des narciſſes & des roſiers. Columelle remarque expreſſément ***) que la culture des jardins avoit été fort négligée par les anciens Romains, & qu'elle n'avoit reçu quelqu'accroiſſement que de ſon tems. Il s'avança donc dans une carriere que Virgile lui avoit laiſſée ouverte; mais les préceptes

*) Varro: Hortos Luculli, cuius villa erat in Tuſculano, non floribus fructibusque, ſed tabulis fuiſſe inſignes.

**) Georg. lib. 4. v. 121.

***) Praefat. ad carmen de cultu hort.

ceptes qu'il donne dans ſon petit poëme, quelqu' utiles qu'ils ſoyent d'ailleurs, ne regardent que la culture économique des jardins. Il *) parle cependant de quelques fleurs qui peuvent les embellir, de la violette, des roſes, du lys, des hyacinthes & de la giroflée; mais pour ce qui regarde l'ordonnance & la diſtribution d'un jardin de plaiſance, Columelle n'en dit pas plus que tous les autres écrivains Romains qui traitent de l'agriculture & des maiſons de campagne.

L'Italie ne s'enrichit que peu à peu de ces beaux arbres qui de là furent enſuite transplantés dans les autres pays de l'Europe. Les Romains allerent chercher ces arbres dans des contrées la plûpart très-éloignées: en Syrie les figues, dans la Médie les citrons, en Perſe les pêches, en Afrique les grénades, en Chypre les lauriers, en Grece les myrthes, en Epire les abricots & toutes ſortes de pommes & de poires, en Arménie les prunes, dans le Pont les cériſes &c. La rarité & la beauté naturelle de ces arbres, jointes au goût délicieux de leurs fruits, durent enchanter les Romains, ſurtout au commencement, & rendre raviſſants à leurs yeux des jardins qui s'embelliſſoient inſenſiblement & de ces végétaux, & des nouvelles fleurs que leur livroient la Grece, l'Aſie & l'Afrique.

Les notices qui nous ſont reſtées touchant les anciens jardins Romains, ſont ſi vagues & ſi peu completes, qu'elles ne peuvent ſervir qu'à nous en faire connoître pluſieurs parties iſolées, non l'art avec lequel ils étoient diſtribués, ce qui pourtant eſt l'objet principal: & ſi Pline le jeune ne nous avoit pas laiſſé de ſes jardins une deſcription aſſez exacte, **) quoique moins circonſtanciée que celle de ſes maiſons de campagne, nous n'aurions pas même l'idée d'un ancien jardin de Rome.

Celui du Laurentin étoit environné d'une allée d'arbres, bordée tantôt de buis, tantôt de rômarin. En dedans de cette allée s'offroit une vigne nouvelle & touffue, dont le ſol étoit mou & commode pour la promenade. Le jardin étoit orné de figuiers & de mûriers, parceque le terrein

*) Lib. 10.

**) Epiſt. 17. lib. 2. Epiſt. 6. lib. 5.

rein leur étoit plus favorable, qu'à d'autres arbres. On y trouvoit une ſalle à manger qui jouïſſoit d'une très belle vuë, quoique non de celle de la mer. Dans le reſte de la deſcription, où Pline s'attache ſurtout aux bâtimens qui étoient dans le jardin & autour de la demeure principale, il parle encore d'une terraſſe, ou élévation de terre, parſemée de violettes odorantes.

Pline nous a dépeint moins vaguement ſon jardin de Tuſcum, ſans doute parcequ'il étoit plus agréable à ſes yeux, l'ayant planté lui-même, ainſi que le remarque expreſſément cet auteur. Une place ouverte & dégagée, ou un parterre diviſé en compartiments de différentes figures de buis, faiſoit partie de ce jardin. Un peu plus loin s'étendoit en pente douce un tapis de verdure, ſur lequel ſe trouvoient également en buis pluſieurs animaux repréſentés vis à vis l'un de l'autre: l'origine des ornemens pueriles de quelques jardins! le bas de ce terrein étoit couvert d'Acanthe. Tout autour s'étendoit une promenade de verdure taillée de diverſes manieres. Il venoit enſuite une allée d'arbres en forme de cirque qui renfermoit du buis figuré différemment, & des arbriſſeaux ſoigneuſement taillés. Le tout étoit environné d'un mur dérobé aux yeux par le buis qui le recouvroit. Enſuite Pline parle tantôt des bâtimens, tantôt des autres parties qu'on peut regarder comme appartenant au jardin. Parmi les premiers ſe diſtinguent le manege, les bains, la ſalle à manger, & la chambre à coucher, où le ſoleil ni le bruit ne pouvoient pénétrer. Au dehors les ſarments de la vigne s'élevoient en ſerpentant jusqu'aux fenêtres; en dedans le mur étoit orné de marbres & de tableaux repréſentant des oiſeaux perchés ſur des branches: au deſſous une ſource d'eau s'annonçoit par ſon murmure; décoration heureuſe pour un bâtiment champêtre. Le reſte du jardin offroit tantôt des bains de marbre qui invitoient au repos, & autour desquels ruiſſeloit une eau claire, dirigée de maniere à entretenir la fraîcheur du gazon; tantôt des eaux jailliſſantes ou des fontaines dont on attribue à tort l'invention aux modernes, & qui ſe repandoient dans des baſſins de marbre; tantôt des allées entrecoupées & bordées de buis.

buis. Outre les vuës que fourniſſoient le dedans même de ce jardin, on jouiſſoit encore de celles des vignes, des plaines, des prairies, des montagnes & des forêts des environs: vuës qui fourmilloient de beautés naturelles, & rendoient d'autant plus agréable ce ſéjour, ſans que l'on puiſſe cependant propoſer ſon ordonnance même comme un modele à ſuivre, ainſi qu'on l'a fait inconſidérément.

Quiconque s'eſt donné la peine de l'eſſayer, avouera certainement qu'il eſt très-difficile de ſe faire une idée nette de la diſpoſition de toutes les parties qui compoſoient ce jardin, & de la maniere dont elles étoient liées entr'elles; à moins que comme Félibien, on ne veuille en juger d'après le modele qu'on s'eſt forgé ſoi-même, & qu'on ne change à volonté la forme & l'emplacement des choſes.



III.

Jardins des Modernes.

Elle eſt évanouïe, cette magnificence des maiſons de campagne qui décoroient ci devant l'Italie Romaine. Le tems, les tremblements de terre, la mer, les ravages des Volcans & des barbares, ne nous en ont laiſſé que quelques ruines; & de cette multitude de palais champêtres aucun n'a été épargné. Ces contrées où jadis de ſuperbes maiſons couvroient la plus agréable & la plus fertile des campagnes, aujourd'hui incultes, déſertes, & infectées par un air malſain, n'offrent que le plus triſte aſpect. Là d'agréables bosquets repandirent autrefois de douces odeurs; maintenant les volcans y vomiſſent des tourbillons de fumée: un peuple pauvre, dénué de tout, languit dans ſa cabane à la même place, où dans des palais brillants d'or Luculle dévoroit dans un ſeul ſoupé les revenues d'une province entiere. Partagé entre la vénération qu'inſpire l'antiquité, & la triſteſſe que donne l'aſpect des ruines de ces ſomptueux édifices, le voyageur contemple les reſtes qui s'offrent encore ça & là à ſes yeux, & qui déplacés en partie par des mains ignorantes, en partie employés par ces mêmes mains à d'autres bâtimens, n'en ſont que plus méconnoiſſables. Ni les deſcriptions qui nous ſont reſtées de ces chef-d'œuvres, quelques claires qu'elles fuſſent jadis, ni le nombre de deſſeins qu'on nous en a donnés d'après des conjectures, ne peuvent reparer cette perte.

Les ſiecles qui ſuivirent la décadence de la république, les violences commiſes par pluſieurs Empereurs, les invaſions des barbares, & la férocité introduite de nouveau par les troubles, étoufferent le goût de la vie champêtre, à méſure que l'on dévaſtoit & la belle nature, & ces maiſons de campagne ſi riantes autrefois. Tant de ravages qui aſſaillirent coup ſur coup l'Italie, détruiſirent bientôt toutes ces ſcenes agréables & bien d'autres. Le barbare triompha de l'homme & des arts. Les armes devinrent de nouveau l'occupation dominante; & la ſuperſtition s'alliant aux inclinations guerrieres, il ſe repandit une façon de penſer très-éloignée de la noble ſimplicité & des plaiſirs purs qu'offre la nature. Le mélange de

de tant de différents peuples ne contribua pas peu à gâter le goût. Les possessions restées sans défense furent pillées & ravagées, & l'on ne cultiva plus la terre que forcé par le besoin.

Bientôt on regarda comme les plus belles contrées celles où s'élevoit un couvent à côté de l'autre. L'architecture sembloit vouloir se sanctifier en ne bâtissant que des chapelles & des églises. S'occupoit-elle d'autres bâtimens, c'étoient de lourds châteaux gothiques, plutôt faits pour la défense que pour l'agrément, plutôt effrayants que beaux, & entassés sur des rochers escarpés dans des contrées sauvages.

Jusqu'au douzieme siecle les moines furent presque les seuls qui s'occuperent de l'agriculture abandonnée. Plusieurs d'entre eux, emportés par leur zèle, fuyant la corruption du siecle, & cherchant à dompter leurs passions, se retirerent dans des déserts solitaires, dans des contrées malsaines, dans des bois & sur des montagnes. Là ils laboureront de leurs mains & rendirent fertiles des terreins incultes. Les Souverains recompenserent leur activité par les terres, les habitations & les serfs qu'ils leur donnerent en propre. Les moines de St. Basile & de St. Bénoit surtout eurent en Italie le mérite de rendre féconde par la culture une terre qu'avoient rendu sterile les incursions des barbares. Les moines furent également en France, en Angleterre & en Ecosse les premiers à améliorer le sol: sans leur utile travail plusieurs provinces qui nourrissent aujourd'hui des milliers d'hommes, ne seroient que des déserts, des marais ou le repaire des bêtes féroces.

Mais la barbarie du siecle étoit encore trop grande, pour que le bon goût en fait de jardins d'agrément pût naître à côté de l'amour de l'agriculture: ceux qui s'en approcherent d'avantage, furent les ordres religieux fondés plus tard, qui, dans le dessein de se livrer entiérement aux occupations commodes qu'offrent les sciences, choisirent pour leurs séjours les contrées les plus tranquilles & les plus riantes.

A mésure que la paix, la raison & les arts reparoissoient & reprenoient le dessus, l'homme aussi rentroit quelquefois en lui-même & se rapprochoit des douceurs de la vie champêtre. La belle architecture renaissoit

naiſſoit pour ainſi dire, au ſein des anciennes ruines en même temps que les autres beaux arts retournoient en Italie: elle commençoit peu à peu à s'étendre même ſur les maiſons de campagne. Le contentement habita de nouveau le pays, & le ſoleil ſe leva plus radieux ſur des contrées où l'homme voyoit revenir le bonheur.



I.

Jardins d'Italie.

L'Italie affoiblie, & déchue de ſon ancienne ſplendeur pendant les troubles & les ravages qu'elle eſſuya durant tant d'années, commençoit enfin à goûter les douceurs de la paix. La liberté, qu'avoient ſû s'acquérir de nouveau pluſieurs villes, les richeſſes que produiſoit le négoce, les lumieres & la généroſité de quelques Papes & de quelques Princes, réveilloient inſenſiblement l'amour aſſoupi des beaux arts, & repandoient plus de ſérénité dans les eſprits, & plus de délicateſſe dans les ſentimens. Une fois dégagés des anciennes ténebres qui les environnoient, ces arts s'avançoient pas à pas vers la perfection; l'art des jardins ſeul languit encore long-tems ignoré au milieu de ce réveil général.

En

En apparence rien n'eſt plus facile que de trouver les traces du vrai beau dans les jardins, & cependant il falut bien du temps pour les découvrir. Déjà mille tableaux fourniſſoient des modeles du beau & de l'harmonie en peinture, & les mêmes nations qui avoient produit ces tableaux, ne ſachant que faire de leurs jardins, les abandonnoient aux ſaillies ridicules de l'ignorance ou d'un raffinement outré. Ce qui rend cette remarque plus frappante, c'eſt que l'on avoit des payſages charmants en peinture: nombre d'artiſtes d'Italie, des Pays-bas & de France, ayant étudié la nature & ſaiſi ſes plus beaux côtés, les avoient repréſenté avec toute l'exactitude que permettoient les limites de l'art; & perſonne encore n'avoit fait réflexion qu'un jardin n'eſt qu'un payſage en petit, ſeparé de la grande maſſe d'une province, & dont la beauté naturelle eſt rehauſſée par les ſecours officieux de l'art.

Addiſon *) penſoit que les François avoient pris la premiere diſpoſition de leurs jardins chez les Italiens; opinion dont il nous doit encore la preuve. On pourroit ſoutenir, au contraire, que les François ont communiqué leur goût aux Italiens; au moins eſt-il ſûr que le Noſtre alla en Italie, y planta pluſieurs jardins, & y laiſſa des traces viſibles de ſa maniere dans pluſieurs endroits.

D'un autre côté il faut avouer auſſi que les Italiens avoient des jardins de plaiſance avant le Noſtre. Le célébre Montaigne, qui voyageoit en Italie vers la fin du ſeizieme ſiecle, nous a laiſſé une relation de quelques uns de ces jardins qui prouve aſſez combien cet art étoit encore défectueux, tandisque les plus grands génies travailloient à rétablir les autres arts dans leur ancienne ſplendeur. Et cependant le bon Montaigne trouvoit ces jardins fort beaux; auſſi étoient-ils ſi fameux alors qu'on en avoit fait le ſujet de pluſieurs ouvrages, & publié des deſſeins qui les repréſentoient. **)

Volk-

*) Remarques ſur l'Italie.

**) Un de ces jardins étoit à Bagnaja, & l'autre à Tivoli: le premier appartenoit au Cardinal Gambara, & le ſecond

Volkmann, *) dont le jugement mérite qu'on y ajoûte foi, nous aſſure que les jardins actuels des Italiens ne ſont pas à beaucoup près ce qu'ils imaginent. L'ordonnance, dit-il, en eſt plus ſimple que celle des jardins françois, mais auſſi n'y trouve-t-on pas de ſi ſuperbes allées, de ſi hautes charmilles, tant de petits cabinets, ni autant de variété. Cependant ils plaiſent ſans doute à la plûpart des voyageurs du Nord de l'Europe, & leur plaiſent ſurtout par la nouveauté des plantes qu'ils offrent, & qu'on chercheroit envain chez nous, & parmi lesquelles on diſtingue cette variété d'arbres toujours verds. La plûpart de leurs machines hydrau-

cond au Cardinal de Ferrare. Citons auſſi quelques paſſages de Montaigne, dans ſon ſtyle ſuranné & naïf, qui s'accorde ici très-bien avec les objets. „La muſique des orgues, qui eſt une vraie muſique & d'orgues naturelles, ſonans touſiours toutefois une mesme choſe, ſe faict par le moien de l'eau qui tumbe aveq grand violance dans une cave ronde, voutée, & agite l'air qui y eſt, & le contreint de gaigner, pour ſortir, les tuyaus des orgues & lui fournit de vent. Un' autre eau pouſſant une roue à tout (avec) certeines dents, faict batre par certein ordre le clavier des orgues; on y oit auſſi le ſon de Trompetes contrefaict. Ailleurs on oit le chant des oiſeaus, qui ſont des petites flutes de bronſe qu'on voit aus regales, & randent le ſon pareil à ces petits pots de terre pleins d'eau que les petits enfants ſouflent par le bec, cela par artifice, pareil aus orgues; & puis par autres reſſorts on faict rémuer un hibou, qui, ſe preſantant ſur le haut de la roche, faict ſoudein ceſſer cete harmonie, les oiſeaus étant effraïés de ſa preſance, & puis leur faict encore place: cela ſe conduict ainſi alternativement, tant qu'on veut. Ailleurs il ſort come un bruit de coups de canon; ailleurs un bruit plus dru & menu, come des harquebuſades: cela ſe faict par une chute d'eau ſoudeine dans des canaux, & l'air ſe travaillant en mesme tamps d'en ſortir, enjandre ce bruit." (Journal du voyage de Michel de Montaigne en Italie. Rome 1774. 12. Tome II. pag. 67-69.) — „On voit une pyramide fort élevée qui jette de l'eau de pluſieurs manieres différentes. — Autour de la pyramide ſont quatre petits lacs; — au milieu de chacun eſt une gondole de pierre, montée par deux arquebuſiers, qui, après avoir pompé l'eau, la lancent avec leurs arbalêtes contre la pyramide, & par une trompete qui tire auſſi de l'eau &c. &c." Même voyage. Tom. II. page 497.

*) *Nachrichten von Italien, 1ſter Band;* c. à d. Mémoires ſur l'Italie, Ier. Volume.

drauliques ne ſont au fond que des jouets, quoique les Italiens, ne connoiſſant rien de mieux, les croyent ſans défauts. Elles conſiſtent ordinairement en jets d'eau minces & peu hauts qu'on peut varier de différentes manieres, en petites caſcades mal fournies, & en d'autres pieces ſemblables.

Pluſieurs grands jardins ſe diſtinguent cependant parmi les autres, au rapport de ce même écrivain. Autour de Turin ſont ceux des châteaux de plaiſance nommés Venerie, Stupigni & Vigne de la Reine; à Florence ſe trouve le Boboli; à Rome on voit les jardins du Vatican, le vaſte jardin Ludoviſi, & ceux des maiſons de campagne de Corſini & de Medicis, qui tous tirent leur beauté de leurs ſites agréables, de la maniere variée dont ils ſont coupés par des allées, & de ces allées mêmes, de leurs vuës pittoresques, de leurs petits bois, de leurs grottes, de leurs ſtatues. Ces différents objets, quoique encore plus ſurchargés de babioles que dans l'ancien goût françois, en décélent cependant presque partout l'imitation.

L'Italie ne laiſſe pas que d'être pleine de maiſons de campagne d'une belle architecture, & de vignes, ou petites maiſons de plaiſance, ſituées hors de la ville, pour pouvoir y reſpirer un air fraix, & environnées de jolis vignobles. Le génie des plus fameux architectes, ſurtout de Palladio & de Scamozzi, a fait naître autour de Turin, de Milan, de Vicence, de Padoue, de Veniſe & de Rome des édifices champêtres, *) qui ſe diſtinguent

par

*) Voyez les deſſeins de pluſieurs maiſons de campagne ſuperbes appartenant à la nobleſſe Venitienne & bâties par Palladio, dans ſon *Architettura,* & dans l'ouvrage de Sandrat: *Palatiorum Roman. Pars II. cui acceſſerunt Andreae Palladii praedia aedesque hortenſes in ſtatu Veneto exſtructae. Fol. Nurnberg 1694.* Voyez auſſi les plans & profils des maiſons de campagne que Scamozzi a bâties en partie, & en partie perfectionnées aux environs de Vicence, de Padoue & de Veniſe, & qui ſe trouvent dans ſon *Idea dell' Architettura univerſale.* Les maiſons de campagne des Venitiens ſur les rives de la Brenta ont été gravées

par leur belle architecture, & rappellent agréablement le ſouvenir des maiſons de campagne romaines. Les rives de la Brenta ſont couvertes de maiſons de plaiſance. Celles des environs de Florence, toutes blanches, & diſperſées en grand nombre ſur des collines cultivées, & dans la plaine couverte de verdure, font un effet charmant. Dans pluſieurs contrées de la Toſcane les collines ſont partout chargées de maiſons de campagne, entremêlées quelquefois de châteaux de plaiſance; de ces hauteurs couvertes de vignobles, d'oliviers & de toutes ſortes d'arbres fruitiers on jouït de pluſieurs points de vuë raviſſants, & on reſpire un air pur & ſain. Près de Genes les deux rivages de la mer ſont ornés de ſuperbes maiſons de plaiſance. Les payſages vraîment poétiques du golfe depuis Naples jusqu'à Portici, & même pluſieurs diſtricts de la Sicile, ſont embellis de maiſons & de jardins de plaiſance.

Avant que de quitter ces pays enchantés, jettons un coup d'œil ſur le jardin de l'Iſola Bella, la plus célébre des îles Borromées. Planté ſur un roc autrefois ſtérile, ce jardin *) presque auſſi unique dans ſon genre que celui de Babylone, a de loin l'apparence d'une pyramide, parcequ'il eſt com-

gravées par l'architecte & peintre Coſta, & publiées en deux volumes in folio à Veniſe depuis 1750 jusqu'à 1756 ſous le titre: *Delizie del fiume di Brenta, cioè vedute de' Palazzi e caſini, che ſi vedono lungo la Brenta ſino a Padua, diſegnate ed inciſe da Gianfr. Coſta &c.*

Il exiſte encore un ouvrage ſur les maiſons de campagne de la Toſcane en particulier: *Vedute delle Ville e d'altri luoghi della Toſcana. Fol. Florence 1757.* 50 feuilles. Peu des maiſons de campagne ici repréſentées ſont de bon goût; la plûpart ſont d'une architecture ſinguliere, chargées de toutes ſortes d'ornements; quelques unes ne ſont que d'informes maſſes gothiques. La gravûre eſt de différents maîtres, & inégale.

*) *Volkmanns Nachrichten von Italien, 1ſter Band;* c. à d. Mémoires ſur l'Italie par Volkmann, Ier Volume. Le deſſein de cette île ſe trouve dans les voyages de Keyſler, Ier Volum. Marc Antoine del Ré, graveur Milanois, a publié une grande planche repréſentant l'Iſola Bella, & huit autres planches plus petites repréſentant les deux îles.

composé de dix terrasses qui vont toujours en diminuant. Le plus superbe coup d'œil se présente à la vuë du haut de la terrasse supérieure, élévée de soixante aunes au dessus de la mer, longue de quarante cinq pas, & toute parée de pierres de taille, afin de recevoir la pluïe qui se ramasse dans des citernes cachées, d'où conduite par des tuyaux, elle va faire jouer différentes machines hydrauliques. De grandes statues de pierre ornent les quatre coins des terrasses tant inférieure que supérieure. Les neuf terrasses d'en bas sont chacune ornée d'une large promenade entourée de citroniers, d'orangers & d'autres arbres pareils qui produisent des fleurs & des fruits toute l'année. Les myrthes, les lauriers & les pêchers restent l'hyver en plein air. Tout le jardin est tourné vers le midi. Aux deux côtés se trouvent deux beaux pavillons en forme de tours, & dont les appartements de plein pied sont au niveau du lac & enrichis de marbre rouge & noir. A gauche du jardin on apperçoit une allée couverte, soutenue par des colonnes de pierre, & garnie de citroniers. De l'autre côté est une promenade bordée de cinq rangées de gros orangers. La maison même est vaste, d'une bonne architecture, & décorée de quantité de tableaux: les chambres d'en bas incrustées comme des grottes de coquilles & d'ouvrages de marbre, & continuellement baignées par les flots, sont un séjour délicieux en été. Du milieu d'une grotte de bossage on monte par un double escalier à la terrasse supérieure, d'où l'on jouït d'un aspect tel qu'il s'en trouve peu. D'un côté se présentent les Alpes qui s'élevent en trois étages: celui d'en bas soigneusement cultivé, celui du milieu occupé par des forêts, & celui d'en haut toujours couvert de neiges & de glaçons. Le matin surtout, les premiers rayons du soleil refléchis par les sommets glacés des monts, forment un spectacle enchanteur. De l'autre côté on voit la vaste surface du lac s'étendre jusqu'à sa rive orientale, & vers le nord on apperçoit un fertile bord parsemé de vignobles, de villages & de petites villes. L'aspect du lac même n'est pas moins beau; outre la limpidité de l'eau & la multitude d'oiseaux aquatiques qui recréent la vuë, on est encore amusé pendant tout le jour

 par

par les barques de pêcheurs, & par les petits bâtimens qui tranſportent des marchandiſes d'Italie en Suiſſe, & de Suiſſe en Italie.



2.

Jardins de Suiſſe.

Les Alpes nous invitent à paſſer en Suiſſe. Si jamais il fut un pays où la grandeur & la variété d'objets qu'on pourroit appeller heroïques, ſe réuniſſent à la beauté des points de vuë, c'eſt celui-ci. On diroit que la nature s'eſt propoſée d'être vraiment originale, tant ſa touche eſt hardie, ſinguliere & frappante: auſſi les payſagiſtes étrangers qui entreprirent de copier ces contrées, ſentirent bientôt avec ſurpriſe combien le genre de payſages qu'offre l'Helvétie, eſt au deſſus des autres. Je ne parle pas ici de ces endroits ſauvages où la nature n'a entaſſé que des objets de terreur & d'effroi, mais de ces régions plus heureuſes qui décorées de tous les attraits que peuvent offrir de riantes campagnes, ſont écartées de ces monts formidables, ou ne voyent que de loin leurs ſommets glacées s'élever ſur l'horizon avec une majeſté qui ſaiſit l'ame. Les hauteurs & les plaines qui ſe ſuccedent tour à tour; les collines, un peu plus loin les montagnes, puis

puis les Alpes, objets variés & décorés respectivement de belles forêts, de vastes pâturages, de sommets grisâtres & escarpés, de précipices & de cascades, de villages & de terres cultivées; les lacs & les rivieres de la plaine; les jacheres couvertes de troupeaux; les cabanes dispersées, asyles de la liberté; les situations, la plupart hardies, des villes & des anciens châteaux; la beauté des vergers & des vignobles: tout concour à former une si grande variété de vuës pittoresques que peu de pays peuvent se vanter d'en offrir autant. L'Amateur de la vie champêtre trouve donc ici une partie essentielle des délices de la campagne, une multitude de coups d'œil ravissants dont il peut jouïr sans sortir de son jardin, & dont l'aspect m'invita autrefois, à en tracer quelques tableaux. Ajoutez-y *) encore les pentes douces des montagnes qui fournissent les plus belles situations pour des maisons de campagne, & des ruisseaux de l'eau la plus pure qui descendant des hauteurs, viennent d'eux-mêmes s'offrir au propriétaire.

La nature ayant été si libérale envers les habitans de ce pays, ils en ont sagement profité. Presque tous les jardins sont les théatres de vrayes beautés dépouillées de vains ornements & de décorations artificielles. Des vuës très-étendues & les plus belles prairies sont tout autour; au dedans beaucoup d'eaux jaillissantes, des arbres fruitiers, des vignes, quelquefois un carreau de fleurs; des bancs de gazon élevés d'où l'œil peut facilement parcourir les contrées voisines, quelques cabinets touffus, rarement une statue. — La nature & l'industrie s'empressant à l'envi d'embellir le paysage, son heureux habitant se contente de ses attraits, & méprise les vains efforts qui remplissent les jardins de babioles. Dans les maisons de campagne regne, non la magnificence, mais la commodité; & c'est plutôt la situation favorable & salubre que l'architecture qui distingue ces bâtiments.

Que de régions riantes de ce pays sont couvertes de maisons de campagne & de jardins! Les deux bords du lac de Zurich, bords dont la beauté ne

*) *Das Landleben. Vierte Auflage. 8. Leipzig 1776. und Briefe, die Schweiz betreffend. Neue Ausgabe. 8. Leipzig 1776.* C'est à dire: La vie champêtre, 4me édition. 8. Leipzig 1776. & lettres sur la Suisse, nouvelle édition. 8. Leipzig 1776. deux ouvrages de notre Auteur non traduits en françois.

ne peut être dépeinte que par Gesner dans ses idylles & par Aberli dans ses tableaux, sont couverts de maisons de plaisance & de jardins situés entre de nombreux & riches villages. Derriere s'éleve une longue chaîne de montagnes couvertes de vignobles fertiles; un peu plus haut se succedent tour à tour des champs & des prés; enfin des forêts de sapins terminent le sombre horison. Les environs du lac de Géneve aussi sont remplis de maisons de campagne pittoresquement embellies par les objets variés qui les entourent, & qui de loin présentent un aspect charmant aux yeux du voyageur. De quelque côté qu'on porte ses regards, on est enchanté par la vuë, ici du lac superbe & des voiles qu'il porte, là des belles campagnes, des vignobles, des pâturages, des bosquets & des cabanes rustiques qui environnent ses bords; là enfin d'un amphithéatre de montagnes blanchâtres qui d'un côté du lac se perdent dans les nuës. Je passe par dessus les contrées qui sont entre Morat & Lausanne, le district de Bieune & les rives du lac de Neufchâtel, où l'on rencontre mille maisons de campagne entourées des attraits les plus doux dont jamais le ciel ait orné un paysage.

Les Suisses habitants de ces heureuses provinces, ne méconnoissent pas les avantages de la vie champêtre. En été les villes sont presque désertes. N'eût-on qu'un bien modique, on l'emploie à l'achat d'une maison de campagne ou d'un pavillon que l'on habite avec sa famille pendant les plus beaux mois de l'année, jusqu'à ce que les vendanges & les fêtes joyeuses qui lui sont propres, soyent finies.



3. Jar-

3.

Jardins de France.

Le goût national des François, goût qui recherche principalement ce qui eſt léger & brillant, a presqu' entierement étouffé dans cette nation l'inclination pour la vie rurale. D'ailleurs des terres mal cultivées presque partout, & l'oppreſſion, la pauvreté & la malpropreté des payſans n'ont guere d'attraits. L'amour du gain attire les hommes dans les villes; la galanterie & les plaiſirs de la ſociété occupent les meilleures familles; & celles de la premiere claſſe s'empreſſent à l'envi de parvenir à la cour & d'y ſatisfaire leur vain orgueil. Le faux-brillant de la grandeur éblouït les yeux de la nation au point qu'un miniſtre d'Etât ne paroît connoître de malheur plus accablant que celui de ſe rétirer dans l'héritage de ſes peres, quand les intrigues du cabinet l'y forcent.

De là vient que les François ont peu de maiſons de campagnes & de jardins conſidérables, en proportion des autres nations policées au même degré: car les fameux jardins de Verſailles, de Marly, de Fontainebleau &c. ſont au Roi non à la nation. Les deſcriptions *) de ces jardins

*) Quelques unes des principales ſont:

Deſcription de Paris, de Verſailles, de Marly, de Meudon, de St. Cloud, de Fontainebleau &c. par Piganiol de la Force. Paris 1736. 1742. 8 Volumes in 12.

Les délices de Verſailles, de Trianon & de Marly par Edelinck. Paris 1713. in 12. 1751. in 8. 2 Vol.

Nouvelle deſcription de Verſailles & de Marly. 8. Paris 1738.

On a de plus une deſcription de Verſailles par Monicard avec des planches. 4. 2 Vol. Paris 1720. & pluſieurs autres plans & vuës en perſpectives de le Pautre, Perelle, Menaut, La Noue, Sallé, Girard &c. Les ſtatues, fontaines, grottes &c. ont auſſi été décrites ſouvent chacune ne en particulier; entr'autres dans les deux ouvrages ſuivants: Recueil des Figures, Groupes, Termes, Fontaines, Vaſes, Statues & autres ornemens de Verſailles, gravé par Sim. Thomaſſin. IV Tom. Amſterdam. 4. 1695. avec 218 Planches.

Architecture des Jardins. Paris 1762. petit Folio, avec 70 Planches.

On trouve auſſi un grand nombre de deſſeins repréſentant des châteaux de plaiſance & des jardins françois dans la Géométrie practique de Mallet, gr. 8. 4 Tom. Paris 1702. & ſurtout dans le Ier Volume.

dins auſſi bien que leurs deſſeins ſont en ſi grand nombre qu'on ne peut plus en haſarder la répetition.

Avant Louïs quatorze les jardins de France n'étoient qu'un rendez-vous d'arbres, de fleurs, de gazons & de pieces d'eau, le tout dénué de goût & de but au point que ſuivant les François, on ne pouvoit voir rien de plus ſauvage & de plus négligé. Cependant ces jardins, auxquels il ne manquoit peut-être que l'eſprit d'ordonnance, étoient plus conformes à la nature que ceux que l'on conſtruiſit enſuite avec tant de fraix & d'applaudiſſements. Verſailles, Marly, St. Germain, Chantilly, Meudon &c. abondoient en carreaux de fleurs élégamment deſſinés, en terraſſes, en jets d'eau, en grandes machines hydrauliques, en charmilles élévées, en grillages, en labyrinthes, en grottes, en ſtatues, en ornements ſculptés; & à meſure que ces décorations naiſſoient, la nature diſparoiſſoit ſous leur pompe & leur magnificence. Tous ces objets étoient ſans doute autant de beautés pour des ſpectateurs légers, mais ſuivant les vrais principes de l'art, ce n'étoient que des rafinements outrés & déplacés en partie: il y régnoit quelque goût, mais du mauvais; quelque génie, mais de celui qui faute de bonnes directions prodigue inutilement ſes forces. L'étendue & la magnificence de ces jardins, ni les riches promeſſes que Louïs réiteroit ſans ceſſe à le Noſtre dans l'enthouſiaſme que les plans de cet artiſte faiſoient naître à meſure que l'eſprit du Roi les ſaiſiſſoit, ne donnoient ici à l'art le droit d'étouffer les beautés naturelles. La reflexion de Home *) à ce ſujet eſt preſque mortifiante. „On ſeroit tenté de croire," dit cet auteur, „que l'on eſtimoit la nature trop peu de choſe pour l'imiter dans des ouvrages que faiſoit faire un grand monarque, & que c'eſt par cette raiſon qu'on préféroit des monſtres, ſans doute, comme étant plus étonnants." Le plus grand abus de l'art que l'on puiſſe commettre eſt certainement de vouloir forcer les objets naturels à ſe ſoumettre à des loix qui ne leur conviennent en aucun ſens. La coûtume & les préjugés ſéduiſirent quelques écrivains **) jusqu'à leur faire recommander publiquement

*) Principes de la Critique, 2 Partie.

**) Parmi des centaines contentons-nous de citer Pluche dans ſon Spectacle de la Nature, ouvrage ſi généralement lu:

ment ce goût qu'ils tâchoient d'ériger en loi générale: d'autres, il n'y a pas long-temps, ne rougirent pas de dire, & même en forme de louange; que cet art colifichet en fait de jardins étoit le ſeul de tous les arts, qui fut aſſez heureux pour ne s'être pas altéré, c'eſt à dire perfectionné, dans leur patrie.

Il eſt vrai que dans quelques jardins du Roi de France on a fait des merveilles, mais des merveilles qui ſi l'on avoit ſu profiter de ce que la nature offrit d'elle-même dans d'autres lieux, auroient été inutiles & qui tendent à un but qu'on auroit effectivement pu atteindre avec beaucoup plus de facilité par d'autres voyes. Ces fameux jardins de Verſailles auxquels on a d'ailleurs fait déjà plus d'un reproche, frappent d'abord d'étonnement & d'admiration, bientôt ils ennuyent; & peu après ils inſpirent le dégoût.

Leur réputation cependant accrue par celle que s'eſt généralement acquis l'eſprit françois, fut cauſe que ce goût s'étendit, ou du moins ſe fortifia dans quelques nations. Non ſeulement les François mais encore les étrangers furent enchaînés par le préjugé que rien n'étoit beau hors ce qu'avoit fait exécuter ce Louïs presque déifié. La régularité fut partout à la mode; mais elle devenoit plus ennuyante à meſure qu'elle étoit abandonnée par la grandeur & la magnificence qu'on tâchoit en vain de remplacer par mille colifichets.

lu: l'auteur des articles de l'Encyclopédie qui regardent les jardins: d'Argenville dans ſa Théorie & Practique du jardinage; où l'on traite à fond des beaux jardins &c. 4. 3me Edition, à la Haye 1739. avec beaucoup de planches. Les préceptes de ce dernier ſont un peu plus réfléchis que ceux des autres écrivains, & l'on s'apperçoit qu'il s'eſt appliqué avec fruit à la lecture: cependant les jardins françois ſont le modele d'où il tire toutes ſes regles, & ſi l'on eſt curieux de voir l'ancien goût françois en ce genre reduit en principes, on trouvera de quoi ſe ſatisfaire dans ſon ouvrage. Presque tous les anciens architectes peuvent encore trouver place ici, & même le célebre Blondel dans les chapitres de ſon traité de la diſtribution des maiſons de plaiſance &c. 2 Tom. in 4. Paris 1737-1738. qui traitent de l'ornement des jardins.

Les jardins ſymmétriques & décorés ſe ſeroient peut être ſoutenus, non comme des modeles à ſuivre, mais comme un genre particulier, ſi au lieu de les combler de louanges immoderées, on s'étoit d'abord occupé à diſcuter leur caractere, & ſi l'on avoit eu la prudence de ne pas donner pour des beautés tous les raffinements futiles qu'on y pratiquoit. Plus le goût anglois ſi conforme à la nature, s'étendoit, plus les applaudiſſements outrés d'admirateurs aveugles qui regardoient comme de véritables beautés ce qui n'en étoit point, devoient réveiller les connoiſſeurs. Ce que Laugier *) & d'autres ont déjà dit, n'eſt point une vaine critique, leurs objections ſont très-fondées, & telles que doivent en faire tous ceux qui ſont capables de juger en pareille matiere.

De nos jours la véritable Théorie de l'art des jardins paroît être paſſée d'Angleterre en France. On s'eſt apperçu que cet art ſouffre auſſi peu que les autres beaux arts tout ce qui manque de convenance, ou eſt trop uniforme ou guindé; mais que pour s'élever à ſon véritable point de perfection, il faut qu'il ſoit dirigé par un vrai ſentiment du beau & par un jugement ſain. On s'eſt apperçu que dans cet art auſſi l'obſervation des différentes impreſſions que produiſent les objets, & l'examen critique du beau étoient d'un grand ſecours. Ces remarques firent bientôt comprendre qu'une diſtribution négligée plait bien plus qu'une régularité péniblement étudiée; que l'ennui & le dégoût ſont les ſuites immanquables de la gêne & du défaut de variété; que les points de vuë agréables & ſans bornes, les changements de décorations, un certain air ſauvage même ſont préférables à des meſures compaſſées & à une exactitude pointilleuſe; en un mot que la nature modeſtement embellie par l'art a ſeule le droit de produire des ſenſations vraiment agréables & d'égayer la raiſon même.

Les plus beaux eſprits de la nation françoiſe commencent à ſe moquer de l'ancienne maniere ſymmétrique; les enthouſiaſtes élevent jusqu'aux nues le prétendu goût Chinois; les connoiſſeurs cherchent ſur les traces des Britons & de la nature les vrais principes propres à former des jardins plus beaux que ceux de leurs peres. On s'occupe aujourd'hui à con-

*) Eſſai ſur l'Architecture. Paris 1753. Page 276 & ſuivantes.

conſtruire des jardins d'un meilleur genre, ou à perfectionner les anciens. Un ami des beaux-arts dont la philoſophie & le bon goût embelliſſent également la vie & les écrits, nous a fait une deſcription ſi agréable de ſon jardin que les amateurs feront ſans doute charmés de la retrouver ici. Ce jardin ſimple mais orné de tous les attraits champêtres, eſt un vrai modele pour la nation. Un beau jour de printems paſſé dans ce lieu enchanté à converſer avec le maître, me ſatisferoit plus que toute la pompe & toutes les fêtes de Verſailles.



Jardin de Monſieur Watelet, auprès de Paris.

A une heure de diſtance de la ville, vers l'oueſt, la riviere baigne des prairies agréables, & forme en ſe partgaeant en pluſieurs bras, un nombre d'îles, qu'ombragent des ſaules touffus, & des peupliers élévés. Les bords de ces canaux qui ſerpentent, offrent partout de l'ombre, & une verdure qu'entretient la fraîcheur des eaux. Les aſpects pittoreſques, & les lointains ornés de villages & de châteaux flattent de tous côtés la vuë. Enfin dans un eſpace peu conſidérable, la variété des plans, l'irrégularité des terrains, les ſinuoſités des rives, l'aſpect ſans ſymmétrie des arbres,

arbres, des pentes, des îles & des digues qui en font la communication, causent une diversité si piquante, qu'on ne desire point de sortir de la petite enceinte où l'on se trouve, arrêté plutôt qu'enfermé par une haie d'aube-épine, & par les bords de différens canaux.

Ce site peu commun avoit été long-temps négligé. Les beautés dont il étoit susceptible, n'existoient que dans la possibilité de les mettre en œuvre; lorsqu'un jour du printems, il y a environ vingt années, je découvris cette charmante position. Je traversois le fleuve pour me rendre à la ville; immobile dans un bac, occupé de mes amis & des arts, deux pensées pour moi si douces, que je leur ai donné, comme vous le savés, le droit de dominer sur toutes les autres, je laissois errer mes regards. Le bocage dont je viens d'ébaucher la peinture, les arrêta. Il m'offrit à la distance d'un demi-quart de lieue, un aspect assez agréable pour me faire desirer d'en jouïr plus parfaitement. Une prairie, des eaux, des ombrages! Voilà dis-je en moi-même, où loin de ce mouvement si fatiguant & si stérile des grandes sociétés, loin de ces agitations si pueriles & si funestes des hommes qui cherchent en vain le bonheur dont ils s'éloignent, il faudroit goûter en paix & les délices de l'étude, & les beautés de la nature.

Je ne resistai point à cette impression. A peine débarqué, je m'acheminai vers un lieu qui par l'effet d'une secrette sympathie, m'appelloit à lui. Marchant dans un petit sentier à travers une prairie couverte de fleurs, je suivois les bords du fleuve, qui dans ce canton, loin d'être escarpés, s'inclinent jusqu'à la surface de l'eau par une pente insensible; je parvins à un chemin bordé de tilleuls. Alors des îles ombragées par de vieux saules, s'offrent à moi; une petite habitation champêtre réalise à mes yeux, les idées que je m'étois formées. Le domicile qui s'élévoit du côté de la prairie ressembloit dans sa simplicité au presbytere d'un curé. Près de la maison, un quinquonce de grands peupliers & de tilleuls offroit, & donne encore un couvert que le soleil ne peut pénétrer dans ses plus grandes ardeurs. Et cet ombrage s'étend jusqu'au bord d'un canal naturel, formé par des îles & des petites chaussées à moitié rompues, où le

courant qui ſe briſe & bouillonne en s'échappant, préſente aux payſagiſtes des accidens faits pour les intéreſſer. Autour de la maiſon, vers la prairie émaillée ſur laquelle elle eſt placée, comme ſur un magnifique tapis, étoit un petit verger; & du côté où la riviere ſuit ſon cours, quatre rangs de tilleuls négligés, mais donnant beaucoup d'ombre, préſentoient l'idée d'une avenue préparée, dont jusques là on ne s'étoit pas ſoucié de faire uſage. Quant aux aſpects, lorsque je fixai les yeux entre le midi & le couchant, il m'offrirent la plus vaſte perſpective.

La riviere s'y prolonge en bordant la prairie qu'elle arroſe, l'eſpace de deux ou trois lieues; elle va ſe perdre enſuite vers des côteaux ornés qui bornent l'horiſon.

Le long de l'autre rive à peu de diſtance, un village animé par le paſſage d'un bac, plus loin d'autres villages encore, & de petites bourgades embelliſſent la ſcene; & ces objets diverſifiés conduiſent les regards jusqu'à des montagnes plus éloignées que ſurmonte un aqueduc.

Du côté du midi, des bourgs aſſez conſidérables forment d'autres variétés; & le vaſte eſpace qu'on découvre eſt meublé de cultures de toute eſpece & d'arbres fruitiers. Au deſſus de cette plaine s'éleve dans l'éloignement un monticule iſolé qui rompt l'uniformité des plans.

En face vers la maiſon, ſi l'on détourne la vue vers le levant, un petit côteau de vignes ſert d'appui au vallon & préſente à ſix cens toiſes un amphithéatre, qui n'a rien de desagréable. En effet ſur ce tertre ſe prolonge un village dont l'extérieur eſt orné par l'aſpect de quelques maiſons conſidérables, & leurs jardins inclinés vers le vallon, conduiſent la vue le long de la prairie; elle ne paroît plus bornée que par des hauteurs éloignées, au deſſus desquelles des montagnes plus élévées encore dominent l'horiſon.

Enfin de l'autre côté du canal, pluſieurs îles, alors incultes & indépendantes de ce petit établiſſement, inſpiroient le deſir d'y prolonger des promenades, & d'y chercher des aſpects qui devoient être aſſortis à ceux que je viens de tracer.

En

En effet, au nord, une petite ville couronnée de montagnes, environnée de cériſiers & de figuiers qui s'étendent jusqu'aux bords du fleuve, forme avec l'immenſe étendue d'eau qu'on apperçoit, & de jolies habitations entourées d'arbres, un des plus beaux aſpects de cette charmante ſolitude.

Une découverte auſſi heureuſe ne demeura point inutile. En être enchanté, former le projet d'en partager la jouïſſance avec des amis, les y conduire, leur communiquer ſes impreſſions, en devenir avec eux poſſeſſeur & habitant; tout cela fut l'ouvrage de peu de tems.

Bientôt les arts agréables, ſans violer cette ſimplicité, qui s'accorde ſi bien avec la nature, donnerent quelques commodités & quelques agrémens qui manquoient à l'habitation.

Ils décorerent ſans faſte l'extérieur & les dedans. Un artiſte célèbre par les plus grandes entrepriſes de la peinture ſe fit architecte par amitié, comme on vit autrefois ſe former un peintre par amour. Enfin les talens dont l'uſage fait ſi bien connoître le prix des beautés naturelles, & les ſentimens qui en rendent la jouïſſance ſi douce, ſe réunirent pour achever notre ouvrage.

La nature pouvoit elle ſe refuſer à des ſoins qui l'honorent? Non ſans doute. Auſſi les ombrages ſe ſont élévés & multipliés à l'envi. Les aſpects ſe ſont développés dans les endroits qui leur étoient plus favorables, des ponts ſe ſont établis, dont les uns élévés dans les arbres, & prolongés à travers les îles & les canaux procurent de vaſtes promenades. Les autres portés à fleur d'eau ſur de petits bateaux, furent ornés des fleurs de toutes les ſaiſons. Des routes ombragées de peupliers, ont ſuivi les ſinuoſités des rivages, & forment en s'uniſſant aux ponts, aux digues & à de petits ſentiers qui ſemblent l'effet du hazard, la ceinture de cet agréable ſéjour. Des cabinets poſés avec choix ont offert des abris néceſſaires & des tableaux qui arrêtent & attachent les regards; des ſieges ménagés dans les arbres, des bel-veders établis en faillies ſur l'eau, pour en mieux goûter la fraîcheur, furent diſpoſés de toute part. Un ſallon de caffé trouva ſa place ſous le couvert ſi bien ombragé par de vieux arbres qui touchent la

maiſon.

maiſon. C'eſt là qu'on trouve écrit ſur l'écorce de celui qui éleve le plus ſa cime dans les airs, ces mots empruntés en partie d'un de nos plus aimables poëtes:

Antiques peupliers, l'honneur de nos bocages,
Ne portez point envie aux cedres orgueilleux.
Leur ſort eſt d'embellir les lambris des faux ſages;
Le vôtre eſt d'ombrager l'aſyle des heureux.

Une ménagerie qu'on plaça proche du caffé, offrit avec l'utile, des variétés & du mouvement dans le tableau général. Une presque-île tapiſſée du plus frais gazon renferma des moutons qui animerent le payſage: & dans l'avenue que forme un berceau de grands tilleuls, terminé par la riviere, une étable bien meublée, fournit à la laiterie proprement ornée qui l'avoiſine, une partie des tréſors & des délices de la campagne.

Il reſteroit à vous faire connoître quelques détails de nos promenades, & à vous offrir encore quelques inſcriptions tracées dans les endroits pittoreſques où l'on s'arrête le plus ordinairement; mais ne dois-je pas craindre que la ſévérité de votre goût ne l'emporte ſur l'indulgence de votre amitié? Quelques mots ſe trouvent ici accordés ſur nos ſites, comme les paroles qu'on joint à des airs qui plaiſent. Iſolés, ils perdront ſans doute autant que les parodies qu'on ne chante point.

Cependant ſi l'amitié ſe plait dans les détails, & ſi l'imagination qui réaliſe dans votre eſprit ce qui a des droits ſur votre cœur, vous a transporté dans ce lieu, où nous deſirons de vous poſſéder, je puis hazarder de vous promener dans quelques uns de ces endroits où nous nous entretenons avec nos Hamadriades.

Ici c'eſt un vieux ſaule qui ſe préſente au milieu d'un ſentier ombragé dont les détours ſuivent presque au niveau de l'eau le canal qui ſerpente. Cet arbre a l'air d'avoir vu ſe renouveller plus d'une fois les habitans de ce rivage.

Son tronc noueux eſt encore couronné de rameaux & de feuillages: à la hauteur où ſe portent naturellement les regards, une eſpece de bouche rappelle l'idée des oracles qui ſe faiſoient autrefois entendre, ſans doute

pour donner aux hommes des conseils dont ils ont tant de besoin: ils ne parlent plus aujourd'hui: mais dans ce lieu, ils écrivent encore; & voici ce que l'Hamadriade veut persuader à ceux qui passent près de sa retraite.

Vivez pour peu d'amis; occupez peu d'espace;
Faites du bien surtout; formez peu de projets.
Vos jours seront heureux; & si ce bonheur passe,
Il ne vous laissera ni remords, ni regrets.

A peu de distance du vieux saule se trouve une espece de cabinet en saillie sur le courant de l'eau; il est appuyé sur un arbre planté au dessous, dont la cime surmontée de branches, disposées en rond, a donné lieu d'en faire un siége commode. On y est entouré des rameaux qui couronnent l'arbre, & qui servent d'appuis de tous côtés, en ne laissant de libre que l'espace nécessaire pour s'y placer. Rien de si propre à méditer, que ce réduit où la vuë, voilée pour ainsi dire, pénétre cependant à travers le feuillage où l'on entrevoit le mouvement des eaux, & où leur bruit se fait assez entendre pour conduire à la rêverie. Des deux côtés du siege, les branches semblent s'approcher pour qu'on lise ce qui est tracé sur leur écorce. L'une dans l'incertitude de la situation où peut se trouver celui à qui elle parle, s'exprime ainsi:

De ce riant séjour, de ce paisible ombrage
Eprouvez les charmes secrets.
Infortunés, retrouvez - y la paix;
Heureux, soyez - le davantage!

Un autre prend un ton plus réfléchi:



Consacrer dans l'obscurité
Ses loisirs à l'étude, à l'amitié sa vie,
Voilà des jours dignes d'envie.
Etre chéri, vaut mieux qu'être vanté.

Si rêvant à cette maxime dont le cœur est meilleur juge que l'esprit, vous continuez de parcourir le sentier où vous vous trouvez engagé, vous appercevrez bientôt un de ces ponts dont je vous ai parlé.

Douze

Douze petits bateaux foutiennent à quelques pouces de la furface de l'eau, un plancher de cents pieds de longueur, affez large pour donner place à deux perfonnes. Des caiffes garnies de fleurs font difpofées, par intervalles, des deux côtés. Les intervalles font remplis par des treillages affemblés en lozange, qui en laiffant appercevoir l'eau, raffurent les regards. Le pont peint en blanc, émaillé de fleurs, invite à y defcendre: les afpects y font à chaque pas variés; & vers le milieu, l'efpace qui s'élargit, fe trouve garni de fiéges. On s'y arrête pour jouïr du tableau paftoral qui s'offre de toutes parts. On y refpire le parfum des fleurs avec la fraîcheur des eaux, qu'on voit de près s'écouler fous le plancher fur lequel on eft affis. C'eft là que vos amis paffent quelques foirées agréables en s'entretenant de leurs occupations, de leurs goûts, de leurs voyages: & l'un d'eux y a tracé ces vers:

Des jours heureux voici l'image.
Les Dieux fur nous verfent-ils leurs faveurs?
Ils offrent fur notre paffage
Quelques afpects riants du repos & des fleurs.

Mais revenons fur nos pas, & portons-les jusqu'à l'extrémité de la plus grande île, dont nous avons déjà parcouru quelques parties. C'eft en traverfant un bois de faules, qu'on pénétre par des routes tortueufes & ombragées, jusqu'à l'endroit où la riviere forme des canaux qui embraffent cet efpace avant que de rejoindre le lit de la riviere.

A cette pointe fe préfente un afpect fauvage. Une île déferte s'éleve à peu de diftance, & arrête la vue; une digue rompue donne du mouvement à l'eau en réfiftant au courant qui s'efforce de la détruire; & lorsque la riviere eft plus haute, il fe forme en cet endroit une cafcade qui fied très-bien à ce lieu folitaire. L'île voifine n'eft point meublée d'arbres qui bornent les regards; auffi s'étendent-ils au delà: ils s'arrêtent à des édifices qui font partie d'une petite ville peu diftante. Parmi ces édifices, il en eft un qui fe fait remarquer en dominant les autres: c'eft un objet peu intéreffant par lui-même; mais il fut habité par Heloïfe. A ce nom qui ne s'arrêteroit à le confidérer! Qui ne parleroit un moment de cette déli-

cate & trop malheureuſe amante! Après ſa funeſte avanture elle ſe retira dans un monaſtere, dont le ſavant, l'inquiet, l'exigeant, le jaloux Abelard étoit directeur; & c'eſt ce monaſtere que vous voyez.

Si lorsqu'on fait ce récit, quelques jeunes perſonnes ſe trouvent préſentes, on peut penſer qu'elles ſentent s'élever dans leur ſein un mouvement plus précipité qu'à l'ordinaire; leur regard devient incertain & embaraſſé; elles détournent les yeux, & rencontrent alors ces mots qui (ſi le climat le permettoit) ſeroient ſans doute tracés ſur un myrte:

Ces toits élevés dans les airs
Couvrent l'aſyle où vecut Héloïſe.
Cœurs tendres, ſoupirez & retenez mes vers.
Elle honora l'Amour, & l'Amour l'immortaliſe.

Pour quitter cette agréable poſition, on peut choiſir encore pluſieurs routes qui conduiſent hors du bois des ſaules, & vers le grand lit du fleuve. Là les aſpects ſont trop découverts pour la méditation & la poéſie.

L'ame qui s'étend avec les regards, jouït à la vérité, mais d'une maniere vague, des beautés qui l'égarent trop loin d'elle. Il faut qu'elle ſoit entourée de plus près, pour être inſpirée; il faut que moins diſtraite, elle éprouve dans une douce rêverie, des ſenſations dont elle prenne plaiſir à ſe rendre compte. C'eſt donc d'un pas plus rapide que je vous ferai parcourir une route en terraſſe de pluſieurs centaines de toiſes, qui ſuit les contours de l'île du côté du canal de la navigation. Les bateaux qui viennent ſans ceſſe des provinces maritimes, animent cette magnifique ſcène: mais elle n'inſpire que l'admiration; auſſi on aime à la quitter pour revenir encore dans cet intérieur de canaux & de promenades que traverſe un pont de bois d'une longueur conſidérable. Par la diſpoſition de trois îles, plus baſſes que le reſte du terrein, ce pont ſe trouve élévé à la hauteur de la tête des arbres, & les tiges qui les couronnent, fourniſſent une ombre qui transforme ce paſſage en une allée couverte. On s'y promene ſans craindre les ardeurs du ſoleil; & d'eſpace en eſpace on apperçoit, à l'aide du débouché des divers canaux, les points de vue que cette ſituation rare rend infiniment pittoreſques. D'eſpace en eſpace auſſi le pont s'élar-

s'élargit au-dessus des canaux, de manière à recevoir des siéges pour s'y reposer, y goûter la fraîcheur & jouïr des agrémens de la vue.

C'est delà qu'on découvre plus parfaitement ces sinuosités agréables que forment les eaux dans leur libre cours; & ces représentations si piquantes & si fidéles que produit le réflet des objets qui s'y peignent.

Il étoit naturel de parler un instant de ces beaux effets à ceux à qui ils peuvent plaire. Voici ce qu'on leur adresse :

Ici l'onde, avec liberté,
Serpente & réfléchit l'objet qui l'environne.
De sa franchise elle tient sa beauté;
Son crystal plaît, & ne flatte personne.

Un moulin se présente à l'une des extrémités de ce pont. Sa vue ne manque guere d'attirer ceux qui ont rarement observé d'aussi près ces sortes de machines. On approche & l'on se trouve dominer la roue: le bruit qu'elle produit, le battement mesuré qu'elle occasionne & son mouvement égal & successif, invitent à quelques momens de rêverie. On regarde avec une attention qui attache, ces aubes sortant du courant l'une après l'autre, s'élévant peu à peu au plus haut dégré de leur orbite, pour redescendre, se replonger & disparoître. Cet objet est propre sans doute à inspirer des réflexions; mais celles dont les nuances seroient trop sombres, se trouveroient moins assorties au coloris du tableau que celle-ci.

Ah! connoissez le prix du tems,
Tandis que l'onde s'écoule,
Que la roue obéït à ses prompts mouvemens;
De vos beaux jours le fuseau roule.
Jouïssez, jouïssez, ne perdez pas d'instans.

Vous seriez encore tenté de descendre dans des petites îles à fleur d'eau qui se trouvent soutenir différentes parties du pont; des escaliers y conduisent. On y trouve de l'ombre, des bancs & des promenades agréables, mais elles sont quelquefois couvertes par la riviere; aussi les peupliers antiques qui les ombragent, portent sur leur écorce des marques de différentes inondations, qui ne les ont point empêchés d'élever leur cime

 dans

dans les airs. Cependant un d'entre eux plus ſenſible que les autres à ces accidens, s'exprime ainſi:

Dans ces climats plus d'un orage
A troublé le Ciel & les cœurs.
L'onde, franchiſſant ſon rivage,
A ſubmergé nos vergers & nos fleurs.
Dieux bienfaiſans, réparez ces malheurs!
Et que les habitans d'un modeſte bocage
Par vos faveurs trouvent ſous nos rameaux,
Quelqu'abri pour un doux repos.
A qui tient peu de place, il faut ſi peu d'ombrage!

Ce ſeroit abuſer des droits de l'amitié que de vous conduire partout où ſe trouveroient encore de jolis aſpects & quelques mauvais vers. D'heureux loiſirs ont produit ceux-ci, comme dans nos prairies un doux printems ſéme les fleurs; mais vous ſavez qu'on les regarde ſans qu'elles en ſoient plus fieres, & qu'on leur réfuſe ſon attention ſans qu'elles s'en offenſent.



4.

Jardins d'Espagne.

L'Espagnol n'aime pas la campagne; ce n'eſt pourtant ni la légéreté ni le mauvais goût qui lui inſpirent cet éloignement, mais une eſpece d'indolence, à laquelle on ne peut donner de meilleure épithete que celle d'eſpagnole, & qui paroît réſulter du tempérament naturel & des préjugés de la nation. Les attraits de la nature ſont ſi peu d'impreſſion ſur elle, qu'elle ne connoît d'autres plaiſirs que ceux de la capitale; les maiſons de campagne, les plantations d'arbres, même les retraites champêtres qui ſont ailleurs autour des villes, ſont autant d'objets inconnus en Eſpagne. Cette nonchalance eſt d'autant plus incompréhenſible que ce pays réunit une foule d'agréments naturels, & cependant tout y eſt inculte & déſert; dans pluſieurs provinces on fait des lieues entieres ſans trouver un arbre à l'ombre duquel on puiſſe ſe rafraîchir. Les environs de Madrid même n'offrent ni pavillons, ni jardins; & ce n'eſt que depuis quelques années, au rapport de Puente *) qu'on a commencé à réparer & à border d'arbres les chemins qui ſont autour de la capitale.

Les Jardins du Roi ſont donc les ſeuls qui méritent quelque attention. Ceux de l'Eſcurial, célèbres par leur poſition avantageuſe, leurs grandes terraſſes, leurs jets d'eau toujours jailliſſants, & le vaſte parc rempli d'arbres fruitiers rares qui les avoiſine, ſont cependant inférieurs au jardin du château de plaiſance nommé St. Ildephonſe. **) La nature & l'art dit le P. Caïmo s'empreſſent à l'envi d'y répandre des beautés & de rendre en même tems ce jardin auſſi ſuperbe qu'agréable. Eaux jailliſſantes, caſcades, canaux, repoſoirs, cabinets, berceaux, grottes, labyrinthes, parterres & hayes de myrthes & de lauriers, tout s'y trouve diſtribué de maniere à produire le meilleur effet. L'eau que fourniſſent les montagnes des

*) Voyage d'Eſpagne, 2 Partie, 1ere Lettre.

**) Lettre d'un vago Italiano du Pere Caïmo. On prétend que ce jardin coûte 4,000,000 de piaſtres; la ſeule fontaine appellée le bain de Diane a été payée 300,000 piaſtres. Employez ſeulement une petite partie de cette ſomme immenſe à un parc anglois, & vous verrez toute autre choſe.

des environs forme à l'endroit où elle ſe raſſemble, une eſpece de torrent qui tombe dans un grand reſervoir. Nombre de fontaines & de pieces d'eau artificielles embelliſſent ce jardin. Les allées ſont très - longues, quelques unes même ont trois quarts de lieue: elles ſont presque toutes garnies de charmilles hautes & épaiſſes qui offrent un ombrage rafraîchiſſant & ſont ornées de ſtatues modernes qui repréſentent les muſes, les ſaiſons &c.

S'il faut s'en rapporter à la deſcription de Baretti *), rien ne ſurpaſſe en Eſpagne le jardin ou parc d'Aranjuez. „Un poëte diroit," ce ſont ſes paroles, „que Venus & l'Amour conſulterent ici avec Catulle & Pétrarque pour y conſtruire une demeure champêtre digne de Pſyché, de Lesbie, de Laure, ou de quelque Infante Eſpagnole.

Repréſentez-vous un parc qui a pluſieurs lieues de tour, coupé en différents endroits par des allées qui ont deux, trois, & même quatre milles de longueur. Chacune de ces allées eſt formée par deux doubles rangées d'ormeaux; l'une de ces rangées à la droite & l'autre à la gauche, rendent l'ombrage plus épais. Les allées ſont aſſez larges pour y paſſer quatre caroſſes de front, & entre chaque double rangée eſt un canal étroit, au travers duquel coule un ruiſſeau d'eau vive, de ſorte que les arbres, ne manquant jamais d'humidité ſont très-hauts, & très-touffus.

Entre ces allées il y a des bosquets fort épais compoſés d'arbres moins élevés de différentes eſpeces, des milliers de biches & de ſangliers s'y promenent tout à leur aiſe, outre un grand nombre de lièvres, de lapins, de faiſans, de perdrix & pluſieurs autres ſortes d'oiſeaux. Cependant les ſangliers n'y ſont pas auſſi ſauvages qu'ils le ſont ordinairement dans les forêts. Ici on les a accoûtumés à ſe rendre à des heures réglées dans certains endroits où on leur diſtribue de l'avoine en abondance; la voix de celui qui eſt chargé de les nourrir leur eſt ſi familiere, qu'ils accourent à lui au moment qu'il les appelle.

Ce

*) Voyage de Londres à Gênes. Paſſant par l'Angleterre, le Portugal, l'Eſpagne & la France, par Joſeph Baretti &c. traduit de l'Anglois. Amſterdam 1777. chez M. M. Rey. 4 Tomes in 8. Tome 2.

Ce parc n'eſt point environné de murailles, il auroit fallu une trop grande quantité de briques pour clorre un pareil eſpace de terrein. Cependant les différens animaux qui s'y trouvent ne ſauroient être tentés de l'abandonner, le pays voiſin étant très-mal partagé en bois & en pâturages."

Le Tage diviſe le parc en deux parties inégales. Le palais qu'environne en partie le jardin eſt au centre du parc.

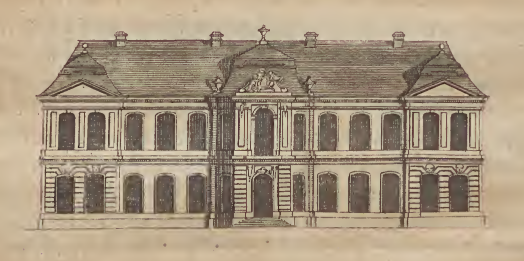
L'entrée principale ſe trouve être à travers d'un parterre coupé en différens compartiments dont les bordures ſont de buis & de myrthes. Ils contiennent une variété ſurprenante des plus belles fleurs d'Europe & d'Amérique.

„Il y a cinq pieces d'eau dans ce parterre. — Au delà du parterre à main droite, on voit une caſcade artificielle du Tage parmi des rochers artificiels: — le murmure de l'eau flatte agréablement l'oreille." — D'autres endroits du jardin ſont ornés de fontaines. D'une d'entr'elles „on découvre quatre enclos deſtinés à des arbres fruitiers, parmi lesquels on trouve actuellement une ſi grande quantité d'orangers & de citrons pendus à leurs branches, que les Heſpérides mêmes ſeroient dans le cas de les envier. On arrive à ces enclos par des paſſages ſi bien ombragés par d'épais taillis qu'il n'eſt pas plus poſſible aux rayons du ſoleil de vous incommoder que ſi vous étiez ſous terre." — De ces enclos d'arbres fruitiers on parvient à la fontaine nommée le *Bain de Venus*. „La Déeſſe y eſt repréſentée comme en ſortant: il dégoutte de l'eau de ſes cheveux; elle tombe dans un beau baſſin de marbre ſoutenu par des amours." — Pluſieurs ſtatues & autres ouvrages de ſculpture embelliſſent les fontaines. Près de la fontaine de Neptune „eſt le *Terrao*, c'eſt à dire un gazon vaſte & presque circulaire, orné au milieu de quatre arbres très-gros & fort élevés, dont l'ombrage joint à celui de la haye haute & épaiſſe qui regne tout autour de ce gazon, le rend frais & agréable.

Au côté droit de ce Terrao eſt un beau pont composé de cinq arches, conſtruit ſur le Tage, & à l'extrémité orientale de ce pont un autre enclos d'arbres fruitiers." De deſſus un autre pont jetté ſur un petit bras du Tage on a la vue charmante d'une forêt ſauvage telle qu'en produit la nature.

ture. Avant d'arriver à ce pont on trouve un pavillon qu'on a rendu délicieux en ornant d'arbres irréguliérement plantés les deux côtés de la riviere qui coule avec quelque impétuoſité à travers les rochers & y forme un murmure aſſez agréable. Du pavillon on paſſe à un large berceau de citronniers. — A quelques pas d'un parterre émaillé de mille fleurs étrangeres „ſe trouve le logement du jardinier: c'eſt un joli bâtiment, vis-à-vis duquel eſt une agréable prairie, parfaitement ombragée par quelques arbres auſſi touffus & auſſi élevés que j'en aie jamais vu." — „On rencontre par delà la maiſon du jardinier une ſeconde caſcade du Tage, qui ne charme pas moins la vue par la transparence de ſes eaux, que l'oreille par la diverſité du bruit qu'elle fait; ce bruit eſt pendant un tems fort & vif, le moment d'après doux & lent." — On rencontre un autre pavillon qui n'eſt pas moins bien ſitué que l'autre, il a derriere lui la caſcade & devant la fontaine d'Hercule la plus grande de tout le jardin.

Baretti qui a tant vu, aſſure n'avoir jamais rencontré un plus beau ſéjour.



5.

Jardins des Pays-bas.

Dans les Pays-bas les vues ſont peu variées, & la plûpart bornées par des arbres n'offrent, à l'œil qu'une petite étendue ſans aucune hauteur: voilà

voilà d'où vient que plusieurs paysagistes fameux ont cherché des perspectives pittoresques aux environs de Liege, de Mastricht & du Rhin. Cependant le pays est animé par les prairies, les pâturages, les canaux couverts de barques, les moulins, le négoce & l'activité extraordinaire des habitants, objets qui présentent une foule de scenes agréables.

„Certainement rien de plus joli que de voyager en Hollande:" écrivoit Miladi Montague. *) „Tout le païs offre le coup d'œil d'un vaste jardin; les chemins sont bien pavés, ombragés de part & d'autre d'arbres, & bordés de grands canaux remplis de barques qui vont & viennent. A chaque vingtaine de pas vous trouvés quelque maison de campagne, & après quatre lieues une petite ville, mais si propre que vous en seriés charmée."

Un voyageur plus moderne **) remarque aussi les beautés du paysage qu'on voit en allant d'Amsterdam à Utrecht par le canal appellé le Vecht. Les maisons de campagne & les jardins situés sur les rives rendent, dit-il, la route, qu'on fait sur ce canal aussi belle que l'imagination peut se la représenter. A chaque instant se succedent tour à tour des labyrinthes des hayes, de tilleuls, d'ormeaux ou d'ifs taillés artistement en mille formes différentes, & des longues allées de tilleuls & de maronniers. Tantôt deux jardins sont séparés par un petit canal, tantôt par une petite prairie. Un autre jardin présente des cabinets agréables & touffus, & de longues allées en berceau. Quelquefois une jolie maison de campagne est bâtie en briques tout près du rivage, d'autrefois les jardins sont entourés d'un grillage de fer. On voit des allées & des jardins ornés de statues, & le long du rivage des carreaux de fleurs, parmi lesquelles se distinguoient les belles tulipes qui les bordoient alors. Ces coups d'œil riants embellis encore par la verdure nouvelle, continuent sans interruption jusqu'à Breukelen pen-

*) Lettres de Me. Wortley Montague écrites pendant ses voyages en Europe, en Asie, en Afrique &c. 8. Berlin 1763. Lettre II.

**) *Bemerkungen eines Reisenden durch Deutschland, Frankreich, England und Holland, 3ter Theil. 1775.* c. à d. Remarques d'un Voyageur sur l'Allemagne, la France, l'Angleterre, la Hollande &c. 3me Part. 1775.

dant plus d'une heure, en ſorte qu'un jardin de plaiſance touchoit immédiatement l'autre. Un peu plus loin recommencerent de nouveau ces contrées poétiques & ces jardins; & lorsqu'ils étoient interrompus en quelques endroits par des canaux, des prairies, & quelques champs labourés, ce n'étoit pas pour long-temps & ils revenoient bientôt égayer la route pendant plus de trois heures. Ces jardins plaiſent ſurtout au voyageur parcequ'en paſſant rapidement il n'eſt affecté que par leur variété & leur ſucceſſion continuelle, ſans pouvoir remarquer l'uniformité & la régularité fatiguante de chacun en particulier.

Les contrées entre Haarlem & Amſterdam, & entre Catwyk & Woerden ſont ſurtout remarquables par leurs maiſons de campagne. Ces édifices qui ſouvent paroiſſent conduits jusques dans les canaux, ſont élégants ſans être magnifiques. Le genre de vie qu'y mène le plus riche poſſeſſeur eſt décent & commode ſans prodigalité.

Au reſte les jardins Hollandois ne préſentent que des lignes droites & une profuſion de ſymmétrie & de régularité tout à fait dans l'ancien goût françois. On a prétendu quelquefois qu'en fait de jardins la Hollande avoit un goût à elle, mais il n'eſt pas facile de découvrir en quoi il diffère de celui de France: le caractere de tous deux eſt la ſymmétrie & l'abondance des ornements, ou plutôt ce caractere commun les réunit en un. L'unique différence qu'on pourroit remarquer c'eſt que les jardins d'Hollande ſont plus reſerrés, plus couverts de petits colifichets & d'ornements, & plus entrecoupés d'eaux dormantes ou dont le courant eſt inſenſible. D'ailleurs les fameux jardins mêmes de Ryswick, Houslaerdyk & Sorgvliet ſont pleins de deſſeins élégamment compaſſés.

Il eſt ſingulier que les Hollandois aiment tant à couper leurs jardins par des canaux ou des foſſés dans lesquels croupit une eau profonde & trouble qui ne peut fournir aucun agrément, mais qui faute de mouvement & d'écoulement remplit l'air de vapeurs mal-ſaines. Les Goths mêmes n'auroient pas pu introduire un goût plus mauvais que celui-ci, qu'a ſans doute fait naître la nature du pays, & que la coûtume a rendu reſpectable aux habitants qui l'ont porté aux Indes Orientales. Les environs de

de Batavia du côté des terres ſont pleins de maiſons de campagne, & de jardins, qui s'étendent l'eſpace de quelques lieues; ces jardins ſont tous arroſés de canaux, comme pour rendre plus dangereux un air naturellement mal-faiſant; chaque champ même eſt traverſé par un canal, qui augmente encore les marais bourbeux: on a fait pis; on a ſouvent entouré à grands frais d'un foſſé un pavillon ou un jardin ſitués ſur une hauteur.

On ſait que les fleurs les plus rares ont donné pendant long-tems une certaine préférence aux jardins Hollandois. On ne trouvoit belle que la fleur qu'on avoit fait venir d'un climat éloigné à force d'argent. La culture des fleurs étoit une branche du commerce conſidérable, & ce goût s'étendit même en Allemagne, ſurtout dans les villes maritimes & dans les provinces voiſines des Pays-bas, il paroit déchoir aujourd'hui, apparemment parce que dégénéré en paſſion effrénée il coûte trop pour pouvoir ſe ſoutenir. *)


H 3 6. *Jar-*



*) Les régîtres de la ville d'Alkmaar font foi qu'en l'année 1637 on vendit publiquement & au profit de la maiſon des orphelins cent vingt tulipes avec leurs rejettons pour neuf mille florins. Une ſeule de ces fleurs nommée le Vice-Roi fut vendue quatre mille deux cens trois florins; & une autre l'Amiral d'Enkhuyſen cinq mille deux cens florins.

6.

Jardins d'Angleterre.

Le bon goût des Anglois leur rend la vie champêtre précieuse, aussi employent-ils à l'annoblir les sommes que d'autres nations dissipent dans leurs capitales. Ce n'est pas à Londres qu'on doit juger des richesses, de la magnificence & du goût d'un Lord, c'est dans son château situé en province. Un climat tempéré, un pays naturellement riant & fertile, l'abondance qui regne dans les champs, une heureuse liberté, ne sont pas de foibles attraits pour cette nation, dont la plus grande partie aime la campagne autant que le font les Suisses. La situation & le mêlange des chaînes de montagnes & des montagnes isolées, des vallées, des rivieres, des cascades & surtout de superbes forêts & des prairies, des plantations, des métairies & des villages font de plusieurs provinces les plus beaux tableaux en fait de paysages. La culture n'a pas peu contribué à rendre de nos jours l'Angleterre agréable. Partout l'on apperçoit des châteaux & des maisons de campagne bâties dans le goût noble de l'architecture *) grecque, qui se manifeste en particulier dans les édifices élevés depuis le commencement de ce siecle. Autour de ces habitations s'étendent les plus beaux parcs qui occupent des lieues entiéres & réunissent tous les agrémens que peut fournir la nature aidée modestement par l'art. Aucune nation

*) On peut apprendre à connoître l'architecture des nouvelles maisons de campagne angloises dans les planches publiées par Canot, Miller, Newton, Vivares, White, Roberts, Pastorini, Zucchi & par d'autres; & de plus dans l'ouvrage suivant:

The Works in Architecture of Robert and James Adam, Esquires. Number I. II. III. London fol. 1773. 1774. 1775.

Ce superbe ouvrage offre en plusieurs planches très-bien gravées les plans & constructions des nouvelles maisons de campagne de plusieurs Lords: l'explication de ces planches est en Anglois & en François. Les trois premiers cahiers regardent la maison de campagne du Duc de Northumberland à Sion dans le Comté de Middlesex; celle du Lord Mansfield à Kenwood dans le même Comté; & celle du Comte de Bute à Luton dans le Comté de Bedford. Le IV Cahier publié en 1777 ne renferme que les desseins de quelques édifices publics de Londres & d'Edimbourg.

nation n'a autant de parcs que les Anglois qui en plantent encore tous les jours de nouveaux.

Le caractere dominant des jardins ou parcs Anglois c'eſt le naturel & la grandeur; je dis jardins & parcs, parceque quand ils ſont dans les principes du bon goût, les premiers ſont aux ſeconds ce qu'eſt un petit tableau en payſage à un grand. L'Anglois exige une vaſte étendue afin de pouvoir s'abandonner librement à ſon génie. Il commence par examiner quels effets font ſur l'ame les eaux, les rochers, les montagnes, les collines, les forêts & les bâtimens; puis il recherche comment l'art peut donner une meilleure direction, plus de force & ſurtout plus d'harmonie à ces effets. Comme le payſagiſte, il fait attention au mêlange total des impreſſions que produiſent la ſituation, l'étendue, l'éloignement, la ſucceſſion de la lumiere & des ombres & les différentes parties du jour: il ne laiſſe pas même échapper les plus petites circonſtances qui peuvent influer avantageuſement ſur le tout. Voici les deſcriptions des quelques uns des plus beaux parcs d'Angleterre, qui en occupant agréablement l'imagination, donneront une idée du caractere de l'art des jardins dans ce pays. *)

A. *Le*



*) La plupart des étrangers, au moins les Allemands, ne connoiſſent guere que les jardins de Kew & de Stowe; & cependant il y en a beaucoup d'autres plus remarquables en ce qu'ils ſe rapprochent d'avantage de la nature. Le Parc de Kew eſt orné de ſuperbes monuments & de temples, mais desquels, ſi l'on en excepte

a.

Le Parc de Wentworth. *)

Le Parc & les environs de Wentworth ſont de toute beauté. De quelque côté qu'on s'approche de ce lieu, on rencontre de ſuperbes forêts, des pieces d'eau d'une grande étendue, & des temples bien décorés. Les coups d'œil ſont ſi variés qu'il eſt presque impoſſible de les décrire ſans confuſion.

L'avenue principale par laquelle on arrive de Rotherham à Wentworth eſt la plus favorable pour embraſſer plus d'objets à la fois. Le premier aſpect même qu'elle offre eſt raviſſant: on apperçoit devant ſoi une ſuite de collines, de vallées, de lacs & de bois, dont la maiſon occupe le centre. L'œil ſe porte de lui-même dans la vallée ſituée devant lui, & y ſuit les détours de l'eau qui l'arroſe. Vis-à-vis un vaſte côteau garni d'arbres conduit au château qui eſt iſolé & jouït de la vue libre de tous les environs. D'ici on voit la forêt s'étendre majeſtueuſement de tout côté: à gauche s'éleve entre les arbres une pyramide; & de là le chemin conduit au penchant d'une colline qui contient encore un bois de plus de cent acres, & offre le plus bel amphithéatre.

Un temple d'ordre ruſtique ſe trouve ſur une colline qui s'éleve par ondes, & un autre temple d'une architecture légere & d'ordre Ionique occupe

excepte la ſeule Pagode, on ne jouït point de la vue des plus heureuſes contrées d'Angleterre que parcourt la Tamiſe. Les regards, bornés à l'intérieur du jardin, ne peuvent ſe porter que d'un temple à l'autre. Ce parc renferme d'ailleurs tous les arbres étrangers qui ſupportent le climat du pays, & ſont ainſi que le plus beau gaſon, parfaitement bien entretenus, & c'eſt à qui mérite d'être vu. Le Parc de Stowe beaucoup plus vaſte, a une ſurabondance de temples magnifiques & de monuments; on y trouve auſſi de très-belles parties & parmi celles-ci les champs éliſées qui ſont une impreſſion ſinguliere; la vue peut ſouvent s'étendre hors du jardin. Malgré tout cela on s'apperçoit encore que l'on a métamorphoſé à grands fraix des deſſeins françois en des deſſeins anglois.

*) Dans le Yorkſhire. Voyez les voyages d'Arthur Young dans les provinces ſeptentrionales d'Angleterre. 1771. 5e Vol.

occupe une ſeconde colline & releve les bocages des environs. C'eſt d'ici que la maiſon qui ſous les autres points de vue paroît placée trop bas, ſe préſente de la maniere la plus avantageuſe; car elle eſt ſituée au milieu d'une pente douce qui derriere l'édifice devient une hauteur eſcarpée. Si le bâtiment étoit au ſommet de cette hauteur, il maſqueroit toutes les belles plantations qui ſont au delà.

On jouït d'une jolie perſpective lorsqu'on deſcend de cet endroit dans le bois par où paſſe le chemin. On apperçoit d'abord l'eau qui ſerpente d'une maniere agréable dans le vallon, & enſuite la colline qui porte le temple d'ordre ruſtique adoſſé contre un bois touffu. A droite eſt une éminence couverte de buiſſons, ſurmontée d'une pyramide dont le ſommet s'élance du milieu d'une épaiſſe touffe d'arbres; l'enſemble produit un grand effet. Au milieu de cette perſpective on apperçoit la maiſon entre des collines. Un peu plus vers la gauche une foule de chênes, qui vus d'autres côtés ne préſentent que des groupes éparſes d'arbres, paroiſſent d'ici une forêt conſidérable qui s'étend ſur le penchant du côteau depuis le bord de l'eau jusque vers le côté gauche de la maiſon; enfin on voit le temple d'ordre ïonique dont la ſituation charmante embellit tout le payſage.

De là le chemin conduit au travers du bois dont nous avons déjà parlé, & qui eſt coupé par pluſieurs allées très-variées. Une maiſon bâtie ſur un terrein dont le gaſon eſt tondu ras, & dans laquelle on prend les repas quand le temps eſt chaud, occupe une partie de ce bois. De cette maiſon le même chemin mène à une jolie voliere dans le goût Chinois; cette voliere eſt peuplée de canaris & de quelques autres oiſeaux. Dans un autre endroit on apperçoit au milieu d'une clairiere un temple octogone d'où le chemin conduit à un pont de pierre jetté par deſſus une piece d'eau environnée d'arbres épais.

Au ſortir du bois l'œil eſt frappé par une multitude de points de vue à la fois. Les arbres ſont diſperſés, mais n'en font pas moins un bel effet. On apperçoit devant ſoi une partie du bois, & le temple d'ordre ïonique qui ſemble placé par la main des Graces dans un endroit qu'on ne pourroit mieux choiſir.

Le chemin paſſe de nouveau par deſſus la colline & deſcend obliquement vers le temple octogone. De cette fabrique, agréablement ſituée dans la vallée, on peut porter ſes regards au delà de l'eau & entre les bosquets & les arbres qui couvrent les collines voiſines.

Le parc ne flatte pas moins la vue quand on y arrive par l'avenue baſſe qui eſt auſſi du côté de Rotherham. A droite s'offre la grande pyramide, & vis-à-vis le temple d'ordre ruſtique qui s'éleve d'une maniere très-pittoresque par deſſus le bosquet. A gauche le lac s'étend dans la vallée en y formant des anſes faites par l'art pour imiter la nature & pour l'embellir. Ce point de vue eſt interrompu par quelques bouquets d'arbres qui s'avancent jusqu'au rivage. Environ à cent toiſes au delà ſe préſente le temple octogone. De l'autre côté on apperçoit une grande partie du parc, qui tantôt eſt parſemé d'arbres épars & tantôt de touffes d'arbres. Des collines cultivées occupent agréablement la vue de tout côté.

Cette avenue baſſe mène à un petit pavillon, des fenêtres duquel on voit des collines eſcarpées & couronnées d'arbres s'élever du rivage oppoſé. Ici le chemin tourne la colline ſurmontée du temple d'ordre ruſtique, & l'on ſe trouve tout à coup devant la maiſon, ce qui fait un contraſte charmant avec les autres avenues qui préſentent toujours l'édifice de loin.

D'une colline ſituée vers le ſud on a encore un coup d'œil enchanteur. De cette hauteur les regards ſe portent dans la vallée ſur Rotherham & ſur toute la contrée des environs parſemée de villages, tandisque des deux côtés les collines s'élevent vers les nues. La maiſon domine ſur neuf à dix autres collines & quelques bosquets, ce qui lui donne un air majeſtueux. La pyramide & les temples diſperſés ça & là varient la ſcene, ce qui étoit néceſſaire dans un terrein auſſi vaſte. Cette perſpective eſt peut-être la plus belle du Yorkſhire; car le bâtiment, le parc & les bois forment un payſage dont toutes les parties liées entr'elles font un grand cercle, & les contrées d'alentour préſentent à perte de vue des terres cultivées & des ſcenes dignes de l'Arcadie.

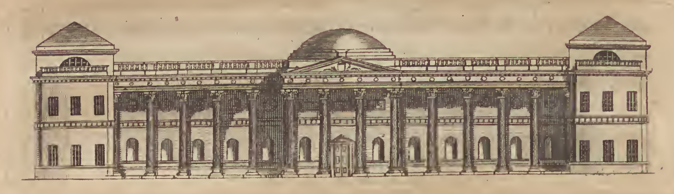
Si d'ici l'on prend à gauche, le payſage varie à chaque pas & plait toujours également. On traverſe un vallon arroſé d'eaux qui mène à la pointe occidentale du parc d'où l'on apperçoit un nouveau coup d'œil qui ne le cede en rien aux autres. On voit par deſſus une élévation le lac qui paroît à travers les arbres, & ſur ſon rivage le temple octogone qui contraſte joliment avec les autres fabriques ſituées ſur des hauteurs. A gauche le bois s'éleve & va ſe réunir à celui qui eſt auprès de la maiſon. Vis-à-vis eſt le temple d'ordre ruſtique & derriere une ſombre forêt: plus haut que ce temple s'offre au milieu d'un bois peu touffu la pyramide qui forme avec le reſte un tout charmant. A droite ſont pluſieurs collines cultivées.

La pyramide dont nous avons ſi ſouvent parlé mérite une deſcription particuliere. Elle eſt triangulaire, haute, d'environ deux cent pieds, & bâtie ſur une éminence; on monte au ſommet par un eſcalier en limaçon, & quand on y eſt parvenu on eſt frappé d'un point de vue étonnant. D'un coup d'œil on parcourt la maiſon, lès collines qui l'environnent, les forêts, les eaux, les temples &c., & dans l'éloignement une plaine immenſe renfermant des champs cultivés & des enclos.

A peu de diſtance de la pyramide on a conſtruit une arcade qui ſert de perſpective au temple d'ordre ïonique. De ce temple on jouït encore d'un payſage charmant: le lac ſitué dans la vallée s'offre à la vue en pluſieurs endroits, & d'un côté on apperçoit tous les bosquets dont nous avons déjà parlé, & enfin la forêt de cent acres d'étendue. Auprès de ce même temple & vis-à-vis de la ſerre ſe trouve la ménagerie peuplée d'une quantité de faiſans dorés, de cacadous, & d'autres oiſeaux rares. D'ici on deſcend une terraſſe, & en la deſcendant l'œil eſt égayé par les collines, les vallées, les eaux, les bois & les temples qui ſe ſuccedent tour à tour.

En un mot, Wentworth eſt à tous égards un des plus beaux endroits du royaume. Dans d'autres campagnes on admire tantôt la maiſon & ce qu'elle a de remarquable, tantôt le parc, tantôt les fabriques qui l'ornent, tantôt les points de vue qu'il offre: ici tout eſt réuni. Le bâtiment eſt

eſt un des plus grands d'Angleterre: le parc renferme tous les charmes que peuvent fournir l'art & la nature: les forêts ſont au deſſus de toute deſcription: les temples ſont d'une belle architecture & ſi bien ſitués qu'ils relevent encore les attraits qui embelliſſent l'enſemble: joignez à tout cela la beauté des environs qui conſiſtent en collines cultivées, en villages & en villes.



b.

Le Parc de Duncombe. *)

Le Parc de Duncombe eſt ſans contredit un des plus beaux d'Angleterre. Le jardin attenant la maiſon, a une terraſſe d'où la vue ſe porte ſur les environs mieux qu'on ne peut le décrire. A une des extrêmités eſt un temple d'ordre ïonique d'où le coup d'œil eſt raviſſant; à gauche ſont de grands arbres, & un peu plus à droite un payſage d'une vaſte étendue. Une vallée fait le tour d'une forêt qui forme un amphithéatre ſur le penchant de la colline. D'un côté de la terraſſe eſt un temple d'ordre Toſcan avec une colonnade. La forêt ſituée vis-à-vis ſe prolonge par deſſus une colline conſidérable jusqu'au rivage d'une belle riviere qui ſerpente dans le vallon: au milieu de cette riviere eſt une grande caſcade recouverte d'arbres qui ont un air ſauvage. Des hayes partagent la vallée en pluſieurs prairies. Les ſinuoſités de la riviere font un bel effet & ſont entrecoupées par des arbres iſolés.

Cet aſpect offre tout ce qu'on peut ſouhaiter dans un pays varié: on en jouït tout le long de la terraſſe jusqu'au temple d'ordre Toſcan.

Ce

*) Dans le Yorkſhire. Voyez Young loc. cit. 7e Volume.

Ce temple eſt pour ainſi dire ſur la cime d'une haute montagne, d'où la vue devient encore plus étendue: on découvre une nouvelle terraſſe & une multitude de ſcenes variées dignes du meilleur pinceau. La vallée dont nous avons parlé ſe préſente ici à gauche & plus favorablement que la premiere fois, parcequ'on apperçoit une plus grande partie de la forêt qui deſcend le long de la colline. On voit comme au deſſous de ſoi, la vallée avec tous ſes enclos, & le fleuve avec ſa caſcade. Le rivage bordé d'arbres fait un coude vers le jardin. Droit devant ſoi on apperçoit dans le lointain au travers d'un vallon ſitué entre des côteaux & qui va en s'élargiſſant, une vieille tour & le clocher de l'égliſe de Helmsley. Un peu plus à droite, le vallon s'allongeant conduit pour ainſi dire l'œil dans un fond entouré d'autres collines qui repandent ſur toute la décoration quelque choſe de terrible & de majeſtueux. L'ombre épaiſſe de la forêt fait un contraſte frappant avec la limpidité de la riviere; elle eſt ici beaucoup plus large, & la caſcade qu'on a devant ſoi flatte également l'œil & l'oreille.

La perſpective qui ſe préſente depuis le temple d'ordre Toſcan conſiſte donc principalement en deux vallées, l'une à droite & l'autre à gauche qu'on n'apperçoit que d'ici, mais non du premier temple. Les bois oppoſés donnent à chaque vallée l'aſpect d'un amphithéatre & ſont partagés par une colline ſituée vis-à-vis de la fabrique & couverte de fougere & de toutes ſortes de brouſſailles, ce qui la diſtingue de toutes les autres éminences. Le temple même eſt une ſalle ronde ſurmontée d'une coupole & ornée d'ouvrage de marquetterie & de quatre ſtatues dans leurs niches.

Ce ne ſont pas là les ſeules beautés de ce parc: à deux milles angloiſes de diſtance on rencontre un endroit tout auſſi enchanteur, qui y appartient encore & ſe nomme Ryewalls-Abbey d'après une vieille abbaye ruinée.

Ici l'on voit s'étendre au bord d'un vaſte côteau une terraſſe qui forme pluſieurs ſinuoſités; d'un côté eſt une profonde vallée, & de l'autre une plantation touffue bordée de toutes ſortes d'arbriſſeaux. A une des extrêmités de la terraſſe s'éleve un temple rond avec une colonnade d'ordre Toſcan, & à l'autre un temple d'ordre ïonique avec un portique.

Du premier de ces temples on découvre de très-beaux environs: en face ſe préſente un vallon tortueux garni d'arbres iſolés & d'eau; au delà de ce vallon ſe déploye une vaſte forêt qui couvre pluſieurs collines; & ces collines offrent un mèlange de hauteurs eſcarpées, de creux, & de précipices. Par ci par là les bois ſont interrompus par des enclos cultivés. Au bout du vallon, & au pied de la forêt, ſe trouve une petite cabane qui introduit dans ce tableau un changement de décoration du plus bel effet. Les hauteurs plus éloignées qui couronnent le tout, ſont la plûpart incultes & pleines de brouſſailles; elles renferment pour ainſi dire ce petit paradis & en relevent les attraits par leur contraſte.

En ſe tournant un peu vers la droite on jouït de la vue d'une autre charmante vallée qui fait pluſieurs coudes: la colline qui la termine du côté oppoſé eſt garnie d'arbres jusqu'à ſon ſommet. La vallée même conſiſte en prairies ſéparées l'une de l'autre par des hayes vives & parſemées de grands arbres iſolés: enfin elle va ſe perdre entre des collines dont quelques-unes ſont couvertes d'arbres, quelques autres incultes & quelques autres déſertes.

En ſe promenant le long de la terraſſe on voit les points de vue ſe changer. Rien n'eſt plus beau que la vallée au milieu de laquelle ſerpente la riviere ombragée par les arbres qui en ornent les bords & de là ſe prolongent par deſſus une file de collines entremêlées de prairies encloſes par des hayes.

A meſure que l'on avance, le payſage s'élargit & préſente plus de beautés. La vallée s'évaſe; les enclos ſe multiplient. Le verd riant des prairies, quelques arbres diſperſés, & un rapide torrent forment un coup d'œil raviſſant, rendu plus varié par une ferme ſituée ſous de grands arbres.

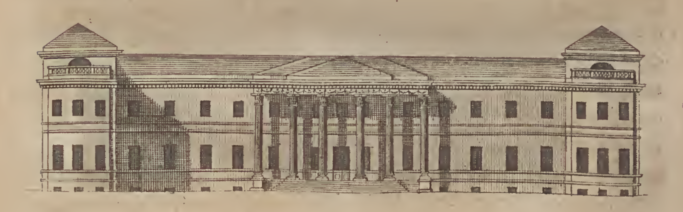
Un peu plus loin (toujours ſur la terraſſe) s'offre une vue qui ſurpaſſe toutes les précédentes. Au milieu d'un épais bosquet planté au bord d'un précipice, eſt une ouverture au travers de laquelle ſe préſentent les ruines d'une vieille abbaye qui occupe le milieu d'un joli petit vallon; quelques arbres s'élevent entre ces ruines & leur donnent un aſpect pittoresque qu'on ne ſauroit décrire.

Enſuite

Enſuite la terraſſe fait un crochet, paſſé lequel les objets ſe préſentent ſous un tout autre point de vue. On voit en plein les ruines diſperſées de l'abbaye, & on a devant ſoi la belle & large vallée qui va ſe perdre en partie entre des collines ombragées par des bois. Vis-à-vis, la forêt étale toute ſa beauté, & l'abbaye forme avec quelques maiſons iſolées un tableau d'un très-bel effet. Les enclos de la vallée, les arbres détachés & diſperſés, & les hayes compoſent un payſage charmant terminé enfin par deux collines très-éloignées.

En avançant encore un peu on parvient à une éminence eſcarpée d'où l'on voit pour ainſi dire droit dans les ruines dont nous venons de parler: en parcourant le chemin qui mène à cette éminence on découvre la vallée, & on a derriere ſoi un pont de trois arcades qui traverſe la riviere dont le rivage oppoſé eſt couvert de bois que dominent des collines toutes nues.

Parvenu au temple d'ordre ïonique on jouït d'un coup d'œil tout différent des autres, & non moins agréable. Un précipice qui commence à ce temple s'éleve peu à peu ſuivant la direction de la terraſſe vers le temple Toſcan placé ſur le ſommet de la hauteur. L'abbaye offre un nouvel aſpect, & le pont paroît entouré d'arbres penchés. Le temple même a un portique & une ſalle; celle-ci eſt décorée de tableauxo, d'uvrages en ſculpture & de dorures, le tout de fort bon goût.



C.

Le Parc de Hagley. *)

Hagley eſt ſitué entre les montagnes de Clent & de Witchberry au milieu d'une contrée fertile & agréable. Les montagnes de Witchberry ſont partagées en trois éminences: l'une eſt ombragée par des bois; la ſeconde eſt un pâturage pour le menu bétail & porte un obeliſque à ſon ſommet; & la troiſieme préſente au ſpectateur le portique du temple de Théſée, parfaitement ſemblable & presque égal en grandeur à celui d'Athenes. Ce portique, hardiment placé au haut de la montagne, a pour fond une ſombre forêt de ſapins, qui, avec les précipices qu'offrent le devant & les côtés du mont, donne au tout un air de grandeur. De ces hauteurs on voit la maiſon tout-à-fait à ſon avantage, & à chaque pas on découvre quelque nouveau point de vue. Au bas eſt Stourbridge, ville très-animée; les ruines du château de Dudley ſe préſentent d'aſſez près; toute la contrée eſt pleine d'habitants & de marques de leur induſtrie; & un petit diſtrict de cette contrée, lequel commence à l'endroit d'où l'on tire les minéraux mis en œuvre dans le voiſinage & s'étend jusqu'au delà de l'horiſon, dépoſe en faveur de ſa richeſſe ſans faire tort à la beauté du payſage.

Du haut des montagnes de Clent les vues ſont encore plus vaſtes. D'un côté elles ne ſont terminées que par les montagnes du pays de Galles, diſtantes de ſoixante milles d'Angleterre & qu'on apperçoit au travers d'un eſpace de trente milles qui ſépare le ſommet iſolé du mont Wrekin des montagnes raboteuſes & énormes de Malvern également éloignées de trente milles de celles de Clent, ainſi que les unes des autres. Le pays entremêlé de hauteurs & de vallées eſt fort renfermé, excepté dans un ſeul endroit où une bruyere variée par des éminences, des étangs & pluſieurs autres

*) Près de Stourbridge dans le Worceſterſhire. Voyez un ouvrage anglois dont le titre rendu en françois eſt: Réflexions ſur les jardins d'aujourd'hui. On a encore un beau poëme de Maurice intitulé: *Hagley a deſcriptive Poem. 4. London 1776;* & de plus une nouvelle deſcription de ce parc dans l'ouvrage de Mr. Joſeph Heely intitulé: *Letters on the beauties of Hagley &c. 8. 2 Vol. 1777.*

autres objets, contraſte heureuſement avec le champ labouré qu'elle entoure. La vue eſt moins étendue de l'autre côté des montagnes de Clent. Le terrein, beaucoup plus rompu & inégal, eſt couvert en pluſieurs endroits de grandes & belles forêts, & le payſage eſt embelli par les châteaux de la nobleſſe & d'autres perſonnes de diſtinction. Les montagnes mêmes étant très-irrégulieres, elles arrêtent ſouvent les yeux par leurs pointes qui s'avancent au loin & changent ainſi la décoration. En d'autres endroits les profondes vallées qui vont ſe perdre inſenſiblement dans la contrée, produiſent différents accidents de lumiere ſur les objets qu'elles renferment. Une jolie maiſon de payſan, bâtie dans une de ces vallées ſous le ſaillant d'une hauteur, & environnée de bois par derriere & des deux côtés, réveille l'idée d'un hermitage au milieu d'une région découverte. Des hauteurs qui l'entourent on apperçoit la même ſcene qui s'offroit des montagnes de Witchberry, & qui d'ici ſe montre au delà du parc de Hagley: le parc, beau en lui-même, fournit au tableau un plan de devant excellent & remplit le payſage.

Quoique la maiſon du parc ſoit peu élevée, elle domine cependant les environs au point de fournir un horizon aſſez éloigné. Elle eſt au milieu d'une laie dont le ſol inégal eſt garni d'arbres diſpoſés tantôt en maſſifs aſſez gros, tantôt en bosquets, & tantôt iſolés. La vue eſt libre devant la maiſon; mais d'un côté elle eſt terminée par les montagnes de Witchberry, & de l'autre par les hauteurs du parc qui environnent auſſi le bâtiment par derriere, & ſont élevées, rapides, & toutes couvertes de bois de haute fûtaye. La laie s'étend quelquefois au pied de la montagne & quelquefois ſur des hauteurs; d'autrefois elle s'enfonce dans la forêt en tournoyant le long des clairieres, & préſente partout une ſcene champêtre charmante, déjà richement décorée par le feuillage touffu & le jet ſuperbe des arbres.

Quoique la forêt paroiſſe continue, elle s'ouvre ſouvent pour former pluſieurs laies qui occupent la plus grande partie de ſon intérieur. Leur multitude, leur varieté & leur beauté, & celle des bocages épais qui les ſéparent, ont fait la réputation de Hagley. On n'en trouve pas deux qui

ſe reſſemblent en grandeur, en figure ou en caractere. Quelques-unes s'allongent extrêmement; d'autres s'élargiſſent de tout côté. Elles ſe diſtinguent auſſi par leurs bâtiments, par leurs points de vue, & par l'eſpece de bois dont elles ſont bordées. Des rangées d'arbres négligées entourent celle-ci, tandis qu'une autre eſt terminée par pluſieurs parties différentes & irrégulieres. Le ſol n'eſt égal nulle part; tantôt il deſcend brusquement une pente eſcarpée, tantôt il ne forme que des hauteurs inſenſibles, tantôt il fait le tour de petites collines, & tantôt allant par ondes il prend une apparence interrompue qui change à l'infini.

Au ſommet d'une hauteur eſcarpée eſt un pavillon octogone, conſacré à la mémoire du célebre Thompſon qui ſe plaiſoit à viſiter ce lieu. Une prairie qui ſe perd des deux côtés derriere quelques arbres, s'étend dans la vallée ſituée au bas, & vis-à-vis eſt une haute montagne ovale que couronne une forêt conſidérable. Cette forêt deſcendant à droite & à gauche jusqu'au pied du mont, laiſſe voir d'un côté le payſage éloigné qui ſe déploye à meſure que la cime des arbres baiſſe, & de l'autre les montagnes de Clent. Une tour antique, ſituée au bas de la montagne, termine la forêt, tandisqu'un portique d'ordre dorique & devant lequel paſſe une partie de la laie, en occupe le milieu. La ſcene en elle-même eſt ſimple; les objets principaux ſont grands, & attirent les regards plus que les acceſſoires; enfin ils ſont étroitement liés enſemble.

Une colline ſurmontée d'une rotonde, occupe la laie ſuivante qui n'eſt guere grande. Les arbres qui l'entourent ſont élevés, mais leur feuillage eſt peu touffu: leurs troncs paroiſſant au deſſous des groſſes branches & leurs rameaux au travers de celles-ci, font naître une foule d'accidents ſinguliers & récréatifs dans un lieu d'auſſi peu d'étendue. Cette laie eſt iſolée, privée de perſpective, & n'a qu'une ſeule ſortie viſible; & cette ſortie courte & étroite mene à un pont orné d'un portique & qui traverſe un canal.

Un bocage ſépare la rotonde d'une grande clairiere libre, environnée d'un petit bois clair-ſemé, ornée négligemment, & toute couverte de fougere. Cette eſpece de deſert, ſitué entre pluſieurs laies élégamment

ment décorées, fait dans ce tableau une ombre du meilleur effet. L'endroit en lui-même eſt agréable, & n'eſt borné nulle part: au bout eſt un bâtiment gothique d'où l'on apperçoit en perſpective la forêt & la tour que l'on appercevoit auparavant toutes deux à la fois & par devant avec les montagnes de Witchberry, & une vaſte étendue de pays.

La tour paroît dans tous les aſpects tenir à des bois; cependant elle eſt dans une petite plaine qui traverſe en largeur le haut d'une montagne, & forme enſuite de côté & d'autre une courte pente cachée derriere d'épais bosquets. A droite la laie s'inclinant va bientôt ſe perdre entre les arbres; mais la deſcente de la gauche eſt plus rapide, en ſorte qu'on peut la ſuivre de l'œil jusqu'au bas. La tour domine le tout, & paroît le reſte d'un château en partie ruiné & en partie couvert de buiſſons, & dont la ſituation eſt la plus avantageuſe poſſible: il eſt dans un lieu découvert & ſolitaire; il fournit une vue très-étendue & eſt un objet remarquable par-tout.

Un hermitage, conſtruit de racines d'arbres & de mouſſe, occupe un coin ſombre & dépourvu de perſpective qui termine la vallée au deſſous du château. De hauts côteaux & un bocage épais de maronniers renferment cet endroit iſolé: un petit ruiſſeau le traverſe en murmurant; & deux étangs peu conſidérables ſe forment au fond. D'un côté ces étangs paroiſſent au travers d'arbres grouppés; & de l'autre ils ſont à découvert, mais leurs bords ſont garnis de fougere. Cette vallée, touchant aux montagnes irrégulieres de Clent, termine le parc de ce côté.

De l'autre côté du château eſt une longue pente, ombragée comme tout le reſte de ſuperbes forêts qu'environnent des laies abſolument différentes de toutes les précédentes. Le ſol de l'une eſt très-raboteux, & ſes bornes uniquement déſignées par les tiges des arbres qui s'élevent fort haut avant que les branches commencent, ſont fort interrompues. La ſuivante eſt bien plus ſimple; elle tombe d'une hauteur unie dans un creux profond qui ſe prolonge obliquement vers la vallée où il ſe perd dans les bois. Un court chemin qui traverſe deux bosquets réunit cette laie à une troiſieme, appellée la laie de Tinian à cauſe de la reſſemblance qu'on lui

 attribue

attribue avec les clairieres de cette île fameufe. Cette troifieme laie eft bordée d'arbres fuperbes & fi couverts d'un feuillage épais, fraix & riant, qu'on n'apperçoit ni troncs ni rameaux, mais feulement des maffifs ondoyants de verdure. Ce n'eft pas pourtant que les branches fe penchent jusqu'à terre; elles paroiffent ne commencer qu'à la hauteur de quelques pieds, & s'étendent horizontalement à une diftance étonnante, ce qui produit un ombrage où l'on peut fe réfugier à toutes les heures du jour. Le verd gazon eft ici tout auffi beau que dans la plaine. Le terrein de ces deux dernieres laies fe prolonge par deffus des hauts & des bas qui fe fuccédant infenfiblement, lui donnent de la variété fans le couper. On ne voit ici ni lignes fortement prononcées, ni objets étonnants; tout eft dans un jufte milieu, doux, paifible, ferein, n'infpirant dans les plus belles heures du jour qu'une gayeté modérée & amufante, & dans les tranquilles heures de la nuit qu'une melancholie touchante fans trifteffe. Cette décoration s'accorde furtout avec le calme qui regne lorsque la lumiere de la lune femble repofer fur l'épais feuillage du bosquet, & marque diftinctement l'ombre de chaque rameau. C'eft alors un plaifir raviffant de fe promener ici; d'y voir briller la rofée fur l'herbe tendre & fur la toile de l'araignée des champs dont elle eft tiffue; de prêter l'oreille fans entendre d'autre bruit que celui que fait de temps en temps une feuille flétrie qui tombe lentement de branche en branche; & de refpirer l'air fraix de la foirée fans éprouver le froid. Une urne folitaire, autrefois deftinée par Pope à orner cet endroit, et aujourd'hui confacrée à ce grand Poëte par une infcription, fe découvre entre les arbres quand la lune l'éclaire, & entretient l'ame dans la fituation & dans les réflexions que lui ont infpirées infenfiblement les objets qui compofent cette fcene enchantereffe.

Le portique d'ordre dorique qui porte auffi le nom de Pope, n'eft guere loin, quoiqu'on ne l'apperçoive pas d'abord. Il eft fur le penchant d'une montagne; & le pavillon de Thompfon avec fes bosquets eft un des objets agréables qu'offre d'ici le lointain. On a ménagé dans la vallée qui eft au deffous, un banc d'où l'on voit plufieurs perfpectives bornées.

L'une

L'une eſt celle de la colline ſurmontée du portique; & d'autres s'étendent au travers des ouvertures du bois jusqu'au pont & jusqu'à la rotonde.

La laie ſuivante eſt grande; ſon ſol inégal & raboteux a cependant toujours la même direction en pente. Ses contours ſont variés par pluſieurs groupes d'arbres plantés ſur les hauteurs, au travers desquelles on apperçoit ſouvent des points de vue pittoreſques. Une maiſon couronne la hauteur ſupérieure, & a la plus belle ſituation de tout le parc. D'ici l'on jouït de la vue des ſinuoſités hardies que fait la laie en deſcendant les hauteurs & traverſant une vallée entiere, toute couverte d'arbres ſuperbes jusqu'aux montagnes qui la terminent. Une de ces montagnes porte une forêt prolongée ſur ſa pente, & qui n'a d'ouverture que pour laiſſer voir le pavillon de Thompſon, & les bosquets & les éminences qui l'environnent. Les autres ſont les montagnes de Witchberry qui ſemblent pénétrer comme par force dans le payſage. Les cimes touffues des arbres n'offrent qu'une ſurface continue dans la vallée, & fourniſſant un large plan de devant au temple de Theſée; elles maſquent la hauteur qui le porte, & s'étendent jusqu'au delà du terrein où il eſt bâti. Plus en arriere eſt un obeliſque précédé d'un pâturage dont la forêt de Witchberry forme le fonds; le derriere du temple eſt occupé par des ſapins. Ces deux forêts ſont liées à la vaſte décoration d'arbres qui ſe déploye par deſſus l'autre montagne & toute la vallée d'entre d'eux. Des bois de cette étendue & plantés avec tant de variété; des objets qui déjà ſuperbes d'eux-mêmes, ſont encore embellis par leur poſition, qui contraſtent l'un avec l'autre, qui ſont tous différents & tous heureuſement liés entr'eux; ces parties d'un grand enſemble qu'on apperçoit d'un endroit raviſſant & qui eſt environné d'une contrée agréable: tout cela réuni, fait une ſcene vraiment grande & magnifique.

Les diverſes laies ſont ſeparées l'une de l'autre par de beaux arbres qui quelquefois forment des bosquets clair-ſemés où pénétrent de toutes parts la lumiere & les plus légers Zephyrs, mais qui le plus ſouvent, entrelaſſant leurs ramaux, fourniſſent un ombrage impénétrable. La vue eſt fréquemment interceptée par de longues branches penchées vers la

 terre.

terre. On rencontre par fois un eſpace qui n'eſt rempli que de buiſſons, de noiſettiers, de brouſſailles & de charmes dont les têtes touffues ſe mêlent au feuillage des autres arbres, & dont les minces rejettons raſſemblés en foule autour des troncs, épaiſiſſent & obſcurciſſent le bois. Les ſéparations ne conſiſtent dans quelques endroits qu'en des buiſſons ſemblables, qui moins preſſés & non étouffés s'élevent beaucoup plus, s'étendent plus au loin, & ſe réuniſſent par le haut en berceau peu élevé. En d'autres endroits de grands frênes qui forment comme des arcades, ou bien des chênes majeſtueux qui déployent leurs branches de tout côté, jettent une ombre épaiſſe: ces derniers ont toutes les formes que peuvent avoir des arbres. Le terrein eſt tantôt presque uni, tantôt un peu rehauſſé, ordinairement très-irrégulier & très-inégal. Souvent de grands ravins, lavés depuis pluſieurs ſiecles par les torrents qui dans les mois pluvieux ſe précipitent du haut de la montagne, en ſillonnent les flancs: de vieux chênes qui croiſſent au milieu de ces crévaſſes, en prouvent l'antiquité. Quelques-unes ſont arides toute l'année; tandisque des ruiſſeaux ſerpentent dans d'autres même en été: toutes ſont larges & profondes, & ont des bords ordinairement eſcarpés, & qui ſouvent tombent tout à fait à plomb ou ſont même excavés: il n'eſt pas rare d'y rencontrer des arbres dont les racines couvertes de mouſſe ſe prolongent au deſſus de l'eau jusqu'au bord oppoſé. Au fond d'une de ces fentes eſt un tertre plat à l'ombre de maronniers ſauvages touffus, & au milieu de pluſieurs petits torrents & de caſcades qui murmurent entre des pierres détachées & des troncs d'arbres morts qui embarraſſent le chemin. Au bord d'un autre de ces canaux, diſtingué par une abondante nichée de corneilles choucas, ſe trouve dans un ſite encore plus ſauvage une cabane, placée à côté d'un profond précipice & dans un ombrage épais: ici les caſcades ſont presque perpendiculaires; les racines de pluſieurs arbres d'alentour, lavées par les eaux, ſont à nud; d'énormes branches cédant à leur propre poids, ſemblent à chaque inſtant prêtes à ſe ſéparer de leurs troncs; & de beaux frênes encore en pleine vigueur ſe penchent par deſſus le foſſé, qui par ſon humidité rafraîchit l'air des environs.

Des

Des ſentiers recouverts de gravier, &, quoique presque toujours dérobés à la vue, diſpoſés de façon à entretenir la liaiſon des différents objets, & à ramener toujours aux ſcenes principales, traverſent les ravins, les bois, les bosquets & les épais buiſſons & longent les laies. La beauté de toutes les promenades, la multiplicité & la variété des fabriques, & le bon état dans lequel le tout eſt entretenu, donnent au parc de Hagley un aſpect ſuperbe. *)

En



*) Les deux ouvrages que nous avons cités, & les voyages d'Arthur Young dans les provinces orientales d'Angleterre, & qui ſont la continuation des premiers, renferment encore la deſcription de pluſieurs parcs d'Angleterre. On a quelquefois demandé, pourquoi les Anglois ne publioient pas des deſſeins de leurs parcs, puisqu'ils ſont ſi beaux? Je réponds: Canot & Maſon ont publié quelques planches repréſentant le parc du Comte de Weſtmoreland. Le grand parc de Windſor a été après ſes derniers embelliſſements repréſenté en 8 vues, gravées par Sandby, Maſon, Vivarez, Canot, Roocker & Auſtin. Je connois deux ouvrages touchant le vieux & le nouveau parc de Stowe:

A general plan of the Woods, Park and Gardens of Stowe, by Bridgemann. Fol. 1739.

Stowe: a deſcription of the magnificent Houſe and Gardens &c. a new edition. 8. London 1766.

Le premier offre le jardin dans toute ſon ancienne régularité, le ſecond tel qu'il a été nouvellement décoré. Ce dernier contient encore les deſſeins des temples, colonnes, monuments, inſcriptions, & la deſcription de la maiſon & ſes tableaux &c. mais les planches ſont trop petites & médiocres.

Quant

⁂ ⁂ ⁂

En Ecoſſe auſſi la partie la plus diſtinguée des habitans connoît les délices de la vie champêtre. Le climat ne lui eſt pas favorable à la vérité; & peu de fruits atteignent naturellement leur maturité. Pluſieurs régions ſont déſertes, au point que rien ne s'y préſente à la vue qu'un troupeau de moutons, l'entrée ſombre d'une mine de charbon, ou la pointe pélée d'une montagne lointaine. S'il faut en croire les plaintes de Johnſon, *) on ignore ici ce que c'eſt que de ſe mettre à couvert des rayons du ſoleil ſous l'ombrage d'un arbre; le pays eſt partout uniformément nud, & dégarni pendant pluſieurs milles de ſuite de buiſſons & d'arbres, que par une négli-
gence

Quant à Kew, outre les quatre grandes planches de Maſon, Elliot & Canot, d'après les deſſeins de Woollet, & qui repréſentent pluſieurs parties de ce parc, on a encore: *Plans, Elevations, Sections and Perſpective Views of the Gardens and Buildings at Kew in Surry, by William Chambers. Fol. London 1763.* On trouve dans cet ouvrage les plans & les deſſeins des temples & autres fabriques, & 8 belles parties du parc gravées par Woollet Major, Sandby, Grignion & Roocker. L'édition originale d'Arthur Young: *The ſix months Tour through the North of England. Second Edit. 1771. 4 Vol.* eſt auſſi ornée de quelques ſcenes naturelles qu'offrent des parcs, ſurtout de caſcades.

Détail des nouveaux jardins à la mode. Fol. Paris 1775. Ce recueil monte déjà à quelques cahiers enrichis de pluſieurs planches, & ſe continue toujours. Il doit auſſi être mis au rang des ouvrages dont nous parlons ici, & offre des parties détachées & des fabriques de pluſieurs parcs Anglois: mais il ſeroit à ſouhaiter qu'on fît un meilleur choix de jardins & qu'on eût plus ſoin du burin.

Pluſieurs des plus beaux parcs d'Angleterre ſont encore trop nouveaux pour pouvoir être gravés; & d'ailleurs on les embellit tous les jours. Enſuite, il eſt bien plus difficile de copier un parc qu'un jardin de plaiſance ſymmétrique; on peut facilement multiplier les deſſeins de ces derniers qui ſe reſſemblent presque tous. Enfin, les artiſtes ſe trouvent dans la capitale, & les parcs en Province.

Touchant les plans de pavillons, on a, outre les œuvres des architectes William & John Halfpenny, l'ouvrage ſuivant de Robert Morris:

Architecture improved in a collection of Deſings from Lodges and other Decorations in Parks, Gardens &c. 8. London 1757.

*) *A journey to the Weſtern Islands of Scotland. 8. London 1775.*

gence impardonnable, on ne penſe pas même à planter. Cependant quelques contrées ſont empreintes d'un caractere de grandeur & de majeſté qui paroît leur être propre.

On voît en Ecoſſe pluſieurs maiſons de campagne bien bâties & bien entretenues. Celles ſurtout qui ſont aux environs d'Edimbourg, offrent un aſpect pittoreſque que leur donne la diſpoſition variée & romaneſque du pays. Topham *) qui fait cette remarque, ajoûte que les propriétaires méritent des louanges à cauſe du bon goût & du jugement qu'ils montrent dans ces bâtiments. Autrefois l'eſprit de révolte & les diſſenſions empêchoient qu'on ne s'attachât aux plaiſirs & à l'embelliſſement des campagnes. Aujourd'hui l'on encourage cette récréation utile.

Mais les jardins de plaiſance ne ſont pas auſſi bien plantés; ils ſuivent encore trop l'uniforme ligne droite, & l'on n'y découvre pas la noble liberté & la varieté d'objets champêtres qui rendent les parcs d'Angleterre ſi célebres.

En Irlande même, au rapport de Twiſs, **) ſe trouvent pluſieurs maiſons de campagne & jardins agréables, & la plûpart dans le goût Anglois moderne.

7. Jar-



*) Lettres écrites d'Edimbourg pendant les années 1774 & 1775. 28me Lettre.
**) Voyage d'Irlande en 1775.

7.

Jardins d'Allemagne.

Les jardins d'Allemagne ont long-temps été soumis à la maniere symmétrique que l'on croyoit, parmi nous comme ailleurs, la seule bonne. Nos architectes répandirent ce préjugé en s'emparant des jardins & leur prescrivant la régularité. La Gallomanie, maladie singuliere qui travailla la nation Allemande depuis le Prince jusqu'à l'artisan, & que ni l'ironie des patriotes, ni les monuments qui prouvent la force & l'élevation de notre génie nationnal, ne paroissoient pouvoir détruire, la Gallomanie surtout accréditoit ce style guindé. „Ainsi font les François: voilà ce que j'ai vu en France.“ Ces paroles suffisoient pour réduire le Germain au rôle de simple imitateur. Nous eûmes des jardins françois comme nous avions des modes Parisiennes. Nos Grands, pour rendre apparemment l'esprit d'imitation plus général, en donnerent le premier exemple; ils firent exécuter des petit Versailles, des petit Marly, des petit Trianon, mais modestement en miniature. Tantôt nous entassions dans nos jardins au lieu d'arbres, de misérables morceaux de bois & de pierres décorés du nom de statues; tantôt nous les métamorphosions en parterres pompeux émaillés d'une profusion de fleurs à l'exemple des Hollandois.

Aujourd'hui l'aurore du bon goût & du jugement commence à se lever sur nos jardins. Une nation, peut-être plus sensible que toute autre aux beautés de la nature & à cette espece d'Idylle qu'on pourroit nommer pittoresque, ne pouvoit être que pour un tems séduite au point d'adopter un genre si fort opposé à ses penchants naturels. L'imitation devoit cesser, d'abord qu'on se fut apperçu qu'elle écartoit du bon chemin.

Il faut l'avouer, les recits des heureux changements faits en Angleterre dans les jardins ont préparé la même révolution en Allemagne. Cependant nous aurions tort de nous plaindre que cette révolution à été trop subite, que l'imitation du goût Anglois s'étend trop rapidement; il paroît au

au contraire que nous commençons à réfléchir nous-mêmes; & la réflexion va bien moins vite que la ſimple imitation. On rencontrera peut-être ça & là des copies ſerviles de la maniere britannique, peut-être même du baroque Chinois; mais il paroît qu'on peut ſe flatter de voir l'eſprit de la nation Allemande ſe livrer lui-même à la combinaiſon & à l'activité, & produire des jardins empreints des marques du génie germanique.

Nous avons plus que des eſſais; nous avons déjà exécuté heureuſement des plans qui, quoique cachés ſous le nom de jardins anglois, pour les diſtinguer des anciens, ſont réellement allemands. Pourquoi ne les pas appeller, comme il conviendroit, du nom du pays où ils ſe trouvent, ou du nom de celui qui les a inventés? Les manieres Hollandoiſe, Françoiſe & Angloiſe ſont déterminées; & quand on en parle on ſe repréſente d'abord les différences qui les caractériſent: qui peut nous engager à donner des titres étrangers & qui marquent l'imitation, à une invention nationale? Un jardin anglois honoreroit-il plus qu'un jardin allemand un Prince Allemand lui-même? Ou bien, ne ſauroit-on imaginer & introduire un ſtyle aſſez germain pour mériter ce ſurnom? Au moins eſt-il ſûr qu'il exiſte effectivement quelques jardins qui, à la vérité ſont en partie dans le goût anglois, qui peut-être même n'en ſont qu'une imitation; mais dont l'enſemble prouve cependant un génie différent du génie britannique. Quelques nobles Allemands, même quelques princes illuſtres, ont manifeſté la fineſſe de leur goût en fourniſſant les preuves de mon aſſertion. Et pourquoi ne pas nommer ici avec une tendre vénération les Princes régnants de Gotha, de Deſſau & de Bade-Dourlach réſidant à Carls-rouhe, eux qui répandent autant d'embelliſſements ſur la nature inanimée que de bienfaits ſur leurs ſujets; eux qui arrondiſſent, pour ainſi dire, de leurs propres mains les riants berceaux ſous leſquels ils ne ſe repoſent qu'afin de travailler avec de nouvelles forces au bonheur du genre humain.

 L'Alle-

L'Allemagne, où l'honneur des jardins eſt ſoutenu par des connoiſſeurs auſſi illuſtres, l'Allemagne pourroit aiſément donner naiſſance à une foule de ſuperbes maiſons de campagne. Quel nombre de contrées délicieuſes depuis les montagnes de la Saxe jusqu'au bord de la mer du Nord, dans la plûpart des provinces en général, & ſurtout aux rives de l'Elbe, du Rhin & du Mayn! Contrées qui renferment une infinité de beautés naturelles!

Ma chere Patrie, le Holſtein, n'eſt pas moins riche de ces attraits qui frappent l'étranger & échappent aux yeux ſouvent faſcinés de l'habitant. On n'y voit point de rocs, point de chaînes de montagnes, point d'objets enfin, propres à inſpirer l'étonnement, hors les deux mers qui mouillent les paiſibles rivages de cette province & préſentent une perſpective à perte de vue, tandisque leurs vagues animées par les vaiſſeaux qui les fendent, roulent jusqu'à l'horiſon. Mais en revanche les beautés champêtres ſont repandues en foule ſur le ſol le plus fertile. Des hauteurs & des deſcentes douces; un mêlange agréable de champs de blés, de prairies, de pâturages, de bosquets, de bois, de lacs de pluſieurs lieues d'étendue, dont la ſurface unie comme un miroir réfléchit le riant payſage; enfin au lieu de côteaux chargés de vignes, ce ſont des collines, couvertes de troupeaux qui paiſſent en liberté l'herbe fleurie. Les beaux jours de printems & d'été n'y ſont pas inconnus, mais ce ſont ſurtout ceux de l'abondante automne qui repandent une gayeté douce ſur le pays & y prolongent les plaiſirs champêtres. Ces provinces ſont habitées par une nobleſſe qui depuis long-temps jouït paiſiblement de l'héritage de ſes ancêtres, qui gouverne elle-même ſes vaſtes domaines & eſt aſſez riche pour pouvoir exécuter les projets inſpirés par le bon goût: auſſi l'embelliſſement commence-t-il à ſe répandre dans les campagnes. Les bois s'ouvrent en labyrinthes propres à la promenade, en cabinets de verdure, & en pieces de gaſon: on cherche avidement des perſpectives riantes & des décorations

tions naturelles; & ça & là on voit naître un enſemble de beautés inconnu jusqu'à préſent.



Deſcription d'Aſchberg.

Aſchberg eſt ſans contredit un des plus beaux lieux du Holſtein. Le lac de Plön ſur lequel eſt ſituée cette maiſon de campagne, lui donne des attraits que l'on trouve rarement réunis. Le lac en lui-même eſt une de plus belles pieces d'eau qui ornent notre terre: de loin ſon aſpect éleve & égaye déjà l'ame; & ſes rivages & ſes îles offrent aux payſagiſtes des perſpectives naturelles auxquelles l'imagination même ne trouve rien à ajoûter.

Ce lac préſente une longue & large ſurface d'eau, mais non étendue au point qu'on ne puiſſe pas en découvrir à la fois tout le rivage, & c'eſt préciſément ce qui en augmente l'agrément. Rien n'eſt plus beau & plus varié que ſes bords qui confinent tantôt à un village, tantôt à un pré, tantôt à une métairie, tantôt à une forêt & tantôt à une colline. Rare-

 ment

ment ſe rehauſſent-ils d'une maniere ſenſible, en ſorte que l'eau va ſe perdre de tout côté dans la campagne. Les anſes ſont diverſifiées & forment des douces ſinuoſités. Par ci par là des bras du lac pénétrent avant dans les terres, & ouvrent une foule de nouvelles perſpectives encore embellies par les arbres, les bocages & les bosquets qui les bordent. D'un autre côté d'étroites langues de terre, couvertes de gaſon, de bocages ou d'arbres épars, s'avancent dans l'eau & ſemblent y nager. Pluſieurs petites îles répandues dans le lac lui donnent un nouvel agrément. Elles n'enchantent pas ſeulement par leur riante verdure qui ſe conſerve long-tems fraîche, mais encore par des bocages & des arbres iſolés qui font avec l'eau limpide un coup d'œil très-pittoreſque. Ces îles ſont ſi petites & ſi unies qu'on les découvre d'un bout à l'autre, & ſi peu élevées qu'elles paroiſſent ne faire qu'une ſurface avec l'eau, & qu'on diroit qu'elles ſont flottantes. Le lac eſt animé par les barques de pêcheurs qui le traverſent à la rame, & par les oiſeaux aquatiques qui planent au deſſus en criant. Quelques collines parſemées alentour & couronnées de buiſſons & de petits enclos de champs, les forêts & les îles fourniſſent à l'eau claire une ombre délicieuſe; les figures & les couleurs variées des nuages & des bords du lac, produiſent une quantité de reflects qui repandent de tout côté des beautés inimitables. De hauts bouleaux entremêlés de chênes, qui formant un berceau touffu s'étendent près du rivage ſur le montant d'une petite hauteur, & jettent de là une ombre épaiſſe ſur les flôts voiſins, tandisque les plus éloignés ſont éclairés par le ſoleil, offrent auprès de quelques anſes une décoration charmante compoſée de forêt & d'eau. Tous ces attraits furent encore rehauſſés par une ſcene accidentelle qui vint nous ſurprendre le ſoir à une des pointes arrondies du lac où nous étions, après le coucher du ſoleil, & qui eſt ſituée vis-à-vis d'une partie du rivage que borne un ſombre bosquet. Le ſoleil couchant lançoit un large rayon pourpré, derriere ce bosquet; là où ſon ombre peu longue finiſſoit, l'eau brilloit de la couleur du ciel, & les rives obſcures du lac ſe miroient dans ſes ondes enflammées. Jamais la lumiere & les tenebres ne formerent un contraſte plus romanesque. Le reſte du lac qui s'étendoit de notre côté, préſentoit

un

un mêlange ſingulier de blanc, de noir, de rouge, de bleu & de jaune ſuivant la lumiere que renvoyoient les nuages colorés par la rougeur du ſoir. Par-tout régnoit un profond ſilence, interrompu de temps en temps par le foible croaſſement d'une grenouille. D'un coin obſcur ſortit une petite barque à rames qui, viſible à l'inſtant qu'elle traverſa l'eſpace éclairé, ſe perdit de nouveau ſubitement dans l'ombre & ne laiſſa d'autres traces que le mouvement tremblottant de l'eau, & un ſouvenir douteux de cette apparition illuſoire. Mais une ſcene auſſi rare & auſſi enchantereſſe s'évanouït dans une deſcription, ainſi qu'elle diſparut à nos yeux après quelques minutes.

Autour de ce lac un payſage riant & fertile offre tous les attraits de la diverſité. Il eſt compoſé de plaines entrecoupées de collines, de petites éminences, de bosquets, de forêts, de prairies, de champs de bleds entourés de haies, de quelques villages & métairies. Des troupeaux de petit & de gros bétail, & le chant varié des oiſeaux qui rempliſſent l'air & les arbres, augmentent les agréments de ce ſéjour.

La route qui mene de Plön à Aſchberg s'étend l'eſpace d'un petit mille presque toujours le long du lac, d'où elle s'écarte quelquefois pour aller ſe perdre ſur des monticules & aux bords de bocages touffus. L'œil eſt enchanté par la varieté infinie des vues qu'offrent le rivage, ſes anſes, leurs différentes bordures & la vaſte contrée. L'alouette frédonnoit ſa chanſon au deſſus de nous: dans les bosquets que traverſoit quelquefois notre voiture, le roſſignol & d'autres chanteurs moins habiles ſe faiſoient entendre à l'envi; quelquefois l'oreille étoit flattée par le murmure de petits ruiſſeaux qui i couloient dans le lac, & par le bruit un peu plus fort des flôts qui ſe briſoient autour des banneton placés à l'embouchure de ces courants d'eau.

Une montagne conſidérable couronnée de forêts & qui ſe diſtingue au milieu de toute la contrée, captive l'attention de loin: cette montagne eſt le lieu de plaiſance que viſitent toutes les années beaucoup d'étrangers & dont je donne ici une foible copie.

Près de l'édifice qu'habite le poſſeſſeur du fief noble d'Aſchberg, eſt un jardin, au ſortir duquel on commence à gravir contre la montagne.

Ce

Ce jardin eſt dans l'ancien ſtyle, ſymmétrique, orné de courtes haies, coupé par des canaux pleins d'eau ſtagnante à la Hollandoiſe, & ayant au milieu un joli ſalon & pluſieurs petits pavillons. Ce qu'il y a de mieux, c'eſt une allée ſituée à côté de la maiſon & formée par quatre rangées de tilleuls hauts & touffus, de laquelle on voit devant ſoi & d'un côté la montagne & le lac, l'autre côté du bâtiment étant occupé par un mêlange de bois & d'eau.

On oublie bientôt ce petit jardin artificiel pour joüir ſur la montagne des beautés nobles & libres de la nature. Cette éminence n'eſt pas eſcarpée, mais ronde & large, & par-tout ombragée par des bois: les hêtres, les chênes & les frênes ſont entremêlés de pins, de châtaigniers, de cériſiers & d'autres plantations; quelquefois un eſpace n'eſt occupé que par des arbres ſauvages ſans aucun mêlange. A l'inſtant que l'on commence à monter, on entre dans l'ombre que jettent de grands & beaux arbres ſous lesquels regnent des buiſſons. Le terrein eſt quelquefois trop négligé & embarraſſé d'orties & d'autres arbuſtes rampants. Le ramier, le coucou, le roſſignol, le pinçon, la grive & d'autres oiſeaux qui ſifflent ou chantent, nous ſaluerent du concert varié de leurs ramages.

L'avenue principale qui mene au haut du mont eſt unie, commode, & va en ſerpentant. Les allées ſont en général d'un très-bon goût; elles s'accommodent toujours à la nature du ſol, & ſe prolongent en ſinuoſités variées ſans affectation. On perd d'abord la vue du lac. En continuant à monter, on s'attend toujours à voir s'ouvrir quelque perſpective, & cette attente eſt toujours trompée. L'avenue tourne autour de la hauteur en s'élevant inſenſiblement. Les arbres, hauts & touffus, jettent un ombre qui remplit tout, & ne laiſſe paſſer que quelques foibles rayons du ſoleil. A gauche l'on voit dans le fond deux allées ſombres & paralleles, & un peu plus loin quelques autres ſentiers qui ſe rencontrent. Les arbres s'éclairciſſent un peu, mais l'on n'apperçoit encore que quelques échappées d'eau ou de rivage. L'attente de joüir plus haut de la vue complette du lac augmente, & le chemin tournoyant autour de la montagne mene du côté oppoſé, d'où l'œil apperçoit quelquefois la contrée à travers le feuillage.

Ici,

Ici, & peu loin du fommet, on rencontre une cabane pyramidale recouverte de chaume, d'une architecture très-fimple & garnie en dedans d'écorce d'arbres. Deux bancs en font tout l'ornement. La vue affez bornée porte fur le payfage, & offre un village & quelques enclos. Près de l'entrée eft un enfoncement brusque de la montagne couvert de jeunes chênes & de buiffons, féjour chéri des oifeaux. Cette cabane ouverte & fituée fur le chemin, ne femble être là que pour inviter le promeneur fatigué à prendre un inftant de repos.

Quelque tems après qu'on a quitté cette fabrique, on atteint la cime du mont. Ici des hêtres, des chênes, des fapins, des charmes & des frênes environnent une place ouverte, ronde, & unie, d'environ foixante pas de circonférence, ombragée par les arbres qui l'entourent, & uniquement ornée de quelques bancs. A cet endroit on jouït d'un point de vue très-étendu & fuperbe, mais qui feroit encore un meilleur effet fi l'on élargiffoit l'ouverture par laquelle il fe préfente. Le devant du tableau eft occupé par une partie obfcure de la forêt: on découvre enfuite presque tout le lac, & l'horifon eft terminé par une petite partie de la ville de Plön & par fon château, qui vafte & fiérement fitué fur une éminence, domine tous les objets qui s'offrent aux yeux. L'afpect de ce château, d'ailleurs remarquable par les grands maffifs de maçonnerie & par les tours qui le compofent & lui donnent un air antique, fait le plus bel effet au milieu d'un payfage riant & ouvert. Lorsque l'on eft en face du château, on a presque derriere foi une demi-ouverture par où paroît la contrée qu'anime un moulin fur une éminence. L'ouverture principale, tournée vers le lac & le château, préfente un lointain charmant, & rend cette hauteur très-agréable, quoiqu'on n'en ait pas tiré tout le parti poffible quant aux points de vue. L'on avoit projetté, dit-on, de bâtir un temple au fommet de la montagne, & il eft fûr que la fituation eft des plus favorables. A mon avis ce temple devroit être confacré à quelque grande divinité, au foleil par exemple, dont le temple fe trouve contre l'attente du bon goût dans un parc royal au milieu d'une plaine peu remarquable. Pour que cette fabrique fît impreffion de loin, il faudroit que l'architecture en fût coloffa-

coloſſale, & qu'on abattit la partie ſupérieure de la forêt. Mais ſi l'on vouloit ſe contenter d'en voir la coupole s'élever au deſſus des arbres, on pourroit en conſervant la beauté des proportions, fournir un aſpect raviſſant à appercevoir de loin aux environs: pour cet effet il faudroit élever le temple ſur un perron & écourter la cime des arbres, & on verroit naître un ouvrage unique dans ce pays.

A quelque diſtance de l'ouverture principale que nous avons décrite, eſt un ſentier commode, qui deſcend en tournoyant de l'autre côté de la montagne. Un peu plus loin deux autres ſentiers vous ramenent en arriere. Le ramage continuel des oiſeaux vous accompagne quand vous ſuivez le chemin qui deſcend latéralement en ſerpentant; à droite ſont des enfoncements conſidérables & ombragés, & à gauche des bocages d'où s'élancent quelques arbres. La vue eſt toujours bouchée de tout côté.

Ce lieu de plaiſance a un caractere décidé que lui donnent ces diverſes interceptions de vue, ſoit que le hazard ſeul les ait produites, ſoit que la réflexion y ait eu part. Le dernier cas paroît le vrai: car une tête ordinaire n'auroit pas manqué d'ouvrir par-tout des allées. Maintenant ce ſéjour ſe diſtingue du reſte par ſon caractere naturel que l'art n'a point gâté; c'eſt un bel enſemble, iſolé & orné des ſeuls attraits qui lui ſont propres. Le payſage des environs eſt par-tout libre, ouvert, égayé: la montagne au contraire eſt toute couverte de bois, & n'offre qu'un doux crépuſcule & de la fraîcheur. Ici on erre dans la ſolitude, tandisque la contrée d'alentour eſt animée par les actifs laboureurs & les troupeaux: on ſe repoſe ou ſe promene ſous un ſombre feuillage, & l'on ſait qu'au dehors tout eſt éclairé & riant.

En pourſuivant ſa marche, on parvient à un endroit ouvert où un banc invite à jouïr d'une vue très-étendue qui ſe préſente ſubitement à droite. On voit de nouveau le château de Plön, la grande plaine d'eau dont les bords ſont parſemés de petites éminences & de bois, & quelques petites îles couvertes de verdure: à gauche paroît ſur le devant, & dans un profond enfoncement, la maiſon du propriétaire, à moitié dérobée par des bocages & des arbres, que dépaſſe ſeulement le toit rougeâtre, derriere

lequel brille une anſe du lac. Ce ſite eſt très-pittoreſque, & le plan de devant, qui couvert de bois que percent les cimes de quelques ſapins va toujours en baiſſant jusqu'au fond, fait une décoration bocagere ſuperbe. Ici le chemin s'élevant doucement ſe fléchit vers ce plan de devant ombragé. La vue du lac & de ſes îles devient plus belle; une partie de l'allée ſituée dans le fond à côté de la maiſon paroît flotter ſur l'eau, & ſi l'on ſe retourne en avançant on voit ce ſpectacle s'aggrandir.

C'eſt d'ici qu'on découvre la plus vaſte & la plus belle partie du lac, qu'on n'apperçoit que de cet endroit & du ſommet de la hauteur. Ces deux ouvertures de la forêt du côté de l'eau, & ſurtout la derniere, raniment pour ainſi dire la vue agréablement & augmentent une attente que rien ne doit plus ſatisfaire, ſans cependant changer le caractere de l'enſemble.

En quittant cette place découverte il faut prendre, non par le chemin qui longe le bord ſupérieur du plan de devant, mais par un ſentier étroit ombragé de jeunes chênes. L'on eſt de nouveau au milieu des bois & des buiſſons; la vue eſt bornée; un doux crépuſcule regne tout autour. Quelques ſentiers deſcendent à gauche dans la contrée. Alors on entre dans un labyrinthe enchanteur où l'on ne court point risque de s'égarer; l'imagination brillante d'un Geſner, à l'inſtant que la Muſe champêtre l'initioit à ſes myſteres, n'auroit pu en dépeindre un plus ſéduiſant. De jeunes arbres touffus & peu élevés, & de différentes eſpeces, forment ce labyrinthe & le nuancent de pluſieurs teintes de verds; ça & là des jours doux ſe jouent ſur la voute du berceau: le terrein eſt très-net, & l'on voit chaque arbre ſortir du ſein de la terre; une multitude variée d'oiſeaux nichent ici en ſûreté, & voltigent en chantant dans les bois & au deſſus du chemin. Tranſporté inopinément au milieu d'une ſcene auſſi raviſſante & de la ſolitude qui y regne, on prend d'abord part à la joye & à la tendreſſe de ces petits animaux; on ſent que l'on ſe promene dans un monde créé par l'amour, & les doux ſentiments propres à l'humanité heureuſe, & que le grand monde étouffe toujours, reviennent ici ſans obſtacle prendre leur place dans les cœurs. — Le ſentier tournoyant d'une maniere

M 2 inſen-

inſenſible, mene long-temps au travers de ce ſéjour délicieux où l'amour reſpire ſur chaque rameau. Cette plantation d'arbres différents ſe change enſuite en un bosquet de chênes. Après avoir goûté tant de douceurs champêtres à peine s'apperçoit-on des agréments qu'offrent les endroits ſuivants. De hauts chênes, au travers desquels on apperçoit le ciel, bordent la route, dont les deux côtés ſont fermés par des hayes; enſuite ſuccedent de jeunes hêtres de haute taille, & le chemin conduit ſous un berceau vers le pied de la montagne. A droite eſt un bois charmant où regne une ombre épaiſſe, quelquefois égayée par les rayons qui percent le feuillage, tandisque le terrein forme des pentes agréables. Vers la ſortie un ſentier raboteux mene du côté droit à une cabane ſituée dans un lieu obſcur, & qui ſemble vouloir ſe dérober modeſtement aux yeux des paſſants: elle ne contient que des inſtruments propres au jardinage, & mériteroit une deſtination plus noble à cauſe de l'aſpect ſous lequel elle ſe préſente d'en haut au travers des arbres. La ſortie conduit dans le même jardin artificiel d'où l'on étoit parti.



8. *Jar-*

8.

Jardins de la Chine.

Entre tous les jardins que peuvent renfermer les trois autres parties du monde, aucuns ne ſe ſont depuis quelque temps acquis plus de réputation que les jardins Chinois, ou du moins ceux qu'on nous a dépeints ſous ce nom d'une maniere ſi pleine d'attraits. On les a non ſeulement admirés, mais encore imités. La réflexion & le génie n'avoient ſans doute pas beſoin d'exemples particuliers pour découvrir la nouvelle maniere adoptée en Angleterre, & qui de là commence à ſe répandre partout: il eſt cependant probable que les rélations qu'on a faites des jardins Chinois, y ont beaucoup contribué. Au moins eſt-il ſûr que les Anglois ſont fortement préoccupés en leur faveur, & que ce préjugé gagne inſenſiblement les François & les Allemands. On ne deſire plus aujourd'hui des jardins mieux diſtribués & d'un meilleur goût que les anciens: on en veut de Chinois, ou d'Anglo-Chinois.

Et que ſeroit-ce ſi ce délire, ainſi que presque tous ceux de la mode, n'avoit qu'un fondement mal aſſuré? ſi ces jardins Chinois dont on eſt ſi engoué, qu'on s'efforce tant d'imiter, n'exiſtoient point, ou du moins n'exiſtoient pas tels qu'on ſe les figure? Il ſeroit bien ſingulier ſans doute, & encore plus ridicule, d'avoir choiſi un modele qu'on peut ſe convaincre n'avoir jamais eu de réalité.

Pluſieurs écrivains modernes ont loué les jardins Chinois d'une maniere trop partiale & outrée. On a fait des deſcriptions d'après d'autres deſcriptions, & on y a ſouvent ajoûté ce que dictoit une imagination favorablement échauffée. Chambers, architecte du Roi d'Angleterre, eſt le premier auteur de ces rélations ſéduiſantes & de la réputation des jardins Chinois. Cet homme qui réunit le ſavoir, le goût & le génie, ſe diſtingue ſurtout comme panégyriſte entre tous les voyageurs qui ont décrit les jardins de ce peuple. On peut regarder ſes deſcriptions comme la ſource commune où l'on a puiſé toutes les autres, en y faiſant plus ou moins d'additions & de changements. Il en parla pour la premiere fois dans ſon

grand ouvrage, *) où s'occupant principalement des édifices, des machines & des meubles des Chinois, il ne dit que peu de chofe de leurs jardins. On loua, on admira le goût que Chambers leur attribuoit; puis l'on fe mit à l'imiter. L'applaudiffement que trouva cette defcription fut fans doute un aiguillon de plus pour engager l'auteur à publier un nouveau traité, **) où il étendit & développa fon premier plan abrégé, en appellant à fon fecours le génie & le bon goût afin de livrer un tableau également attrayant par fa beauté, fa variété & fa nouveauté.

L'idée que l'on a généralement de la beauté des jardins Chinois, & l'imitation finguliere que l'on s'efforce d'en faire en quelques endroits, femblent juftifier des recherches circonftanciées à cet égard. Citons d'abord les defcriptions de Chambers: la premiere en entier, parce qu'elle eft courte; la feconde en fubftance, parcequ'elle eft plus étendue & plus connue parmi nous. Après ces defcriptions, qui font les rélations originales, nous expoferons les doutes & les objections que nous croyons pouvoir y oppofer.

I.

Defcription des jardins Chinois par Chambers.

La nature eft le modele des Chinois, & leur but eft de l'imiter dans toutes fes belles irrégularités. D'abord ils examinent la forme du terrein: s'il

*) Deffeins des Edifices, Meubles, Habits, Machines & uftenciles des Chinois. Gravés fur les originaux deffinés à la Chine par Mr. Chambers, Architecte, Membre de l'Académie Impériale des Arts de Florence. Auxquels eft ajoutée une defcription de leurs temples, de leurs maifons, de leurs jardins, &c. à Londres 1757. Cet ouvrage parut en François & en Anglois dans un feul Volume in folio: nous en avons transcrit mot pour mot la defcription fuivante, à quelques retranchements près qui n'avoient rien de commun avec notre objet principal. Mr. Hirfchfeld dit qu'on en publia une édition à Paris, en 1776 & en petit folio; & c'eft cette édition qu'il paroît avoir fuivie. Nous avons préféré l'édition originale, quoique le ftyle en foit un peu négligé. Note du Traducteur.

**) *Differtation on oriental Gardening. London. 4. 1772.* C'eft à dire: Differtation fur les jardins orientaux.

s'il eſt uni ou en pente; s'il y a des collines ou des montagnes; s'il eſt étendu ou reſerré, ſec ou marécageux; s'il abonde en rivieres & en ſources, ou ſi le manque d'eau s'y fait ſentir. Ils font une grande attention à ces diverſes circonſtances, & choiſiſſent les arrangements qui conviennent le mieux avec la nature du terrein, exigent le moins de frais, cachent ſes défauts & mettent dans le plus beau jour tous ſes avantages.

Comme les Chinois n'aiment pas la promenade, l'on trouve rarement chez eux les avenues ou les allées ſpécieuſes des jardins de l'Europe. Tout le terrein eſt diſtribué en une variété de ſcenes, & des paſſages tournans ouverts au milieu des bosquets vous font arriver aux différents points de vue, chacun desquels eſt indiqué par un ſiege, par un édifice, ou par quelque autre objet.

La perfection de leurs jardins conſiſte dans le nombre, dans la beauté & dans la diverſité de ces ſcenes. Les jardiniers Chinois, comme les peintres Européens, ramaſſent dans la nature les objets les plus agréables, & tâchent de les combiner de maniere que non ſeulement ils paroiſſent ſéparément avec le plus d'éclat, mais même que par leur union ils forment un tout agréable & frappant.

Leurs artiſtes diſtinguent trois différentes eſpeces de ſcenes, auxquelles ils donnent les noms de riantes, d'horribles, & d'enchantées. Cette derniere dénomination répond à ce qu'on nomme ſcene de roman, & nos Chinois ſe ſervent de divers artifices pour y exciter la ſurpriſe. Quelquefois ils font paſſer ſous terre une riviere ou un torrent rapide, qui par ſon bruit turbulent frappe l'oreille du ſurvenant, incapable de comprendre d'où il vient. D'autrefois ils diſpoſent les rocs, les bâtiments, & les autres objets qui entrent dans la compoſition, de maniere que le vent paſſant au travers des interſtices & des concavités qui y ſont ménagées pour cet effet, forme des ſons étranges & ſinguliers. Ils mettent dans ces compoſitions les eſpeces les plus extraordinaires d'arbres, de plantes, & de fleurs; ils y forment des échos artificiels & compliqués, & y tiennent différentes ſortes d'oiſeaux & d'animaux monſtrueux.

Les

Les ſcenes d'horreur préſentent des rocs ſuſpendus, des cavernes obſcures, & d'impétueuſes cataractes, qui ſe précipitent de tous les côtés du haut des montagnes. Les arbres ſont difformes, & ſemblent briſés par la violence des tempêtes. Ici l'on en voit de renverſés, qui interceptent le cours des torrens, & paroiſſent avoir été emportés par la fureur des eaux. Là il ſemble que frappés de la foudre ils ont été brûlés & fendus en pieces. Quelques uns de ces édifices ſont en ruines; quelques autres conſumés à demi par le feu; & quelques chétives cabanes diſperſées ça & là ſur les montagnes ſemblent indiquer à la fois l'exiſtence & la miſere des habitans. A ces ſcenes il en ſuccede communément de riantes. Les artiſtes Chinois ſavent avec quelle force l'ame eſt affectée par les contraſtes, & ils ne manquent jamais de ménager des tranſitions ſubites & de frappantes oppoſitions de formes, de couleurs & d'ombres. Ainſi de vues bornées vous font-ils paſſer à des perſpectives étendues; des objets d'horreur aux ſcenes agréables, & des lacs & des rivieres aux plaines, aux côteaux & aux bois. Aux couleurs ſombres & triſtes, ils en oppoſent de brillantes, & des formes ſimples aux compliquées; diſtribuant par un arrangement judicieux les diverſes maſſes d'ombre & de lumiere de telle ſorte, que la compoſition paroît diſtincte dans ſes parties & frappante en ſon tout.

Lorſque le terrein eſt étendu, & qu'on y peut faire entrer une multitude de ſcenes, chacune eſt ordinairement appropriée à un ſeul point de vue. Mais quand l'eſpace eſt borné, & ne permet pas aſſez de variété, on tâche de remédier à ce défaut, en diſpoſant les objets de maniere qu'ils produiſent des repréſentations différentes ſuivant les divers points de vue; & ſouvent l'artifice eſt pouſſé au point que ces repréſentations n'ont entr'elles aucune reſſemblance.

Dans les jardins qui ſont grands, les Chinois ſe ménagent des ſcenes différentes pour le matin, le midi & le ſoir, & ils élevent aux points de vue convenables des édifices propres aux divertiſſements de chaque partie du jour. Les petits jardins, où, comme nous l'avons vu, un ſeul arrangement produit pluſieurs repréſentations, préſentent de la même maniere

aux divers points de vue des bâtiments, qui par leur ufage indiquent le tems du jour le plus propre à jouïr de la fcene dans fa perfection.

Comme le climat de la Chine eft exceffivement chaud, les habitans employent beaucoup d'eau dans leurs jardins. Lorfqu'ils font petits & que la fituation le permet, fouvent tout le terrein eft mis fous l'eau, & il n'y refte qu'un petit nombre d'iles & de rocs. On fait entrer dans les jardins fpacieux des lacs étendus, des rivieres & des canaux. On imite la nature en diverfifiant à fon exemple les bords des rivieres & des lacs. Tantôt ces bords font arides & graveleux, & tantôt couverts de bois jusqu'au bord de l'eau. Plats en quelques endroits, & ornés d'arbriffeaux & de fleurs, ils fe changent en d'autres en rocs efcarpés, qui forment des cavernes où une partie de l'eau fe jette avec autant de bruit que de violence. Quelquefois vous voyez des prairies remplies de bétail, ou des champs de ris qui s'avancent dans des lacs, & laiffent entre eux des paffages pour des vaiffeaux: d'autrefois ce font des bosquets pénétrés en divers endroits par des rivieres & des ruiffeaux capables de porter des barques. Les rivages en font couverts d'arbres, dont les branches s'étendent, fe joignent, & forment en quelques endroits des berceaux, fous lesquels les bâteaux paffent. Vous êtes ainfi d'ordinaire conduit à quelque objet intéreffant; à un fuperbe bâtiment placé au fommet d'une montagne coupée en terraffes, à une caffine fituée au milieu d'un lac, à une cafcade, à une grotte divifée en divers appartemens, à un rocher artificiel, où à quelque autre compofition femblable.

Les rivieres fuivent rarement la droite ligne; elles ferpentent, & font interrompues par diverfes irrégularités. Tantôt elles font étroites, bruyantes & rapides; & tantôt lentes, larges & profondes. Des rofeaux & d'autres plantes & fleurs aquatiques, fe voyent & dans les rivieres & dans les lacs. Les Chinois y conftruifent fouvent des moulins, & d'autres machines hydrauliques dont le mouvement fert à animer la fcene. Ils ont auffi un grand nombre de bâteaux de forme & de grandeur différentes. Leurs lacs font femés d'iles; les unes ftériles, & entourées de rochers & d'écueils, les autres enrichies de tout ce que la nature & l'art peuvent

fournir de plus parfait. Ils y introduisent aussi des rocs artificiels, & surpassent dans ce genre de composition toutes les autres nations. La pierre dont ils se servent, vient des côtes méridionales de l'Empire. Elle est bleuâtre, & usée par l'action des ondes en formes irrégulières. Les morceaux choisis s'employent dans les paysages des appartemens. Les plus grossiers servent aux jardins, & joints par le moyen d'un ciment bleuâtre ils forment des rocs d'une grandeur considérable. Lorsque ces rocs sont grands, on y creuse des cavernes & des grottes, avec des ouvertures au travers desquelles on découvre des lointains. On y voit en divers endroits des arbres, des arbrisseaux, des ronces & des mousses, & sur leurs sommets l'on place de petits temples & d'autres bâtiments, où l'on monte par le moyen de dégrés raboteux & irréguliers taillés dans le roc.

Lorsqu'il se trouve assez d'eau, & que le terrein est convenable, les Chinois ne manquent point de former des cascades dans leurs jardins. Ils y évitent toute sorte de régularité, imitant les opérations de la nature dans ces païs montagneux. Les eaux jaillissent des cavernes & des sinuosités des rochers. Ici paroît une grande & impétueuse cataracte; là c'est une multitude de petites chûtes. Quelquefois la vue de la cascade est interceptée par des arbres, dont les feuilles & les branches ne permettent que par intervalles de voir les eaux qui tombent le long des côtés de la montagne. Quelquefois au dessus de la partie la plus rapide de la cascade sont jettés d'un roc à l'autre des ponts de bois grossiérement faits, & souvent le courant des eaux est interrompu par des arbres & des monceaux de pierre, que la violence du torrent semble y avoir transportés.

Dans les bosquets les Chinois varient toujours les formes & les couleurs des arbres, joignant ceux dont les branches sont grandes & touffues, avec ceux qui s'élevent en pyramide, & les verds foncés avec les verds gaïs; ils y entremêlent des arbres qui portent des fleurs, parmi lesquels il y en a plusieurs qui fleurissent la plus grande partie de l'année. Les Chinois introduisent aussi des troncs d'arbres, tantôt en pied, & tantôt couchés sur la terre, & ils poussent fort loin la délicatesse sur leurs formes, sur la couleur de leur écorce, & même sur leur mousse.

Rien

Rien de plus varié que les moyens qu'ils employent pour exciter la ſurpriſe. Ils vous conduiſent quelquefois au travers de cavernes & d'allées ſombres, au ſortir desquelles vous vous trouvez ſubitement frappé de la vue d'un payſage délicieux, enrichi de tout ce que la nature peut fournir de plus beau. D'autrefois on vous mene par des avenues & par des allées qui diminuent, & qui deviennent raboteuſes peu à peu. Le paſſage eſt enfin tout à fait interrompu; des buiſſons, des ronces & des pierres le rendent impráticable, lorsque tout d'un coup s'ouvre à vos yeux une perſpective riante & étendue, qui vous plait d'autant plus que vous vous y étiés moins attendu.

Un autre artifice de ces peuples c'eſt de cacher une partie de la compoſition par le moyen d'arbres & d'autres objets intermédiaires. Ceci excite la curioſité du ſpectateur; il veut voir de près, & ſe trouve en approchant agréablement ſurpris par quelque ſcene inattendue, ou par quelque repréſentation totalement oppoſée à ce qu'il cherchoit. La terminaiſon des lacs eſt toujours cachée, pour laiſſer à l'imagination de quoi s'exercer; & la même regle s'obſerve, autant qu'il ſe peut, dans toutes les autres compoſitions Chinoiſes.

Quoique les Chinois ne ſoient pas fort habiles en optique, l'expérience leur a cependant appris que la grandeur apparente des objets diminue, & que leurs couleurs s'affoibliſſent à meſure qu'ils s'éloignent de l'œil du ſpectateur. Ces obſervations ont donné lieu à un artifice qu'ils mettent quelquefois en œuvre. Ils forment des vues en perſpective en introduiſant des bâtimens, des vaiſſeaux, & d'autres objets diminués à proportion de leur diſtance du point de vue; & pour rendre l'illuſion plus frappante, ils donnent des teintes griſâtres aux parties éloignées de la compoſition, & plantent dans les lointains des arbres d'une couleur moins vive & d'une hauteur plus petite que ceux qui paroiſſent ſur le devant. De cette maniere ce qui en ſoi-même eſt borné & peu conſidérable, devient en apparence grand & étendu.

D'ordinaire les Chinois évitent les lignes droites; mais ne les rejettent pas toujours. Ils font quelquefois des avenues, lorsqu'ils ont quel-

que objet intéreſſant à mettre en vue. Les chemins ſont conſtamment taillés en ligne droite, à moins que l'inégalité du terrein ou quelque autre obſtacle ne fourniſſe au moins un prétexte pour agir autrement. Lorsque le terrein eſt entiérement uni, il leur paroît abſurde de faire une route qui ſerpente; car, diſent-ils, c'eſt ou l'art ou le paſſage conſtant des voyageurs qui l'a faite, & dans l'un ou l'autre cas il n'eſt pas naturel de ſuppoſer que les hommes vouluſſent choiſir la ligne courbe quand ils peuvent aller par la droite.

Ce qu'on nomme en Anglois *Clumps*, c'eſt à dire pelotons d'arbres, n'eſt point inconnu aux Chinois: mais ils ne les mettent pas en œuvre auſſi ſouvent que nous. Jamais ils n'en occupent tout le terrein; leurs jardiniers conſiderent un jardin comme nos peintres conſiderent un tableau; & les premiers groupent leurs arbres de la même maniere que les derniers groupent leurs figures, les uns & les autres ayant leurs maſſes principales & ſecondaires.

Jusqu'ici Chambers dans ſa premiere deſcription. La ſeconde contient en partie un développement de celle-ci avec quelques répétitions, & en partie quelques additions dont nous nous bornerons à rapporter les principales.

Les Chinois, continue Chambers, *) prennent à la vérité la nature pour modele, mais ils ne l'imitent pas aſſez exactement pour éviter toute apparence d'art. Celui-ci doit ſuppléer à celle-là, & n'être pas deſtiné à produire uniquement la diverſité, mais encore la nouveauté & l'émotion; car les diſpoſitions ſimples de la nature ſe rencontrent par-tout dans les champs jusqu'à un certain point de perfection, & ſont par conſéquent trop connues pour pouvoir faire des impreſſions fortes ſur le ſpectateur.

Ils entourent communément leurs bâtiments réguliers de terraſſes artificielles, de pentes & de beaucoup d'eſcaliers dont les coins ſont ornés de

*) N'ayant pas pu nous procurer à temps l'Original de Chambers, (qui, autant que nous en ſavons, n'a pas encore été traduit en françois,) nous avons été forcés de traduire ce morceau, tiré de la Diſſertation ſur les jardins orientaux, d'après la verſion allemande. Note du Traducteur.

de groupes en ſculpture & de vaſes entremêlés de toutes ſortes de machines hydrauliques, qui jointes à l'architecture leur donnent un air de conſéquence & ſervent à ajouter l'éclat & le bruit au plaiſir du ſpectacle.

Autour de la demeure principale le terrein eſt très-régulier & ouvert, & on l'entretient ſoigneuſement. On n'y ſouffre aucune plante qui puiſſe empêcher la vue depuis l'édifice. Le bâtiment eſt-il champêtre, la décoration qui l'environne eſt ſauvage; le bâtiment eſt-il noble, la décoration eſt mélancolique; le bâtiment enfin eſt-il d'un aſpect gai & riant, la décoration eſt voluptueuſe; en un mot, les Chinois ſont exacts à faire régner un ſeul & même caractere dans les différentes parties de leur compoſition.

Ils tirent tout l'avantage poſſible des objets qui ſont hors de leur diſtrict. Ils tâchent de mettre une liaiſon apparente entre leur jardin & les forêts, les champs & les rivieres éloignés; & lorſqu'ils ont des villes, des châteaux, des tours & d'autres objets conſidérables à leur portée, ils ſavent s'en ſervir ſi artiſtement qu'on les apperçoit ſous tous les points de vue & dans toutes les directions imaginables. Ils en font autant des rivieres navigables, des grands chemins, des ſentiers, des moulins & des autres objets mouvants qui peuvent animer & varier le payſage.

Ils ont des décorations pour toutes les ſaiſons de l'année. Les décorations de printems ſont les arbres toujours verds & les tilleuls, les méleſes, les épines doubles, l'amandier, le pêcher, les roſes odorantes ſauvages & hâtives & le chevre-feuille. Le ſol & les bords des bosquets & des bocages ſont ornés de hyacinthes ſauvages, de giroflées, de narciſſes, de violettes, de primeveres, de tubereuſes, de ſaffran, de campanelles & de pluſieurs ſortes de glayeuls, avec d'autres fleurs qui viennent en Mars & en Avril. Comme ces décorations ſont pauvres en produits naturels, on entremêle les places cultivées de parcs pour toutes ſortes de bêtes privées & ſauvages & d'oiſeaux de proïe: ailleurs ſont des nichées d'oiſeaux, & des endroits accommodés pour y faire couver de la volaille; enfin de belles laiteries, & des bâtiments deſtinés à s'exercer à la lutte, au pugilat, à tirer des armes & à d'autres exercices connus à la Chine. Dans les bois on ménage encore à l'écart de grandes places découvertes propres à des jeux

 mili-

militaires, comme monter à cheval, voltiger, tirer des armes & de l'arc, & faire des courses.

Pour l'été les Chinois choisissent les parties les plus riches & les plus soignées de leurs jardins. Ces parties sont remplies de toutes sortes d'eaux, étangs, rivieres & machines hydrauliques; de barques de différentes constructions, propres à aller à la voile & à la rame, à s'amuser à la pêche & à la chasse aux oiseaux, ou à un combat naval. Les bois sont formés de chênes, de hêtres, de maronniers, d'ormeaux, de frênes, de platanes & de plusieurs especes d'érables & de peupliers. Les bosquets sont de toutes sortes de jolis arbustes qui perdent leurs feuilles en hyver & que ce climat produit, & des fleurs & des plantes qui fleurissent en été; l'ensemble offre le plus beau verd, & le mélange de couleurs le plus superbe & le plus harmonieux qu'on puisse imaginer. Les édifices sont vastes, brillants & nombreux. Chaque décoration en offre un ou plusieurs, dont une partie sert aux festins, aux bals, au concerts, aux entretiens philosophiques, aux jeux, à danser sur la corde & à toutes sortes d'exercices corporels; & les autres à se baigner, à nager, à monter à cheval, & à dormir ou à méditer.

Au milieu de ces plantations d'été se trouve ordinairement une grande place séparée du reste pour servir à la jouïssance des plaisirs secrets: cette place est coupée par une infinité d'allées, de colonnades & de passages cachés & faisant mille sinuosités entortillées où les promeneurs s'égarent aisément, & qui sont distinguées l'une de l'autre tantôt par des bocages & de petits bosquets mêlés d'arbres qui s'étendent au loin, tantôt par des plantations plus élevées, ou par un amas de rosiers & d'autres arbustes qui croissent en hauteur. L'ensemble est un désert rendu délicieux par toute sorte de plantes odorantes & colorées. Les faisans, les paons, les perdrix, les pintades, les cailles & les oiseaux de toute espece fourmillent dans les bois: des pigeons, des rossignols & mille autres oiseaux mélodieux sont perchés sur les branches: des cerfs, des antelopes, des buffles bigarrés, des moutons & des chevaux tartares sautent dans la plaine. Chaque promenade conduit à un objet flatteur: à des bocages d'orangers &

de

de myrtes; à des ruiſſeaux dont les bords ſont revêtus de roſiers, de clématite & de jasmins; à des ſources gazouillantes, ornées de ſtatues qui repréſentent des nymphes & des Dieux marins endormis; à des cabinets de verdure garnis de lits de plantes aromatiques & de fleurs; à des grottes ménagées dans des rocs & toutes incruſtées de coraux, de metaux, de pierres précieuſes & de criſtaux, & rafraîchies par de petites ſources d'une eau parfumée & par de doux Zephyrs artificiels qui répandent de ſuaves odeurs.

Parmi les pavillons & les autres bâtiments que renferment les jardins, ſe diſtinguent ſurtout des ſales voutées en hémiſphere. L'intérieur en eſt peint avec beaucoup d'art & repréſente le ciel pendant la nuit; la voute eſt percée d'une multitude de petites fenêtres de verre coloré, figurées comme la lune & les étoiles, & qui ne laiſſent paſſer que la lumiere néceſſaire pour répandre dans l'intérieur de l'édifice la douce lueur d'une belle nuit d'été. Quelquefois le plancher de ces ſales eſt incruſté de fleurs, comme un parterre; par ci par là ſont pratiqués des ſieges champêtres de branches délicatement travaillées & vernies en rouge qui imitent le corail. Le plus ſouvent une ſource d'eau claire jaillit du pavé, & coule des flancs d'un rocher vers le centre de l'appartement. De petites îles flottent ſur l'eau & ſe tournent & retournent à ſon gré: quelques-unes ſont munies de tables pour les feſtins; d'autres de ſieges pour les muſiciens; & d'autres encore d'arbres ſous lesquels ſe trouvent des lits de repos, des ſophas, des bancs de gaſon & mille autres commodités à divers uſages.

Les plantations d'automne ſont compoſées de différentes ſortes de chênes, de hêtres & d'autres arbres dont les feuilles ſe conſervent longtemps avant de tomber, & produiſent un coloris très-varié en ſéchant inſenſiblement. Ils y entremêlent quelques arbres toujours verds, ou quelques arbres fruitiers, & le peu de buiſſons & de fleurs qui fleuriſſent tard: enfin des arbres morts & endommagés & des troncs d'une forme pittoreſque, & couverts de mouſſe & de lierre.

Les bâtiments qui décorent ces ſcenes d'automne inſpirent ordinairement l'idée de décadence, & rappellent aux paſſants leur mortalité.

Quel-

Quelques-uns ſont des hermitages & des hôpitaux où les vieux & fideles ſerviteurs de la maiſon paſſent en paix le reſte de leur vie au milieu des tombeaux de leurs peres enterrés dans les environs. D'autres ſont des ruïnes de châteaux, de palais, de temples & de chapelles déſertes; ou bien ce ſont des arcs de triomphe à moitié démolis, & de ſuperbes monuments conſacrés jadis à la mémoire d'anciens héros, mais dont les inſcriptions ſont effacées; ou bien encore ce ſont les cimetieres de leurs ancêtres, les foſſes & les ſépulcres de leurs animaux domeſtiques, ou enfin tout autre objet qui peut ſervir à marquer la caducité, les adverſités & la mortalité des choſes de ce monde. Ce ſpectacle encore rembruni par le morne aſpect & par l'air piquant de l'automne, remplit l'ame de mélancolie & la porte à des réflexions graves.

Les différentes ſcenes & autres parties des jardins Chinois tiennent enſemble par des allées, de grands chemins, des ſentiers, des rivieres navigables, des lacs & des canaux. Les artiſtes ſavent donner toute la variété poſſible à ces objets, non ſeulement quant à leur forme & à leurs proportions, mais encore quant à leurs décorations, & n'en évitent pas moins les incongruités qu'on rencontre en ſi grand nombre dans nos anciens jardins d'Europe.

Les allées, tant droites que tortueuſes des Chinois, ſont dans quelques endroits aſſez éloignées l'une de l'autre, & ſéparées par d'épais bosquets qui cachent tous les objets extérieurs, & cela non ſeulement pour empêcher ceux qui ſe promenent de porter leurs regards au loin, mais encore pour réveiller en eux cette mélancolie qui s'empare naturellement de l'ame quand on parcourt le labyrinthe d'un ſombre bocage. Dans d'autres endroits les allées ſe rapprochent; inſenſiblement les arbres s'éclairciſſent & deviennent moins élevés; l'oreille eſt frappée par la voix de ceux qui parcourent les avenues oppoſées; & l'œil eſt recréé par l'aſpect incertain des perſonnes qui paroiſſent au travers des arbres & des rameaux. Tout-à-coup les plantations redeviennent touffues; les objets diſparoiſſent, & les voix ſe perdent en un murmure confus. Enſuite les allées ſe fléchiſſent inopinément vers les mêmes places découvertes, & les

diverſes

diverſes compagnies ſont agréablement ſurpriſes de ſe rencontrer dans un endroit où elles peuvent ſe voir & ſatisfaire ſans obſtacle leur curioſité. — Le ſol des allées eſt de gazon ou de gravier; le gazon ni le gravier ne ſe borne pas au ſentier, mais s'enfonce d'eſpace en eſpace des deux côtés dans les bois, dans les bocages ou dans les buiſſons, afin d'imiter plus exactement la nature, & d'éviter cette régularité & cette roideur qu'une pratique contraire introduit dans nos plantations.

Dans les grands jardins chaque vallon a ſon ruiſſeau ou ſa petite riviere qui tournoye aux pieds des collines, & va ſe jetter dans de plus grandes rivieres ou dans des lacs. Les Chinois ſoutiennent que les jardins, ſurtout les grands, ne ſauroient être parfaits ſans eau, cet élément auquel on peut donner tant de formes. Dans les ſaiſons, diſent les Chinois, où l'on viſite le plus la campagne, l'eau ranime & enchante les ſens, & eſt une des ſources principales de la diverſité, à cauſe des formes & des métamorphoſes variées dont elle eſt ſuſceptible, & parcequ'on peut toujours la combiner avec d'autres objets. Les impreſſions qu'elle fait ſur le cœur humain ſont très-nombreuſes & très-profondes; & comme on peut la diriger de pluſieurs manieres, elle donne à l'artiſte de quoi renforcer le caractere de chaque ſcene; elle rend plus énergique la tranquillité des décorations paiſibles, & ajoute de la triſteſſe aux mélancoliques, de la gaïeté aux riantes, de la majeſté aux nobles, & de la terreur aux effrayantes.

Ils obſervent que les différents jeux ſur l'eau, tels que ramer, aller à la voile, nager, pêcher & chaſſer, ſont une ſource inépuiſable de récréations; que les habitants des eaux fourniſſent un noble amuſement, ſurtout aux Phyſiciens; que les barques & les vaiſſeaux qu'elles portent, & qui tantôt ſont rapidement entraînés par la tempête, tantôt gliſſent doucement ſur leur ſurface, forment par leur réunion un tableau qui change à chaque inſtant, & anime & embellit toutes les perſpectives. Ils comparent un lac limpide pendant un beau jour ſerein à un riche tableau qui répand le plus haut dégré de perfection ſur tout ce qui l'environne; à un trou fait dans la terre, & au travers duquel on apperçoit un autre monde, un autre ſoleil & un autre firmament.

Les Chinois donnent à leurs lacs toute l'étendue que permet le terrein, & ſouvent même quelques milles de circonférence. Ils les diſpoſent en ſorte que d'aucun point de vue on ne puiſſe en découvrir tout le rivage, & qu'ainſi le ſpectateur ne puiſſe ſavoir où ils finiſſent. Cà & là s'élevent des îles, qui donnent à l'enſemble une apparence plus compliquée, en cachent les bornes, & décorent la ſcene. Quelques-unes de ces îles ſont petites, & d'autres grandes: ces dernieres ſont rehauſſées, cultivées, & garnies de plaines verdoyantes, de ronces, de bosquets & de fabriques; ou bien elles ſont inégales, monſtrueuſes, entourées de rochers & de bancs de ſable, & couvertes de fougere, de gazon fort haut & de grands arbres parſemés ça & là dans les vallées. Il eſt encore d'autres îles qui s'élevent de terraſſe en terraſſe jusqu'à une hauteur conſidérable. Aux coins de ces terraſſes, qui tiennent enſemble par pluſieurs eſcaliers ſuperbes, & aux deux côtés de ces eſcaliers ſont pluſieurs trépieds d'airain où fume de l'encens: les terraſſes les plus élevées ſont ordinairement occupées par de hautes tours deſtinées aux obſervations aſtronomiques, par des temples ornés d'idoles, par la ſtatue coloſſale d'un Dieu, ou par quelque autre ouvrage conſidérable qui eſt l'ornement du jardin & un objet remarquable pour toute la contrée. Les Chinois placent auſſi dans leurs lacs de grands rochers factices de toutes ſortes de pierres ſupérieurement colorées, & qui ſont arrangées avec beaucoup de goût. Ces rochers ſont percés de pluſieurs ouvertures qui laiſſent voir des perſpectives lointaines, & leur ſurface eſt couverte de toutes les eſpeces de gazon, de plantes & d'arbuſtes rempants qui peuvent y croître. Au ſommet ils placent des hermitages & des pagodes où l'on monte par un eſcalier inégal & tortueux.

Les artiſtes Chinois ſavent diſpoſer leurs édifices avec tant de jugement qu'ils enrichiſſent & embelliſſent les points de vue en particulier, ſans altérer pourtant l'aſpect de l'enſemble en général, dans lequel la nature régne presque par-tout. Car quoique leurs jardins ſoient pleins de fabriques & d'autres ouvrages de l'art, on ne les apperçoit cependant point du tout de pluſieurs endroits, ou l'on n'en apperçoit que deux ou

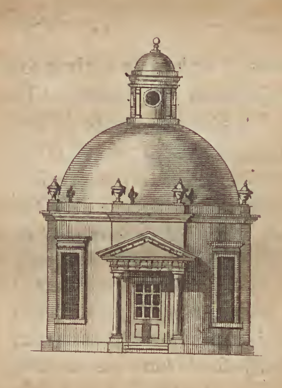
trois

trois tout au plus; tant ils ſont habilement cachés dans des vallées, ou derriere des rocs & des montagnes, des bois & d'épais buiſſons.

Mais on n'en trouve pas moins dans la plûpart des jardins Chinois des places qui pour varier le ſpectacle, ſont deſtinées à offrir des décorations extraordinaires à la nature; d'ici on apperçoit d'un coup d'œil l'enſemble ou du moins la plus grande partie des édifices qui ſe préſentent à la file en forme d'amphithéatre, s'étendent aſſez loin, & produiſent par les moyens ſinguliers qui les tiennent enſemble, le plus magnifique déſordre imaginable.

Les places ouvertes & ombragées d'arbres touffus ſont au nombre des parties les plus intéreſſantes des plantations Chinoiſes. On tâche de leur donner la ſituation la plus agréable & de les décorer de toutes les beautés naturelles. Le ſol de ces bosquets eſt ordinairement inégal, mais non raboteux, & fait partie, ou d'une plaine parſemée de monticules, ou du penchant d'une montagne qui domine de riches lointains, ou d'une vallée entourée de bois & arroſée de ſources & de ruiſſeaux. Ceux de ces bosquets qui ſont iſolés, ſont le plus ſouvent environnés de prés émaillés de fleurs, de vaſtes champs de bleds, ou de lacs. Les Chinois penſent que ces objets gais & riants contraſtent agréablement avec l'obſcurité du bosquet, & quand celui-ci eſt entouré de haïes vives ou de bois clair-ſemés, la plantation eſt diſpoſée de ſorte que par quelque avenue qu'on arrive, une partie du bosquet eſt maſquée & ne ſe découvre que peu à peu à l'œil du ſpectateur, dont la curioſité eſt ainſi ſatisfaite ſucceſſivement. Les arbres, entremêlés de buiſſons fleuris, ne ſont pas preſſés, mais ſuffiſamment eſpacés pour qu'on puiſſe commodément s'aſſeoir ou ſe promener ſur le gazon, qui vu ſa poſition ombragée, demeure toujours verd & eſt decoré au printems d'une foule de fleurs hâtives, telles que la violette, le ſaffran, la tubereuſe, la primevere, la hyacinthe, l'oreille d'ours, la campanelle, & le narciſſe. Quelquefois ces bosquets iſolés ne ſont compoſés que de limonniers, d'orangers, de citronniers, de myrtes: d'autrefois de toutes ſortes des plus beaux arbres fruitiers qui, lorsqu'ils ſont en fleurs, & que leurs fruits meuriſſent, offrent un ſpectacle enchanteur. Pour augmenter

menter la volupté de ces décorations, ils plantent à côté des arbres des vignes dont les raiſins ſont de diverſes couleurs, & dont les ſarments rampent le long des tiges & pendent en feſtons d'un arbre à l'autre. Dans ces bosquets clair-ſemés ils mettent des faiſandeaux, des perdreaux, des paonneaux, des poulets d'Inde & des volailles privées de toute eſpece, qui ſe raſſemblent à certaines heures du jour pour prendre leur nourriture.



II.

Objections contre la réalité des jardins Chinois tels que Chambers les décrit.

Lorsque je lus ces deſcriptions pour la premiere fois, il m'arriva ce qui eſt arrivé ſans doute à bien d'autres lecteurs: j'y découvris les beautés vrayes & grandes de la nature, abſtraction faite cependant de tout ce qui appartient au goût outré & raffiné à l'excès des Orientaux, & que j'ai retranché en grande partie dans mes citations. Tranſporté par des ſcenes auſſi raviſſantes j'oubliai d'examiner ſi elles étoient réelles. Une lecture répé-

répétée ne me caufant plus un plaifir auffi vif, me permit la réflexion. Je commençai à former des doutes contre l'exiftence effective de ces jardins, & ne pus m'empêcher d'en manifefter une partie il y a quelque temps. En comparant entr'eux plufieurs écrivains éclairés qui parlent de la Chine, j'ai découvert de nouvelles raifons de foupçonner la réalité de jardins tels que Chambers les décrit, & je les offre à l'examen du lecteur.

Suivant le témoignage digne de foi des voyageurs, la Chine n'eft pas à beaucoup près auffi cultivée qu'on le prétend. On trouve encore dans le voifinage même de Pekin des déferts & des marais de plufieurs lieues d'étendue. Les provinces éloignées font presque toutes incultes; & incultes au point qu'une partie en eft infeftée de tigres & d'autres bêtes féroces qui y errent en foule. Le commerce raffemble les habitants dans la capitale & autour des grandes rivieres, ce qui occafionne fouvent des famines qui font d'horribles ravages. C'eft dans ces contrées où l'activité de la nation s'exerce le plus, qu'il faudroit chercher ces jardins tant vantés, s'il étoit vrai que le travail indifpenfable pour fuffire par l'agriculture aux befoins les plus preffants, laiffât le temps & le repos néceffaires à la conftruction de lieux de plaifance champêtres. Plus on pénétre dans les provinces, moins on trouve de champs cultivés; on n'emploie pas la moitié du terrein; rarement paroît un village. On fait de plus que les Chinois ont peu de goût pour la campagne, goût qui d'ailleurs ne s'allie guere avec l'efprit d'ufure qui domine presque généralement la nation.

Le Comte, du Halde, & d'autres témoins croyables louent à la vérité la maniere dont on cultive à la Chine les plantes potageres, qui ne manquent jamais dans les jardins, parceque le peuple fur-tout s'en nourrit. Mais ils remarquent auffi que la bonté du fol contribue plus que l'adreffe des habitants à produire cette quantité de végétaux & de fruits différents. La plûpart des fruits, ajoutent-ils, n'égalent pas les nôtres, parceque les Chinois ignorent l'art de les ameliorer & de leur donner un goût plus agréable, ou qu'ils ne veulent pas s'en donner la peine. Tous leurs foins fe bornent de ce côté à cultiver le bled & le ris. Ils ne connoiffent presque pas la botanique.

Il eſt prouvé qu'aucun des beaux arts n'a atteint la perfection chez les Chinois. *) „Ils n'eurent jamais la moindre idée de la perſpective. — En peinture ils font des payſages où il n'y a ni point de vue ni lointain. Les lignes fuyantes leurs ſont auſſi inconnues que le point où il faut qu'elles ſe réuniſſent. Ils n'ont aucune notion des regles auxquelles les effets de la lumiere ſont invariablement ſoumis, & ignorent la pratique des repouſſoirs ou des grandes maſſes d'ombre qu'on met ſur les devants. Ils ne ſavent ni rompre ni dégrader le couleurs. — De tels peintres doivent être bien embaraſſés lorsqu'ils veulent repréſenter la vue d'un jardin Chinois.“ On ſait combien ce peuple deſſine mal, & même au point d'être incapable de repréſenter exactement les fleurs qu'on deſſine pourtant tous les jours. L'imagination ſauvage des Chinois les détourne de l'étude de la nature, qui exige un examen tranquille & réfléchi dont ils ſont auſſi peu capables que les autres Orientaux.

Après ces remarques générales on ne s'attend ſans doute pas à voir les Chinois aimer & pratiquer avec ſuccès l'art des jardins, & encore moins poſſéder des jardins auſſi ſuperbes qu'on veut nous le perſuader.

La Chine n'eſt pas un Empire viſité depuis peu par les Européens, ou parcouru ſeulement par des gens ſans goût & ſans jugement. D'où vient donc qu'un ſi grand nombre de voyageurs ont tant & depuis ſi long-temps parlé de la Chine, ſans dire un mot de ſes ſuperbes jardins, & que ce n'eſt que vers la moitié de ce ſiecle qu'on a commencé à les exalter avec un eſpece d'enthouſiaſme? Peut-être n'exiſtoient-ils pas encore ci-devant, pas même par ci par là en ébauche. Mais au moins doivent-ils dater du commencement de ce ſiecle. On prétend que ce ſont des jardins ordinaires à la nation, non des jardins appartenant à tel ou tel grand; des jardins produits ſans ſecours, ſans exemple par le génie Chinois. On ne peut guere penſer que ces jardins ſoyent ſi nouveaux, ou ayent été ſi cachés, qu'ils n'ayent pu être obſervés qu'environ depuis trente ans par un voyageur. Il faut abſolument qu'ils fuſſent depuis long-temps quelque part.

*) Recherches philoſophiques ſur les Egyptiens & les Chinois, par Mr. de P. Berlin 1773. 8. Tome 1. Section 4.

part. La nation Chinoiſe n'eſt pas de celles où les arts & les ſciences font des progrès rapides: ſon génie s'eſt toujours traîné péſamment & n'a jamais pris un vol hardi; & le préjugé qu'elle a en faveur de tout ce qui eſt ancien, augmente encore ſa lenteur naturelle. Ces jardins délicieux auroient donc dû fleurir depuis long-temps & étaler des beautés ſi frappantes & des attraits ſi piquants que tout œil étranger eût dû les regarder avec admiration. Et cependant quel profond ſilence de la part de tant de voyageurs qui pouvoient & devoient les voir! Peut-être n'étoient-ils pas tous connoiſſeurs. La plus grande partie des ſavants qui viſiterent la Chine, étoient des Jéſuites françois qui peut-être n'entendoient rien à l'art des jardins, ou étoient entichés de la maniere en vogue dans leur pays. Soit: mais ils auroient du moins pu remarquer ce qui caractériſoit le goût Chinois, & en quoi il s'écartoit de celui de France. D'ailleurs pluſieurs de ces Miſſionnaires étoient architectes & peintres habiles. Ces grandes beautés de la nature que devoient offrir les jardins de la Chine font ſenſibles pour tous les yeux. Enfin la qualité même de Jéſuite françois eût dû faire exception. On ſait combien ces Miſſionnaires étoient attentifs à obſerver toutes les curioſités de la Chine & à en faire part à leur cour: on ſait avec qu'elle éloquence une partie d'entr'eux raconte, & combien ils aiment à embellir. Ils décrivent très-en détail la nature du terrein, de l'agriculture, des plantes potageres & des différents fruits; & lorsque tout les mene à parler des jardins de plaiſance, ou ils ſe taiſent, *) ou ils n'en font qu'une mention vague, bien éloignée de l'idée que l'on ſe fait des miracles qu'étalent les jardins Chinois.

C'eſt Chambers qui, à ſon retour de la Chine, en mit les jardins en réputation. On aime à entendre les récits d'un voyageur revenant d'une contrée lointaine, où d'ailleurs peu d'Anglois ont pénétré. Plus il ſait

captiver

*) Il faut pourtant excepter la ſinguliere deſcription que fait du jardin Impérial à Peking, le Pere Attivet (Lettres édifiantes Recueil XXVII. publié en 1749). Ce bon Pere décele plutôt une admiration aveugle pour une place preſque toute remplie d'édifices & de canaux, que de bon goût & des connoiſſances dans l'art des jardins.

captiver l'admiration par des récits nouveaux & inattendus, plus on l'écoute attentivement. On lui prête l'oreille avec confiance quand il raconte en homme d'eſprit, & avec plaiſir quand il raconte en homme de goût. Chambers devoit trouver créance quoiqu'il eût plutôt l'agrément que la vérité de ſon côté.

Je comprends qu'un homme doué de moins de talents & d'un eſprit moins obſervateur que Chambers, pouvoit être ſéduit au point de voir des jardins à la Chine là où réellement il n'y en avoit point. Au rapport du P. le Comte *) quelques-unes des provinces les plus fertiles ſont remplies de canaux & de collines agréables. „Ils les coupent (les collines) par étages & par dégrez depuis le pied jusqu'au ſommet, afin que les pluies ſe répandant également par-tout, n'entraînent pas avec elles les ſemences & les terres.“ Cette forme donnée aux éminences fait un effet charmant quand il s'en rencontre pluſieurs de ſuite. Les canaux qui traverſent les plaines ſont d'une beauté peu commune, tant à cauſe de l'eau qui „en eſt claire, profonde, & coule ſi doucement qu'on a bien de la peine à s'en appercevoir,“ qu'à cauſe des bords & des ponts dont ils ſont munis. Ordinairement ces canaux coulent „entre deux petites levées, revêtues de pierres plattes ou de tables de marbre groſſier, & ſont couverts d'une infinité de ponts pour la communication des terres: ils ſont de trois, de cinq, & de ſept arches; celle du milieu eſt extraordinairement haute, afin que les barques en paſſant ne ſoient pas obligées d'abaiſſer leurs mâts: les voutes qu'on a bâties de grands quartiers de pierre ou de marbre en ſont très-bien cintrées, les appuis très-propres & les piles ſi étroites que toutes les arches ſont en l'air. On en voit ainſi presque par-tout d'eſpace en eſpace; & quand le canal eſt droit comme il l'eſt ordinairement, cette longue ſuite de ponts fait une eſpece d'allée qui a quelque choſe d'agréable & de magnifique.“

Le grand canal de la Province „ſe décharge à droite & à gauche en pluſieurs autres plus petits, qui ſe diviſent en un grand nombre de ruiſſeaux, lesquels vont aboutir à de gros villages, ou même à des villes conſidérables. Quelque-

*) Nouveaux mémoires ſur l'état préſent de la Chine. Paris 1697. Tome I. Lettre IV.

Quelquefois ils forment de grands baſſins, des étangs, des lacs dont les terres voiſines ſont arroſées. De ſorte que cette eau ſi pure & ſi abondante, embellie de tant de ponts, reſerrée par des levées ſi propres & ſi commodes, diſtribuée également dans de vaſtes plaines, couverte d'une infinité de batteaux & de barques, & couronnée, ſi j'oſe ainſi parler, d'un prodigieux nombre de villages & de villes, dont elle va remplir les foſſés," offre ſans contredit le plus riant tableau champêtre. „Que ſeroit-ce," ajoute le P. le Comte, „ſi l'art qui ſouvent en France embellit les lieux les plus ſauvages par la magnificence des palais, des jardins, & des bois, avoit été employé dans ces riches campagnes où la nature n'a rien épargné?" Il eſt vrai qu'un payſage ſemblable n'eſt pas un jardin, mais un voyageur qui ſe livre à l'enthouſiaſme que lui inſpire ce ſpectacle peut aiſément s'y tromper.

Cependant ce n'eſt pas là exactement le cas de Chambers. Il aſſure s'être ſoigneuſement enquis des Chinois quels principes ils ſuivoient dans la conſtruction de leurs jardins: il nomme ſur-tout le peintre Lepqua dans les récits duquel il a beaucoup puiſé. Si l'on ne veut pas admettre que Chambers ſe ſoit laiſſé tromper par les fauſſes relations des Chinois qui aiment tant à outrer & à groſſir tout ce qui les regarde, voici une autre ſolution de cette difficulté.

Chambers avoit remarqué que dans ſa patrie on étoit trop attaché à l'ancien ſtyle, ou ſujet à manquer d'invention & à donner dans l'extravagance lorsqu'on faiſoit de nouveaux eſſais. Il voyoit avec chagrin chacun des autres beaux-arts avoir des maîtres pour les enſeigner, tandisque l'art des jardins ſeul reſtoit orphelin & ſans perſonne qui fît valoir ſes droits. Il trouvoit dans ſon eſprit & dans ſon imagination des idées qu'il croyoit plus convenables à la nature & à la deſtination des jardins que celles qu'on ſuit ordinairement. Il crut que ces idées exciteroient plus d'attention, ſeroient mieux reçues, s'il les attribuoit à une nation éloignée qui les eût déjà miſes en pratique. Il eût aſſez de prudence pour y mêler des choſes propres au génie nationnal des Chinois. En un mot, il

planta des idées angloifes dans un terrein Chinois, afin de leur donner une apparence plus frappante, & de les rendre plus féduifantes.

Cette conjecture paroîtra moins hafardée, fi après tout ce que l'on vient de dire des Chinois, & qui ne donne pas une idée avantageufe de leurs jardins, on examine de plus près la defcription même de Chambers.

Cet auteur ne dit point où font fitués les fuperbes jardins qu'il dépeint, il ne dit pas non plus que ce fuffent ceux de l'Empereur ou de quelque Grand. Il les nomme en général jardins Chinois, & paroît vouloir nous perfuader que ce font des jardins nationnaux, des jardins auffi ordinaires à la Chine que les jardins françois en Europe. Qui plus eft, il avoue lui-même dans fa premiere relation n'en avoir vu que de petits dans cet empire; & cependant fes defcriptions ne conviennent qu'à de grands jardins.

Enfuite il déclare pofitivement qu'il n'eft content ni du ftyle maniéré, ni du ftyle fimple en fait de jardins: le premier s'écartant beaucoup de la nature, & le fecond au contraire l'imitant trop fervilement. Il ajoute que la réunion réfléchie de ces deux ftyles en produiroit un troifieme qui feroit certainement plus parfait. — Et il eft manifefte qu'il a cette réunion pour but dans le dernier traité détaillé qu'il a publié fur les jardins Chinois.

Si quelqu'un, dit-il encore, étoit affez hardi pour tenter ce deffein, il s'expoferoit à la critique des deux partis fans en corriger aucun; il fe nuiroit à lui-même fans rendre aucun fervice à l'art. Cependant il ne fera pas inutile de faire connoître le fyftême d'un peuple étranger. Je le peux fans m'expofer en rien, & fans offenfer qui que ce foit, au moins je l'efpere. — Cette tournure de Chambers découvre affez clairement quelle étoit fa fituation & fon deffein.

Tout l'ouvrage même eft la plus forte preuve de ce que nous avançons. Si l'on ne pofe pas en fait que Chambers a prêté aux Chinois fa philofophie, fa connoiffance des arts, & fon imagination brillante, on ne pourra

pourra jamais accorder ce qu'il nous dit des jardins de la Chine avec les relations dignes de foi que nous avons de cet Empire & du génie de cette nation. Notre auteur lui donne libéralement des louanges qu'elle ne mérite en aucune façon. Lorsqu'il dit, dès le commencement, que ses jardiniers sont non seulement botanistes, mais encore peintres & philosophes; qu'ils ont du cœur humain & des arts une connoissance profonde par le moyen de laquelle on peut causer les plus vives sensations; que le bel art des jardins est un des objets de l'attention du legislateur; il avance une proposition inouïe. Dans sa description on trouve quelquefois les tableaux de fantaisie les plus ingénieux, & les enchantements de féerie les plus étonnants qui ne sont pas d'après nature, & dont j'ai omis les plus singuliers: quelquefois un choix réfléchi & un sens droit succede à ces écarts de l'imagination; enfin le tout prouve suffisamment que Chambers est sur-tout occupé à exposer ses principes, tandisqu'il ne paroît occupé que de louer ceux des Chinois.

Mais son ouvrage, en perdant la vérité historique ne perd pas tout; il sera toujours estimable comme sorti de la plume d'un homme plein de connoissance, de goût, & de génie, & très-utile par plusieurs endroits à l'art des jardins; ce sera une belle fantaisie à qui il ne manque rien sinon que probablement elle ne se réalisera jamais.

On me comprendroit bien mal si l'on croyoit que par tout ce que je viens de dire je veuille rendre douteuse l'existence des jardins Chinois en général, ce qui seroit réellement une prétension singuliere. Mon but est uniquement de prouver que la Chine ne possede pas des jardins tels que les décrit Chambers, tels que les fait imaginer le préjugé général, & tels que ceux que la manie déçue d'imiter tâche de copier. Aussi, en faisant les progrès qu'elle a faits, l'imitation a plutôt suivi le tableau d'imagination d'un Anglois que le modele réel tracé par un Chinois.

A la Chine pas plus qu'ailleurs, ni les jardins ni un des beaux-arts quelconque ne peuvent s'écarter du génie & du goût dominant de la nation. Le P. le Comte *) fait une relation des jardins Chinois qui s'accorde

*) Lettre VI.

corde mieux avec ce que nous ſavons d'ailleurs de ce peuple, & qui paroît auſſi s'approcher plus de la vérité que celle de Chambers. „Les Chinois," dit le P. le Comte, „paroiſſent encore plus négligés dans leurs jardins" (que dans leurs maiſons); „ils ont mesme en cela des idées fort différentes des noſtres. — Ils croiroient manquer au bon ſens d'occuper uniquement la terre en parterres, à cultiver des fleurs, à dreſſer des allées, à planter des bosquets. — Ils cultivent ſi mal leurs fleurs qu'on a de la peine à les reconnoiſtre. On voit néanmoins en quelques endroits des arbres qui feroient un fort grand ornement dans les jardins s'ils ſçavoient les y bien placer. Au lieu de fruits, ils ſont presque toute l'année chargez de fleur d'un rouge vif & incarnat. — Si l'on en formoit des allées, en y meslant, comme on le peut facilement, des orangers, ce feroit la plus belle choſe du monde; mais comme les Chinois ſe promenent rarement, les allées ne ſont guere de leur gouſt."

„Les Chinois qui s'appliquent ſi peu à ordonner leurs jardins, & à y ménager de veritables ornemens, ne laiſſent pas de s'y plaire & d'y faire mesme de la dépenſe. Ils y pratiquent des grottes; ils y élevent de petites collines artificielles; ils y tranſportent par pieces des rochers entiers, qu'ils entaſſent les uns ſur les autres ſans autre deſſein que d'imiter la nature. S'ils peuvent outre cela trouver autant d'eau qu'il eſt néceſſaire pour arroſer leurs choux & leurs legumes, ils croyent qu'en cette matiere ils n'ont rien plus à deſirer. L'Empereur a des jets d'eau *) de l'invention des Européens, mais les particuliers ſe contentent de leurs étangs & de leurs puits."

Deux

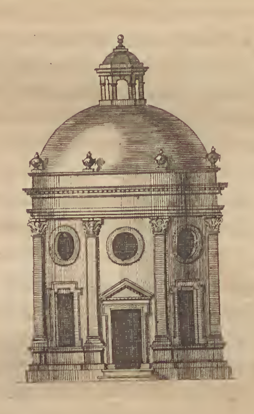
*) Plaçons ici une anecdote ſinguliere du P. Benoit, diſciple du célebre de la Caille. Lorsque ce Pere fut arrivé à Peking pour y occuper la place d'aſtronome, il fit préſent à l'Empereur d'une taille-douce qui repréſentoit des eaux jailliſſantes. L'Empereur voulut ſavoir ce qu'elle ſignifioit. Benoit le lui dit; l'Empereur trouva cela miraculeux & en crut l'exécution au deſſus des forces humaines. Lorsque le P. eut déclaré qu'il en étoit capable, on lui ordonna d'orner les jardins impériaux de jets d'eau & de caſcades. Le premier jet d'eau mit l'Empereur dans une ſorte d'extaſe: il fit garder le religieux à vue, & le força de troquer ſon obſervatoire contre la charge de fontainier.

Deux ſavants Suédois, Olof Toreen *) & Eckeberg, **) dont le dernier a fait ſur l'économie rurale des Chinois un traité particulier publié par l'Académie des Sciences de Stockholm, donnent la même idée des jardins de la Chine. On n'y voit, dit le premier, ni arbres artiſtement cultivés, ni allées, ni parterres de fleurs figurés, mais tout ſe trouve dans la confuſion de la nature. Au lieu de grottes les Chinois entaſſent en forme de montagnes et de rocs des monceaux d'une eſpece de pierres. — Le Capitaine Eckeberg raconte que ces peuples s'embaraſſent peu de jardins de plaiſance, de hayes, de berceaux & de ſymmétrie: une place nue & ornée de pierres de différentes couleurs & grandeurs, arrangées en fleurs & en dragons, leur plait plus que ſi les intervalles étoient garnis de plantes ou de gazon. Ordinairement leurs avenues ne ſont pas ouvertes mais fermées des deux côtés de murailles, le long desquelles ſont des vignes ou d'autres végétaux rampants qui, s'entortillant autour de quelques perches, traverſent & couvrent l'allée. Les bancs bordent des avenues non murées, & ſont par la diſpoſition des pierres qui les forment munis de pluſieurs ouvertures dans lesquelles on place des pots à fleurs de différentes eſpeces. Les allées décrivent pluſieurs ſinuoſités; tantôt elles traverſent une petite plaine couverte de pierres, & ſituée devant un pavillon ouvert ſurmonté de pots à fleurs; tantôt elles paſſent ſous des arcades que forme du bambou mince treſſé double mais inégalement, ſous lequel eſt planté une eſpece de buiſſon toujours verd qui s'entrelaſſe dans ce bambou & donne à l'enſemble l'air d'une muraille de verdure percée d'un grand trou. Tout ce qu'Eckeberg dit encore, & qui pourroit ne devoir pas être entierement rejetté, eſt ſi fort au deſſous du ſyſtême de Chambers que celui-ci ne ſauroit en tirer aucun appui. — La pompe & la magnificence dont ſont entourés les Grands de la Chine lorsqu'ils paroiſſent en public, ne s'étendent nullement jusque ſur leur vie privée & leurs jardins de plaiſance, qui, dénués de ces attraits enchanteurs que l'on imagine, n'offrent

*) Dans l'appendice au voyage d'Osbek aux Indes Orientales & à la Chine. Ouvrage in 8, traduit du Suédois en Allemand. 1761.

**) Ibid.

n'offrent que beaucoup de ſtérilité & une ſimplicité dépourvue de goût, & qui conſidérés de plus près, ne cauſent ni admiration ni ſurpriſe.



9.

Jardins & lieux de plaiſance de quelques autres pays éloignés.

Les jardins Turcs ne paroiſſent pas mériter que nous les négligions entiérement, quelque peu de droits qu'ils ayent d'ailleurs à paſſer pour beaux. Les agréments du canal auprès de Conſtantinople ſont ſi ſéduiſants pour les Turcs „que toutes leurs maiſons de plaiſance ſont bâties ſur ſes rives, où ils ont à la fois les plus belles perſpectives du côté de l'Europe & de celui de l'Aſie. *) — A quelques miles autour d'Andrinople on ne voit que des jardins; les rivieres ſont bordées d'arbres fruitiers, ſous lesquels le beau monde va ſe divertir tous les ſoirs, non pas à ſe promener, ce n'eſt pas un plaiſir Turc, mais on ſe réunit ſur un gazon verd, ombragé d'un feuillage épais, & là on étend un tapis où l'on prend le caffé;

*) Lettres de Me. Wortley Montague &c. traduites de l'Anglois ſur la ſeconde édition. Berlin 1773. Lettre 43.

caffé; il y a ordinairement quelqu' esclave qui amuse la compagnie par une belle voix, ou qui joue de quelque instrument. *) — Les Harams ou appartements des femmes Turques sont toujours écartés, de sorte qu'on ne peut les appercevoir; ils donnent sur les jardins qui ont une enceinte de murs fort élevés. On n'y voit point de nos parterres, mais de grands arbres dont l'ombrage est délicieux, & qui font un très-bel effet. Au centre du jardin se trouve ce qu'on nomme le Chiosk; c'est une grande salle ordinairement ornée de belles fontaines au milieu; elle est élevée de neuf ou dix marches, & environnée d'un treillis doré, couvert par-tout de seps de vigne, de jasmin, & de chevrefeuille, ce qui forme une espece de muraille de verdure. De grands arbres entourent ce lieu qui est pour les Turcs, la scene de leurs plus grands plaisirs, & où les femmes passent la meilleure partie de leur temps occupées de leur musique & d'ouvrage de broderie." **)

Au rapport de Hasselquist, ***) l'art n'a guere mis la main aux jardins des environs de Smyrne, hors pour y planter des orangers, qui n'y viennent pas d'eux-mêmes, quoiqu'il s'en trouve en quantité. Ici la nature est belle & libérale: si on la secondoit on feroit naître des jardins bien plus beaux que ceux qui décorent notre Europe septentrionale. On trouve à Smyrne une foule d'orangers; les figuiers, les oliviers & les grenadiers sont entremêlés sans aucun ordre; les peupliers y sont communs. Ci & là croissent des cyprès qui s'élancent vers les nues comme de superbes pyramides, & sont sans doute le plus bel ornement dont la nature a doué ces contrées. — Chandler ****) ne vante pas moins les attraits naturels des environs de Smyrne. En Décembre la verdure étoit aussi belle qu'il l'eut jamais vue: les soucis & les anemones croissoient en foule entre le gazon & sous des oliviers. Des bosquets entiers de myrtes fleuris ornoient la contrée inculte, & dans les jardins les fruits dorés brilloient au travers du feuillage

*) Lettre 30. **) Lettre 32.

***) Voyage fait en Palestine pendant les années 1749-1752, ouvrage originairement Suédois.

****) Voyages en Asie mineure. L'original est Anglois.

feuillage foncé des orangers. On voyoit une multitude de narciſſes & d'hyacinthes. Les amandiers étoient en fleurs dès le mois de Février; les roſes & les œillets étoient déjà communs, & on les vendoit par les rues. A quelques jours près, Chandler jouït toujours d'un ciel ſerein & d'un air tempéré impoſſible à décrire. Au reſte il ne dit mot de la beauté des jardins.

La plaine de Scio (la fameuſe Chios des Grecs) ſituée au nord de la ville n'eſt compoſée au rapport de Pocok, *) que de jardins avec des pavillons. Ce ſont ordinairement des bosquets d'orangers & de limonniers dont les plus beaux ont au milieu & des deux côtés une allée pour la promenade; ces allées ſont bordées de pilaſtres entremêlés de bancs & de pierre de taille. Quelques propriétaires ont dans leurs jardins des chapelles, & au deſſous des caveaux où l'on enſevelit les morts de la famille. Presque tous les habitants quittent en été la ville pour ces réduits champêtres qu'ils abandonnent en hyver. — Chandler **) fait auſſi un petit tableau charmant de cette île dont l'air eſt parfumé par les fleurs des limonniers, des orangers & des citronniers, plantés régulierement en bosquets, tandisque leurs fruits dorés charment la vue: les myrtes & les jaſmins croiſſent pêle-mêle ſous ces arbres entremêlés d'oliviers, de palmiers, & de cyprès.

Pocok ***) parle encore des jardins qui rendent Damas célébre: leur beauté principale vient de la quantité d'eau dont on peut diſpoſer ici; ils ſont remplis de quantité d'arbres de pluſieurs eſpeces, & doivent être mis au rang des plus beaux jardins de ces contrées. Il ajoute que les jardins orientaux ne ſont au fond que des vergers, d'arbres fruitiers ou autres, qui ne ſont pas régulierement plantés, mais ſimplement diſpoſés par rangées étroites. Pluſieurs de ces jardins ſont traverſés par de petits ruiſſeaux: d'autres ſont ornés de reſervoirs, ou de jets d'eau, & d'autres machines hydrauliques, qui, avec d'agréables pavillons en font ſur-tout la beauté. Le peuple y paſſe ſouvent le jour entier, & c'eſt pourquoi il

y a

*) Deſcription du Levant. Ouvrage originairement Anglois. 3me Partie.

**) Voyages en Aſie mineure.

***) Deſcription du Levant. 2de Tome.

y a toujours quelques uns de ces jardins pris en ferme, & où les hôtes peuvent manger gratis des fruits qu'ils leur plaiſent. Ceux qui ont une maiſon dans leur jardin y paſſent fréquemment quelques jours en été. — Il eſt au reſte facile d'imaginer que dans tous les climats auſſi expoſés que ceux-ci aux rayons ardents du ſoleil, le propriétaire ſe contente de trouver de l'ombre, des eaux & des fruits rafraîchiſſants dans ſon jardin, & ne demande rien de plus quand il jouït de ces avantages. Thevenot, Tournefort & d'autres voyageurs ne nous donnent pas de plus grandes idées de l'art ou des beautés qui regnent dans les jardins orientaux.

Thevenot *) & Bruin **) ne décrivent pas les jardins de Perſe auſſi exactement que Chardin. ***) Suivant Thevenot le jardin royal près d'Iſpahan ne conſiſtoit qu'en une quantité de jeunes arbres fruitiers, & de grands érables, qui plantés au cordeau en faiſoient tout l'ornement. Les jardins ſont tous dans le même goût: de grandes allées droites; une multitude d'érables, de roſiers & d'arbres fruitiers ſont leur beauté, & c'eſt ſurtout au temps des fruits un plaiſir de les viſiter. Bruin, qui ſe borne aux jardins du Souverain à Caſian & à Iſpahan, vante les fleurs, les canaux, les fontaines, les bâtiments, les cyprès & les grenadiers qu'on y trouve: dit que toutes les diſpoſitions y ſont vaſtes & belles, mais ſa deſcription ne nous en donne pas une idée ſuffiſante. — „Les jardins des Perſans," dit Chardin, „conſiſtent d'ordinaire en une grande allée qui partage le jardin, tirée à la ligne & bordée de platanes, avec un baſſin d'eau au milieu, d'une grandeur proportionnée au jardin; & deux autres plus petits ſur les côtés. L'eſpace entre deux eſt ſemé de fleurs confuſément, & planté d'arbres fruitiers, & de roſiers, & c'en eſt là toute la décoration. On ne ſait ce que c'eſt que parterres & cabinets de verdure, que labyrinthes & terraſſes,

*) Suite du voyage au Levant. II. Partie. 8. Paris 1689.

**) *Reizen over Moſcovie door Perſie &c. Fol. Amſterdam 1711.* C'eſt à dire: Voyages en Moſcovie, en Perſe &c.

***) Voyages du Chevalier Chardin en Perſe & autres lieux de l'Orient. 4. Amſterdam 1735. Tome III. p. 27 & 28.

terrasses, & que ces autres ornements de nos jardins. Ce qui vient particuliérement de ce que les Persans ne se promenent pas dans les jardins, comme nous faisons, mais qu'ils se contentent d'en avoir la vue, & d'en respirer l'air: ils s'asseyent pour cela en quelque endroit du jardin à leur arrivée, & s'y tiennent jusqu'à ce qu'ils en sortent." — Au rapport du même voyageur observateur „la partie la plus orientale de ce pays-là (l'Hyrcanie) n'est qu'un parterre depuis Septembre jusqu'à la fin d'Avril. Tout le pays est alors couvert de fleurs, & c'est aussi le meilleur temps pour les fruits; comme au contraire dans les autres mois on n'y peut durer à cause de la chaleur excessive & de la malignité de l'air. Vers la Médie & aux frontieres septentrionales de l'Arabie, les campagnes produisent d'elles-mêmes les tulipes, les anémones, des renoncules simples du plus beau rouge, des couronnes impériales. En d'autres lieux, comme autour d'Ispahan, les jonquilles y croissent d'elles-mêmes aussi: & on y a des fleurs tout l'hyver. On y a dans la saison des narcisses de sept à huit sortes, du muguet, du lys & des violettes de toutes couleurs, des œillets & des jasmins d'une beauté & d'une odeur qui surpassent de beaucoup ceux de l'Europe. — Mais il n'y a rien de plus beau à voir — que les pêchers, car les fleurs les couvrent si fort, que la vue même n'y trouve pas de passage." La Perse est effectivement la patrie des fleurs les plus superbes. „Après tout ce que j'ai dit," ajoute Chardin, „du nombre & de la beauté des fleurs de Perse, on s'imagineroit aisément qu'il y a aussi les plus beaux jardins du monde. — Au contraire par une regle que je trouve fort générale, là où la nature est féconde & aisée, l'art est plus grossier & plus inconnu, comme en ce fait des jardins. Ce qui arrive à cause que là où la nature fait jardiner si excellemment, s'il m'est permis de parler ainsi, l'art n'y a presque rien à faire."

Suivant la description assez connue de Kæmpfer, les jardins du Japon sont aussi disposés sans beaucoup de goût. Cependant telle est la beauté & la multitude des fleurs qui décorent les collines, les champs & les forêts que ce pays peut disputer la préférence en ce point à la Perse. On transplante les plus belles de ces fleurs dans les jardins, où on les perfectionne

encore

encore à force d'art & de ſoins aſſidus. Les couleurs en ſont le principal avantage, tout comme les fleurs mêmes ſont le plus grand ornement des jardins Japonnois. On trouve de plus dans ce pays des châtaigniers, des limonniers, des orangers en quantité & de pluſieurs ſortes, des citronniers & des pêchers. On n'y entretient des pruniers ſauvages qu'à cauſe de leurs belles fleurs, qui par la culture acquierent la grandeur d'une roſe double, & ſont ſi abondantes qu'elles couvrent tout l'arbre d'une neige tachetée de ſang; ces arbres ſont le plus bel ornement des jardins qui ſont autour des temples, & ſouvent l'on y entretient auſſi, par la même raiſon, des abricotiers & d'autres pruniers. On plante au ſommet des montagnes & aux deux côtés des grands chemins de longues rangées de ſapins & de cyprès, communs dans ce pays: on cherche même à orner en quelque façon de ces arbres tous les endroits ſablonneux ou déſerts; & c'eſt une loi très-louable que celle qui défend d'en abattre aucun ſans permiſſion du magiſtrat du lieu, & ſans le remplacer incontinent par un jeune arbre.

Shaw *) vante les collines & les vallées des environs d'Alger; elles ſont pleines de maiſons de campagne & de jardins où ſe rendent en été les plus riches habitants de la ville. Ces édifices, d'un blanc brillant, & couverts d'arbres fruitiers, font un très-joli coup d'œil quand on les regarde de la mer. Les jardins produiſent une grande quantité de fruits & de plantes, & ſont arroſés de ſources & de ruiſſeaux, ce qui eſt un grand avantage dans un pays auſſi chaud: mais ils ſont irréguliers, ſans plan & ſans arrangement; arbres fruitiers, plantes potageres & grains, tout eſt pêle-mêle: les parterres, les allées & les lits de fleurs ſont inconnus ici.

Dans les îles riantes des Canaries **) fleuriſſent d'agréables jardins. La ville de Lagune dans l'île de Téneriffe, plait non ſeulement par ſa belle ſituation & par ſes vaſtes lointains, ſes plaines & ſes champs, ſes aqueducs & l'air fraix qu'on y reſpire, mais elle eſt encore embellie par ſes jardins pleins d'orangers, de limonniers & d'autres arbres fruitiers. — L'île de Canarie mérite à juſte titre le nom de fortunée, vu ſon climat doux & ſalubre,

*) Dans ſes voyages &c. imprimés en 1743. à la Haye in 4. Tome I.

**) Voyez la deſcription des îles Canaries publiée en Anglois par Glas.

ſalubre, ſes arbres, ſes plantes & ſes fruits. Le ciel, rarement couvert de nuages, eſt presque toujours ſerein & exempt d'orages & de tempêtes; à peu près tout ce qu'on y plante y proſpere. Les pins, les oliviers ſauvages, les lauriers, les peupliers, le bois de roſe, les figuiers d'Inde, croiſſent ici ſans culture. Tous les fruits que portent les arbres d'Amérique & d'Europe y parviennent à maturité. La partie la plus fertile de l'île eſt le mont Doramas peu éloigné de la ville de Palmas. Il eſt couvert de bosquets de différents arbres odoriférants dont les rameaux élevés ſont ſi fort entrelaſſés que les rayons du ſoleil n'y peuvent pénétrer. Les ruiſſeaux qui humectent ces bosquets touffus, le murmure des feuilles agitées par un vent doux, & le chant mélodieux des ſerins rendent cette région un ſejour enchanteur.

„Derriere la ville (de Funchal à Madere) le terrein s'éleve par degrés jusqu'aux montagnes & s'étend en forme de cercle l'eſpace de pluſieurs milles. Cette campagne eſt remplie de jardins," arroſés par les ruiſſeaux qui tombent des hauteurs, „de vignobles, & de maiſons agréables; ce qui rend la perſpective charmante." Cette île eſt une des demeures les plus fortunées de la terre, & il n'eſt pas étonnant que les anciens la priſſent pour les champs Elyſées. L'Anglois Ovington *) nous trace un petit tableau des délices de la vie champêtre qu'il menoit ici avec ſes compatriotes quand ils étoient fatigués de la ville. „Ils s'aſſembloient entr'eux ſous des berceaux d'orangers & de limonniers, rafraîchis continuellement par des ruiſſeaux d'eau vive. Rien n'approche de la ſcene qu'ils avoient devant les yeux. Les collines étoient couvertes de vignobles & les vallées remplies de fruits qui parfumoient l'air. Les bosquets & les allées d'arbres jettoient de la variété dans cette perſpective, & la rendoient encore plus riante. L'air étoit ſérein. Le chant des oiſeaux y faiſoit entendre une mélodie continuelle. La mer & les vaiſſeaux formoient un autre point de vue plus éloigné. Enfin, de quelque côté qu'ils tournaſſent les yeux, ils trouvoient ſans ceſſe de nouveaux charmes dans cette admirable diverſité

*) Hiſtoire générale des voyages. 4. La Haye 1737. Tome III. Deſcription de l'île de Madere.

ſité d'objets dont ils étoient environnés," & qui rendoient ce ſéjour plus raviſſant que ne le fut jamais la fameuſe Tempé des anciens.

Bernier qui fit tant de voyages en obſervateur judicieux, Bernier *) prétend qu'il n'eſt aucun pays au monde qui dans une étendue peu conſidérable renferme autant de beautés que le royaume de Kachemire „ſitué à l'extrémité — & véritablement enclavé dans le fond des montagnes du Caucaſe, entre celles du grand & du petit Tibet, & celles du Raja-Gamon. — C'eſt une très-belle campagne diverſifiée d'un grand nombre de petites collines, & qui n'a pas moins de trente lieues de long ſur dix ou douze de largeur. — Les premieres montagnes qui la bordent, c'eſt à dire celles qui touchent à la plaine, ſont de médiocre hauteur, revêtues d'arbres ou de pâturages, remplies de toutes ſortes de beſtiaux, tels que des vaches, des brebis, des chevres, des chevaux. Entre pluſieurs eſpeces de gibier, tel que des perdrix, des lievres, des gazelles, & quelques-uns de ces animaux qui portent le muſc, on y voit auſſi des abeilles en très-grand nombre. Mais, ce qui eſt très-rare dans les Indes, on n'y trouve presque jamais de ſerpens, de tigres, d'ours ni de lions. D'où Bernier conclut qu'on peut les nommer des montagnes innocentes & découlantes de lait & de miel, comme celles de la terre promiſe."

„Au delà des premieres, il s'en éleve d'autres, beaucoup plus hautes, dont le ſommet eſt toujours couvert de neige, & ne ceſſe jamais de paroître tranquille & lumineux, au deſſus de la région des nuages & des brouillards. De toutes ces montagnes il ſort de toutes parts une infinité de ſources & de ruiſſeaux, que les habitans ont l'art de diſtribuer dans leurs champs de riz, & de conduire même par de grandes levées de terre ſur leurs petites collines. Ces belles eaux après avoir formé une multitude d'autres ruiſſeaux & d'agréables caſcades, ſe raſſemblent enfin, & compoſent une riviere de la grandeur de la Seine, qui tourne doucement autour du royaume, traverſe la ville capitale, & va trouver ſa ſortie à Baramoulé, entre deux rochers eſcarpés, pour s'égarer de-là dans divers précipices,

*) Hiſtoire générale des voyages. 4. Tome XIII. La Haye 1755. Voyage de Bernier au royaume de Cachemire.

cipices, ſe charger en paſſant de pluſieurs petites rivieres qui deſcendent des montagnes & ſe rendre vers Ateck dans le fleuve Indus.“

„Tant de ruiſſeaux qui ſortent des montagnes répandent dans les champs & ſur les collines une fertilité admirable, qui les feroit prendre pour un grand jardin, mêlé de bourgs & de villages, dont on découvre un grand nombre entre les arbres, & varié par de petites prairies, par des pieces de riz, de froment, de chanvre, de ſaffran, & de diverſes ſortes de légumes, entre lesquels on voit ſerpenter des canaux de toutes ſortes de formes. Un Européen y réconnoît par-tout les plantes, les fleurs & les arbres de notre climat; des pommiers, des poiriers, des pruniers, des abricotiers, des noyers, & des vignes chargées de leurs fruits.“ Dans la capitale, qui porte le nom de royaume, chaque maiſon a un joli jardin ſitué ſur les bords d'un vaſte lac. „La beauté du lac eſt augmentée par un grand nombre de petites îles qui forment autant de jardins toujours verds, parcequ'ils ſont remplis d'arbres fruitiers, & bordés de trembles à larges feuilles, dont les plus gros peuvent être embraſſés, mais tous d'une hauteur extraordinaire, avec un ſeul bouquet de branches au ſommet, comme les palmiers. Au de-là du lac, ſur le panchant des montagnes, on ne découvre que des maiſons de plaiſance & des jardins. La nature ſemble avoir deſtiné de ſi beaux lieux à cet uſage. Ils ſont remplis de ſources & de ruiſſeaux. L'air y eſt toujours pur, & l'on y a de toutes parts la vue du lac, des îles & de la ville. Le plus délicieux de ces jardins eſt celui qui porte le nom de Chahlimar ou jardin du Roi. On y entre par un grand canal bordé de gazons, qui s'étend l'eſpace de cinq cens pas, entre deux belles allées de peupliers. Il conduit au pied d'un grand cabinet qui eſt au milieu du jardin; & là commence un autre canal, beaucoup plus magnifique, qui va jusqu'à l'extrêmité de l'enceinte. Ce ſecond canal eſt pavé de grandes pierres de taille. Ses bords ſont en tâlus, de la même pierre; & dans le milieu on voit régner de quinze en quinze pas, une longue file de jets d'eau, ſans en compter un grand nombre d'autres, qui s'élevent, d'eſpace en eſpace, de diverſes pieces d'eau rondes, dont il eſt bordé comme d'autant de reſervoirs. Il ſe termine au pied d'un cabinet,

binet, qui reſſemble beaucoup au premier. Ces cabinets, qui ſont à peu près en dômes & bâtis dans l'eau même, c'eſt à dire, entre les deux grandes allées de peupliers, ont une galerie qui regne à l'entour, & quatre portes oppoſées l'une à l'autre; deux desquelles regardent les allées, avec deux ponts pour y paſſer; & les deux autres donnent ſur les canaux oppoſés. Chaque cabinet eſt compoſé d'un grand ſallon, au milieu de quatre chambres qui en font les quatre coins. Tout eſt peint ou doré dans l'intérieur & parſemé de ſentences en gros caracteres Perſans.“ Bernier ajoute à cette deſcription: „ce n'eſt pas ſans raiſon que les Mogols lui donnent“ (à Kachemire) „le nom de Paradis terreſtre des Indes. — Auſſi lorsque nous y fumes arrivés, tous les beaux eſprits Mogols s'efforcerent d'en célébrer les agréments par diverſes pieces de poéſie.“

Que de contrées, où la nature ſans art a prodigué en foule ſes beautés enchantereſſes, demeurent encore privées de ſpectateurs & d'admirateurs, & cachées dans quelque recoin ou dans quelque île déſerte! Des ſiecles s'écoulent avant qu'un obſervateur ſenſible les apperçoive, & cependant elles ne ceſſent d'étaler leurs attraits d'un printems à l'autre. Combien peu, par exemple, ont avant & après le fameux Anſon joui des agréments raviſſants de l'île de Juan Fernandez, *) dont cet Anglois & ſa compagnie furent ſi fort enchantés! „Les bois, dont la plûpart des montagnes eſcarpées ſont couvertes, étoient ſans broſſailles qui empêchaſſent le moins du monde qu'on n'y pût paſſer librement; & la diſpoſition irréguliere des hauteurs & des précipices dans la partie ſeptentrionale de l'île, contribuoit par cela même à former un grand nombre de vallées, auſſi belles qu'aucune de celles qu'on dépeint dans les Romans. La plûpart de ces vallées étoient arroſées de ruiſſeaux qui tomboient par caſcades de rocher en rocher, quand le fond de la vallée ſe trouvoit par la continuation des hauteurs voiſines entremêlé de quelques endroits eſcarpés. Il y avoit dans ces mêmes vallées des endroits où l'ombre & l'odeur admirable qui

*) Voyage autour du monde par George Anſon tiré des journaux & autres papiers de ce Seigneur & publié par Richard Walter, Maître ès arts & Chapelain du Centurion &c. Traduit de l'Anglois. 4. Amſterdam 1749. Livre II.

qui ſortoit des bois voiſins, la hauteur des rochers qui paroiſſoient comme ſuſpendus, & la quantité de caſcades tranſparentes qu'on voyoit de tous côtés, formoient un ſéjour auſſi charmant qu'il y ait peut-être ſur toute la face de la terre. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que la ſimple nature ſurpaſſe ici dans ſes productions toutes les fictions de la plus heureuſe imagination. Il n'eſt pas poſſible de dépeindre par des paroles la beauté du lieu, où le commandeur fit dreſſer ſa tente & qu'il choiſit pour ſa demeure. C'étoit une clairiere de médiocre étendue, éloignée du bord de la mer d'une demi-mille & ſituée dans un endroit dont la pente étoit extrêmement douce. Il y avoit au devant de ſa tente une large avenue coupée à travers le bois jusqu'à la mer. La baye avec les vaiſſeaux à l'ancre paroiſſoit au bout de cette avenue, qui s'abaiſſoit inſenſiblement vers la mer.“

„Cette clairiere étoit ceinte par derriere d'un bois de grands mirthes, rangés en forme de théatre, le terrein que ce bois occupoit, ayant plus de pente que la clairiere, & cependant pas aſſez pour que les hauteurs & les précipices, qui étoient plus avant dans le pays, ne s'élevaſſent conſidérablement au deſſus des ſommets des arbres, & n'augmentaſſent encore la beauté du coup d'œil. — Deux ruiſſeaux, dont l'eau étoit tranſparente comme le criſtal, couloient ſous les arbres qui environnoient la clairiere, l'un au côté droit de la tente, & l'autre au côté gauche, à la diſtance d'environ cent verges.“ Le doux murmure des ruiſſeaux éloignés, le chant des oiſeaux perchés ſur les myrtes, l'odeur ſuave que répandoient partout les arbres aromatiques, tout augmentoit les attraits de cette île fortunée.

Suivant la relation récente du Pérou qu'a publiée Bayer, *) ce pays ne renferme pas ſeulement des champs fertiles, des arbres fruitiers & des fleurs d'une excellente eſpece, mais encore de jolies métairies & maiſons de campagne, qui ſont répandues ça & là. Les côtes du Pérou, & la contrée d'alentour offrent le plus charmant ſéjour, dont le climat ſalubre & modéré fait un vrai paradis. Le grand froid & la chaleur accablante étant également inconnus ici, il y regne un printems continuel ſans aucun change-

*) Voyage au Perou pendant les années 1750-1770, publié en Allemand en 1776.

changement de temps. On n'apperçoit jamais d'épais & ſombres nuages, & les rayons du ſoleil ne ſont interceptés que par un brouillard rafraîchiſſant & agréable, qui invite les habitants à la promenade. On ignore dans ces provinces ce que c'eſt que le tonnere, les éclairs & les averſes. Le jour eſt égal à la nuit pendant toute l'année. La terre eſt abbreuvée par la roſée du matin & par quantité de ruiſſeaux qui coulent en gazouillant dans les campagnes & les prairies, & paſſent ſous des arbres & entre des jardins qui rapportent aux habitants en toute ſaiſon, une abondance des meilleurs fruits & des plus belles fleurs.

Les Colonies Angloiſes dans l'Amérique Septentrionale ſont riches en beautés naturelles, en montagnes, en forêts, en rivieres limpides, & en ſuperbes caſcades, & l'on y rencontre par-tout, principalement aux bords des eaux, les maiſons de campagne les plus charmantes. Les habitants des rives du Shenando, riviere d'une beauté romanesque, & qui coule dans les contrées fertiles de la Virginie, menent au rapport de Burnaby, *) la vie la plus heureuſe. Loin du tumulte du monde ils habitent le climat le plus doux, & le ſol le plus abondant qu'on puiſſe imaginer. Le payſage qui les environne eſt composé de points de vue ſuperbes, & d'ombrages touffus, de hautes montagnes, & de rivieres transparentes, de caſcades, de riches vallons & de majeſtueuſes forêts. Sujets à peu de maladies, ils ſont la plûpart robuſtes & bien-faits, & jouiſſent d'une entiere liberté. Ils ne manquent jamais de rien & n'ont que peu de vices. Dans l'ignorance de notre luxe, ils ne s'affligent pas d'en être privés; mais ils poſſedent ce que bien des princes troqueroient contre la moitié de leurs états — la ſanté, le contentement de l'eſprit & la paix de l'ame.

Enfans favoriſés de la nature, les habitants de la fameuſe île d'Otaheite dans la mer du Sud vivoient auſſi dans un vrai paradis lorsqu'ils furent ſucceſſi-

*) Voyés la deſcription qu'il a publiée en Anglois de ſes voyages dans les Colonies Angloiſes de l'Amérique Septentrionale.

ſucceſſivement viſités il y a quelques années par Mrs. Wallis, *) Bougainville **) & Cook. ***) Les montagnes varient „à chaque pas les points de vue & préſentent de riants payſages couverts des plus riches productions de la nature, avec ce deſordre dont l'art ne ſut jamais imiter l'agrément. De là ſortent une infinité de petites rivieres qui fertiliſent le pays, & ne ſervent pas moins à la commodité des habitants qu'à l'ornement des campagnes. Tout le plat pays, depuis les bords de la mer jusqu'aux montagnes eſt conſacré aux arbres fruitiers ſous lesquels — ſont bâties les maiſons des Taitiens; — on croit être dans les champs Elyſées.“ Leurs maiſons iſolées ſont répandues dans des bosquets & ſous de petites plantations de platanes ou de bananiers. En ſortant de ſa maiſon l'habitant ſe trouve d'abord à l'ombrage fraix & épais de ces arbres. Les bocages ne ſont point embaraſſés de buiſſons; l'air pur circule librement partout, & l'on voit de tout côté des ſentiers qui ſerpentent d'une maiſon à l'autre. Rien ne doit plus faire plaiſir dans un pays ſi chaud que ces ombrages & ces ſentiers. „Les terreins ſont fermés de hayes, & forment un coup d'œil agréable; le fruit-à-pain & les pommiers ſont allignés ſur le penchant des collines, & les cocotiers & les bananiers, qui demandent plus d'humidité, dans la plaine.“ La terre produit d'elle-même une multitude de fruits excellents. „Au deſſous des arbres & ſur les collines il y a de très-bonne herbe,“ mais point de broſſailles ſauvages. „On a creuſé des canaux pour conduire l'eau dans les jardins & les plantations d'arbres fruitiers. — Tous les endroits qui étoient plantés & cultivés, avoient de grandes

*) Rélation des voyages entrepris par ordre de Sa Majeſté Brit. actuellement regnante, pour faire des découvertes dans l'hémiſphere Méridional &c. rédigée d'après les journaux tenus par les différents commandants & les papiers de Mr. Banks. Par J. Hawkesworth, Docteur en droit &c. &c. Traduite de l'Anglois. 4 Volumes in 4. Paris 1774. Tome II.

**) Voyage autour du monde par la frégate du Roi, la Boudeuſe, & la flûte l'étoile &c. 2 Volumes in 8. à Paris 1772. 2de Edition. Tome II. Chap. 3.

***) Rélation des voyages &c. par Haw-

grandes marques de fertilité, quoiqu'il y eut quelques parties dans le milieu qui paroiſſoient ſtériles.“ *)

Un phénomene plus étonnant ſont les plantations que découvrit Mr. Cook chez des nations ſauvages dans ſes nouveaux voyages: ces plantations s'approchoient en pluſieurs points de la maniere Angloiſe, dont certainement ces peuples n'avoient jamais entendu parler. Cette reſſemblance ſe trouva ſur-tout dans l'ile de Middelbourg. **) On voyoit des maiſons d'une jolie apparence, à côté desquelles étoient plantés des arbres touffus dont les fleurs répandoient une odeur délicieuſe. „Les collines étoient ornées de petits groupes d'arbres répandus ça & là, à quelque diſtance; & l'eſpace intermédiaire paroiſſoit couvert d'herbages, comme la plûpart des cantons d'Angleterre. Une haie de roſeaux diagonalement entrelacés, & d'une jolie forme, environnoient les deux côtés de la prairie. — Nous nous ſeparâmes afin d'examiner ce beau pays, & à chaque pas nous eûmes lieu d'être enchantés de nos découvertes. Les portes étoient diſpoſées de maniere qu'elles ſe fermoient d'elles-mêmes; les enclos étoient couverts de ronces & ſur-tout de lianes, qui avoient des fleurs d'un bleu de ciel.“ Enſuite Mr. Forſter apperçut un vaſte jardin rempli de ſchaddeks, de cocotiers fort élevés, de bananiers & de quelques arbres à pain. Un ſentier menoit à travers ce jardin à l'habitation entourée de buiſſons fleuris dont l'odeur parfumoit l'air. „Nous traverſâmes ainſi plus de dix plantations, ou jardins ſéparés par des enclos. — A l'extrêmité des jardins nous trouvions communément une maiſon.“ — Un autre „ſentier débouchoit au milieu d'une belle plaine d'une grande étendue,

Hawkesworth &c. &c. Tome II. Rélation particuliere de Mr. Cook.

*) Rélation des voyages &c. par Hawkesworth, Tome II. Chap. 7. de la rélation de Mr. Wallis.

**) Voyage dans l'hémiſphere auſtral & autour du monde, fait ſur les vaiſſeaux du Roi, l'Aventure & la Réſolution en 1772-1775, écrit par Jaques Cook, Commandant de la Réſolution, dans lequel on a inſeré la rélation du Capitaine Furneaux, & celle de M. M. Forſter. Traduit de l'Anglois &c. &c. Paris 1778. 4 Volumes in 4. Tome II. Chap. 1.

due, & couverte de riches pâturages: il y avoit à l'autre extrêmité une promenade délicieuſe, d'environ un mille de long, formée de quatre rangs de cocotiers, qui aboutiſſoient à un nouveau ſentier entre des plantations fort régulieres, environnées de ſchaddecks &c. Ce ſentier conduiſoit, par une vallée cultivée, à un endroit où pluſieurs chemins ſe croiſoient. Nous découvrions là une jolie prairie, revêtue d'un verd gazon très-fin, & entourée de toutes parts de grands arbres touffus. — Nous reſpirions un air délicieux, & embaumé de parfums exquis; la briſe de la mer jouoit avec nos cheveux & nos vêtemens, & nous rafraîchiſſoit; une foule d'oiſeaux gazouilloient de tous côtés, & les colombes amoureuſes produiſoient au fond du bocage des gémiſſements harmonieux. — Ce lieu fertile & ſolitaire nous donna l'idée des bosquets enchantés ſur lesquels les Romaniers répandent toutes les beautés imaginables. Il ne ſeroit pas poſſible de trouver en effet un coin de terre plus favorable à la retraite, s'il y avoit une fontaine limpide ou un riſſeau; mais malheureuſement l'eau eſt la ſeule choſe qui manque à cette île agréable. Je découvris à notre gauche une promenade couverte, qui menoit à une autre prairie, au fond de laquelle nous apperçûmes une petite montagne & deux huttes par deſſus. — Marchant un peu plus loin nous vîmes des plantations auſſi agréablement diſpoſées & des maiſons de la même eſpece."

La deſcription que fait le même voyageur de l'île de Rotterdam *) n'eſt pas moins remarquable. „Des plantes variées étoient répandues ſur le terrein avec profuſion, & les plantations de toute eſpece faiſoient de cette île un charmant jardin. Le terrain, qui n'étoit pas parfaitement de niveau, s'élevoit en pluſieurs petits mondrains, environnés de haies & de buiſſons, formant une très-agréable perſpective. Le chemin, que nous ſuivimes, paſſoit quelquefois ſous de longues allées d'arbres élevés, plantés à des diſtances conſidérables les uns des autres, & dans l'intervalle, la plus riche verdure tapiſſoit le terrein: d'autre fois, un berceau touffu d'arbuſtes odorans ſe prolongeoit ſur nos têtes & nous cachoit entierement le ſoleil:" on appercevoit ça & là un mêlange de plantations & de terres en

*) Même ouvrage Tome III. Livre III. Chap. 2.

en friche. L'abondance d'eau douce & la fertilité du ſol paroiſſent la cauſe qu'on trouve ici une foule d'arbres à pain, de ſchaddecks, & de végétaux de toute eſpece. „Les longues allées d'arbres fruitiers & la délicieuſe verdure qui eſt au deſſous, pourroit ſe comparer aux plus charmantes retraites de l'île de Middelbourg. Les berceaux touffus qui couvrent les chemins, étalent de belles fleurs qui embaument l'air de parfums. Les ſites multipliés, que forment les petites élevations & les différens grouppes des maiſons & des arbres contribuent encore à l'ornement de cette terre."

On pourroit encore, en parcourant bien des lieux écartés, bien des îles lointaines, trouver l'homme occupé à cultiver ſon jardin. Mais après avoir jetté un coup d'œil ſur les principales contrées de la terre remarquables par leurs jardins, nous ne trouverions ſans doute que de l'uniformité ou de la diſette. Car les jardins même prouvent combien l'homme ſait profiter de la commodité qu'offre l'imitation. — L'Européen a tranſporté ſon goût dans bien des coins des autres parties du monde. L'Inde a dans ſes plus belles contrées des jardins parfaitement ſemblables aux nôtres, aux arbres & aux végétaux près.

En d'autres climats la nature s'offre en vain au mortel ſtupide. Elle fait ſortir à ſes yeux du ſein de la terre fertile, des fleurs, des plantes aromatiques, des arbres agréables: elle fait ruiſſeler des ſources à ſes pieds, & étend au deſſus de ſa tête des ombrages touffus, ſans qu'il ſache profiter de ces douces invitations.

Believe the Muſe, thro' this terreſtrial vaſt
The ſeeds of grace are ſown, profuſely ſown,
E'vn where we leaſt may hope: the deſert hills
Will hear the call of art; the vallies dark
Obey her juſt beheſts, and ſmile with charms
Congenial to the ſoil, and all its own.
For tell me, where's the deſert? there alone
Where man reſides not; or, if chance reſides,
He is not there the man his maker form'd,
Induſtrious man, by heav'n's firſt law ordain'd
To earn his food by labour. In the waſte

Place thou that man with his primæval arms,
His plough-fhare, and his fpade; nor fhalt thou long
Impatient wait a change: the wafte fhall fmile
With yellow harveft; what was barren heath
Shall foon be verdant mead. *) — MASON.

SECONDE



*) C'eft à dire: Crois la Mufe; les germes des bienfaits font répandus partout dans cette vafte terre, & avec profufion là même où l'on oferoit le moins s'en flatter: les défertes collines obéïront aux ordres de l'art; les fombres vallées, fe foumettant à fes juftes loix, s'embelliront de tous leurs charmes. Car réponds, où eft le défert? Là où l'homme n'habite pas; du moins où n'habite pas l'homme tel qu'il fortit des mains de fon créateur, l'homme induftrieux dont la premiere loi fut d'obtenir fes aliments à force de travaux. Place celui-ci dans le défert: donne lui fes armes primitives, fa bêche & fa charrue. Le changement ne fe fera pas attendre long-temps à ton impatience: bientôt la campagne inculte fe couvrira de moiffons jauniffantes; bientôt la fterile bruyere fe changera en verdoyante prairie.

SECONDE SECTION.

Recherches ſur le goût ancien & moderne en fait de jardins.

Il ne faut pas un œil bien clairvoyant pour appercevoir dès la premiere fois qu'on obſerve les jardins d'Europe, que le goût ou le ſtyle qui y regne eſt par-tout le même. Beaucoup de petiteſſe & d'uniformité, des objets naturels ou artificiels, toujours compaſſés d'une maniere également exacte & guindée, & arrangés ſymmétriquement, une ſurabondance d'ornements arbitraires, voilà l'eſſence & le caractere des jardins qu'on a vus jusqu'ici d'un bout de l'Europe à l'autre. Les babioles multipliées & la pénible défiguration des choſes ſont plus accidentelles; au moins ne les trouve-t-on pas par-tout en auſſi grande quantité.

I.

Origine de l'ancien goût.

On a prétendu que ce ſtyle petit, uniforme, régulier & ſymmétrique qui domine dans les jardins & que l'on comprend ſous le nom de ſtyle ancien, ſymmétrique, ou françois, étoit réellement une imitation de celui qui régnoit dans les jardins des anciens, & par conſéquent irrépréhenſible: propoſition qui contient deux fauſſetés.

Quelque négligents qu'ayent été les écrivains du moyen âge à nous conſerver des notions touchant l'art des jardins, on ſait cependant que le goût ou ſtyle dont nous parlons ne s'eſt guere manifeſté avant le tems de le Noſtre. — Les ſiecles précédents étoient moins favorables à la conſtruction des jardins d'agrément, & en ſuppoſant qu'on pût accorder ce nom à ceux qui exiſtoient alors, il y régnoit par-tout une confuſion ſauvage, bien éloignée d'une régularité exacte. On ſe bornoit à cultiver des plantes utiles, à ſe procurer de l'eau & de l'ombrage, & à entretenir la propreté néceſſaire. Auroit-on pu prendre dès lors pour modele ces jardins des

anciens

anciens, qu'après tant de recherches & de commentaires nous ne connoiſſons pas même aſſez aujourd'hui pour en donner une idée préciſe? Et quand même le goût actuel en fait de jardins ſe ſeroit effectivement formé ſur celui des Romains, cela prouve-t-il que ce dernier ſoit bon & ne puiſſe être perfectionné? En combien de beaux arts ne différons nous pas, ne nous ſommes-nous pas écartés volontairement des anciens, ne les avons-nous pas même ſurpaſſés? Pline le jeune *) avoit, il eſt vrai, placé dans ſon jardin des colifichets de buis; mais cela merite-t-il des louanges? C'eſt un préjugé bien ſingulier que celui qui nous porte à évoquer les ombres de l'antiquité pour rendre reſpectable la diſpoſition de nos jardins.

Il eſt inutile d'avoir recours à de fauſſes conjectures & à des détours peu naturels, lorsqu'on eſt près de la vérité & qu'on y peut parvenir par le droit chemin. Puisqu'il ſe fit au temps de le Noſtre une révolution presque générale dans les jardins, il n'eſt pas néceſſaire d'en aller chercher les cauſes au loin.

Le Noſtre vint dans un ſiecle où les arts & les ſciences, réveillés pour ainſi dire par les fortes ſecouſſes, que leur donnoient les génies d'alors, ſe hâtoient de reprendre leur éclat. Il travailloit pour un Monarque qui fixoit l'attention de toute l'Europe. Il conſtruiſit des jardins d'une régularité & d'une pompe inconnues par-tout jusqu'alors. Il plaça de ces jardins dans pluſieurs contrées, en ſurmontant quelquefois à force de fraix la nature opiniâtre qui ſe refuſoit à ſes deſirs. Il exerça ſon art tant en France qu'en Italie presque pendant toute la derniere moitié du ſiecle précédent. La célébrité générale de l'eſprit françois contribua à augmenter celle de ces jardins. On ne connoiſſoit alors rien de beau que ce que produiſoit la France: la plus grande partie de l'Europe en avoit adopté le bel eſprit, les ſciences & les mœurs. On vit ces jardins, & l'on fut frappé d'admi-

*) En voici un exemple des plus choquants: *Alibi ipſa buxus interuenit in formas mille deſcripta, litteris interdum, quae modo nomen domini dicunt, modo artificis. Lib. 5. Epiſt. 6.*

d'admiration parce qu'on n'avoit encore jamais vu rien de ſemblable. Les voyageurs retournés chez eux confirmoient par leurs récits les rélations que les actifs écrivains de la nation répandoient par-tout. Ainſi le goût françois devint dominant; & peut-on s'en étonner? On le trouve répandu en Italie, en Hollande, en Eſpagne, en Allemagne, dans le Nord, même anciennement en Angleterre. *) Presque en tout lieu il a transformé les jardins en un aſſemblage de berceaux, les ſentiers en avenues, les bosquets en murs avec des colonnes, des voûtes, des arcades & des fenêtres, en cabinets, en ſallons propres aux repas, & à la danſe, & en théatres, les arbres épars en pyramides, en obéliſques, ou en d'autres figures étranges: presque en tout lieu il a introduit une ſymmétrie des plus exactes, & une régularité des plus minucieuſes, & qui ne manquent jamais de placer un berceau vis à vis d'un berceau, une ſtatue vis à vis d'une ſtatue, un parterre de fleurs vis à vis d'un parterre de fleurs, un jet d'eau vis à vis d'un jet d'eau, & étouffent la liberté, la variété & ce beau déſordre qui plait tant. Un quarré parfait, une plaine toute unie, ſouvent obtenue par force en applaniſſant avec peine les éminences naturelles, une large avenue au milieu, a côté une haïe ou une allée droites, & ſouvent taillées en figures burlesques, aux coins des pavillons peints en rouge, des parterres couverts de pierres bigarrées & de verre, puis les armes du très-noble propriétaire deſſinées en buis ou avec des morceaux de porcelaine, des monſtres terreſtres vomiſſant de l'eau, des hommes ſauvages qui la lancent par la poitrine, un peuple entier de marionettes depuis Jupiter le tonnant jusqu'au Satyre chevre-pieds, caractériſoient à peu près le goût qui pendant une longue ſuite d'années avoit chaſſé la nature de ſon vrai domaine que devoit embellir ſa préſence, & qui à force de ſymmétrie & de ridicules raffinements excédoit tout le monde. Les colifichets

*) Délices de la Grande Bretagne &c. par Beeverell. Leide 1707. Tome V. où l'on trouve une quantité de plans & de deſſeins d'anciens jardins Anglois. Le Tome 3 du Vitruvius Britannicus, fol. 1731. contient auſſi pluſieurs plans de jardins dans l'ancien ſtyle.

chets dont on inonda les jardins ne faisoient pas précisément partie du goût françois, mais ils en étoient une suite naturelle. On ne pouvoit guere mettre à l'entrée des jardins une inscription plus convenable que celle-ci:

En vérité ce jardin est charmant!
Vous y verrés & bustes & cascades;
Déesses, Dieux, Satyres & Nayades,
Et dans les flots des Nymphes se baignant:
Vous y verrez de l'or étincelant,
Présent des plus lointains rivages:
Vous y verrez vases & coquillages,
Un gazon ras joliment chantourné,
Et de débris de porcelaine orné;
De grands treillis d'élégante structure:
Vous y verrez — tout hormis la Nature. *)

Les mêmes causes qui avoient contribué à étendre ce goût, contribuerent aussi à le maintenir long-temps en honneur; mais elles ne furent pas les seules. Les propriétaires d'un rang peu considérable crurent pouvoir imiter les Princes: l'imitation multiplia les copies, & bientôt on commença à se persuader que ce qui étoit si généralement adopté n'avoit plus besoin de perfection. On prit pour principe fondamental qu'un jardin tenant de si près aux édifices étoit soumis aux regles de l'architecture, & que la régularité, la symmétrie & l'exactitude devoit régner dans l'un comme dans l'autre, en quoi l'on eut grand tort. Les architectes d'Italie, de France, & d'Allemagne, s'emparant de l'art des jardins comme étant de leur compétence, rendirent ce préjugé encore plus commun; ce qui étoit d'autant plus pernicieux qu'ils étoient presque les seuls écrivains qui traitassent de la construction des jardins. Cet art ne fut entre leurs mains que de l'architecture applatie sur le terrein. Les paysagistes ne se hasarderent pas à contredire ce goût; bien loin de là, lorsqu'ils avoient le choix libre, ils empruntoient leurs idées des jardins qui s'offroient à leurs yeux, & ou-

*) Ces vers sont imités de l'Allemand de Mr. Weisse.

& oublierent dans cette imitation de faire attention à leur vrai modele, la nature.



II.

Origine du goût moderne.

1.

Enfin s'éleva en fait de jardins un nouveau goût, le goût Anglois presqu'entierement opposé au François. Il est remarquable que cette révolution commença dans un pays où suivant l'aveu même de la nation, aucun des beaux-arts, la gravure en taille-douce exceptée, n'avoit fait des progrès. „Les beaux arts," dit Home, *) „sont encore bien éloignés de la perfection parmi nous; ils sont à la vérité en train de s'en approcher, mais hors l'art des jardins ils ne le font que lentement." Gray **) dit aussi: „la seule preuve que nous avons des talents naturels pour les arts d'agréments, c'est notre habileté à produire des jardins ou plutôt des contrées de plaisance." Il ajoute: „mais ce n'est pas là une petite gloire pour nous, les Italiens & les François n'en ayant non seulement jamais eu la moindre idée, mais n'y entendant même rien lorsqu'ils les voyent. Il est très-

*) Dans ses essais sur l'histoire de l'homme. I Volume, 5me Essai, 2de Section. Ouvrage originairement Anglois.

**) Dans ses poésies, ou plutôt ses lettres publiées par Mason. Cet ouvrage est Anglois.

très-sûr que nous n'avions que la nature pour modele. Cet art est né parmi nous; il n'y avoit rien de semblable alors en Europe, & les jardins Chinois nous étoient encore inconnus."

Il n'y a pas bien long-temps que dans les mêmes contrées où commença ce nouveau goût, les jardins étoient encore soumis à l'ancien. Addison *) se plaint de la trop grande élégance & délicatesse des jardins Anglois; il condamne ces arbres taillés en globes, en cones, en pyramides, & tous ces arbustes & buissons qui offrent des marques trop visibles que les ciseaux y ont passés.

Cependant, tandisque les écrivains des autres nations, ou se taisoient entiérement, ou recommandoient l'ancien style par occasion dans des ouvrages qui traitoient de l'architecture, les Bretons commençoient à développer peu à peu dans leurs écrits l'essence de l'art des jardins. Ici aussi l'aurore précéda le jour. François Bacon, **) ce génie universel qui voulut que la lumiere se fit dans les sciences, fut le premier qui répandit sur les jardins une clarté encore offusquée par les anciennes ténebres. Il exigeoit pour un bon jardin trente arpènts de terrein, & le divisoit en trois parties: une place gazonnée à l'entrée; une place pleine de buissons, ou le désert à la sortie; & le jardin proprement dit, situé au milieu, outre les promenades ménagées des deux côtés. A la premiere partie il destinoit quatre arpents; six à la seconde; quatre à chacune des allées de côté, & douze au jardin proprement dit. Des deux côtés de la place gazonnée il vouloit des allées couvertes, sous lesquelles on pût parvenir à l'ombre jusqu'au jardin. Les ornements & les desseins de diverses couleurs tracés par terre sous les fenêtres du bâtiment, ne sont suivant lui que des jeux d'enfants qu'on trouve aussi sur les tourtes. Il porte le même jugement des arbres taillés en différentes figures. Au lieu d'une plaine unie, il souhaite de voir s'élever au milieu du jardin un monticule agréable à la vue & surmonté d'un joli pavillon auquel on parviendroit par trois rangs de marches. Il bannit les étangs & les rivieres d'eau dormante, & veut qu'elle

*) Voyez le Spectateur, No. 414.

**) *Sermones fideles, ethici, politici &c. Lugd. Bat. 1644.*

qu'elle ſoit toujours courante. L'invention extraordinaire de faire s'élancer l'eau en l'air & les autres artifices n'augmentoient, à ſon avis, ni la pureté, ni la ſalubrité de l'air, ni l'agrément du jardin. Ce philoſophe continue: la place occupée par les buiſſons, qui fait la troiſieme partie du jardin, devroit être ſemblable à un déſert naturel. Par ci par là on pourroit y ménager des buiſſons de ronces odorantes, de chevre-feuille & de vigne ſauvage: mais le ſol devroit être couvert par-tout de violettes & ſur-tout de fraiſes & de primeveres, parce que ces plantes exhalent une odeur douce & viennent fort bien à l'ombre. Les bocages ne devroient point obſerver d'ordre régulier. Il faudroit planter les petites éminences d'alentour de fleurs variées & d'arbuſtes odoriférants. On entoureroit cette place d'allées à l'abri de l'humidité: ces allées fourniroient de l'ombrage à toutes les heures du jour, & dans la plûpart ſe trouveroient des arbres fruitiers de toute eſpece. Au bout du jardin on pourroit pratiquer de chaque côté de petites hauteurs d'où l'œil pût librement parcourir la campagne. Dans le jardin proprement dit les avenues ſeroient larges & garnies d'arbres fruitiers: on y pourroit auſſi ménager quelques pépinieres de ces arbres, & de jolis cabinets de verdure artificiels bien ordonnés & avec des bancs. Mais il ne faudroit pas trop entaſſer ces objets: le jardin proprement dit devant reſter libre & ouvert afin que l'air y circule ſans gêne. C'eſt dans les allées latérales qu'il faut chercher de l'ombre; le jardin n'eſt que pour les ſaiſons tempérées, le printems & l'automne, & pour les matinées & les ſoirées d'été. Des promenades prolongées ſur des collines & des éminences ſeroient très-agréables, ſi la nature les fourniſſoit. Toutes ces choſes ſomptueuſes, que les Princes amaſſent à ſi grands frais & avec ſi peu de jugement par le conſeil de leurs jardiniers, ne contribuent en rien à faire goûter un vrai plaiſir & à augmenter les attraits d'un jardin. — Quelque juſtes que ſoyent ces remarques & quelque bonnes que ſoyent les propoſitions de Bacon, elles ſont cependant entremêlées d'autres directement oppoſées au bon goût en fait de jardins: telle eſt la tyrannie de la mode, qu'elle ſubjugua même ce grand homme. Il approuve la forme quarrée; les arcades de bois, ſurmontées de tourelles qui retiennent des oiſeaux

en captivité, & ornées de figures dorées & de lames étroites de verre coloré; les colonnes & les hautes pyramides de bois, ménagées par ci par là, & entourées de cadres; les refervoirs quarrés de trente à quarante pieds & garnis de ftatues. Enfin, en déterminant un modele fixe, il limitoit la maniere ou le ftyle, ce qui s'accordoit auffi peu avec la variété naturelle des emplacements qu'avec la fertilité du génie créateur. Néanmoins Bacon ne fe borne pas à être le prophete qui annonce une fcience encore à naître, comme l'appelle Mafon; il fait plus que prédire, il commence à créer.

Cette même beauté champêtre, qui devroit toujours régner dans les jardins, fut enfuite défignée par Milton *) dans fa defcription du Paradis ou du jardin d'Eden, defcription qui eft un chef-d'œuvre.

„La nature avoit prodigué des beautés fans nombre fur les montagnes „& dans les vallées. Ses richeffes étoient répandues avec profufion dans „la campagne que le foleil échauffe librement de fes rayons, & dans ces „berceaux épais qu'un ombrage impénétrable rend fi gracieux pendant „l'ardeur du jour.

„Cette heureufe & champêtre habitation étoit admirablement variée „pour le plaifir des yeux. Là vous trouviez des bocages, dont les riches „arbres diftilloient la myrrhe odoriférante & des beaumes précieux: ici „vous en voyiez d'autres dont le fruit luifant & doré charmoit l'œil & le „goût. Toutes les merveilles que la fable attribue aux vergers des Hefpé„rides fe rencontroient réellement dans ce jardin de volupté.

„Entre les arbres paroiffoient des efpaces riants, des collines enchan„tées, & des troupeaux qui paiffoient l'herbe tendre. Ici un tertre couvert „de palmes, & la gorge fleurie d'une vallée coupée de ruiffeaux, expo„foient mille beautés, & c'eft là que la rofe étoit fans épines. Là des grot„tes fombres offroient des retraites fraîches tapiffées de vignes, qui s'em„preffoient de livrer leurs grappes de pourpre, & qui rampoient avec une „agréable fécondité.

„Les

*) Le Paradis perdu de Milton traduit de l'Anglois. Nouvelle Edition. Paris 1757. 2 Tomes in 8. Livre IV.

„Les ruiſſeaux tombant avec un doux murmure le long des collines, „ſe jettoient en divers canaux, ou ſe ramaſſoient en un baſſin dont la ſur„face préſentoit ſon miroir de criſtal à la verdure des rivages couronnés „de myrtes. Les oiſeaux formoient un chœur mélodieux, & les zéphirs „portant avec eux les parfums des champs & des bocages, murmuroient „entre les feuilles légérement agitées.“

Mais la voix de ce héraut du bon goût ne put pas encore diſſiper les préjugés enracinés de ſon ſiecle. Le Lord Temple parut, plutôt comme défenſeur de l'ancien ſtyle, que comme diſpoſé à parcourir le chemin tracé par le poëte. Il aſſure que jamais on n'eut en Angleterre autant de penchant pour les jardins de plaiſance que de ſon temps; que jamais on ne les entretint mieux; & qu'ils ne peuvent nulle part être auſſi beaux que dans ſa patrie. Mais autant ce qu'il dit, par rapport à la diſpoſition d'un verger & à la culture des arbres fruitiers qui croiſſent en Angleterre, eſt bon, autant ſes principes en fait de goût ſont mauvais. Il exige quatre choſes pour un jardin: des fruits, des fleurs, de l'ombre & des eaux. Auprès de la maiſon il veut un gazon bordé de fleurs de tout côté; au défaut de fleurs on pourroit remplir ce vuide de quelques jets d'eau & de ſtatues. La place ſuivante autour de la maiſon, devroit être toute découverte, & ſans autres arbres que ceux qu'on diſpoſe en eſpalier peu élevés. En ſuppoſant que cette place occupât la moitié du jardin, on pourroit remplir l'autre d'arbres fruitiers, ſi l'on n'aimoit mieux, pour avoir de l'ombrage, y planter un bosquet. Jusqu'ici tout eſt aſſez bien; ſupportable au moins, vu le goût du ſiecle. Mais enſuite le Lord veut un quarré parfait, parce que c'eſt la forme la plus agréable pour un jardin, & un ſol tout uni ou en pente très-douce. Il prend pour modele le parc de Moore, le plus beau, ſuivant lui, qu'il aít jamais vu en Angleterre ou ailleurs. Au milieu d'une terraſſe ſablée & environnée de lauriers étoit un grand cabinet. Trois eſcaliers de pierre ſpacieux, dont un au milieu & les deux autres aux côtés, menoient à un vaſte parterre. Les fontaines, les ſtatues, les arcades de pierre attenantes à des pavillons, les grottes ornées d'eaux jailliſſantes & de rocailles, ne manquoient pas ici. Voilà comment il faut conſtruire des jardins;

jardins; plus ils seront réguliers, plus ils seront beaux. — Une foible lueur perçoit cependant à travers ces préjugés. Il peut y avoir des jardins irréguliers, disoit Temple, qui n'en seront que plus beaux & plus agréables: il faut pour cet effet une situation avantageuse, & assez d'art & de travail pour donner à son irrégularité une forme capable de plaire. Il rejettoit encore les murs nuds, dont par une ancienne coutume on entouroit les jardins; il falloit les revêtir de verdure pour les empêcher de produire une mauvaise sensation. Temple en vint jusque là, mais pas plus loin.

Addison *) lui succéda, & par ses jugements mâles & son goût pour ainsi dire classique, il mena plus près de la perfection ce que Pope **) avoit tâché d'exécuter presque dans le même temps par la satyre qu'il manioit si bien. Dès lors commença une révolution remarquable dans l'art des jardins. Addison montra d'abord en quoi consistent les vrais plaisirs de l'imagination, & de là il déduisit des observations très-justes sur la mauvaise maniere qui dominoit alors par-tout. Il soutenoit que les ouvrages de l'art comparés à ceux de la nature sont toujours fort au dessous de ceux-ci; „qu'ils ne sauroient jamais rien avoir de cette vaste étendue ou de cette immensité, qui fournit un si agréable entretien à l'esprit du spectateur. L'un peut être aussi poli & aussi délicat que l'autre; mais il ne sera jamais ni si auguste ni si magnifique dans le dessein. Il y a quelque chose de plus hardi & qui sent plus la main d'un maître dans les traits grossiers & négligés de la nature, que dans les coups de pinceau les plus délicats & les embellissements de l'art. Les beautés du jardin ou du palais le plus superbe se trouvent renfermées dans un petit cercle: l'imagination les a bientôt parcourues, & demande quelque chose de plus pour se satisfaire; mais dans les vastes champs de la nature, l'œil se promene de tous côtés à son aise, & se repaît d'une infinie varieté d'images, sans être borné à un certain ordre.“ — Nous

*) No. 414 du Spectateur. Voyez la traduction françoise in 8, qui parut en 1736 à Amsterdam. Tome IV. 45 Discours.

**) Dans la 173 feuille du Surveillant, papier périodique, & dans sa lettre sur le mauvais goût addressée au Comte de Burlington.

Nous pouvons être aſſurés que nous ne trouvons agréables les ouvrages de l'art qu'autant qu'ils reſſemblent à ceux de la nature, parce qu'alors notre plaiſir naît non ſeulement de cette reſſemblance, mais encore de ce que le modele eſt parfait. En général „il y a dans la nature quelque choſe de plus grand & de plus auguſte que tout ce qui ſe voit dans les curioſités de l'art. Ainſi toutes les fois que nous la voyons imitée en quelque maniere, cela nous donne un plaiſir plus noble & plus relevé que celui que nous pouvons recevoir des ouvrages de l'art les plus fins & les plus exacts. — Une vaſte étendue de terrein couvert d'un agréable mêlange de bois & de caſcades, qui repréſentent par-tout une ſimplicité artificielle, nous charme plus que l'élégance ordinaire des jardins d'agrément. Pourquoi ne feroit-on pas d'un domaine entier une eſpece de jardin par de fréquentes plantations, qui tourneroient auſſi bien au profit, qu'au divertiſſement du propriétaire? Un marais couvert de ſaules, ou une montagne remplie de chênes, ſont un objet non ſeulement plus agréable à la vue, mais plus utile, que ſi on les abandonnoit à leur ſtérilité naturelle. Les champs couronnés d'épis forment une jolie perſpective, de ſorte que ſi les allées qu'on voit entre deux étoient un peu cultivées, ſi l'émail naturel des prairies étoit aidé par quelques petites additions de l'art, & ſi les haïes étoient ornées des arbres & des fleurs qui feroient propres au terroir, un homme pourroit faire un joli payſage de ſon domaine.“

Pour étayer encore mieux des principes ſi ſains, Addiſon donna dans la ſuite un petit mais très-joli tableau d'un jardin conforme à la nature; le voici:

„Autour de ma maiſon j'ai pluſieurs arpents de terre que j'appelle mon „jardin, & qu'un habile jardinier ne ſauroit comment nommer. C'eſt une „confuſion de potager & de parterre, de verger & de jardin à fleurs, telle„ment mêlés & entrelacés que ſi un étranger, n'ayant encore rien vu de „notre pays, étoit conduit à ſon arrivée dans mon jardin, il le prendroit „pour un ſimple déſert & pour une des places incultes de la contrée. Mes „fleurs croiſſent en pluſieurs endroits avec la plus luxurieuſe abondance. „Je ſuis ſi loin d'en préférer quelqu'une à cauſe de ſa rareté, que quand „j'en rencontre aux champs qui me plaiſent, je leur donne auſſitôt une

„place dans mon jardin. Pluſieurs grandes pieces de terre ſont émaillées „de mille couleurs différentes. — La ſeule méthode que j'obſerve c'eſt de „raſſembler en un même endroit les produits de la même ſaiſon, afin que „paroiſſant tous à la fois ils compoſent un tableau plus varié. Une ſem-„blable irrégularité regne dans mes plantations qui croiſſent avec toute la „liberté ſauvage de la nature. — Il eſt divertiſſant pour moi de me pro-„mener dans un labyrinthe que j'ai planté, & d'ignorer ſi le premier arbre „que je vais rencontrer eſt un pommier ou un chêne, un orme ou un poi-„rier. Mon potager a auſſi ſes endroits aſſignés, car — je ſuis d'opinion „qu'un potager eſt bien plus agréable à la vue qu'une orangerie, ou une „ſerre. J'aime à voir chaque choſe dans ſa perfection, & je me plais plus „à la vue & à l'odeur de mes carreaux de choux & de légumes & d'une „infinité d'herbes potageres qui pouſſent librement leur verdure, qu'à celle „de plantes exotiques délicates, entretenues par une chaleur artificielle ou „ſe fanant dans un climat & un ſol peu convenables. — Au haut de mon „jardin jaillit une fontaine qui va former un petit ruiſſeau; lequel ajoute „à l'agrément & à la fertilité de l'endroit. Je l'ai dirigé, de ſorte qu'il ſer-„pente au travers de preſque toutes mes plantations: — il coule, comme „il feroit en pleine campagne, entre des rives couvertes de violettes & de „primeveres, de ſauſſaye, & d'autres plantes qu'il paroît avoir fait pouſſer. „Comme mon jardin attire tous les oiſeaux de la campagne, en leur offrant „de l'eau, de l'ombrage, de la ſolitude & une retraite, je ne permets à per-„ſonne de détruire leurs nids en été, ou de les chaſſer des endroits qu'ils „fréquentent dans le temps des fruits. J'aime mieux mon jardin plein de „merles que de ceriſes, & donne volontiers mon fruit pour du chant. „Par ce moyen je jouis toujours de la muſique la plus parfaite de la ſaiſon, „& ſuis des plus contents en voyant le geai & la grive ſautiller dans mes „ſentiers, & traverſer en volant les petites clairieres & allées que je par-„cours. — Tous mes ouvrages ſont ruſtiques, comme la nature, & n'affe-„ctent point l'élégance délicate de l'art." *)

Des

*) Ce morceau eſt tiré du Spectateur No. 477. J'ai été obligé de le traduire

parce

Des éclairciſſements ſemblables à ceux qu'Addiſon donne ici ſur l'arrangement d'un jardin devoient non ſeulement être goûtés des lecteurs, mais encore exciter l'induſtrie; — auſſi commença-t-on à exécuter ces idées. Kent, homme d'un grand génie & d'un goût délicat, dont le nom paroît encore peu connu parmi nous, fut le premier artiſte qui rompit la glace au commencement de ce ſiecle. Il abandonna la régularité ordinaire, parce qu'il comprit combien elle fatiguoit & même dégoutoit à la longue. Il remarqua que la nature n'aime la ſymmétrie que dans les petits corps, & non dans les vaſtes pieces de terrein, & qu'elle répand dans ſes ouvrages les plus agréables de la variété & un beau déſordre. Il ſentit les impreſſions irréſiſtibles que produiſent ſur l'ame les objets grands & flatteurs de la nature quand leur diſpoſition eſt libre & hardie, & il comprit que ces impreſſions remuent & occupent bien plus que toutes celles que cauſent de petites conſtructions élégantes. Il choiſit la ligne courbe comme plus diverſifiée; donna aux ruiſſeaux & aux eaux un cours tortueux; tira parti des collines ſans les applanir; embellit les bocages naturels ſans les détruire; préféra le verd gazon à un ſol ſablé; ouvrit à l'œil une foule de lointains ſéduiſants; ennoblit des bosquets agréables en y plaçant des fabriques: en un mot Kent trouva l'art des jardins où il le cherchoit, dans la nature. Ses nouveaux deſſeins & ſes plans furent adoptés par le goût nationnal de ſes compatriotes avec une ſorte d'enthouſiaſme, & l'art des jardins Anglois ne pouvoit manquer de marcher rapidement vers la perfection, lorsqu'on l'eut mis ſur le bon chemin. Kent fut ſuivi d'autres artiſtes qui parcoururent la carriere qu'il avoit ouverte.

Bientôt parurent ſucceſſivement d'autres traités judicieux & étendus, conſacrés à l'art des jardins en particulier. *) Parmi les écrivains qui s'en

parce qu'on l'a omis dans la traduction du Spectateur; au moins l'ai-je cherché inutilement dans cette édition, & dans celle qui parut en 1768 à Amſterdam & Leipzig.

*) Outre les écrits déjà cités de Chambers, & outre ce que dit Home par occaſion dans ſes Eléments de critique (*Elements of Criticiſm*), on a dans ce genre:

The

ſont occupés, les plus diſtingués ſont Home dans ſes éléments de critique, & Whately dans ſes remarques ſur l'art moderne des jardins. Le premier n'en parla que par forme de digreſſion, & pour faire une application des principes qu'il poſe; il avoua lui-même qu'il ne vouloit rien moins qu'épuiſer cette matiere. Quoique pluſieurs de ſes propoſitions ſoyent neuves & judicieuſes, d'autres ſont trop minucieuſement compaſſées ſur ſes principes généraux pour que l'on puiſſe ſe fonder ſur lui avec confiance, comme l'ont prétendu quelques-uns. Whately conſidéra l'art des jardins ſous un point de vue plus vaſte; il le regarda comme l'art d'embellir des payſages entiers. Aucun de ſes compatriotes avant lui n'avoit examiné cet objet avec une pénétration auſſi vive, & dans une étendue auſſi hardie. Sa critique ſur le beau naturel eſt profonde; ſes principes ſont ſerrés & expliqués d'une maniere très-ſuivie. On pourroit les nommer la Métaphyſique des parcs. Mais la Métaphyſique ſeule nuit ſouvent au ſentiment, & il paroît qu'effectivement Whately a trop peu fait attention à celui-ci. De plus il eſt ſouvent non ſeulement obſcur, ce qui provient du trop grand uſage

The Works of Shenſtone, Eſqu. 8. Edimbourg, 1764; le ſecond Volume, pages 74-88.

The Riſe and Progreſs of the preſent Taſte in Planting Parks, Pleaſure-Grounds, Gardens &c. in a poetic Epiſtle 4. 1767.

Eſſay on Deſign in Gardening. 8. 1768.

Obſervations on modern Gardening, illuſtrated by deſcriptions. The fourth Edition. London 8. 1777. Cet ouvrage de Mr. Whately a été traduit en Allemand (à Leipzig 1771. 8.) & en François ſous le tître: l'Art de former les jardins modernes, ou l'art des jardins Anglois. Paris. 8. 1771. Le Traducteur y a joint une courte introduction ſur l'origine de l'art & la deſcription du parc de Stowe.

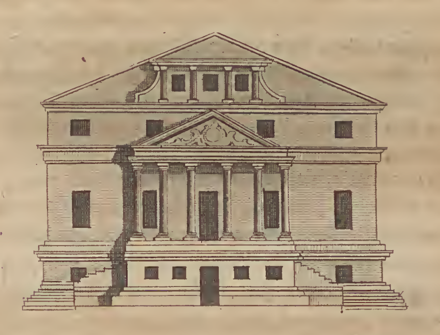
An Eſſay on the different natural Situations of Gardens. 4. London 1774.

Letters on the beauties of Hagley, Envill and the Leaſowes: with critical remarks and obſervations on the modern Taſte in Gardening, by Joſeph Heely, Eſqu. 8. 2 Vol. 1777.

Sans parler ici des poëmes qui renferment la deſcription de quelque parc. Maſon a commencé ſur l'art des jardins un beau poëme didactique qui eſt jusqu'ici le ſeul: il eſt intitulé:

The Engliſh Garden, London 4. 1772. 2de Edition. En 1773 il en parût une traduction Allemande. Le ſecond Livre de ce poëme a été publié à Londres en 1777.

uſage des termes tecniques, mais encore trop partial, car il ne s'occupe que des vaſtes parcs de ſa patrie; il ne puiſe ſes principes que là, & n'en fait l'application qu'à ces mêmes parcs. Et comme les préceptes répandus dans ſon ouvrage, ne ſont pas aſſez détachés du raiſonnement, l'artiſte n'y trouve pas pour la pratique les ſecours auxquels il s'attendoit ſans doute.



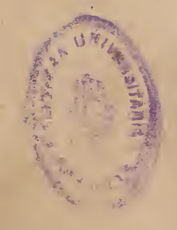
2.

Le célebre citoyen de Geneve fut le premier des écrivains françois qui s'éleva contre le mauvais goût des jardins. L'Eliſée, ou le verger de ſa Julie, *) étoit champêtre, négligé en quelque façon, & cependant plein d'attraits. Les remarques dont Rouſſeau parſeme ſa deſcription, partent d'un jugement ſi ſain, & d'un goût ſi délicat qu'elles auroient dû dès lors exciter l'attention, qui paroît n'avoir été réveillée en France que plus tard par la rénommée des jardins Anglois. Voici quelques uns des plus beaux traits de cette deſcription.

„Je me mis à parcourir avec extaſe ce verger ainſi métamorphoſé; „& ſi je ne trouvai point de plantes exotiques & de productions des Indes,

*) Julie ou la nouvelle Héloïſe. Partie IV. Lettre 40.

„je trouvai celles du pays disposées & réunies de maniere à produire un „effet plus riant & plus agréable. Le gazon verdoyant, épais, mais court „& serré, étoit mêlé de serpolet, de baume, de thin, de marjolaine, & „d'autres herbes odorantes. On y voyoit briller mille fleurs des champs, „parmi lesquelles l'œil en démêloit avec surprise quelques unes des jardins, „qui sembloient croître naturellement avec les autres. Je rencontrois de „tems en tems des touffes obscures, impénétrables aux rayons du soleil „comme dans la plus épaisse forêt; ces touffes étoient formées des arbres „du bois le plus fexible, dont on avoit fait recourber les branches, pendre „en terre & prendre racine, par un art semblable à ce que font naturelle-„ment les mangles en Amérique. Dans des lieux plus découverts, je „voyois ça & là sans ordre & sans symmétrie des broussailles de roses, de „framboisiers, de groseilles, des fourrés de lilac, de noisettier, de sureau, „de seringa, de genêt, de trifolium, qui paroient la terre en lui donnant „l'air d'être en friche. Je suivois des allées tortueuses & irrégulieres bor-„dées de ces bocages fleuris, & couvertes de mille guirlandes de houblon, „de liseron, de couleuvrée, de clématite, & d'autres plantes de cette espece „parmi lesquelles le chevrefeuil & le jasmin daignoient se confondre. „Ces guirlandes sembloient jettées négligemment d'un arbre à l'autre, „comme j'en avois remarqué quelquefois dans les forêts, & formoient sur „nous des especes de draperies qui nous garantissoient du soleil, tandisque „nous avions sous nos pieds un marcher doux, commode, & sec sur une „mousse fine sans sable, sans herbe, & sans rejettons raboteux. Alors „seulement je découvris, non sans surprise, que ces ombrages verds & „touffus qui m'en avoient tant imposé de loin, n'étoient formés que de ces „plantes rampantes & parasites qui, guidées le long des arbres, environ-„noient leurs têtes du plus épais feuillage & leurs pieds d'ombre & de „fraîcheur. J'observai même qu'au moyen d'une industrie assez simple „on avoit fait prendre racine sur les troncs des arbres à plusieurs de ces „plantes, de sorte qu'elles s'étendoient davantage en faisant moins de „chemin.



„Toutes.

„Toutes ces petites routes étoient bordées & traverſées d'une eau „limpide & claire, tantôt circulant parmi l'herbe & les fleurs en filets presque imperceptibles, tantôt en plus grands ruiſſeaux courans ſur un gra„vier pur & marqueté qui rendoit l'eau plus brillante. On voyoit des „ſources bouillonner & ſortir de la terre, & quelquefois des canaux plus „profonds dans lesquels l'eau calme & paiſible réfléchiſſoit à l'œil les ob„jets. Je comprends à préſent tout le reſte, dis-je à Julie; mais ces eaux „que je vois de toutes parts — elles viennent de là, reprit-elle en me „montrant le côté où étoit la terraſſe de ſon jardin. C'eſt ce même ruiſ„ſeau qui fournit à grands frais dans le parterre un jet d'eau dont perſonne „ne ſe ſoucie. Mr. de Wolmar ne veut pas le détruire, par reſpect pour „mon pere qui l'a fait faire; mais avec quel plaiſir nous venons tous les „jours voir courir dans ce verger cette eau dont nous n'approchons guére „au jardin! Le jet-d'eau joue pour les étrangers, le ruiſſeau coule ici „pour nous.

„Je vis alors qu'il n'avoit été queſtion que de faire ſerpenter ces eaux „avec économie, en les diviſant & réuniſſant à propos, en épargnant la „pente le plus qu'il étoit poſſible, pour prolonger le circuit & ſe ménager „le murmure de quelques petites chûtes. Une couche de glaiſe, couverte „d'un pouce de gravier du lac & parſemée de coquillages, formoit le lit des „ruiſſeaux. Ces mêmes ruiſſeaux courant par intervalles ſous quelques „larges tuiles recouvertes de terre & de gazon au niveau du ſol formoient „à leur iſſue autant de ſources artificielles. Quelques filets s'en élevoient „par des ſiphons ſur des lieux rabotteux & bouillonnoient en retombant. „Enfin la terre ainſi rafraîchie & humectée donnoit ſans ceſſe de nouvelles „fleurs & entretenoit l'herbe toujours verdoyante & belle. — Tout eſt „verdoyant, frais, vigoureux, & la main du jardinier ne ſe montre point. — „On fait ſemer du foin ſur tous les endroits labourés, & l'herbe cache „bientôt les veſtiges du travail; on fait couvrir l'hiver de quelques couches „d'engrais les lieux maigres & arides; l'engrais mange la mouſſe, ranime „l'herbe & les plantes; les arbres eux-mêmes ne s'en trouvent pas plus „mal, & l'été il n'y paroît plus. — Ces deux côtés étoient fermés par des

„murs;

„murs; les murs ont été masqués, non par des eſpaliers, mais par d'épais „arbriſſeaux qui font prendre les bornes du lieu pour le commencement „d'un bois. Des deux autres côtés regnent de fortes haies vives, bien „garnies d'érable, d'aubépine, de houx, de troësne & d'autres arbriſſeaux „mêlangés qui leur ôtent l'apparence de haies & leur donnent celle d'un „taillis. Vous ne voyez rien d'aligné, rien de nivellé; jamais le cordeau „n'entra dans ce lieu; la nature ne plante rien au cordeau; les ſinuoſités „dans leur feinte irrégularité ſont ménagées avec art pour prolonger la „promenade, cacher les bords de l'île, & en aggrandir l'étendue apparen- „te, ſans faire des détours incommodes & trop fréquents.“

Après cette deſcription Rouſſeau fait une petite digreſſion, où il parle de l'ancienne maniere françoiſe, & critique amérement ſes arbres ordinairement défigurés, ſa ſymmétrie outrée & ſes ornements ennuyeux. „On „croiroit,“ dit-il en note, „on croiroit que la nature eſt faite en France „autrement que dans tout le reſte du monde, tant on y prend ſoin de la „défigurer. Les parcs n'y ſont plantés que de longues perches; ce ſont „des forêts de mâts ou de mays, & l'on s'y promene au milieu des bois „ſans trouver d'ombre. — On fait un très-beau lieu dans lequel on n'ira „gueres, & dont on ſortira toujours avec empreſſement pour aller cher- „cher la campagne: un lieu triſte où l'on ne ſe promenera point, mais par „où l'on paſſera pour s'aller promener. — L'erreur des prétendus gens de „goût eſt de vouloir de l'art par-tout, & de n'être jamais contens que l'art „ne paroiſſe; au lieu que c'eſt à le cacher que conſiſte le véritable goût; „ſur-tout quand il eſt queſtion des ouvrages de la nature. — Que fera „donc l'homme de goût qui vit pour vivre, qui ſait jouir de lui-même, qui „cherche les plaiſirs vrais & ſimples, & qui veut ſe faire une promenade „à la porte de ſa maiſon? Il la fera ſi commode & ſi agréable qu'il s'y „puiſſe plaire à toutes les heures de la journée, & pourtant ſi ſimple & ſi „naturelle qu'il ſemble n'avoir rien fait. Il raſſemblera l'eau, la verdure, „l'ombre & la fraîcheur; car la nature auſſi raſſemble toutes ces choſes. „Il ne donnera à rien de la ſymmétrie; elle eſt ennemie de la nature & de „la variété.“

Malgré

Malgré cet exemple & ces exhortations, le bon goût recommandé par un écrivain ſi célebre ne paroît pas avoir fait de grands progrès. La révolution ſubite, cauſée quelque temps après par la manie d'imiter, ne pouvoit apparemment pas être une ſuite de la réflexion. Quelques écrivains mêmes qui cherchoient le bon chemin s'en écartoient de temps en temps. Ceſſieres tenta un poëme didactique. *) Long-temps avant lui Rapin **) & Vanieres ***) avoient tenté quelque choſe de ſemblable; mais ils s'étoient arrêtés à l'utile, au jardinage économique, & à l'économie morale, ſans paſſer jusqu'aux jardins d'agréments, ſans s'élever au deſſus du goût du temps dans le peu d'endroits qui pouvoient les regarder. Ceſſieres voulut mettre à profit la partie d'agrément que ſes prédéceſſeurs lui avoient abandonnée. Il entra dans ſa carriere accompagné du bon goût, mais non de l'imagination hardie & brûlante d'un Maſon, peut-être auſſi avec une modeſtie trop craintive. Quelquefois il rencontra la bonne route; quelquefois il s'éleva & avec raiſon contre la mauvaiſe maniere qui s'offroit à ſes yeux; & cependant ſes ſcenes ont quelque choſe de meſquin, parce qu'il tiroit ſon modele idéal des jardins de ſa patrie. Les diſpoſitions ordinaires, & ſur-tout les lits de fleurs plaiſoient à ſa Muſe, qui ne paroît pas avoir eu aſſez de force pour atteindre jusqu'aux beautés champêtres plus relevées.

Mais depuis quelques années, que les rélations & les deſcriptions des nouveaux parcs anglois ſont plus répandues, & que l'ouvrage connu de Whately ſur cette matiere a été traduit en françois, ce peuple commence à faire lui-même des recherches ſur le bon goût en fait de jardins. Cette attention de la part des écrivains méritoit d'être applaudie; car à peine la plus grande partie de la nation connut la nouvelle maniere, qu'elle donna dans l'excès & s'abandonna tellement à l'imitation outrée des jardins anglois que l'on ſe plaignit hautement de cette Anglomanie, comme l'on nom-

*) Les jardins d'ornement ou les Géorgiques françoiſes. Nouveau poëme en quatre chants. Paris 1758. par M. George de Ceſſieres. 8.

) *Horti.* *) *Praedium ruſticum.*

nommoit alors cette paſſion déréglée. Watelet, *) artiſte & poëte d'un rang diſtingué, fut le premier écrivain qui dans un ouvrage fait exprès ſoumit les jardins aux regles du bon ſens & du goût. Ses principes ſont le reſultat d'un examen qui, quoique réfléchi, n'eſt point dénué des attraits d'une imagination brillante. Pénétré des maximes & des effets de la peinture, il fit autant que cela ſe pouvoit l'application des regles de cet art à celui des jardins; & cette application fut plus heureuſe que celle des architectes lorsqu'ils tranſporterent autrefois la ſymmétrie de leurs édifices dans les jardins. L'ordre dans lequel il expoſe ſes principes eſt un peu découſu il eſt vrai, mais naturel. L'art dont il s'occupoit n'ayant encore jamais été traité ſcientifiquement, paroiſſant même à peine aſſez mûr pour ſe transformer en ſcience, il trouva peut-être plus commode de donner ſur ſes différentes parties des principes détachés & accompagnés d'éclairciſſements, & de reveiller en même temps l'eſprit & le cœur de ſes compatriotes. Le prix de ſon traité eſt encore rehauſſé par une maniere vive & ſentie d'enviſager les objets, & par un ſtyle délicat & pittoreſque.

A Watelet ſuccéderent bientôt deux autres écrivains **) qui parlerent des jardins avec beaucoup de jugement, de ſavoir & d'agrément. Leurs écrits portent en général le ſceau de la vérité & du bon goût, quoique l'on ne puiſſe ſouſcrire à tous leurs jugements & à toutes leurs demandes, & ſe diſtinguerent toujours d'une maniere très-particuliere parmi ceux qu'on peut avoir publiés dans le même temps, ou qu'on publiera encore. — Les trois ouvrages dont nous venons de parler ſont ſeuls ſuffiſants pour appaiſer le Génie des jardins offenſé des anciens affronts qu'il reçut en France, pour corriger le goût de la nation, & pour impoſer ſilence aux

*) Eſſai ſur les jardins par Mr. Watelet de l'Académie françoiſe, & Honoraire de l'Académie Royale de peinture & de ſculpture. 8. Paris 1774. Il en parût une traduction Allemande à Leipzig in 8. 1776.

**) Théorie des jardins. 8. Paris 1776. De la compoſition des payſages ou des moyens d'embellir la nature autour des habitations en joignant l'agréable à l'utile. Par R. L. Gerardin, Meſtre de Camp de Dragons, Chevalier de l'Ordre Royal & militaire de S. Louis, Vicomte d'Erenenevìlle. Geneve & ſe trouve à Paris 1777. 8.

aux adorateurs de l'ancien ſtyle qui ſont encore quelques efforts ſourds en ſa faveur.



3.

Tandis qu'en Allemagne auſſi les maîtres d'architecture continuoient à favoriſer la ſymmétrie introduite dans les jardins, aucun d'entre ceux de nos écrivains élégants qui commençoient à s'échauffer pour les beaux-arts, ne penſoit à l'art des jardins; à peine même daignoit-on lui accorder une place parmi ſes freres. Entre tant de nos bons poëtes qui ſe plaiſoient à chanter ſi ſouvent les beautés de la nature, presque pas un ne ſongeoit à les ramener dans nos jardins. Geſsner *) fut à peu près le ſeul qui fit quelque effort inſtructif. Son chaſſeur Eſchine, qui par reconnoiſſance invite le jeune berger Menalque à ſe rendre à la ville, veut entre autre lui vanter les jardins. „On a auſſi à la ville," lui dit-il, „des arbres & des fleurs. L'art a planté ceux-là en allées bien étroites, & raſſemblé celles-ci dans des parterres ſymmétriques. On y voit auſſi des fontaines que des hommes & des Nymphes de marbre verſent dans des baſ-

 „ſins

*) Idylles & Poëmes champêtres de M. Geſsner traduits de l'Allemand par Mr. Huber. La Haye 1772. 12. Idylle 16 & le Souhait.

„ſins magnifiques.“ Menalque ami de la ſimple nature répond: „Nos „bois ombragés par la ſimple nature ſont encore plus beaux avec leur rou- „tes tortueuſes; nos prairies parées de mille fleurs ſemées au hazard ſont „encore plus agréables. J'ai auſſi planté des fleurs autour de ma cabane, „de la marjolaine, des lys & des roſes. O que nos fontaines ſont belles! „lorsqu'elles ſortent en bouillonnant du creux des rochers, ou lorsqu'elles „tombent du haut des collines à travers les buiſſons, pour ſerpenter enſuite „dans les prés fleuris.“

Le poëte fidele à la nature peint de même le jardin champêtre qui entre dans le plan de félicité que ſouhaite ſa Muſe.

„Derriere la maiſon ſeroit placé mon jardin ſpacieux, où l'art ſimple „ſe prêteroit avec docilité à ſeconder les agréables caprices de la nature. „On ne le verroit point ſe révolter contre elle, regarder ſes productions „comme une matiere ſervile, & les plier à des formes bizarres & groteſques. „Un mur de noiſettiers formeroit ce jardin; à chacun des coins il y auroit „une tonnelle de vigne ſauvage. Là ſouvent je me déroberois aux rayons „brûlans du ſoleil, & je verrois le jardinier hâlé retourner la terre des plan- „ches pour y ſemer des légumes ſavoureux. Souvent excité par ſon ar- „deur au travail, je prendrois de ſes mains la bêche pour labourer moi- „même, tandisque debout à mes côtés, il riroit de mon peu de force. „Quelquefois je l'aiderois tantôt à lier contre des baguettes les tiges pen- „chées des plantes, tantôt à prendre ſoin des roſiers, des œillets & des lys „diſperſés.

„Hors du jardin un clair ruiſſeau arroſeroit mes prés couverts d'une „herbe épaiſſe; de là il ſerpenteroit à l'ombre d'un bocage d'arbres fruitiers, „entremêlés de tendres rejettons que je cultiverois moi-même avec ſoin. „Vers le milieu je raſſemblerois ſes eaux pour former un petit étang dans „lequel je ménagerois une petite île, & ſur cette île j'éleverois un berceau „de verdure. Oh ſi je pouvois voir encore un petit côteau de vigne, s'é- „tendre le long de la plaine, ſi je poſſédois encore un petit champ, couvert „d'épis ondoyans, le plus riche des Rois pourroit-il me paroître digne „d'envie? — Quoi de plus raviſſant en effet que la belle nature, lorsque „ſes

„ſes beautés diverſifiées à l'infini ſe confondent dans un mêlange plein „d'harmonie? Homme audacieux! comment oſes-tu entreprendre d'or- „ner la nature par des arts qui ne peuvent que l'imiter de loin? Conſtruis „des labyrinthes avec des murailles de verdure; préſcris à l'if terminé en „pyramide la hauteur à laquelle il doit s'élever; que tes allées ſoient cou- „vertes d'un ſable pur, afin qu'aucune brouſſaille n'embaraſſe les pas de „ceux qui ſe promenent. Pour moi j'aime les prés ruſtiques & les bois „ſauvages. La nature fait régner dans leur variété confuſe un ordre caché, „conforme aux regles ſecrettes de l'harmonie & du beau, dont l'effet ſe „fait ſentir à notre ame par le plus doux ſaiſiſſement.“

Le bel art des jardins demeuroit cependant toujours abandonné de nos écrivains. Un coup d'œil jetté ſur lui de côté & en paſſant, ou une plainte ſur le mauvais goût qui y regne, étoit tout ce que l'on faiſoit en ſa faveur jusqu'à ce que Sulzer *) le premier le plaça au rang des beaux-arts. Il ne fit à ſon ſujet que peu de remarques à la vérité, & même en grande partie générales; mais elles ſont très-juſtes & très-fertiles en conſéquences: d'ailleurs l'attention ſeule du ſage pere nourricier des beaux-arts en Allemagne ſuffiſoit pour recommander un ſi nouveau & ſi peu connu encore. — Ma paſſion dominante pour les jardins & leurs beſoins preſſants me porterent enſuite à hazarder auſſi quelques eſſais préliminaires dans ce genre. **)

Il ne paroît pas que hors de l'Angleterre, de la France & de l'Allemagne, on eſtime aſſez, même aujourd'hui, cet art le plus agréable de tous; ſi tou-

*) *Allgemeine Theorie der ſchönen Künſte. Artikel: Gartenkunſt.* C'eſt à dire: Théorie générale des beaux arts en forme de Dictionnaire. Article: Art des jardins. Cet excellent ouvrage de Mr. Sulzer n'a pas encore été traduit, ou du moins publié en françois, quoiqu'il le mérite à tous égards.

**) *Anmerkungen über die Landhäuſer und die Gartenkunſt. 8. Leipzig 1773.* *Theorie der Gartenkunſt. 8. Leipzig.* C'eſt à dire:

Remarques ſur les maiſons de campagne & l'art des jardins. 8. Leipzig 1773.

Théorie de l'art des jardins. 8. Leipzig 1775.

Ces deux ouvrages n'ont pas encore été traduits en françois.

ſi toutefois on peut tirer cette concluſion du profond ſilence que gardent à ſon ſujet les écrivains des autres nations policées.



III.

Remarques ſur le goût ancien & moderne.

I.

Dans la ſuite nous ſerons quelquefois obligés de relever les incongruités de l'ancien goût, & les extravagances du moderne; avant d'en venir là quelques remarques générales nous paroiſſent bien placées ici.

Lorsque nous diſons que la ſymmétrie eſt le caractere diſtinctif de l'ancienne maniere, on comprend ſans peine qu'une régularité dominante dans les jardins eſt en général contraire aux préceptes de la nature, & à la loi que nous impoſe la variété. Et quoique nous avouions que l'homme ſe plait à la ſymmétrie, cependant ce n'eſt pas dans un jardin qu'il doit éprouver ce genre de plaiſir.

Les premiers jardins étant la plûpart conſtruits à côté des maiſons, on étoit facilement induit à croire que ceux-ci devoient être diſpoſés d'après les mêmes principes que celles-là. Il n'eſt donc pas étonnant que cette

cette erreur naquit, mais il eſt étonnant qu'elle ſe ſoit étendue ſi loin & ſoutenue ſi long-temps. La ſymmétrie, une fois introduite dans quelques jardins devenus célebres, & préſcrite par quelques fameux architectes, bientôt tyrans de l'art des jardins, fut aiſément favoriſée par la coutume & protégée par le préjugé. L'eſprit imitateur trouva les diſpoſitions régulieres fort commodes. Il ſuffiſoit d'avoir ſous les yeux un modele quelconque pour le copier ſans grande peine. Et tous les changements qu'on fit à l'ancien ſtyle roide & guindé furent ſi légers, ſi peu remarquables que d'un bout de l'Europe à l'autre les jardins & leurs plans étoient presque auſſi reſſemblants que s'ils avoient été tracés dans la même école & d'après le même original. Suppoſé que le goût pour l'invariable ſymmétrie ſe ſoutienne encore, une des raiſons qui y contribueront eſt indubitablement qu'il peut aiſément ſe paſſer de ce qu'exige le goût conforme à la nature, c'eſt à dire de jugement, de ſentiment & de génie.

Rarement l'eſprit humain ſait ſe contenir dans de juſtes bornes. On fit bien réflexion qu'une place ſituée près d'une habitation doit être plus en ordre, plus réguliere, qu'une plus éloignée; mais on oublia que lorsque cette premire place s'étend & ſe change en jardin, elle ceſſe d'être ſoumiſe aux regles de la ſymmétrie. Cependant autre choſe eſt une place libre & découverte, voiſine de l'édifice, & autre choſe une place deſtinée à devenir jardin. La premiere, libre & combinée avec des ouvrages d'architecture, dont elle eſt pour ainſi dire une partie ou du moins une continuation, doit être diſtribuée & diſpoſée ſymmétriquement; elle peut de plus être décorée de tous les ornements & de toute la pompe que permettent le caractere & la deſtination du bâtiment. Mais un emplacement deſtiné à un jardin, ſe ſouſtrait par là même aux regles de l'architecture pour ſe rapprocher de l'arrangement ſans gêne de la nature.

Pour mieux voir combien l'artiſte jardinier s'écarte de l'architecte, & combien peu ils peuvent ſuivre les mêmes principes, il ſuffit d'obſerver que le premier s'occupe de l'embelliſſement d'une ſurface horizontale, & le ſecond de l'embelliſſement d'une ſurface verticale. De cette diverſité manifeſte des ſurfaces que ces deux artiſtes mettent en œuvre, réſulte auſſi une diver-

diverſité de but & de plan. L'architecte veut contenter l'œil tout d'un coup, lui faire ſaiſir tout d'un coup la diſpoſition harmonieuſe de ſon ouvrage: l'artiſte jardinier veut occuper par une ſuite inſenſible & ſucceſſive d'objets. L'architecte doit faire un plan auſſi ſimple qu'il eſt poſſible, afin qu'on puiſſe l'embraſſer ſans peine & ſans embarras; il faut qu'il donne à ſes parties des formes également régulieres & proportionnées, afin qu'on apperçoive d'abord leur rapport à l'enſemble. L'artiſte jardinier, au contraire, ayant de tout autres vues doit auſſi faire un autre plan, il cherche à cacher ſes diſpoſitions, & à y répandre une certaine complication amuſante; il tolere des inégalités & des objets accidentels & irréguliers; en un mot il s'y prend de maniere à ne pas raſſaſier tout d'un coup le ſpectateur, mais à l'occuper ſucceſſivement & à l'amuſer long-temps. A force de régularité & de ſymmétrie l'architecte produit l'effet déſiré, & le jardinier le manque. Tendant à des buts ſi différents, ils doivent auſſi parcourir des chemins différens: l'artiſte jardinier réuſſira heureuſement, en faiſant presque en tout le contraire de l'architecte.

Auſſi a-t-il un autre modele: la nature telle qu'elle s'offre aux yeux dans les plus belles contrées. La nature diſpoſe tous les objets avec liberté & ſans gêne dans un payſage. Elle n'employe ni égalité ſymmétrique, ni meſures artiſtement compaſſées, ni uniformité de contours, en créant & formant les précipices, les collines, & les plaines, les plantes, les fleurs, les ronces & les forêts, les ruiſſeaux, les rivieres & les lacs. Tout paroît ſous un aſpect plein d'aiſance, de variété, & même de cette agréable négligence & de cette confuſion préférables à l'exactitude la plus ſoignée. Voilà le modele que la nature offre à l'artiſte jardinier, qui ſe propoſant d'égayer & de récréer l'homme par les mêmes objets par lesquels elle les recrée, doit auſſi les préſenter dans le même arrangement qu'elle. Elle eſt en même temps regle & modele; l'artiſte ne peut réuſſir qu'en l'imitant avec fidélité. Un beau jardin eſt celui qui eſt copié avec goût & avec jugement d'après la belle nature.

Un autre mauvais effet de la ſymmétrie c'eſt l'uniformité & l'ennui qui en eſt inſéparable, & qui eſt directement oppoſé à la ſenſation que doit

faire

faire un jardin. Objets naturels, objets artificiels, tout ſe reſſemble; nulle variété, nulle diſtraction agréable; on a tout vu, tout ſaiſi du premier coup d'œil. Nous ſentons les impreſſions s'affoiblir, & perdre leur énergie; nous voulons être occupés, & nous ne trouvons rien qui nous remue; nous échappons à l'ennui en ſortant des bornes étroites du jardin pour parcourir ces contrées où regne la liberté, & où la nature nous charme de nouveau par cette diverſité de ſcenes raviſſantes qui lui eſt propre.

Quoique ces remarques rendent bien ſenſible la différence qui eſt entre l'art du jardinier & celui de l'architecte, il s'eſt cependant écoulé près d'un ſiecle avant qu'on s'en ſoit apperçu, avant qu'on ait pu ſe défaire de l'erreur qui ſoumettoit les jardins à la ſymmétrie. Même aujourd'hui qu'on a répandu tant de lumieres ſur cet art, qu'on a travaillé heureuſement dans plus d'un pays à détruire les vieux préjugés, il ſe trouve encore des eſprits, d'ailleurs éclairés, qui entraînés par une longue habitude, ne veulent pas convenir des défauts des jardins ſymmétriques. On a même tenté leur apologie, mais d'une maniere qui ne ſoutient pas l'examen. *)

Il eſt cependant des cas où l'on peut ſe permettre, par exception, des jardins ſymmétriques; & ſi l'on ne veut pas honorer ceux-ci du nom de jardins, il faudra leur en chercher un autre. La maniere ſymmétrique ſera donc de miſe dans les jardins ſitués derriere les maiſons de la ville ou des fauxbourgs, dans les places qui environnent des palais, & dans les promenades publiques.

Dans presque toutes les villes on aime à ſe ménager un eſpace dégagé derriere les maiſons, afin de pouvoir y aller prendre l'air & s'y promener; de là l'ancienne coutume encore en vogue de conſtruire dans cet emplacement de petits jardins ou lieux de plaiſance. Cet uſage eſt moins choquant que

*) Voyés entr' autres l'ouvrage intitulé: Sur la formation des jardins. 8. Paris 1775.

que celui de tranfporter la campagne en ville, en plantant dans les rues & devant les maifons des arbres, qui à la vérité fourniffent de l'ombre, mais qui empêchent auffi la libre circulation de l'air, nuifent aux édifices par leur humidité, & en diminuent l'apparence. Les jardins qui accompagnent les maifons n'ont guere d'autre deftination que de faire refpirer l'air fraix, de procurer une promenade, ou un repofoir à l'ombre, & d'offrir la vue de la verdure & du ciel; & leur but eft rempli quand on y jouit avec fatisfaction de ces avantages. L'efpace étroit ne permet ici ni richeffe ni variété de fcenes. Les bâtimens voifins peuvent étendre leur fymmétrie jusque là; la régularité de l'enfemble, les couches & les plantations d'arbres fervent ici à la commodité, & permettent au propriétaire d'appercevoir d'autant mieux fa petite poffeffion. Qu'un mur épais y renferme & protege fes plantes contre le vent; qu'un cabinet fitué dans un coin ait fon pendant à l'autre, ne fût-ce que pour ne pas laiffer la place vuide; qu'une petite fontaine artificielle coule & gazouille vis à vis d'une autre puisqu'il n'y a point d'eau courante pour les chaffer. Dans un lieu d'une fi petite étendue on doit plus penfer au befoin & à la commodité qu'à flatter l'imagination. Ici la nature renonce aux droits qu'elle fe réferve dans de grandes contrées, & le goût eft fatisfait pourvu qu'on ne le choque pas. La même chofe a lieu pour les jardins autour des villes, qui font fouvent à côté les uns des autres, & renfermés en d'étroites limites.

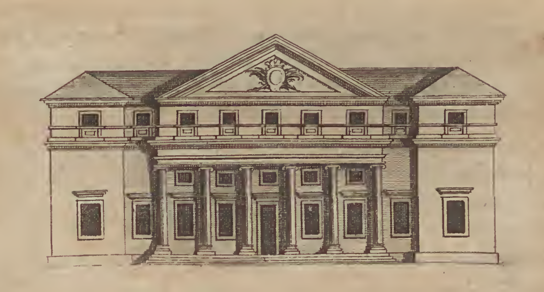
Les grandes places qui environnent des édifices, & fur-tout des palais, demandent une difpofition & des ornements fymmétriques, à caufe de leur liaifon intime avec les ouvrages d'architecture dont elles font une appartenance, & nous l'avons déjà remarqué. Leur fol même étant uni les y prépare: d'ailleurs parfemées de plantations fans ordre elles oteroient au bâtiment fa lumiere & fon afpect noble qu'elles font deftinées à augmenter de loin. L'importance ou la dignité d'un édifice doit être annoncé par tout ce qui l'entoure. C'eft très-improprement qu'on donne à ces places le nom de jardins; on devroit les nommer, d'après ce qu'elles font effecti-

vement,

vement, places décorées, avant-cours, anti-cours, ou comme l'on voudra. Toutes les autres places ſituées au milieu des villes exigent de même la ſymmétrie dans leurs plantations & leurs décorations.

Nous aurons dans la ſuite occaſion de parler des jardins publics. Nous nous contenterons de remarquer actuellement que ces ſortes de promenades permettent également la ſymmétrie. On ne s'y propoſe pas préciſément de jouir des ſcenes agréables de la nature; on s'y raſſemble pour ſe donner du mouvement & pour goûter en ſe promenant les plaiſirs de la ſociété & de la converſation. On veut s'y voir & s'y retrouver: des avenues & des allées unies, découvertes, larges & allignées, favoriſent ce deſſein & empêchent de plus tout déſordre dans une foule ſi mêlée.

Tous les autres jardins, je le répete, ne ſouffrent pas la ſymmétrie; elle eſt oppoſée à leur deſtination & à la nature. Situés au ſein de la campagne, où nous fuyons pour éviter la gêne & la morgue des villes, ils doivent nous enchanter par une aiſance champêtre, par toutes les ſcenes nobles & variées que les preſtiges de la belle nature, guidée diſcretement par l'art, peut offrir à nos ſens & à notre imagination.



2.

Ce que nous avons dit du goût anglois, en racontant comment il s'est introduit, prouve qu'il est en général conforme à la nature & au bon sens, & directement opposé aux colifichets & aux faux-brillants de l'ancien style. Cependant malgré le choix qu'il fait des plus beaux tableaux de la nature, tableaux qui par leur vérité & leur simplicité parlent au cœur, malgré les décorations & les dispositions aisées, animées & nobles qui lui sont propres, ce goût n'est pas absolument exempt de caprice & d'extravagance. Voici quelques réflexions à ce sujet; d'autres trouveront place ailleurs.

On auroit presque raison de dire que dans le goût anglois on outre la nature, comme dans le françois l'art. L'amour excessif du naturel est non seulement ennemi des embellissements artificiels, mais encore de plusieurs objets qu'offre la nature. On préfere avec trop d'affectation des arbres sauvages à des arbres fruitiers, des plantes exotiques à des buissons du pays. On cherche trop à laisser prendre à l'ensemble un air de désert, & souvent les jardins sont peu différents de la campagne inculte.

Toujours en voulant imiter trop servilement la nature on rejette ce qui pourroit décéler la main officieuse de l'homme; on ne veut voir que des lignes tortueuses; on proscrit les avenues, les allées droites, les couches de fleurs, tous objets, qui bien disposés & dans de justes bornes, n'ont cependant rien qui répugne à la nature.

On outre ensuite l'art, mais d'un autre côté. Toutes sortes d'édifices anciens & modernes sont reçus sans distinction dans les parcs anglois: il n'est pas rare d'y voir du même lieu un obélisque égyptien, une rotonde grecque, un monument romain, une église gothique, une mosquée turque & un temple chinois. En mélangeant tant de genres différents d'architecture étrangere, on oublie qu'ils font sur l'ame des impressions peu convenables & qui se contredisent réciproquement. On oublie que les fabriques ne doivent pas uniquement occuper un emplacement, indiquer

& em-

& embellir un point de vue, ce qui dans le fond ſeroit une mince deſtination, qu'elles ne doivent pas être de ſimples décorations, mais des décorations dont la ſignification & le caractere s'accordent avec celui du pays & du lieu en particulier.

Cet attachement trop tendre pour la nouvelle maniere cauſe encore un effet très-nuiſible: il conduit à des dévaſtations. Sous prétexte de ramener tout au chemin de la nature, il détruit ſouvent la nature même, ou du moins des plantations qu'elle faiſoit proſpérer. „La hache,“ dit Chambers, „la hache a ſouvent renverſé en un jour ce que pluſieurs ſiecles avoient vu croître; elle a enlevé mille plantes reſpectables, abattu des forêts entieres, pour faire place à un ſimple gazon, & à quelque peu de mauvaiſe herbe américaine. Nos artiſtes ont à peine laiſſé de Landsend jusqu'à la Twend, un acre d'ombre ou trois arbres allignés; & ſi cette fantaiſie deſtructive continue ſes ravages, on ne trouvera plus dans le royaume d'arbre de haute futaye.“ Cette plainte eſt ſans doute un peu outrée, mais toujours eſt-il certain que la propogation du goût anglois a fait détruire aveuglement en quelques endroits & particuliérement en France, quantité de belles plantations. On a même commencé d'abattre les allées du jardin de Verſailles, qu'on auroit dû épargner, puisqu'elles y étoient, & qu'elles le méritoient comme étant dans un jardin public, & comme modeles du ſtyle ſymmétrique. Tant on ſait peu s'arrêter à propos quand on eſt pouſſé par la manie de l'imitation.

On ne trouvera pas ces reproches outrés. Je reſpecte le génie des Anglois jusques dans leurs parcs; je reconnois leur mérite éminent quant à la perfection de l'art des jardins; & je ne ſuis rien moins que porté à approuver la critique peu méſurée, & peu fondée que continuent à en faire quelques zélés défenſeurs de l'ancien ſtyle; mais qu'il me ſoit permis de terminer par une réflexion qui regarde mes compatriotes.

Il n'eſt pas ſéant à l'Allemand d'être ſimple imitateur dans ſes jardins, lui qui ſurpaſſe les autres nations dans tant d'arts & de ſciences. Je ſuis

 donc

donc bien éloigné de lui conſeiller l'imitation aveugle; il a aſſez de génie & d'invention pour ſe frayer une route à lui. Imiter ſans examen, ſans être convaincu que ce qu'on imite eſt vrai & beau, & uniquement parce que d'autres font ainſi, c'eſt copier ſervilement. Mais emprunter d'une autre nation ce qu'après mûre réflexion on eſt forcé d'approuver & de trouver beau & convenable au climat qu'on habite, à la maniere dont eſt diſpoſée la campagne qu'on poſſede, & à ſes beſoins, c'eſt faire un uſage ſenſé de ſes connoiſſances. Ainſi dans l'art des jardins nous pouvons profiter de bien des choſes que nous offrent les autres nations. Point d'imitation ſervile donc, ni du ſtyle anglois, ni du ſtyle françois, quoique s'il falloit abſolument imiter, le premier en valût ſeul la peine. Nous trouverons dans la ſuite un milieu entre les deux goûts dominants; ce milieu, en abandonnant l'ancien ſtyle, n'ira pas ſe perdre entiérement dans le moderne, mais tout en ſe pliant quelquefois à ce dernier, il ſuivra le plus ſouvent ſa propre direction.



TROISIEME

TROISIEME SECTION.

De l'art des jardins, considéré comme un des beaux-arts.

On eut des jardins long-temps avant qu'on pensât à l'art de les faire, tout comme on eut des bâtiments plusieurs siecles avant de connoître la belle architecture. D'abord les jardins ne furent destinés qu'à l'utile, & cette premiere destination est encore celle des jardins potagers & des vergers. En introduisant insensiblement à côté de l'utile l'ornement & l'élégance, on a fait passer les jardins sous la domination du beau, & mis ainsi une différence essentielle entre un jardin ordinaire & un jardin de plaisance; en sorte qu'aujourd'hui l'art dont nous traitons est soumis en partie aux regles générales du bon goût, & en partie aux regles particulieres qui découlent de la destination des jardins.

Avant d'aller plus loin il faut que par une remarque, qu'on ne doit jamais perdre de vue dans tout le cours de cet ouvrage, je prévienne une erreur que l'expression art des jardins pourroit aisément occasionner. Cette expression ne signifie pas qu'on a pour but d'embellir, de surpasser & de soumettre la nature à des formes & à des dispositions artificielles, & d'en exiger des effets qui lui sont étrangers &c., & le tout sans aucun égard pour ce qu'elle nous offre d'elle-même. Le mot art ne signifie ici que l'art de réunir ce que la nature a d'agréable & d'intéressant en employant la même maniere & les mêmes moyens qu'elle, & de ramasser dans un même endroit les beautés qu'elle répand dans ses paysages; de produire un nouvel ensemble, auquel ne manque ni harmonie ni unité; de créer en combinant & disposant les objets, sans pourtant s'écarter de la nature; de renforcer le caractere des contrées qu'elle offre, & d'en multiplier les effets en plantant, en perfectionnant, en ordonnant, en formant des contrastes; de rehausser les attraits de la nature en les alliant convenablement à ceux de l'art. Les expressions, art des jardins, artiste jardinier, ne sont sans doute pas des meilleures; mais celles-ci, jardinage, architecte de jardin,

valent

valent encore moins & pourroient plus aiſément donner lieu à l'équivoque.

Comme nous nous occuperons dans la ſuite à développer avec exactitude les principes de cet art, nous nous bornerons ici à l'examiner en tant qu'il tient une place parmi les autres arts libéraux.

Aucun de ceux-ci ne lui eſt allié d'auſſi près que la peinture. Aveuglé par le préjugé, & ſubſtituant l'architecture à celle-ci, on a cependant méconnu long-temps cette liaiſon ſi forte & ſi naturelle. Mais ſi, comme nous l'avons déjà démontré, ce n'eſt pas aux loix de l'architecture qu'eſt ſoumis l'art des jardins; ſi ces deux arts ſont trop différents de nature & de but pour pouvoir ſe réunir ſous les mêmes regles & les mêmes maximes; il eſt inconteſtable qu'il ne reſte plus parmi les beaux-arts que la peinture, & la peinture en payſage, qui puiſſe tenir à l'art des jardins.

Ces deux arts ont cependant des limites déterminées où ils commencent à différer eſſentiellement: outre ces limites générales, il ſe trouve encore quelques circonſtances où l'un des deux gagne du côté de la facilité & de l'énergie, tandisque l'autre perd. C'eſt ainſi que les beautés des nuages & de l'arc-en-ciel, que les phénomenes enchanteurs qui accompagnent le lever & le coucher du ſoleil, que les effets de la lumiere entre les rocs & les monts, que l'agrément cauſé par les jours & les ombres accidentels, que les doux attraits d'une perſpective aërienne &c. échappent au jardinier: il ne peut pas comme le peintre les fixer; il ne peut qu'en profiter quand la nature libérale veut bien en embellir ſon ouvrage. — L'action eſt le domaine du peintre, non de l'artiſte jardinier. Toute l'énergie que le premier peut donner à ſon tableau en y traçant une action intéreſſante eſt perdue pour le ſecond. Dans la peinture le payſage ne paroît être là qu'à cauſe de l'action qui s'y paſſe: dans l'art des jardins le payſage privé d'action n'eſt là que pour lui-même. Afin de lui donner de la vie & de l'intérêt, Watelet propoſe de faire paroître auprès „des temples, des autels, des arcs de triomphe, une troupe de pantomimes vêtus ſuivant le coſtume néceſſaire, — & imitant des cérémonies, faiſant des ſacrifices, allant porter des offrandes &c.“ Si cette idée paroiſſoit trop recherchée & trop éloignée

de

de la destination d'un jardin; on pourroit y substituer les fêtes & les occupations plus convenables de l'Arcadie. Ces scenes actives animent sans doute la décoration, mais on ne peut les exécuter qu'à de certains moments; ce sont des accessoires instantanés, non des appartenances continuelles. — La toile se prête avec complaisance à toutes les combinaisons que peut enfanter l'imagination du peintre. L'artiste jardinier est souvent arrêté par la résistance que lui oppose le terrein, & par les formes & les situations fantasques de la contrée. Il ne peut pas toujours triompher des obstacles. Il n'a pas pour créer l'aisance, la facilité du paysagiste. Souvent il est forcé d'obéir à la nature, & de se laisser guider par ce qu'elle a produit.

Cependant le paysagiste & l'artiste jardinier se rencontrent fréquemment. Tous deux ont sous leurs yeux une variété infinie de sites, d'objets & de caracteres que la nature leur dévoile dans ses paysages: tous deux doivent commencer par observer & choisir.

Les grands paysagistes ont tous regardé l'étude de la nature comme leur premier devoir. Lucas de Uden dévance l'aurore dans les champs afin d'observer les successions rapides d'accidents que produit le point du jour. Claude Gillée passoit souvent des journées & des nuits entieres à la campagne toujours attentif aux différents phénomenes qu'offre la nature au lever & au coucher du soleil, & lorsqu'il fait de la pluye ou de l'orage: il ne dessinoit qu'en plein air, puis il se hâtoit d'aller mettre en tableau ce qu'il avoit vu de plus remarquable. A peine le jour commençoit à éclairer les contrées, que Bernard Graat parcouroit les plaines, les forêts, ou le rivage des ruisseaux pour remplir son génie observateur des attraits de la nature; & de retour il les fixoit sur la toile. Le même esprit poussoit Pierre Breugel & Felix Meyer à graver, le premier les montagnes du Tyrol, le second les Alpes pour épier la nature & lui emprunter ses belles cascades, ses chaînes de montagnes hautes & rabotteuses, ses sommets cachés dans les nues, ses voiles de brouillard. A la chasse & à la pêche, Metelli & Bianchi faisoient une attention continuelle aux scenes variées de la nature, pour lesquelles ils avoient toujours un livre de dessein prêt.

Afin de se procurer plus d'occasion d'étudier la nature dans ses œuvres, le Poussin loue quatre logements à la fois; deux dans les endroits les plus élevés de Rome; le troisieme à Tivoli; le quatrieme à Frascati. Ce fut au château agréable de Bentheim, dans le voisinage de la Haye, & où Berghem passa une partie de sa vie, qu'il s'instruisit des effets charmants que produisent les points de vue en perspective & les frais pâturages. En un mot tous les paysagistes fameux étudierent soigneusement la nature qu'ils devoient imiter. Ils ne peignoient que lorsqu'ils avoient vu avec émotion & observé avec jugement; & l'on avoit droit de s'attendre à d'heureux tableaux.

L'artiste jardinier doit également commencer par former son œil & son esprit aux beautés de la nature. Regarder les décorations d'un paysage avec un plaisir sensuel, & les considérer d'un œil critique, sont deux choses fort différentes. L'artiste jardinier qui veut travailler avec succès, doit posséder un trésor d'idées champêtres; & il ne peut l'acquérir que par l'observation exacte & soutenue de la nature. Il doit avoir une connoissance étendue non seulement des différents sites, objets & caracteres du paysage, mais encore des impressions que font sur l'ame ces sites, ces objets, ces caracteres tant isolés, que combinés, comme ils peuvent l'être, d'une infinité de manieres différentes. Voilà la véritable étude de la nature, étude qui est l'ouvrage non de quelques jours, mais de plusieurs années, qui ne peut s'achever dans des contrées nues & uniformes, mais qui demande des paysages enrichis de varieté & de contrastes; qui enfin, exige un œil perçant & délicat, une vive sensibilité, un génie capable de saisir toutes les parties d'un ensemble bien ordonné. La compagnie d'un paysagiste qui doué des talents néceſſaires, copie les plus belles vues, est d'une grande utilité au jeune artiste jardinier. On ne peut trop recommander à celui-ci d'observer attentivement la nature. Comment disposera-t-il les hauteurs & les enfoncements, comment ordonnera-t-il les plantes, les buissons & les arbres, comment distribuera-t-il & conduira-t-il les eaux, comment tirera-t-il parti d'un désert, s'il ne connoît pas à fond le pouvoir & les effets de ces objets isolés & combinés? Dans les seuls jardins symmétriques

métriques des architectes on pouvoit se passer de faire attention à la belle nature; au moins trouva-t-on à propos de la négliger. Veut-on des jardins qui méritent ce nom en offrant aux spectateurs la nature embellie? il faut que l'artiste avant que de s'y hazarder ait beaucoup observé & en paysagiste; qu'il ait enrichi son imagination d'images champêtres. Sans ces avantages il sera souvent embarrassé, ou du moins stérile; il ne fera que copier sans succès des imitations lorsque lui-même en auroit pu faire de belles; & chaque nouvel ouvrage, dégénerant toujours, prouvera l'épuisement de son génie. Kent racontoit souvent qu'il devoit le goût avec lequel il ordonnoit ses jardins, à la lecture assidue des descriptions pittoresques de Spencer. La nature elle-même doit instruire bien mieux & bien plus facilement.

Après l'observation vient le choix pour le peintre tout comme pour l'artiste jardinier.

Naturam pinxisse parum est, nisi picta venuste
Rideat et laetos ostendat splendida vultus.

Il vaudroit autant n'avoir jamais observé que d'imiter tout ce qu'on apperçoit. Le paysagiste accompli est plus que copiste servile de la nature: il travaille en artiste, en homme de goût & de jugement, & ne peint qu'une nature choisie. Il dépouille les objets dont il s'occupe, de tout ce que la nature peut leur avoir laissé de trivial & d'oisif dans son plan sublime, plutôt dirigé vers la perfection que vers la beauté. Il tire de la vaste masse du paysage les parties les plus belles, les plus riantes, les plus piquantes, & en fait un nouvel ensemble, qui sans cesser d'être naturel est au dessus de la nature ordinaire. Il perfectionne les dispositions & les objets, sans transformer leur caractere; il les change sans les rendre méconnoissables. Il étend ou resserre, il ajoute ou retranche, sans défigurer ou troubler l'harmonie. Son ouvrage achevé, une nouvelle nature se dévoile à la vue: le tout est vrai, & cependant l'original n'est nulle part; le tout offre une création plus belle, tant l'observation & le génie ont cherché & choisi avec soin ses diverses parties. Il en est de même de l'artiste jardinier.

Dans la composition encore l'artiste jardinier se rapproche du paysagiste. Elle permet à tous deux de suivre en liberté dans leurs combinaisons & dans l'élargissement des surfaces & l'allongement des lointains, dans le mêlange & la forme des arbres, du gason, & des eaux, dans les plantations & les embellissements, dans les sites libres ou limités, montueux ou unis, riants ou déserts, la variété infinie dont se sert la nature avec un art inépuisable pour causer du plaisir. Elle exige de tous deux une égale connoissance des loix de la perspective, afin qu'ils sachent ordonner les objets de maniere à paroître dans une juste proportion & à produire par leur forme & leurs couleurs un effet avantageux sur la vue; une disposition sage, qui prévienne & la fatigue & la distraction de l'œil, qui le conduise successivement aux plus belles parties de l'ensemble, tandisqu'ici une enceinte de collines, de bois, ou d'édifices l'empêche de s'égarer dans des perspectives ingrates & nues, ou d'être détourné par des objets étrangers, & que là il se répose sur des places incultes. Enfin elle exige de tous deux l'art d'accorder toutes les parties en sorte qu'elles composent un ensemble harmonieux, & cela avec toute la variété, avec toutes les irrégularités, & avec tous les accessoires possibles.

La réunion des objets champêtres n'attire jamais plus que quand elle est animée par le mouvement. Le paysagiste & l'artiste jardinier parviennent à produire cet effet par le secours de la ligne ondoyante, qu'ils devroient s'efforcer de surprendre à la nature. Quoique l'on ait peut-être eu raison de ne pas adopter comme un principe général en peinture la ligne que Hogarth donne pour modele de la beauté, cependant il est indubitable que le paysagiste, en tant qu'il peint les objets qu'offre un paysage naturel, ne peut la négliger. Les formes & les contours du paysage la lui montrent trop distinctement pour qu'il puisse la méconnoître; donc elle est donnée par la nature. Cette ligne est propre à la mobilité, tout comme la ligne droite à l'immobilité. Enfin elle produit un effet dont l'artiste jardinier ne peut pas plus se passer que le paysagiste. Ce dernier a encore d'autres moyens plus frappans de donner à ses tableaux l'apparence du mouvement & de la vie, en les enrichissant de figures, de pâturages, de fontaines, d'édifices

fices

fices & de ruines; en y plaçant tout ce qui annonce ou fait deviner la préfence de l'homme; en y exprimant les effets du vent fur les arbres & les eaux; & en y traçant des cafcades écumantes. L'artifte jardinier peut, presque par les mêmes moyens, communiquer à fes ouvrages le mouvement, qui eft l'ame de la nature; il a de plus l'avantage confidérable que tout eft réalité pour lui. Qelques-uns de ces moyens d'animer un jardin font naturels, d'autres artificiels. Le mouvement du feuillage & celui des nuages, dont le jardinier n'a l'ufage que quand il plait à la nature, eft accidentel & ne fe trouve pas toujours là à point nommé pour renforcer ou augmenter l'impreffion produite par d'autres objets. Le mouvement des eaux & leurs modifications variées font plus au pouvoir de l'artifte.

Enfin la peinture en payfages & l'art des jardins fe rencontrent quant au coloris. La premiere loi de la belle nature eft, non d'affoupir par des couleurs ternes & monotones, mais de réveiller par des teintes vives & variées. Lorsque la même nuance de verd regne dans un payfage ou dans un jardin, comme dans les tableaux du Bourdon, comme dans les anciens parcs, ou dans les jardins actuels des Turcs, ou même dans ceux de Verfailles, elle lui communique un air de trifteffe & pénetre l'ame d'ennui. Les objets naturels ne montrent jamais une plus grande richeffe de couleurs variées qu'au printems & en été: même dans une petite étendue de terrein, le verd eft nuancé à l'infini. C'eft par là que la nature enchante & récrée la vue. Elle avertit le payfagifte & l'artifte jardinier d'être attentifs à fes productions. Mais, de même qu'ils ne doivent pas imiter tout ce que le hafard leur offre, de même ils ne doivent pas copier fans difcernement toutes les couleurs qui fe préfentent: il faut qu'ils choififfent celles qui produifent & dans l'enfemble & dans chacune de fes parties l'effet le plus favorable à leur deffein. Les couleurs gayes & claires doivent dominer, mais des parties ifolées, par exemple, les grottes & les ruines, peuvent être décorées d'arbres & de buiffons d'une teinte plus foncée. Outre la diverfité qui fe trouve entre les efpeces mêmes d'arbres différents, il en eft encore une plus grande qui réfulte de la direction variée des rameaux, du plus ou moins de feuillage, de l'abondance ou de la rareté des feuilles,

 de

de leurs teintes vertes, jaunâtres, bleuâtres, rougeâtres & des nuances infinies de ces teintes. Cette variation & ce mêlange de couleurs n'eſt pas moins viſible dans toutes les familles des plantes. La diſpoſition des arbres & des plantes ſuivant que leurs couleurs s'accordent enſemble, ou tranchent, eſt au pouvoir de l'artiſte jardinier. En les plantant & les combinant il peut produire un tableau auſſi parfait qu'un payſagiſte, un tableau dont l'effet ſera plus prompt & plus raviſſant quoique moins durable. Il peut, en menageant de douces gradations de teintes foibles & fortes, de jours & d'ombres, en mariant & fondant les couleurs d'une maniere piquante, offrir à la nature des tableaux qu'elle-même n'a peut-être créés que rarement & dans un moment d'heureuſe fantaiſie; & ce qu'il peut, il doit le faire. Si le ſol n'eſt pas rebelle à ſes efforts, il trouve en quelque façon plus de facilités que le payſagiſte; il acquiert en même temps les objets & leurs couleurs, & il n'a plus qu'à choiſir & à combiner. Mais comme le changement continu & ſucceſſif qui ſe fait dans le regne végétal affecte auſſi les teintes, l'artiſte a beſoin de beaucoup de diſcernement pour entretenir la beauté & l'harmonie de ſon tableau, au moins pendant quelques mois. Il faut donc qu'il s'attache non ſeulement à obſerver ce qui exiſte actuellement, mais encore à prévoir ce qui peut arriver pendant une partie plus ou moins grande de la ſaiſon agréable pour laquelle il travaille. „Quoi de plus riant & de plus gracieux que de combiner judicieuſement ces teintes, de maniere que le clair-obſcur y fût presque auſſi exact & auſſi ſéduiſant que dans un beau tableau? Il faudroit qu'un jardinier fût un excellent peintre ou du moins qu'il poſſedât éminemment cette partie de la peinture qui conſiſte à bien connoître la ſympathie des couleurs différentes, & les différens tons de la même couleur: alors il aſſortiroit la verdure de maniere à cauſer des ſurpriſes, & à nous faire goûter des plaiſirs extraordinaires.“ Tel eſt le jugement d'un maître d'architecture diſtingué, *) qui dans ſes digreſſions ſur les jardins, eut aſſez de pénétration pour les juger d'après les principes qui leur ſont propres & pour appercevoir leur affinité avec la peinture.

L'art

*) Eſſai ſur l'architecture (par Mr. Laugier). 8. Paris 1753. Page 287.

L'art des jardiniers & celui des peintres n'ont pas toujours été ſéparés en ſorte que quelques habiles gens d'entre ces derniers n'ayent pas conſtruit des jardins avec ſuccès. Le Dominiquin bâtit non ſeulement la maiſon de campagne du Cardinal Aldobrandini à Fraſcati, il en ordonna encore les avenues, les fontaines & les points de vue, d'une maniere pittoreſque & pleine de goût. Pierre de Cortone en fit autant pour le Cardinal Sacchetti. Pluſieurs jardins agréables des environs de Florence & de Mantoue ont été conſtruits par des peintres avec autant de bon goût que pouvoit le permettre leur ſiecle, où l'art des jardins étoit encore ſi peu formé. On y trouve plus d'attraits pittoreſques & champêtres que dans nombre d'autres jardins. Peut-être même des peintres, ou du moins des architectes qui joindroient à leur art celui du payſagiſte, ſeroient les plus propres à exécuter des édifices champêtres & des pavillons dont le caractere dominant eſt la ſimplicité & l'agrément.

Après la comparaiſon que nous venons de faire de ces deux arts, il eſt manifeſte que celui du jardinier ſurpaſſe autant celui du peintre, que la nature ſurpaſſe la copie. Aucun des arts imitateurs n'eſt plus intimément lié à la nature, ou plutôt n'eſt plus la nature même que celui des jardins. Tout devient ici réalité. La mobilité des objets n'eſt pas ſimplement indiquée, mais effective. L'eau qui, dans un tableau en payſage, ne paroît animée que par ſes reflects, fait appercevoir ſa préſence par ſon aſpect & par ſon murmure. Les couleurs brillent à l'œil avec un éclat, une vivacité, une chaleur que le pinceau magique du Titien s'efforce en vain d'atteindre. Le développement ſucceſſif des différentes ſcenes d'un jardin fournit un plaiſir plus ſoutenu, plus amuſant que le tableau en payſage le plus vaſte & le plus beau, dont l'œil a bientôt embraſſé l'enſemble; les mouvements progreſſifs ſont plutôt du reſſort des jardins que de celui de la peinture. De plus l'artiſte jardinier gagne conſidérablement en étendue, tandisque ſur la toile il n'y a pas place pour toute la variété poſſible, & que les plus petites ombres qui ſouvent font l'effet le plus riant, ne peuvent y être exprimées. Bien des objets, beaux en nature, perdent à l'imitation, même entre les mains du payſagiſte le plus habile & le plus attentif.

D'autres,

D'autres, qu'il eſt obligé de reſſerrer dans un petit eſpace, ſe perdent facilement en une maſſe informe, malgré l'obſervation la plus exacte des regles de la perſpective. Enfin la compoſition d'un tableau en payſage reſte toujours la même, de quelque côté qu'on l'examine; l'artiſte ne peut pas plus que le ſpectateur changer l'ordre une fois adopté; & par conſéquent ſon effet eſt tout auſſi invariable. Mais l'artiſte jardinier eſt pour ainſi dire, maître de multiplier ſes compoſitions en les faiſant conſidérer ſous différents aſpects. Il peut par la diſpoſition de ſes allées déſigner pluſieurs points de vue au ſpectateur, qui doit naturellement s'y arrêter pour examiner le plan d'un autre côté. Il peut donc par la variété & la ſucceſſion des vues, qu'il dirige conformément à ſon but, produire une ſuite de mouvements qui ſe renforcent réciproquement par leur propre énergie, & qui offrent à l'ame une jouiſſance qu'elle cherchoit en vain, même dans les chefs d'œuvres d'un Sachleven & d'un Elzheimer.



QUATRIEME

QUATRIEME SECTION.

De la destination & de la dignité des jardins.

Un jardin est un lieu destiné à faire jouir tranquillement l'homme de tous les avantages de la vie rurale & de tous les agréments des saisons. Tous les avantages, tous les plaisirs que la nature réserve à ses amis sensibles, peuvent se trouver dans l'enceinte d'un vaste jardin bien ordonné. Disons plus : ces avantages, ces plaisirs augmentent de prix & se multiplient à mesure que le jugement & le bon goût s'efforcent de rehausser les attraits d'un jardin par la culture, & de le mettre au dessus d'une contrée abandonnée à elle-même.

Qui ne connoît pas ces plaisirs champêtres qu'ont chanté les poëtes de tous les siecles, qu'ont si souvent loué les philosophes, que l'on se souhaite si fréquemment, que l'homme qui n'est pas encore assez dégénéré pour ne plus savoir jouir de lui-même, savoure avec tant de délices? Plaisirs que Bacon même regardoit comme les plus purs; qu'Addison trouvoit si respectables qu'il appelloit le goût qu'on y trouve une habitude vertueuse de l'ame. Tenter de nouveau d'en tracer un tableau détaillé, ce seroit vouloir décrire ce qu'il faut sentir, vouloir recommander ce que tout le monde estime. Il faudroit parler de ces douces jouissances qu'offrent la liberté, les lointains, les promenades, les avenues, l'air, la fraîcheur, les odeurs douces qu'exhalent les plantes, & de tous les avantages qui en résultent pour l'esprit & pour la santé; de ces promenades où l'on erre à l'aventure & de ces agréables distractions que l'on éprouve, de cette satisfaction répandue dans tous les sens, de cette tranquille complaisance qu'inspirent au cœur les scenes champêtres de la nature, de cet oubli charmant de tous les soucis & de toutes les inquiétudes du monde, de cette élévation paisible de l'ame vers son créateur & celui de tous les êtres, de ces élans enchanteurs de l'imagination qui passe légérement en revue le beau, le grand, le varié, la vie, le mouvement & les joyes de la création: sentiments vrais & innocents sur lesquels le pere même de la nature laisse

tomber un regard d'approbation. Effectivement un jardin n'eſt pas uniquement fait pour être le ſéjour du plaiſir, quoique le plaiſir ſoit le principe de l'art du jardinier: il doit être le domicile du ſoulagement après le chagrin, celui du repos des paſſions, du délaſſement des travaux, & le théatre des occupations les plus gracieuſes de l'homme. Il doit être la ſcene favorite où l'on va contempler la nature, l'aſyle où ſe refugie la philoſophie, le temple où l'on adore la ſuprême ſageſſe.

La deſtination générale des jardins ſe déduit des forces qu'exercent ſur l'homme les ſcenes ſéduiſantes de la nature champêtre. Un jardin doit, à l'aide des objets qu'il renferme, faire des impreſſions très-ſenſibles ſur les ſens & ſur l'imagination, & cauſer par là une ſuite de ſenſations vives & agréables.

En ſuppoſant ici que la ſenſation que cauſe une impreſſion agréable ſoit l'objet principal de l'art des jardins, nous ne prétendons pas dire qu'elle ne puiſſe pas être mêlée, adoucie, ou même remarquablement altérée par quelqu'autre impreſſion analogue. Ainſi qu'une ſenſation fatigue à la longue, quand elle demeure toujours la même; pareillement la jouiſſance de la plus douce volupté nous endort quand elle nous enivre trop longtemps. C'eſt lorsque d'autres impreſſions analogues ſe ſuccedent, ou viennent ſe perdre dans la dominante, que la ſenſation conſerve toute ſa fraîcheur, toute ſa ſaveur. La modification de nos ſenſations, modification qui dépend du concours des cauſes extérieures, paroît ſi néceſſaire à l'ame, que ſon abſence ſeroit une perte eſſentielle pour notre nature. La deſtination générale de l'art des jardins ſera donc de faire naître des ſenſations agréables, auxquelles il peut joindre celles que cauſent des contrées ſolitaires, mélancoliques, ſombres, romaneſques, ſolemnelles &c. La vocation de l'artiſte jardinier eſt d'amuſer par un enchaînement harmonieux d'émotions diverſes cauſées par le varié, le neuf, le beau, le ſauvage, le mélancolique &c.

Les objets que renferment les jardins ne ſont autres que ceux que préſente la belle nature elle-même dans les champs. L'artiſte jardinier choiſira donc & ramaſſera parmi ces derniers tous ceux qui agiſſent particulié-

culiérement ſur la faculté ſenſitive & l'imagination: puis il les façonnera, les combinera & les diſpoſera en ſorte que leur énergie ſoit augmentée. C'eſt ainſi qu'un lieu changeant de nature commence à différer d'une contrée abandonnée à elle-même, & à ſe transformer en jardin. *Premiere Loi générale* de l'art des jardins.

Mais un jardin étant l'ouvrage de l'application & du génie, il doit émouvoir plus fortement l'imagination & le cœur qu'une ſimple contrée naturelle. L'artiſte tâchera donc de renforcer l'impreſſion que cauſent les objets naturels qu'il a choiſis, façonnés, & combinés avec jugement & avec goût, en y mêlant des objets artificiels & analogues, & en faiſant un enſemble du tout. *Seconde Loi générale* de l'art des jardins.

Ces deux Lois capitales jailliſſent, comme deux ruiſſeaux, d'une même ſource, & coulent l'une à côté de l'autre. La ſource, c'eſt le principe: *Remue fortement à l'aide des jardins l'imagination & le ſentiment, & remue-les plus fortement encore que ne le fait une contrée naturellement belle.* Appelle donc à ton ſecours les attraits que t'offre de lui-même le payſage; & n'oublie pas l'art, afin qu'il puiſſe les rehauſſer.

Chaque eſpece particuliere de jardin qu'on imaginera fera naître auſſi une deſtination particuliere, qui ſera la ſource des regles à obſerver dans ſon arrangement. En compoſant un jardin on peut avoir différentes vues; on peut même en réunir pluſieurs; mais il faut que toujours on ſuive la nature, que toujours on ſe propoſe de récréer & d'amuſer l'homme.

Cette deſtination plus relevée des jardins étend & ennoblit en quelque façon le point de vue ſous lequel on peut les conſidérer; elle les éleve juſqu'à la claſſe des ouvrages eſtimables de l'art, & les ſoumet par conſéquent aux regles du bon goût & du vrai beau, auxquelles ils n'étoient point ſoumis tant qu'ils demeuroient entre les mains d'un jardinier ordinaire.

Par ce moyen il eſt clair que des jardins dignes de ce nom ſeront arrachés à la mode & à la ſimple fantaiſie. Il n'eſt plus queſtion de ſavoir ce qu'ils ont été ou ſont encore, mais ce qu'ils doivent être pour faire l'heureux effet dont ils ſont capables quand ils ſont ordonnés avec jugement.

Que l'on se joue tant qu'on voudra des petits jardins artificiels des ville & des faux-bourgs: de véritables jardins s'élevent au dessus de l'aveugle caprice & du fantastique raffinement, & ne suivent que la voix du bon sens & du bon goût.

Sous cet aspect l'art des jardins devient la philosophie des objets variés de la nature, de leur pouvoir & de leurs actions sur l'homme, & de la maniere de renforcer les impressions qu'elles font sur lui; cet art cesse d'être uniquement l'amusement des sens externes, & devient une source de vrai contentement intérieur pour l'ame, de richesses pour l'imagination, de délicatesse pour le sentiment: il étend le domaine du bon goût & de l'art; il applique l'esprit créateur de l'homme à une chose sur laquelle il n'avoit encore que peu agi; il ennoblit les œuvres de la nature, & embellit cette terre, notre séjour pour un temps. Au moins telle peut être l'étendue & la destination qu'il doit s'efforcer d'atteindre.

L'art des jardins peut en quelque façon se vanter d'avoir un avantage remarquable sur les autres beaux-arts. C'est un art, & cependant il est, pour ainsi dire, amalgamé avec la nature, & plus qu'aucun de ses freres. Il nous fait jouir de toute la variété, de tous les plaisirs de la campagne dont la peinture en paysage ne nous offre qu'une partie: il produit tout d'un coup des impressions que la poésie descriptive ne réveille que successivement par une progression d'images. Il n'émeut pas par une imitation éloignée, mais saisit, frappe immédiatement les sens par la présence réelle des objets sans avoir recours à la mémoire ou à l'imagination. Il fournit un plaisir plus long & plus durable que les statues, les tableaux & les édifices; car l'accroissement continu, le changement des saisons & du temps, le mouvement des nuages & des eaux, l'intervention des oiseaux & des insectes, & mille petits accidents causés par la contrée & les lointains, enrichissent un jardin d'une variété de spectacles qui charme sans cesse & ne fatigue jamais. Le goût de la sculpture, de la peinture, & de l'architecture n'est pas généralement répandu; il faut ici de l'étude pour admirer; la satisfaction occasionnée par les ouvrages de ces arts ne devient vraiment intéressante qu'après un certain espace de temps consacré à y faire des recher-

ches.

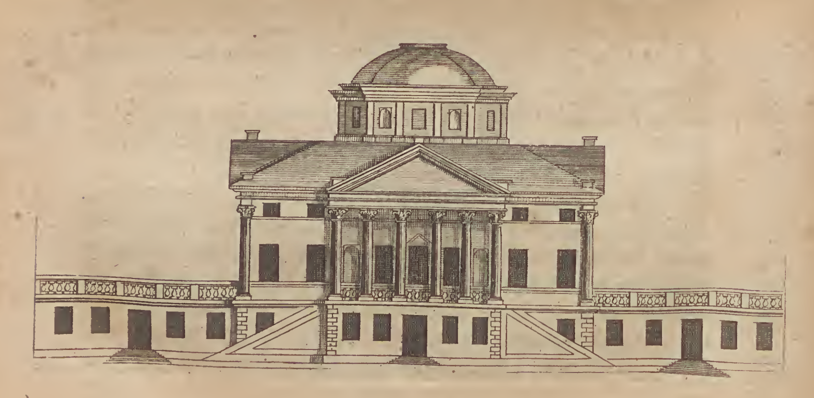
ches. Mais les attraits d'un jardin bien ordonné n'ont besoin d'instruction ni d'explication pour se faire sentir au connoisseur & à l'ignorant. L'art des jardins touche toujours au but, son pouvoir est universel. Nous nous réjouissons tous en voyant les décorations riantes de l'été: nous nous affligeons tous en voyant les champs qu'il abandonne rester vuides & déserts. Une contrée cultivée & agréable flatte tous les yeux; une contrée âpre & inculte nous arrâche des plaintes sur la dureté de la nature, ou nous irrite contre l'indolence de l'homme.

Les maisons de campagne & les jardins sont preuve du goût public, & ne devroient jamais être indifférents à la politique, pas tant parce que de leur construction dépend en partie l'estime ou la critique que s'attire une nation, que parce que ces objets ont une influence morale sur les citoyens. Combien une province décorée de belles maisons de campagne & de riants jardins n'enchante-t-elle pas, ne prévient-elle pas en faveur de l'état & de ses habitants! Ces décorations considérées journellement contribuent à faire connoître & aimer la propreté, l'harmonie, la décence, le beau & l'agréable, choses si importantes à la culture du cœur & de l'esprit. „En Ecosse,“ dit Home, *) „la régularité & l'applanissement même d'un sentier a quelque influence de cette nature sur le petit peuple du voisinage. Ils prennent goût à la régularité & à la propreté, dont ils font usage d'abord dans leurs cours & leurs petits enclos, & puis dans leurs maisons. Ce goût de régularité & de propreté une fois acquis s'étend successivement sur les habits, & même sur la conduite & les mœurs.“

L'art des jardins ne se borne pas à copier la nature en embellissant le domicile de l'homme; il augmente encore le sentiment qu'il a de la bonté divine, il favorise la gaieté & l'agrément de son esprit, & même sa bienveillance pour ses semblables; c'est ainsi que les habitants d'un beau pays sont plus humains que ceux que le sort a relégués dans de misérables contrées. Les déserts nuds de la Lapponie & de la Sibérie ne fatiguent & n'effrayent pas seulement le voyageur; ils étouffent aussi le génie & le senti-

*) Elements de Critique, IId Volume, Chap. 24. où il est question d'architecture & de jardinage.

ment de l'habitant en inſpirant l'indolence, le mécontentement, la mauvaiſe humeur & l'abattement. Dans des régions bien cultivées & ornées de jardins on verra les hommes s'accoutumer de préférence aux plaiſirs décents & tranquilles de la nature, & oublier inſenſiblement les paſſe-temps groſſiers & coûteux. Entourés de tant d'objets enchanteurs, leur eſprit deviendra ſerein & gai, & leurs ſentiments plus doux & plus polis. Ils ſentiront tout leur naturel porté à développer plus promptement & avec ſuccès ſes plus belles facultés. Il eſt certain que les ſcenes riantes qu'offrent la campagne & les jardins, font ſur l'imagination & la ſenſibilité des hommes un effet bien plus important que ne le croient les eſprits ordinaires. La penſée, que ces ſcenes étendent & enrichiſſent, ne s'y bornera pas; elle apprendra à s'élever légérement d'une ſuite d'images nouvelles à l'autre, jusqu'à ce que abandonnant les objets connus d'où elle s'eſt élancée, elle éprouve des tranſports cauſés par la conſidération du beau & du grand primitif, tranſports infiniment au deſſus des impreſſions ordinaires que fait la nature ſur les organes de nos ſenſations.



THÉORIE
DE
L'ART DES JARDINS.

PREMIERE PARTIE.

PREMIERE SECTION.

Des objets de la belle nature champêtre en général.

SECONDE SECTION.

Des différents caracteres du paysage & de leurs effets.

PREMIERE SECTION.

Des objets de la belle nature champêtre en général.

L'art des jardins étant ſi étroitement lié à la nature qu'il paroît n'être que la nature même ſous une forme un peu changée, ſa premiere & principale vocation ſera de s'occuper des objets de la belle nature. Ceux-ci ſont d'eſpeces & de forces différentes: ils feront par conſéquent auſſi différentes impreſſions ſur l'homme; l'expérience & le ſentiment nous en convainquent, & le créateur de tout devoit, ſuivant le plan formé par ſa ſuprême ſageſſe, leur donner les directions néceſſaires pour produire cet effet. Les objets de la belle nature ſont étalés aux yeux de l'homme; les organes de ſes ſens ſont diſpoſés de maniere à recevoir leurs impreſſions, à émouvoir l'imagination en les lui transmettant, & à animer le ſentiment en lui offrant des images agréables.

Les objets de la nature champêtre ont plus d'un chemin pour faire parvenir à l'ame les impreſſions qui leur ſont propres, & exciter ſa ſenſibilité. Le principal eſt la *Vue*, ce ſens le plus parfait & le plus amuſant de tous. L'œil nous fait appercevoir la *Poſition* des objets, leur *Configuration* ou *Forme*, leurs *Couleurs* & leur *Mobilité:* & toutes les beautés ſenſibles qui y ſont attachées ſont de ſon reſſort. Entre les autres ſens formés pour les agréments de la nature, ſe diſtingue enſuite l'*Ouïe*, qui ſaiſit les *ſons harmonieux.* L'*Odorat*, qui reçoit les *douces exhalaiſons des plantes & des végétaux*, paroît être le dernier, à moins qu'on ne veuille lui joindre le ſens plus groſſier du *Tact*, qui éprouve l'action rafraîchiſſante de l'air. C'eſt par toutes ces entrées que les beautés champêtres & les agréments de la nature pénetrent plus ou moins jusqu'à l'ame. L'impreſſion faite par les objets ſur un des ſens peut être renforcée par le mouvement ſimultané d'un ou de plus d'un autre ſens. Les perceptions correſpondantes de pluſieurs ſens rehauſſent le prix de l'objet qui en eſt la ſource. Un bocage décoré d'un feuillage nouveau & de riants lointains charme encore plus quand nous y entendons en même temps le chant du roſſignol, le

murmure d'une cascade, & que nous y respirons l'odeur douce de la violette.

Il est au pouvoir de l'artiste jardinier de flatter la *vue*, l'*ouïe* & l'*odorat*. Mais comme la récréation de tous ces sens au même point, en partie ne dépend pas de lui, & en partie ne doit pas seulement être recherchée, à cause de la différence qui regne dans la perfection interne des sens mêmes, il doit, sans cepéndant négliger entiérement l'odorat, travailler pour l'œil & pour l'oreille, & sur-tout pour l'œil. Le jardinier s'efforcera donc principalement d'exposer les *Beautés visibles* de la nature champêtre.

I.

De la Grandeur, & de la Variété.

Entre les qualités qui rendent les objets naturels propres aux jardins, & qu'il nous faut actuellement déterminer plus exactement, la grandeur demande d'abord notre attention.

Nous haïssons tout ce qui est borné, & nous aimons l'étendue & l'aisance; ce penchant de l'ame, sans contredit originel, est assez prouvé par l'expérience. L'aspect de petits objets renfermés dans un étroit espace nous rassasie & nous dégoûte bien vîte. Au contraire, la vue de tout un paysage, de montagnes, de rocs, de larges eaux, de forêts nous ranime. Combien l'ame ne s'élargit-elle pas, ne tend-elle pas toutes ses forces, ne se travaille-t-elle pas pour tout embrasser, lorsque l'Océan se découvre à elle en perspective, ou lorsque, dans une belle nuit d'hyver, la création paroît se dévélopper sans bornes à nos yeux, & se montre à nous avec toutes ses luisantes planètes & ses brillantes étoiles. L'amour de l'homme pour le grand, agit si fortement & si visiblement, qu'on ne peut plus douter de la réalité de ce penchant qui semble annoncer la noble destination de l'espece humaine. La jouissance de la grandeur donne à l'imagination & à l'esprit un aliment qui satisfait en quelque sorte complétement; on s'élance de sa station ordinaire & peu élevée vers une sphere plus sublime d'images & de sensations; on sent que l'on n'est plus un homme

homme vulgaire, mais un être dont l'énergie & la vocation ſont bien au deſſus du centre qu'il occupe.

Un payſage plutôt qu'un jardin eſt deſtiné par la nature à nous fournir les plaiſirs qui réſultent de la grandeur. Mais un jardin auſſi doit tendre à nous donner ces plaiſirs, & d'autant plus que ſon but particulier eſt d'occuper l'homme d'une maniere conforme à ſa dignité. Un jardin eſt ſans doute plus borné qu'un payſage; cependant il peut, au moins en partie, nous ſaiſir par le ſentiment noble de la grandeur.

La grandeur, dans le ſens dans lequel on doit prendre ce mot en parlant des payſages, comprend en ſoi l'étendue des objets naturels, & celle de la place où ils ſe trouvent. On pourroit encore diſtinguer le grand de la grandeur; c'eſt ainſi qu'un bosquet de chênes auroit quelque choſe de grand cauſé par les arbres mêmes qui le forment, tandisqu'un petit bois de ſaules ſeroit toujours mesquin, quoiqu'il s'étendit plus au loin.

La variété eſt alliée à la grandeur. L'étendue des parties conſtitue celle-ci, leur diverſité & leurs différentes formes celle-là. En mariant harmonieuſement la grandeur à la variété, il en réſulte la perfection en fait de payſages & de jardins.

La variété paroît presque plus indiſpenſable aux beſoins de l'eſprit que la grandeur. Les mêmes objets, toujours offerts aux yeux & dans la même poſition, une éternelle monotonie, une conſtante uniformité de teintes, ne fatiguent pas ſeulement, mais cauſent une eſpece de martyre ſecret. Que l'on aille & vienne entre des hayes uniformes: que l'on recommence encore une fois cet exercice, & ennuié de ces allées & venues invariables, on occupera avec plaiſir le premier banc qui s'offrira, quoique l'on ne ſoit pas encore étourdi par ce tournoyement perpétuel.

Comme les différentes parties diverſifiées d'où réſulte la variété, peuvent en même temps avoir une certaine étendue, la grandeur & la variété ſont ſuſceptibles d'une union aſſez intime. Cependant ces deux qualités demeurent toujours trop eſſentiellement différentes pour qu'on puiſſe les confondre. Deux tableaux tracés par un grand poëte paroiſſent mettre la choſe dans tout ſon jour; je tranſcris ces tableaux ſans déſigner en

particulier leurs traits caractéristiques assez visibles à de bons yeux. Voici le tableau de la grandeur.

„Un mêlange de montagnes, de lacs & de rochers, s'offre distincte-„ment à la vue, quoique sous des couleurs par degrés affoiblies. Dans le „fond azuré de la perspective, des hauteurs couvertes de sombres forêts „réfléchissent les derniers rayons. Une Alpe peu éloignée présente des „terrasses en pente douce, couvertes de troupeaux, dont le mugissement „fait au loin résonner les vallons. Un lac, étendu entre les rochers, offre „un miroir immense; une flamme tremblante brille sur ses flots unis. „Là des vallons tapissés de verdure s'ouvrent à la vue, en formant des „replis, qui se rétrécissent dans l'éloignement.“ *)

Le tableau suivant de la variété paroît avoir été tracé sur une montagne voisine de Berne patrie de l'auteur, car il représente d'après nature l'aspect dont on jouit depuis cette hauteur.

„La verdure des bois sur ces côteaux étoit enluminée par la couleur „blonde des champs. L'Aare, dans sa course tortueuse & variée, réflé-„chissoit sur des ondes pures une lumiere flottante. Près d'elle la capitale „de la Nuitonie, **) séjour de la paix & de la confiance, présente ses rem-„parts, qu'aucun ennemi n'a forcé. Aussi loin que porte la vue, on voit „régner la tranquillité & l'abondance. Sous sa chaumiere couverte de „mousse le pauvre jouit ici de la liberté & du fruit de ses travaux. D'un „côté la terre étoit couverte de brebis, qui broutoient avec avidité, pen-„dant que d'un autre des boeufs pésans, mollement étendus sur l'herbe, „ranimoient leur goût, en ruminant le trefle fleuri. Le cheval délivré „du frein & du travail, sautoit sur l'herbe naissante des champs qu'il avoit „souvent labouré. Les bois n'offroient pas un spectacle moins agréable. „Des hêtres presque dépouillés, brilloient là d'une rougeur ardente; ail-„leurs des sapins épais jettoient leurs ombres sur la mousse plus pâle; les „rayons du soleil répandoient, au travers des branches obscures, leur lu-„miere

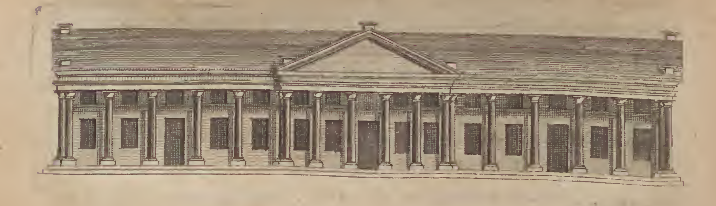
*) Poésies de Mr. Haller traduites de l'Allemand. Berne 1760. 2 Vol. in 8. Poëme intitulé les Alpes.

**) Anciennement la contrée où est bâtie la ville de Berne étoit appellée *Nuitonie*. Note tirée de la traduction de Haller.

„miere tremblante, & une ombre verte jouoit en différentes nuances avec „le feu du jour. L'aimable ſilence de ces bocages! Et quel charme enco- „re plus doux dans la voix de l'écho, quand une troupe d'heureuſes créa- „tures, dans le repos & dans l'abondance, réuniſſent leurs voix pour chan- „ter leurs plaiſirs. Un ruiſſeau voiſin tantôt coule ſes foibles ondes en „murmurant ſur le gazon, & tantôt changées en neige & en perles, il les „verſe avec bruit dans les abymes des rochers.“ *)

Au reſte la variété ne ſe borne pas ſimplement aux objets, mais s'étend auſſi aux différents côtés d'où on les conſidere, & aux différents points de vue ſous leſquels on les conſidere. Un ſeul édifice, un ſeul groupe, quelquefois même un ſeul arbre, peut être pour ainſi dire multiplié par la maniere de le préſenter.

D'après la loi ſeule de la variété la place la plus convenable pour un jardin eſt celle où des collines, des terraſſes, des enfoncements, offrent les objets ſous divers aſpects & fourniſſent des lointains variés. Il faut que le découvert ſuccede au renfermé, le clair à l'obſcur, l'attrayant au mélancolique, le paiſible au ſublime, le ſauvage & le romaneſque à l'élégant: il faut remplir de plantations les places vuides, & animer les collines par des buiſſons, des caſcades & des fabriques: & même pluſieurs objets d'une ſeule eſpece doivent paroître différents par leur caractere, par leur forme, & par leur ſituation.



*) Poéſies de Mr. Haller traduites &c. Eſſai ſur l'origine du Mal, 1 Chant.

II.

De la Beauté.

La beauté met la derniere main à la grandeur & la variété. L'artiste jardinier pensera donc à imiter la nature, en donnant aux parties étendues & variées de son ensemble toute la beauté dont elles sont susceptibles. Si, suivant l'opinion de quelques critiques, la beauté consistoit dans les qualités par lesquelles les objets causent un plaisir sensuel, il est clair qu'une partie de cet attribut résidéroit déjà dans la grandeur & dans la variété.

Mais la beauté peut être considérée en elle-même, & abstraction faite de la grandeur & de la variété. Tâchons de nous frayer ici un chemin à nous, & distinguons la *beauté champêtre*, qui est en même temps celle des jardins, de toutes les autres especes de beauté qu'on pourroit encore établir.

Il paroît que la beauté champêtre peut se réduire à deux chefs principaux, *couleur* & *mouvement*.

La Proportion en général peut aussi offrir quelque beauté, mais celle du *regne végétal* ne paroît pas déterminée nécessairement par la proportion. Un célebre critique anglois, en combattant la premiere de ces propositions, rend la seconde si probable, que son sentiment mérite une place ici. „Jettons les yeux," dit-il, „sur le monde végétal, nous n'y trouverons rien de si beau que les fleurs; mais les fleurs sont de presque toutes les grandeurs; les unes sont droites, les autres inclinées, d'autres droites & inclinées tout ensemble; elles ont de plus une infinité de formes différentes; & c'est d'après ces formes que les Botanistes leur ont donné les noms qu'elles portent, & qui sont presqu'aussi variés que les formes mêmes. Quelle proportions découvrons-nous entre les tiges & les feuilles des fleurs, ou entre les feuilles & les pistils? **) Admirons comment la foible tige de la rose

*) Recherches philosophiques sur l'origine des idées que nous avons du beau & du sublime, précédées d'une Dissertation sur le goût, traduites de l'Anglois de Mr. Burke par l'Abbé D. F. . . . . . (Des Fontaines) 2 Vol. 8. Londres 1765.

**) Centre de la fleur qui renferme la semence.

rofe s'accorde bien avec le large bouton fous lequel elle fe courbe. Perfonne ne peut nier que la rofe foit une belle fleur. Qui pourroit avancer qu'elle ne doit pas une grande partie de fa beauté à cette même difproportion? La rofe eft une fleur fort grande, & elle vient fur des branches fort minces. La fleur d'une pomme eft très-petite, & elle vient fur un grand arbre. Cependant la rofe ainfi que la fleur d'une pomme eft belle. L'arbriffeau qui nous donne la rofe, l'arbre qui porte les fleurs des pommes, ont malgré leur difproportion refpective, une parure fort agréable. Tout le monde ne convient-il pas généralement qu'il n'y a point de plus bel objet qu'un oranger chargé en même temps de fleurs, de feuilles & de fruits? Ce feroit en vain que nous chercherions ici de la proportion entre la hauteur & la largeur, ou tout ce qui peut regarder, ou les dimenfions du tout, ou bien les rapports que les parties particulieres ont les unes aux autres. Il faut pourtant que je convienne que l'on peut obferver dans bien des fleurs que leurs formes ont quelque chofe de régulier, & que leurs feuilles font en partie arrangées méthodiquement; & telle eft la forme, tel eft l'arrangement de la rofe dans fes pétales. *) Mais quand on la voit obliquement, & que cette forme fe trouve en partie perdue, & l'ordre de fes feuilles confondu, elle conferve toujours fa beauté. La rofe eft même plus belle avant que d'être entiérement épanouie, lorsqu'elle eft en bouton, avant qu'elle ait pris cette forme exacte.“

Malgré cette exception dans le regne végétal la beauté champêtre peut encore, quoique dans un fens un peu altéré, réfulter de la *Forme* qui dans les arts du deffein détermine une partie fi effentielle de la beauté. La nature, à la vérité, obferve une proportion exacte entre toutes les parties & l'enfemble du corps humain, objet principal de l'artifte deffinateur, & en préfcrit l'imitation à ce dernier. Mais dans l'ordonnance des riants payfages, où travaillant fur de grandes maffes elle pouvoit fe livrer à plus de liberté que dans des ouvrages ifolés qu'elle vouloit rendre parfaits, la nature

*) Feuilles qui fervent d'enveloppe au piftil. Ces deux notes font tirées de la Traduction citée.

nature n'a pas si soigneusement observé l'exactitude des rapports. Pourroit-on avancer que dans la garniture d'un roc, ici couvert de hauts sapins, là de petits buissons, là encore de mousse, il regne une exacte observation des proportions, ou que dans les arbres d'une forêt, dans la maniere dont ils déployent & étendent leurs rameaux, dans les couleurs du feuillage, domine un rapport tel qu'on puisse par-tout rendre raison pourquoi ces situations & ces formes doivent être ainsi & non autrement? Il paroît sans contredit vrai, qu'en composant les paysages, la nature n'a pas prétendu en *général* produire la beauté en donnant aux objets une *Forme déterminée*, parce que des objets d'une même espece, offerts sous des formes très-différentes & opposées, paroissent toujours beaux à un sentiment non dépravé encore. Nous trouvons beau un bocage dont les arbres sont hauts & élancés, & de même un autre qui n'est composé que de tiges peu élevées; que le bocage se voûte en épais ombrage, ou qu'il laisse passer le jour à travers de spacieuses ouvertures, toujours il nous fera plaisir. Qu'une riviere étende son vaste lit dans la vallée, ou que divisant ses eaux, elle tombe du haut de la colline, elle pourra prétendre à la beauté dans l'un & l'autre cas.

Si donc les objets champêtres doivent acquérir la beauté par la forme, il paroît que ce ne peut être que par des *lignes courbes* ou *ondoyantes*. La ligne droite n'est pas absolument dépourvue de beauté dans un paysage, mais il est sûr que les lignes courbes offrent une beauté plus sensible, & font une impression qui occupe plus long-temps. Une forêt qui se prolonge au dessus de quelques collines & dans quelques vallées, & se déborde de côté tantôt ci tantôt là, est à coup sûr plus belle qu'une autre qui tirée au cordeau repose pour ainsi dire dans une plaine. On objectera peut-être: la beauté résulte ici de la variété; mais c'est précisément la ligne courbe qui produit la variété.

Il est plus évident que la *couleur* & le *mouvement* sont des parties essentielles de la beauté champêtre.

1. *Cou-*

I.

Couleur.

La nature vouloit que l'homme ne confidérât pas fes œuvres avec indifférence. Elle donna donc aux furfaces des corps, par le moyen de la lumiere & des couleurs, un attrait qui excite le plaifir & la complaifance & invite à une contemplation réitérée. Si tout étoit d'une même teinte dans la nature, l'œil fe fatigueroit bientôt à la confidérer, & l'efprit fentiroit le dégoût & l'ennui; le défaut de vivacité & de gaieté dans les couleurs auroit les mêmes fuites. Les couleurs intéreffent plus généralement l'homme que les formes: il fuffit qu'il ouvre les yeux pour les premieres; pour les fecondes cela ne fuffit pas, il faut encore comparer & juger, c'eft à dire faire une opération de l'efprit. La couleur eft comme une efpece de langage que parlent à l'œil les objets inanimés de la nature, langage univerfel & compris dans tous les recoins du monde. La couleur donne aux objets un grand pouvoir fur la fenfibilité; par fon fecours ils réveillent le fentiment de la joye, de l'amour, du repos, & excitent d'autres émotions, & fi puiffamment qu'on s'apperçoit fans peine que l'art des jardins peut auffi bien tirer des couleurs un parti avantageux que la nature, qui s'en fert dans la même vue.

Il eft certain que la nature étale une variété étonnante de couleurs, qui par leurs teintes fortes ou modérées, par leur feu ou leur douce clarté, par leur mèlange & leur fonte, par des coups de jour diverfifiés & inattendus, par leur jeu & leur reflèt, offrent un fpectacle tel que l'œil ne fauroit en trouver dans la vafte création de plus magnifique ou de plus beau. La nature dévoile ce théatre des plaifirs caufés par les couleurs non au payfagifte feul, mais encore à fon rival, l'artifte jardinier.

Jettons les yeux fur un parterre abondant en fleurs, fur-tout lorsque regne la royale tulipe. Quelle variété étonnante des plus riches couleurs! On comprend à peine que l'Anglois, fi fenfible d'ailleurs, faffe moins de cas de cette efpece de beauté, tandisque le Hollandois la regarde comme le plus grand attrait d'un jardin. Quoique un jardin ou un parc

ſans fleurs puiſſe être beau, & qu'une place émaillée des plus ſuperbes fleurs ne ſoit pas pour cela un jardin, il n'en eſt pas moins vrai que la nature nous offre tant de charmes dans leur ſeul coloris, ſans même faire attention à leurs exhalaiſons balſamiques, qu'on ne ſauroit ſans injuſtice les négliger entiérement dans les jardins.

Quelque grande que ſoit la magnificence des couleurs que les fleurs étalent, elle eſt cependant ſurpaſſée par un autre ſpectacle, le plus ſublime & le plus beau que nous offre la nature auſſi par rapport aux couleurs; c'eſt celui de l'aurore & du ſoleil couchant, avec les accidents de lumiere variés à l'infini qui les accompagnent: ſpectacle qui raviſſant les plus grands poëtes, leur en inſpira les plus belles deſcriptions, & qui anima Lucas van Uden, Claude Gillée & tant d'autres génies pittoreſques à l'imiter autant que le permettent les bornes de l'art; ſpectacle ſenſible même pour des yeux peu délicats. J'ai toujours conſidéré avec un ſentiment ſecret de compaſſion ces maiſons de campagne & ces jardins entourés de bâtiments, de murs ou d'arbres élevés qui leur dérobent la vue du plus noble ſpectacle de la nature. Puiſſent l'architecte & l'artiſte jardinier ne jamais oublier de ménager à l'œil une ouverture qui lui permette la jouiſſance de l'aſpect le plus ſuperbe qu'offre la création!

Mais outre cette pompe de courte durée que déployent les couleurs dans les fleurs, & au lever & au coucher du ſoleil, la nature nous préſente encore dans la décoration générale des payſages une beauté de coloris moins grande mais plus durable. Le verd, couleur bienfaiſante & rafraîchiſſante pour l'œil, eſt auſſi celle qui domine dans la belle campagne. Quelle variété infinie cette ſeule couleur n'offre-t-elle pas, même dans une ſeule contrée, en ſe renforçant, ſe dégradant & ſe fondant, & cela non pas uniquement par les effets du lointain aérien qui fuit inſenſiblement, mais encore par les effets du jour actuel ſur les objets plus ou moins voiſins, ſur les herbes rempantes, ſur les plantes plus élevées, ſur les buiſſons, & ſur les arbres. La nature ne permet pas ſeulement ici à l'artiſte jardinier de charmer par la même diverſité & la même ſucceſſion de verd qu'elle; elle lui permet auſſi de ſurpaſſer par un mêlange plus ſoigneux de

de nuances, le deſſein négligé qui regne dans ſes ouvrages grands & aiſés, & en réuniſſant les objets d'une maniere nouvelle, de produire un nouvel enſemble, qui préſente pour ainſi dire le tableau d'une perfection plus relevée.

La beauté particuliere des couleurs dépend de ce qu'elles ſoyent claires ou vives; douces comme le bleu mourant, le couleur de roſe, le violet & le verd clair; enfin variées, ſe nuançant inſenſiblement, & ſe mariant enſemble par des gradations bien ménagées.

L'artiſte jardinier ne peut atteindre à l'éclat des couleurs qu'en plantant quelques eſpeces particulieres de fleurs, mais en revanche il peut prévenir l'œil par des couleurs claires & pures. Les couleurs éclatantes inſpirent de la gaieté; les couleurs pures & claires de la ſérénité. Les couleurs douces ou modérées nous raniment, nous font éprouver un ſentiment agréable de repos, comme le violet, ou nous inſpirent une gaieté tempérée comme le bleu clair & le couleur de roſe. La variété nous amuſe, en nous faiſant paſſer de plaiſir en plaiſir, & prévient le dégoût.

De ces remarques, qui doivent ſervir de fil à l'artiſte jardinier dans ſes travaux, réſultent quelques loix générales & capitales qu'il obſervera dans ſon coloris.

1. Il évitera l'uniformité, & ſe ſouviendra qu'il agit directement contre les préceptes de la nature lorsqu'il ne ſe ſert que d'un ſeul verd.

2. Il ne s'imaginera pas qu'il eſt indifférent de mêler au haſard les couleurs de ſes plantes, de ſes buiſſons & de ſes arbres, mais il ſe ſouviendra qu'il faut de la réflexion & du choix pour produire ſur l'œil un heureux effet à l'aide des couleurs.

3. Il aura ſoin ſur-tout d'employer des couleurs claires & vives, afin de réveiller la ſérénité d'eſprit. Les couleurs de cette eſpece n'animeront donc pas ſeulement & principalement les objets les plus voiſins, mais ſeront auſſi les couleurs capitales de ſon tableau champêtre.

4. Il diſtinguera les parties de ſon emplacement qui, ſoit par leur ſituation & leur diſpoſition naturelle, ſoit par la deſtination & le caractere qu'on veut leur donner en les mettant en œuvre, ou en y plaçant

des fabriques &c., exigent une autre couleur que le reſte. Un chemin de traverſe qui conduit dans les bois pourra être ombragé d'une verdure moins gaie. Les grottes & les hermitages veulent être voilés d'un feuillage ſombre & mélancolique.

5. Il étudiera la ſympathie des couleurs, & s'appliquera à marier & à fondre enſemble celles qui ſont amies de maniere qu'il en réſulte une harmonie parfaite. Il ne fera pas ſeulement attention à l'effet que produit actuellement & de près l'union des couleurs, mais auſſi à celui qu'elle produira de loin, dans la ſucceſſion des ſaiſons, & même après quelques années.

6. Il donnera, autant qu'il ſera poſſible, à ſes objets naturels & artificiels un emplacement & une poſition propres à en relever la beauté, éclairant ces objets par un jour direct ou par des coups de jour interrompus, ſuivant que leur ſituation ou leur deſtination l'exige ou le permet: cette regle eſt de conſéquence, & cependant on l'enfreint presque tous les jours. Il expoſera les carreaux de fleurs humides de roſée aux regards du matin, & diſpoſera le bain caché dans les bois en ſorte que le ſoleil couchant le dore de ſes rayons.

La lumiere du ſoleil offre une infinité de beautés méconnues dont on pourroit décorer les objets du reſſort des jardins. On ſe contente de ſavoir qu'on peut détourner ſes rayons & ſe mettre à couvert de leur ardeur; on penſe à la commodité avec une eſpece d'inquiétude vulgaire qui tient de l'inſtinct, & qu'éprouve auſſi l'habitant des bois; mais on oublie qu'on peut employer & diſtribuer la lumiere adoucie de maniere à embellir les objets, art que le jardinier ne devroit pas abandonner abſolument au payſagiſte.

2.

Mouvement.

Le mouvement en général peut préſenter quelque beauté, parce qu'il eſt accompagné de variété & de changement. Le mouvement eſt indiſpen-

ſable

ſable pour que les objets champêtres faſſent une impreſſion durable. La vue de la plus raviſſante des contrées commence bientôt à nous intéreſſer plus foiblement lorsqu'elle ne nous préſente que des objets en repos & immobiles, lorsqu'il n'y paroît rien qui rompe cette uniforme tranquillité & annonce une exiſtence animée. Cette remarque n'eſt pas échappée aux plus grands payſagiſtes, qui cependant reſtent bien en arriere de l'artiſte jardinier quand il s'agit de produire du mouvement que les premiers ne peuvent qu'indiquer ſimplement, & non rendre ſenſible. Ces peintres animent donc leurs payſages tantôt par des bergers, tantôt par des voyageurs, tantôt par des troupeaux errant à l'aventure, tantôt par le vol des oiſeaux: ils font ſouffler le vent au travers du feuillage, ils répréſentent des caſcades qui ſe précipitent, & la fumée qui s'éléve au deſſus des cabanes: bref, ils n'oublient rien de ce qui peut réveiller l'idée de mouvement & de vie dans leurs payſages factices. L'artiſte jardinier doit bien plus encore s'efforcer de ſe procurer un mouvement réel dans ſon emplacement; l'exemple que lui donne la nature, & les beſoins de l'ouvrage dont il s'occupe l'y invitent, pour peu qu'il veuille atteindre à un certain degré d'énergie. Ordinairement on trouve, même dans le plus petit jardin, des eaux jailliſſantes; non, à ce que je penſe, pour imiter toujours en cela les grands jardins, mais parce que l'on ſent réellement combien le mouvement anime & fait plaiſir. Rien ne récrée effectivement plus que le mouvement dans les objets champêtres; le plus bel arbre paroît encore plus beau lorsqu'un léger zéphir ſe joue dans ſon feuillage. Pour obtenir l'agrément que produit le mouvement, il ſemble que l'artiſte jardinier doit tourner ſon attention vers les points ſuivants.

1. Tant qu'il pourra il choiſira un emplacement où la contrée des environs lui fournit des vues mouvantes, comme des villages, des collines, des champs & des prairies, où paiſſent des troupeaux & travaillent des laboureurs, des lacs & des rivieres qu'animent des bateaux à la voile & des pêcheurs, des grands chemins dans le lointain couverts de figures qui vont & viennent &c.

 2. Veut-

2. Veut-il ſe ménager du mouvement dans le jardin même, il employera pour cet effet des objets mobiles de leur nature. Il évitera donc les enfantillages & les raffinements ordinaires à l'aide deſquels on cherche à mettre en mouvement des objets immobiles, dans la fauſſe idée de fournir aux jardins un ornement qui leur ſoit propre.

3. Trop de mouvement & un mouvement outré diſtraient ou étourdiſſent: l'artiſte jardinier s'efforcera donc de n'avoir qu'un mouvement modéré. Une caſcade mugiſſante, qui rétentit dans tout le jardin, trouble le ſentiment des beautés douces inſpiré par les autres objets. Les machines hydrauliques bruyantes ſont ſouvent devenues des eſpeces de monſtres dans les jardins. Une chûte d'eau ſuave au contraire flatte l'œil & l'oreille.

4. Il examinera par quel moyen il peut produire le mouvement & la vie. La nature ne lui a pas tout abandonné; d'ailleurs tout ce qu'il pouvoit offrir n'eſt pas également convenable. La nature s'eſt reſervé le mouvement de l'air & des nuages, à l'aide duquel elle anime ſi puiſſamment la création; mais elle permet à l'artiſte jardinier de donner de la vie à ſon emplacement par d'autres moyens. Il peut faire couler l'eau tantôt plus vite tantôt plus lentement; il peut la faire tomber de terraſſe en terraſſe, ou la faire précipiter du ſommet d'une hauteur eſcarpée; il peut la conduire & la diſtribuer à ſa volonté. Il peut expoſer au vent ſes arbres minces & flexibles & ſes buiſſons. Il peut attirer par ſes fleurs des troupes d'inſectes bigarrés, & par ſes ombrages des familles entieres d'oiſeaux, qui par leur vol & leur chant animeront ſon jardin. Il eſt un mouvement pour l'œil, & un autre pour l'oreille; & l'artiſte jardinier peut non ſeulement les obtenir tous deux, mais encore les réunir dans un même eſpace de temps.

C'eſt ſur-tout des animaux que ſe ſert la nature pour vivifier ſes riants payſages; l'artiſte jardinier n'oubliera pas de l'imiter. Qu'il attire principalement les ſauvages habitants des airs par l'appât de l'ombrage & des eaux, & en empêchant qu'on ne les inquiete. Le roſſignol, la caille, l'alouette & tant d'autres oiſeaux naturels au climat, ne demandent pas mieux

mieux qu'à jouir dans nos jardins des droits de l'hoſpitalité, à y pondre leur couvée, & à s'y multiplier en nombreuſes familles. Peut-on avoir une compagnie plus agréable & une meilleure récréation que celle que fournit une foule de chanteurs mélodieux ou d'oiſeaux qui nous amuſent par leurs formes & leurs couleurs, en voltigeant gayement autour de nous? Ceux qui banniſſent les muſiciens ailés, ou qui du moins ne leur fourniſſent ni appât ni retraite aſſurée, ne doivent avoir aucune idée de la volupté qu'offre le mouvement & la vie, & dont ils privent volontairement leurs jardins. Ce n'eſt pas uniquement un plaiſir, mais encore un honneur pour le propriétaire, d'apprivoiſer jusqu'à un certain point les timides oiſeaux, en les traitant amicalement.



III.

De l'agrément & de l'aménité.

Que la beauté réſulte du coloris ou du mouvement, toujours ſon effet eſt de réveiller un plaiſir vif à l'inſtant où elle agit ſur l'imagination.

Mais dans les objets, leur ſituation, & leur liaiſon, réſident encore des propriétés qui nous cauſent une ſatisfaction moins grande, qui nous prévien-

préviennent en leur faveur ſans nous enchanter: ces propriétés ſont l'agrément & l'aménité. Elles ſont alliées de ſi près à la beauté qu'il eſt difficile de développer aſſez leurs traits de famille pour diſtinguer chacune d'elles par des caracteres déterminés. Cependant la beauté n'eſt ni l'agrément ni l'aménité, qui à leur tour ne ſont pas la beauté; le ſentiment le décide avec plus de promptitude, & même à ce qu'il paroît avec plus de ſûreté que le raiſonnement. La différence des effets produits ſur le ſentiment, ſemble être ce qui rend le mieux ſenſibles les caracteres diſtinctifs du beau & de l'agréable.

Entre l'agrément & l'aménité la diſtance eſt ſi peu remarquable qu'à peine peut-on la déſigner: le ſentiment gliſſe ſi ſubitement de l'un à l'autre qu'il eſt en apparence inutile de vouloir l'arrêter pour examiner où finit l'agrément & commence l'aménité. La voix ſecrete du ſentiment le plus délicat paroît pourtant nous dire que l'aménité eſt un plus haut degré d'agrément, & qu'elle pénetre plus avant dans le ſens interne; que l'agrément touche plus l'imagination, l'aménité plus la faculté ſenſitive. Comme on ne peut indiquer ici aucune différence remarquable, nous comprendrons la même choſe ſous les mots agrément & aménité.

L'effet de l'agrément differe de celui de la beauté. Celle-ci nous occaſionne un plaiſir vif, grand, quelquefois même mêlé d'enthouſiaſme; celle-là cauſe une émotion douce de l'ame, une inclination tranquille de l'eſprit pour l'objet, une complaiſance paiſible & durable à le contempler. L'agréable eſt donc différent du grand, du ſublime, du pompeux, & du beau. Ses impreſſions ſont de beaucoup plus foibles, mais ſuaues & gracieuſes: il ne fortifie pas comme un aliment nourriſſant, mais il rafraîchit, comme le fait à une table bien ſervie une pyramide de fruits: il n'eſt ſenſible qu'aux ames dont la façon de penſer eſt calme, & le ſentiment d'une délicateſſe particuliere; il ne pénetre pas juſqu'à celles dont le ſentiment eſt pour ainſi dire entouré d'une écorce épaiſſe. La beauté eſt impérieuſe; l'agrément inſinuant.

L'agréable ſe fonde donc ſur une eſpece de modération: modération dans la lumiere & le coloris, modération dans le mouvement, tant pour l'œil

que

que pour l'oreille. L'arc-en-ciel eſt beau quand ſes couleurs brillent de tout leur éclat; il eſt agréable quand elles ſe perdent inſenſiblement. Les rayons libres & dégagés du ſoleil levant ſont beaux; ils deviennent agréables lorsqu'ils percent le verd feuillage d'un berceau qui les intercepte. L'or brûlant du ſoleil à ſon coucher eſt beau conſidéré au ciel d'occident; les réflects, les jeux de la lumiere à travers les vapeurs qu'éleve cet aſtre dans la campagne, tout cela eſt agréable. La tulipe diaprée eſt belle, la modeſte violette agréable; la caſcade eſt belle, la ſource qui murmure agréable; le chant gai du roſſignol eſt beau, ſes accents pendant le crépuſcule du ſoir ſont agréables. J'ignore ſi le ſentiment d'autrui eſt en ceci conforme au mien, mais j'oſerois presque poſer en fait que la différence qui ſe trouve entre les comparaiſons que nous venons de faire, eſt réellement telle que le ſentiment la détermine, & la déterminera, au moins pour nous, jusqu'à ce qu'une notion plus nette nous prouve le contraire.

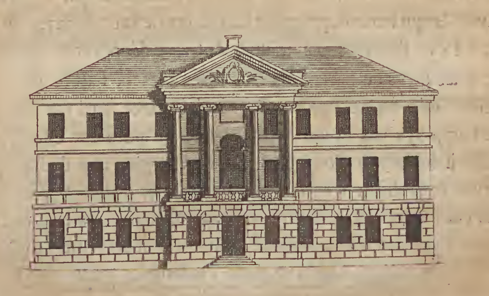
Pour nous rapprocher de l'art des jardins il faudra faire une remarque qui nous fournira un principe général à l'égard de l'agréable. Nous voyons rarement la nature compoſer tout un tableau d'objets qui n'ont que de l'agrément & de l'aménité; nous la voyons plutôt mêler ces objets à d'autres qui ont de la grandeur, de la variété & de la beauté. Nous obſervons encore que ces poëtes déſignés en particulier par l'épithete de pittoreſques, & qui nous dépeignent les ſaiſons de l'année & les ſcenes champêtres, ne s'en tiennent pas uniquement aux décorations agréables de la nature, mais qu'ils en parſement leur enſemble: la nature eſt en cela leur maîtreſſe. Elle ne néglige pas l'agréable, parce qu'il fait ſon effet; mais elle ne l'employe pas uniquement, parce qu'alors cet effet s'affoibliroit; elle l'allie à des objets d'une plus grande énergie, afin de faire par ce mêlange une impreſſion d'autant plus variée & d'autant plus ſatisfaiſante. D'après cette inſtruction l'artiſte jardinier cherchera dans la nature des objets pleins d'agrément & d'aménité pour en décorer ſon emplacement; il ne conſidérera pas ces objets comme l'enſemble, mais comme parties de l'enſemble, & il les réunira comme tels aux autres objets qu'il ſe fera ménagés & dont il veut compoſer ſon ouvrage.

Les Poëtes supérieurs qui peignent d'après nature obéissant à ses préceptes, il est difficile de citer des passages de leurs écrits où l'agréable ne soit pas mêlé au beau, quoique quelques-uns d'entre eux, comme Thompson, ayent plus employé le beau, & d'autres, comme Gessner, préféré l'agréable. Voici cependant un tableau de l'agréable champêtre tracé par ce dernier. *)

„Des noyers cintrés en berceaux couvriroient de leur ombrage ma „maison solitaire. Sous leurs feuillages verds habiteroient devant ma fe-„nêtre le doux zéphyr, l'aimable fraîcheur & le repos tranquille. Devant „l'entrée, dans une petite enceinte, formée par une haye vive, une source „limpide murmureroit sous un treillage de pampre. Dans le courant de „cette onde pure, la canne se joueroit avec ses petits. Les douces colom-„bes descendroient pour s'y désalterer de leur toit ombragé, elles se pro-„meneroient sur le gazon en redressant leur col nuancé de mille couleurs: „tandisque le coq majestueux assembleroit autour de lui dans la cour ses „poules glapissantes. Tous ensemble accouroient au son de ma voix, & „viendroient en foule demander d'un air caressant la pâture à leur maître.

„Les oiseaux, dont la liberté ne seroit jamais troublée, habiteroient „le feuillage touffu des arbres voisins, & s'appelleroient familiérement d'un „arbre à l'autre par leurs chants."

IV. *De*



*) Le Souhait. Voyez la traduction des œuvres de Gessner par Huber. A la Haye 1761.

IV.

De la nouveauté & de l'inattendu.

La nouveauté occafionne un mouvement des plus vifs, & frappe presque plus que la beauté & la grandeur. La nouveauté peut fe trouver en partie dans l'objet même, & en partie dans la maniere dont il fe préfente. Les objets champêtres ne peuvent guere n'avoir que du neuf pour un homme d'un certain âge; il femble donc qu'ici il faut fur-tout chercher la nouveauté dans la fituation & dans la liaifon, lesquelles donnent à l'objet un degré de l'attrait qu'a pour nous la nouveauté. Mais comme l'émotion que produit celle-ci eft de courte durée, il faudra y joindre la grandeur ou la beauté. Les impreffions particulieres à ces dernieres relevent l'émotion que caufe la nouveauté en s'y réuniffant, & continuent à faire effet lors même que cette émotion s'affoiblit & s'évanouit infenfiblement.

Si l'on diftingue la nouveauté de l'enfemble de celle des parties & des changements accidentels, on s'appercevra facilement que l'on peut à bon droit, & dans un fens plus étendu, attribuer aux objets champêtres l'émotion que fait naître la nouveauté. Il eft hors de doute qu'un objet entiérement neuf pour nous nous touche davantage qu'un autre où la nouveauté ne réfide que dans les parties, ou dans quelques altérations; mais cette derniere fait pourtant toujours fon effet. Une forêt n'eft rien moins qu'une rareté, & cependant le jeune feuillage dont elle fe pare au printems lui donne l'attrait de la nouveauté. Une rofe n'a rien d'extraordinaire à nos yeux; cependant quel plaifir ne nous fait pas le premier bouton épanoui que nous appercevons fur le rofier! La nature fait journellement paroître des changements aux objets que nous avons journellement fous les yeux, & la nouveauté de ces changements conferve aux objets une force attractive. Quelle foule d'apparitions nouvelles nous offre tout le regne végétal, & même une feule fleur! L'artifte jardinier cherchera donc de ces objets dans lesquels la nature produit fans ceffe des variations nouvelles par une action perpetuelle. Ne font-ils pas bien au deffus de

ces ouvrages inanimés de l'art, auxquels on a d'ordinaire recours pour donner à un jardin le charme de la nouveauté?

Un objet pouvant paroître neuf à l'aide du point de vue ſous lequel on l'apperçoit, & la nature produiſant auſſi de la nouveauté par cette voie, l'artiſte jardinier ne regardera pas avec indifférence cette ſource de plaiſirs. De combien de côtés ne peut-on pas conſidérer un objet, en ſorte qu'il paroiſſe ſous tout autant d'aſpects différents? Vu tantôt de près & tantôt de loin, tantôt à découvert & tantôt à moitié dérobé, tantôt dans telle ſituation, dans telle liaiſon, & tantôt dans une autre, il peut, au moins pendant quelques inſtants, faire illuſion comme ſi c'étoit chaque fois un nouvel objet. L'art de rendre les choſes neuves en leur donnant des aſpects différents, fait un des plus grands avantages du jardinier. — Il ſuffit non de développer, mais ſimplement de remarquer que la variété & le mouvement peuvent auſſi produire de la nouveauté.

L'inattendu n'eſt pas la même choſe que le nouveau, mais il lui eſt allié de près. Dans les objets agréables l'effet de la nouveauté eſt l'admiration qui amuſe, & celui de l'inattendu la ſurpriſe, ſentiment plus vif & qui amuſe encore plus. Il eſt clair que pour qu'un objet ſurprenne agréablement il faut qu'il ait les propriétés requiſes; & l'on conviendra ſans peine que ces ſeuls objets s'accordent avec la deſtination des jardins, & non ceux qui ſurprennent d'une maniere déſagréable, rebutante & effrayante. Puiſque la ſurpriſe réſulte de l'apparition inattendue ou ſubite d'un objet, & qu'interrompant tout d'un coup la ſuite ordinaire de nos idées, elle ſe manifeſte par une émotion vive, on doit la regarder comme un excellent moyen de rehauſſer l'impreſſion d'un jardin, qui, pour cet effet, exige à la vérité beaucoup d'étendue & de diſpoſition naturelle.

A force de revoir les mêmes objets & de ſe familiariſer avec eux, le goût qu'on y prenoit s'affoiblit inſenſiblement, même dans les plus belles contrées; c'eſt une ſuite de notre nature, non de celle des choſes, & l'inattendu doit y remédier en ranimant le goût. L'obſervation de cette loi n'eſt pas ſans difficulté; ce qui la premiere fois étoit inattendu, & ſurprenoit comme tel, ne l'eſt plus la ſeconde ou la troiſieme, ou du moins ne

l'eſt

l'eſt plus autant. C'eſt la nature créatrice & admirable dans ſes productions qui fait éprouver toute l'abondance de la ſurpriſe au voyageur qui parcourt de vaſtes payſages, & ſur-tout des contrées pleines de collines & de montagnes comme la Suiſſe. Cependant, puiſque l'artiſte jardinier doit travailler non ſeulement à donner à ſes objets un intérêt attachant, mais encore à les rendre capables d'occuper long-temps & fortement, il ne négligera aucune occaſion de ſurprendre agréablement. A ceci ſe joint encore la réflexion, que bien que le premier mouvement ſe perde, il s'en réveille un ſouvenir ſatisfaiſant chaque fois qu'on revient à l'endroit où naquit la ſurpriſe, ou qu'on revoit l'objet qui la cauſa. Et lorsqu'on peut faire toutes les années une certaine dépenſe, il ne ſera pas difficile de ſe conſerver par pluſieurs changements l'effet de la ſurpriſe, ſans altérer le caractere même du jardin.

De ces remarques réſultent les regles générales ſuivantes pour l'artiſte jardinier.

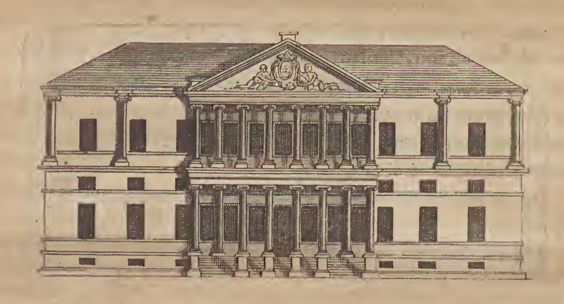
1. Il ne diſpoſera jamais ſon plan de maniere que l'on en puiſſe ſaiſir l'enſemble du premier coup d'œil. Il ne laiſſera appercevoir ni deviner quelle ſcene va ſuivre la précédente. Plus il cachera ſes diſpoſitions, plus leur apparition ſubite frappera. Lorsque l'on ne s'attend à rien, la ſurpriſe en eſt d'autant plus agréable.

2. Il fera attention aux objets, aux ſites, aux lointains &c., par le moyen desquels il veut ſurprendre. Ce n'eſt pas aſſez qu'ils ſoyent agréables, & en général capables de réveiller des ſentiments analogues aux jardins, il faut de plus qu'ils ſoyent importants, choiſis, diſtingués. Une choſe commune, quelque ſubitement qu'elle ſe montre, ne fait qu'une foible impreſſion.

3. Sans variété & ſans changement l'effet ne ſera jamais que peu conſidérable. Lorsque après un objet qui nous a ſurpris, le même objet, ou un autre ſemblable s'offre de nouveau, il a déjà exercé ſa plus grande force ſur nous, & nous paſſons avec peu d'émotion; ou même avec indifférence. Beaucoup d'objets, & très-différents, qui nous apparoiſſent tous à l'improviſte, créent une ſuite continue d'émotions des

plus agréables qui élevent notre ame bien au dessus de sa sphere ordinaire de sensibilité.

4. Mais l'artiste jardinier prendra bien garde à ne pas tomber, par amour pour l'inattendu, dans des rafinements outrés, & dans des colifichets & des choses au dessous de la dignité d'un jardin où doit régner, comme dans tout ouvrage de l'art, un jugement sain & du bon goût.



V.

Du Contraste.

Le contraste, espece de changement qui résulte de la comparaison d'un objet avec un autre dissemblable, est un moyen de produire des émotions très-vives, & de rendre plus énergiques les impressions des objets. La nature s'en sert dans ses plus superbes paysages, & d'habiles peintres l'ont imité avec succès dans des tableaux d'une certaine étendue. On ne trouvera guere une plus belle description d'un vaste paysage où les objets contrastent fortement, que celle que nous fait Brydone *) des environs de Naples.

„Nous

*) Voyage en Sicile & à Malthe, traduit de l'Anglois de Mr. Brydone, Membre de la Société Royale des Sciences de Londres, par Mr. Demeunier. Edition soigneu-

„Nous nous ſommes bientôt trouvés au milieu de la baie de Naples, jouiſſant de tous côtés de la vue la plus pittoresque. Le calme qui a duré pendant une heure, nous a laiſſé le tems de contempler toutes les beautés de ce ſpectacle.

„La baie eſt d'une forme circulaire; elle a plus de vingt milles de diametre; de ſorte qu'en y comprenant les inégalités & les détours, elle a beaucoup plus de ſoixante milles de circonférence. Toutes les richeſſes de la nature & de l'art embelliſſent cette côte d'une maniere ſi admirable, qu'il n'y manque presque rien pour en rendre le coup d'œil accompli. Il eſt difficile de déterminer ſi cet aſpect eſt plus enchanteur par la ſingularité des objets que par leur incroyable variété. Vous y appercevez un mêlange ſurprenant de l'antique & du moderne; des édifices qui s'élevent, & d'autres qui tombent en ruine; des palais élevés ſur le faîte d'autres palais, & la magnificence des anciens foulée aux pieds par l'extravagance des modernes. On y voit des montagnes & des îles, célebres autrefois par leur fertilité, qui ne ſont plus que des déſerts ſtériles; des champs jadis incultes, qui ont été convertis en prairies fécondes & en riches vignobles; des montagnes changées en plaines, & des plaines devenues des montagnes; des lacs deſéchés par les volcans, & des volcans éteints qui ont formé des lacs; la terre toujours fumante en pluſieurs endroits & en d'autres vomiſſant des flammes. En un mot, la nature ſemble avoir produit toute cette côte dans un moment de caprice; chaque objet qui s'y préſente eſt un de ſes jeux, & elle ne paroît pas y avoir jamais travaillé ſérieuſement.

„L'île de Caprée, ſi célebre par le ſéjour d'Auguſte, & ſi infame par celui de Tibere, ſe trouve entre cette baie & la méditerranée. Un peu à l'oueſt, on rencontre celles d'Iſchia, de Procida & de Niſida; le fameux promontoire de Micene, où Enée débarqua; les campagnes ſi renommées de Baies, de Cumes, de Pouzzole, & cette ſcene variée où l'on voyoit réunis le Tartare, & l'Elyſée des anciens; les champs Phlégréens, & les plaines

ſoigneuſement corrigée ſur la ſeconde édition Angloiſe par M. B. P. A. N. A. Londres & ſe trouve à Neufchatel au magaſin de la ſociété typographique 1776. 8.

plaines brûlantes où Jupiter terraſſa les géans; le Monte-Nuovo, produit depuis peu par le feu; le mont Barbara; la ville pittoresque de Pouzzole, & un peu au deſſus la Solfotare toujours fumante; le promontoire de Panſilippe, qui préſente le plus beau ſpectacle qu'on puiſſe imaginer; la vaſte & opulente cité de Naples, avec ſes trois châteaux, ſon havre rempli de vaiſſeaux de toutes les nations, ſes palais, ſes égliſes & ſes couvens innombrables. De là jusqu'à Portici, la campagne couverte des maiſons & des jardins de la nobleſſe paroît être une continuation de la ville. On découvre le palais du Roi, ainſi que pluſieurs autres qui l'entourent, tous bâtis ſur les toits de ceux d'Herculanum, enſevelis par une éruption du Veſuve à près de cent pieds ſous terre. Autour de ces édifices on diſtingue des champs noirs, formés par la lave ſortie de cette montagne, & entremêlés de jardins, de vignobles & de vergers; enfin au fond de la ſcene, le Véſuve lui-même, vomiſſant des torrens de feu & de fumée, formant dans l'air, au deſſus de nos têtes, une large traînée qui s'étend ſans interruption jusqu'à l'extrêmité de l'horizon. Le pied de la montagne eſt environné d'un grand nombre de belles villes, de bourgs & de villages, dont les habitants ne ſongent pas au danger qui les menace à chaque inſtant. Quelques-unes de ces îles ſont conſtruites au deſſus des maiſons de Pompeia & de Stabia, où périt Pline; & leurs fondemens aboutiſſent aux tombeaux ſacrés des anciens Romains, qui, victimes de cette inexorable montagne, y ſont enterrés par milliers. On découvre enſuite la côte vaſte & pittoresque de Caſtello-Mare, de Sorrentum & de Mola, dont la nature a fait une contrée de délices."

Que l'on ſe repréſente ces vues telles que les apperçut Brydone du milieu du golfe, pendant un calme, dans une après-dînée ſereine du mois de Mai, à des heures où le ſoleil s'approche inſenſiblement de ſon coucher & répand une lumiere plus belle ſur toutes ces ſcenes, ces vues qui s'étendent dans un payſage ſi vaſte & rempli du grand contraſte de tant d'objets, & que l'on goûte autant que le peut l'imagination, toute la jouiſſance des émotions qu'elles durent faire naître.

La nature fournit peu de payſages où le contraſte ſoit auſſi frappant que dans celui dont nous venons de parler. Cependant elle amuſe dans tous les diſtricts un peu étendus par quelques degrés de contraſte; & de même que le payſagiſte ſuit cet indice, de même l'artiſte jardinier ne doit pas le négliger.

D'abord il faut faire attention aux remarques ſuivantes touchant la production des contraſtes.

1. Ce n'eſt proprement que dans de grands payſages, non dans une contrée champêtre circonſcrite, que la nature nous charme par le contraſte des objets. Le jardin où l'on en voudra ménager ne ſera donc pas d'une médiocre étendue; & il faut que la nature l'ait déjà préparé d'avance, ou que du moins l'on puiſſe y faire aiſément les diſpoſitions néceſſaires. Chercher à produire du contraſte dans un petit emplacement, ce ſeroit le ſurcharger & par conſéquent l'embaraſſer.

2. On ne s'occupera pas péniblement du ſoin de pratiquer le contraſte dans les jardins, ni de le pratiquer par-tout. En obſervant la nature on s'apperçoit qu'elle s'abandonne à une eſpece de négligence réfléchie quand elle fait contraſter des objets, & qu'elle ne ſe fatigue pas à mettre par-tout de l'inégalité & des oppoſitions frappantes, mais que plutôt elle fait ſouvent ſe ſuccéder une file de décorations ſemblables. Le contraire meneroit droit à la biſarrerie & à l'affectation.

3. Le contraſte peut avoir lieu entre des objets d'eſpece & de nature différentes, ou entre des objets de même nature, & qui ne différent que par leurs propriétés. Le premier de ces contraſtes fait ſans contredit le plus d'effet, mais il ne faut l'employer qu'avec beaucoup de précaution dans un jardin, parce que l'artiſte jardinier peut facilement être induit à préſenter des objets qui ne s'accordent pas avec l'enſemble, ou même troublent l'impreſſion principale. Cette ſorte de contraſte regne ſur-tout dans les payſages, & peut très-bien trouver place dans de vaſtes parcs. L'autre ſorte eſt plus ordinaire dans des jardins moins grands, & produit un effet plus foible. On tâchera de réunir habile-

ment ces deux ſortes de contraſtes, autant que pourront le permettre l'étendue & la deſtination du jardin qu'on ne doit jamais perdre de vue.

4. A force d'être attaché au premier de ces contraſtes, on eſt tombé dans les excès les plus étranges. On voulut imiter quelques-unes de ces ſcenes romaneſques que la nature crée quelquefois en ſe jouant, & l'on donna dans le ridicule, & principalement lorsqu'on commença à ſe faire une occupation capitale de ce que la nature n'offre que rarement. Cette critique ne regarde pas nos jardins ordinaires, encore bien éloignés de ce défaut, mais quelques parcs anglois, & ſur-tout les jardins chinois, tels au moins qu'on nous les décrit. Il n'eſt pas ſurprenant que dans ces derniers on ait outré le contraſte avec toute la licence effrénée du goût oriental; mais il eſt ſurprenant que Chambers approuve cette extravagance.

„Les Chinois," dit-il, „oppoſent aux ſcenes agréables les terribles. Ce ſont des compoſés de ſombres forêts, de profondes vallées inacceſſibles aux rayons du ſoleil, de rocs ſtériles & ſuſpendus, d'obſcures cavernes, & d'impétueuſes cataractes qui ſe précipitent de tout côté du haut des montagnes. Les arbres ſont mal conformés; leur végétation naturelle a été altérée par force, & ils paroiſſent gercés par la violence de l'orage. Quelques-uns ſont déracinés & embaraſſent le courant des eaux; d'autres ſont comme brûlés & fracaſſés par la foudre. Les fabriques ſont en ruine, ou à demi conſumées par le feu, ou entraînées par la violence des flots." — Jusqu'ici cela paſſe encore, & en partie l'imitation en eſt déjà venue là. Mais à préſent! „Les chauve-ſouris, les hiboux, les vautours, & toute ſorte d'oiſeaux de proie voltigent dans les bois; les loups & les tigres heurlent dans les forêts; des animaux à demi morts de faim ſe traînent ſur la bruiere; depuis le grand chemin on apperçoit des potences, des croix, des roues, & tous les inſtruments propres à la torture. Dans l'intérieur effrayant des forêts, là où les ſentiers ſont rabotteux & embaraſſés de ronces, ſe trouvent des temples conſacrés au Dieu de la vengeance. A côté l'on voit des piliers de pierre avec des inſcriptions contenant des événements

ments tragiques, & toutes ſortes d'actes de cruauté. Enſuite viennent des lieux écartés remplis de figures coloſſales de dragons, de furies infernales & d'autres formes hideuſes." — Ce que Chambers dit encore prouve, ainſi que ce qu'on vient de citer, une extravagance qui ne ſauroit peut-être aller plus loin. La ſingularité de tout cela c'eſt que ces ſcenes d'horreur ne ſont faites que pour relever par leur contraſte l'effet des ſcenes agréables. Si tout étoit réellement conforme à cette deſcription, qui pourroit encore avoir l'envie ou le courage d'entrer dans ces affreuſes contrées? Et quel homme de goût pourroit prendre plaiſir à voir ainſi défigurer la terre que Dieu nous a donné ſi belle?

Quoiqu'il ne ſoit guere à préſumer que notre imagination pareſſeuſe, ou plus modérée, s'égare jusqu'à de pareils écarts, il ne ſera pas hors de propos de remarquer ici que tout objet de terreur ne s'accorde point avec la deſtination des jardins, ſoit qu'on l'employe par pure fantaiſie, ſoit qu'on le faſſe par amour pour la nouveauté & pour le contraſte. Même dans un emplacement vaſte, les objets qui n'ont qu'une foible teinte de terrible ſont ſi difficiles à lier heureuſement avec l'enſemble, qu'il vaut mieux les déconſeiller que les permettre.

Nous avons dans la plûpart de nos jardins des décorations, qui, ſans appartenir au terrible, ſont rebutantes, comme les imitations de monſtres terreſtres & aquatiques, de géants, d'Hercule, de dragons, de lions qui vomiſſent de l'eau, de baleines &c. Lorsqu'on les introduiſit on étoit bien éloigné de penſer à un contraſte quelconque; on les faiſit parce que l'on n'avoit alors rien de mieux, ou parce que l'on penſoit que dans un baſſin il falloit néceſſairement une baleine: toujours étoit-ce faire un pas, non ſeulement vers le diſparate, mais encore vers la deſtruction des nobles impreſſions que peut faire une place agréable.

Revenons au vrai contraſte entre les objets du reſſort des jardins. Home *) ayant donné avant moi à cet égard des préceptes ſains qui renferment

*) *Elements of criticiſm. Edimbourg 1769.* C'eſt à dire: Elements de critique; Chap. 8.

ment tout ce que je pourrois en dire, je n'ai qu'à le tranfcrire ici. „Les émotions,“ dit-il, „caufées par l'art des jardins, font fi foibles de leur nature qu'il faut employer tous les artifices poffibles pour leur donner leur plus grand degré de vigueur. On peut diftribuer un terrein en fcenes, majeftueufes, douces, gaies, élégantes, fauvages & mélancoliques; & quand on les fait fuccéder l'une à l'autre, on doit oppofer le majeftueux à l'élégant, le régulier au fauvage, le gai au mélancolique, en forte que chaque émotion foit fuivie de fon émotion contraire. Bien plus, on augmente le plaifir en entremêlant cette fucceffion d'objets de places incultes & ftériles, & de points de vue non terminés, qui en eux-mêmes font désagréables, mais qui dans cette fucceffion rehauffent le fentiment des objets agréables. Ici nous avons pour guide la nature qui parfeme fouvent fes plus riants payfages de rochers rabotteux, de marais fangeux & de bruyeres nues & pierreufes.“ Jusque-là Home a raifon.

Mais peu après fa théorie l'entraîne à propofer des chofes outrées. Il veut „que les jardins auprès des grandes villes ayent un air de folitude, tandisqu'au contraire la folitude d'une contrée déferte doit être contraftée par le jardin qu'on y conftruit; point de temple ni de fentiers obfcurs ici, mais des jets d'eau, des cafcades, des objets animés, gais & brillants. En quelque façon même il faut qu'un tel jardin évite d'imiter la nature, en fe revêtant d'une apparence extraordinaire de régularité & d'art, afin de montrer en tout la main active de l'homme.“ *) — Ceci eft une de ces prétentions éblouiffantes & arbitraires que forme Home pour faire paffer l'application de fa théorie, d'ailleurs fi profonde. Non feulement il fe trouve ici en contradiction avec fes autres principes de l'art des jardins, mais il avance encore une propofition, qui quoique fpécieufe eft combattue par d'autres principes. Tout auffi peu qu'un ouvrage quelconque de l'art exiftant pour foi-même, doit s'écarter entiérement de l'ordonnance qui lui eft propre pour fe foumettre aux regles d'un autre ouvrage avec lequel il fe trouve en liaifon accidentelle, tout auffi peu le voifinage d'une ville, ou

*) Ibid.

ou la nature d'une contrée, doit-elle occaſionner un pareil changement dans le caractere d'un jardin. Si l'on ne conſtruiſoit les jardins que pour décorer un diſtrict ou un payſage, ou pour amuſer le voyageur, & qu'on leur donnât une telle étendue qu'il n'y eût que les ſeules impreſſions d'une contrée qui fuſſent effacées par un ſeul jardin, alors ces propoſitions ſeroient juſtes. Mais alors auſſi il ne faudroit conſidérer ce jardin que comme un moyen d'orner le payſage, non comme un ouvrage exiſtant pour ſoi-même. Si les jardins ſont ſoumis à des principes qui leur ſont propres, ils ne peuvent pas altérer leur ordonnance intérieure en faveur d'un objet voiſin. Où faudroit-il chercher les véritables regles de l'art, ſi on l'abandonnoit à la volonté arbitraire de chacun? Un jardin n'eſt pas uniquement là pour la contrée d'alentour; lorsqu'il eſt bien ordonné c'eſt un ouvrage qui ſe décrit une ſphere à lui, & y embraſſe le caractere & la valeur qui lui ſont propres.



SECONDE SECTION.

Des différents caracteres du payſage & de leurs effets.

La nature, qui fait régner dans tous ſes ouvrages une belle variété, répand auſſi cet attrait ſur la ſurface de la terre. Elle a imprimé aux payſages une ſi grande diverſité de ſituation & de configuration, que deux contrées parfaitement conformes ſeroient un phénomene auſſi rare que celui de deux rivages abſolument ſemblables par leurs contours & leurs traits.

Le ſentiment des impreſſions que font ſur l'ame les différentes ſituations du payſage, n'eſt pas auſſi général que l'eſt la ſimple obſervation de cette variété. Le ſentiment dont nous parlons ne peut percer la groſſiéreté & l'inattention: pour pouvoir ſe manifeſter il ſuppoſe un certain degré de pénétration & d'attention dans le ſens externe de la vue; une certaine facilité à ſaiſir les images & à les retenir, afin qu'elles puiſſent toucher ou ébranler l'imagination & faire naître l'émotion interne; une certaine complaiſance de l'ame pour les impreſſions douces de la nature.

Si en faiſant un voyage un peu long pendant les beaux mois de l'année on s'obſerve ſoi-même, & qu'exempt de diſtraction, on ſoit diſpoſé à ſe livrer aux impreſſions des contrées qui s'offrent ſucceſſivement, le ſentiment interne nous fera diſtinguer les différentes forces des objets & des ſituations champêtres avec autant de certitude que l'œil apperçoit la variété des formes & des couleurs. Chaque promenade tranquille & réfléchie, faite au milieu des ſcenes diverſifiées que préſente la campagne, confirmera cette obſervation.

L'homme eſt donc dans une rélation ſi intime avec la nature qu'il ne peut nier l'action de celle-ci ſur ſon ame. Le beau, l'aimable, le nouveau, le grand, l'admirable qu'étale la nature lui cauſent des émotions multipliées. Il eſt des contrées qui nous invitent, tantôt à une gaieté vive, tantôt à un plaiſir tranquille, tantôt à une douce mélancolie, tantôt à la véné-

vénération, à l'admiration & à une élévation grave de l'ame qui touche à la dévotion; mais il en eſt auſſi d'autres qui nous inſpirent un ſentiment accablant de notre foibleſſe & de nos beſoins, & nous rempliſſent de triſteſſe, de crainte, de terreur & d'effroi. Dans les Alpes j'éprouvai des ſentiments qui m'étoient encore inconnus; jamais je n'aurois cru leur trouver une énergie ſi extraordinaire pour élever le cœur humain au deſſus de lui-même: ſouvent je ſouhaitois à mes côtés le petit nombre de mes amis abſents, afin de les voir ainſi que moi remplis de ces ſenſations nouvelles qui étendent, exaltent, ébranlent l'eſprit, & qu'on ne ſauroit que ſavourer non décrire. Et lorſque deſcendu de ces monts, dont les ſommets couverts d'une glace & d'une neige éternelles bravent le feu du ſoleil, on eſt parvenu au ſein des tranquilles vallées qui repoſent au deſſous dans toute la plénitude de la fertilité, quelles ſenſations toutes différentes! Il n'en coûte pas beaucoup pour ſe convaincre que les décorations de la nature inanimée peuvent réveiller tous les ſentiments. Peut-on douter de leur énergie, quand on voit qu'elles font leur effet même dans les imitations de l'art, dans les payſages peints par un Pouſſin, un Salvator Roſa, & d'autres maîtres illuſtres?

L'artiſte jardinier doit connoître tous les effets des ſites naturels du payſage, afin de choiſir ceux qui produiſent des émotions conformes à la deſtination d'un jardin, & de les ordonner & lier enſemble de maniere que ces émotions ſe ſuccedent harmonieuſement. C'eſt un des points principaux de l'art des jardins, & préciſément un de ceux qui attendent encore une ſoigneuſe recherche.

Des recherches de cette nature ſont à la vérité accompagnées de difficultés preſque inſurmontables. Il s'agit de donner par des mots & des deſcriptions une idée de la diverſité des ſites du payſage, & l'art de repréſenter la nature eſt encore trop nouveau pour que le langage aye déjà une proviſion ſuffiſante d'expreſſions propres à indiquer chaque objet en particulier, chaque lieu, chaque poſition, les différences infiniment petites & les écarts qui ſe trouvent entre les ſituations & les formes. Qu'on eſſaye de décrire une plaine, une vallée. Lorſqu'il s'agira d'expliquer ſa longueur

ou

ou ſa largeur, ſon élévation ou ſon abaiſſement, ſa garniture ou le voiſinage des objets limitrophes, ſera-t-il poſſible de réveiller par des mots une idée aſſez exacte, aſſez ſtable, pour qu'on reconnoiſſe préciſément cette plaine, cette vallée, telle qu'elle eſt, ſans la confondre avec une ſemblable qu'on a vue, ou avec une autre que lui ſubſtitue l'imagination? On décrit une colline; ſon pied, ſes côtés, ſon ſommet, voilà ſes parties principales. Mais cette anatomie ſuffira-t-elle? Quelle variété ne regne-t-il pas dans les formes arrondies, allongées, rétrécies, applaties, échancrées, comprimées, dévéloppées de nouveau! Et où ſont les mots néceſſaires pour indiquer exactement ces formes? De même l'on peut décrire la hauteur ou la grandeur d'une plante ou d'une fleur, ſes feuilles & ſa racine; comment déterminer ſa poſition, le mélange particulier de ſes couleurs, l'élégance de ſes feuilles, & ce qui la rend agréable ou déſagréable? Et cependant la reſſemblance d'un objet dépend de l'harmonie de toutes ſes parties. Suppoſé que le language offrît aſſez d'expreſſions, elles ne pourroient préſenter qu'une image très-imparfaite de la liaiſon de tous les détails. Combien ne ſera-t-il pas aiſé de ſe tromper dans la foule de parties iſolées indiqués ſucceſſivement par des paroles, ou d'en former un tout autre enſemble que celui que l'écrivain a ſous les yeux? Les périphraſes, auxquelles on tâche d'avoir recours, ſont plus propres à cauſer de nouvelles difficultés qu'à lever les anciennes. — La peinture & la gravure nous offrent leur ſecours, en préſentant aux yeux non ſeulement les ſituations & les diſpoſitions de toutes les parties qui ſont l'une à côté de l'autre, mais encore mille nuances & mille accidents qui paroiſſent même hors de la portée des expreſſions pittoresques du Poëte. Malgré ces avantages les repréſentations de ſcenes champêtres que nous livrent ces arts, ont leurs inconvénients & leurs défauts. Les plus beaux lointains en nature ſont presque toujours les moins intéreſſants en tableau. La variété d'aſpects attrayants qu'offre ſouvent une ſeule & même ſcene, ne peut ſe renfermer dans une imitation; l'eſpace étroit auquel elle eſt bornée, diminue beaucoup l'effet que produit la nature même pleine d'aiſance & d'étendue; il faut prodiguer la peine & la dépenſe ſans en retirer un profit qui en vaille la peine.

De

De plus, le local perd presque toujours à l'imitation; & avec l'ouvrage le plus parfait, il faut ſe contenter de voir une ſcene qui n'a que quelque reſſemblance avec ce qu'elle doit repréſenter. Ce qui ſe trouve de plus ſuperbe dans le payſage c'eſt le pittoresque des couleurs, les effets des jours & des ombres, & mille petits accidents hors de la portée du graveur. Malgré tous les inconvénients que nous venons de rapporter, voyons jusqu'où nous menera cet eſſai.

En ſéparant de l'immenſe ſurface de la terre des grandes parties qui forment en elles-mêmes tout autant d'enſembles, on a des *payſages;* & en diviſant encore ces payſages en petites parties, on obtient des *cantons.**) En conſéquence de cette idée le payſage conſiſte en pluſieurs cantons, qui ont plus ou moins d'étendue, de variété & de beauté, & qui ſont en liaiſon entr'eux. Chaque canton, conſidéré comme partie du payſage, a auſſi ſes *parties individuelles*, dont la nature & la réunion le rendent ſuſceptible d'un caractere à ſoi. Le caractere de tout un payſage eſt déterminé par le plus ou moins de perfection & d'harmonie qui regne dans les divers caracteres des cantons particuliers. Le payſage doit donc ſa beauté & l'énergie de l'impreſſion qu'il fait, aux différents diſtricts réunis pour le former; & non ſeulement les caracteres particuliers de chaque ſcene iſolée, mais encore la liaiſon de toutes ces ſcenes enſemble, décideront de ſon effet.



*) Le mot *Canton* eſt employé ici dans le ſens le plus borné; dans le ſens dans lequel on dit: *un tel canton de la ville.* Au reſte le traducteur ne s'eſt ſervi de ce mot que faute de mieux.

I.

Des Parties individuelles du Canton.

Et d'abord ce qui conſtitue la *Situation* ou la *Forme* du terrein, *Plaine*, *Eminence*, *Enfoncement;* enſuite ce qui le perfectionne & l'anime, *Rochers*, *Collines*, *Montagnes*, *Bois*, *Eaux*, *Prairies*, *Lointains*, enfin *Accidents.*

I.

Plaine.

Les *Plaines*, les *Eminences* & les *Enfoncements*, tantôt limitent la vue des objets, tantôt l'étendent, tantôt la multiplient & la rehauſſent. Ces diverſes eſpeces de ſituations ne peuvent pas plus être indifférentes à l'artiſte jardinier, qu'elles ne le ſont au payſagiſte & à la nature même.

La plaine n'eſt guere ſuſceptible de variété; cependant la nature l'employe, & elle peut quelquefois faire une des parties agréables d'un jardin, mais jamais le tout. Une plaine inſpire l'idée de commodité, de liberté, d'aiſance; elle permet l'examen tranquille & prolongé des décorations qu'elle renferme.

Mais pour qu'une plaine puiſſe plaire il faut en partie qu'elle ait une certaine étendue de tout côté, & en partie qu'elle n'offre pas une ſurface vuide & inanimée. Une langue de terre longue & étroite n'a rien de prévenant en elle-même. Lorſque la plaine s'étend, ſans aucune interruption, aſſez loin pour que l'œil ne puiſſe en atteindre les bornes, elle fatigue bientôt. Il faut que la vue y trouve de l'occupation & de l'amuſement; ſi elle eſt vuide ou d'une même couleur, elle cauſera du dégoût & de l'ennui. Même une plaine couverte d'épics ondoyants, & dénuée d'autres objets, ne flatte que peu de temps. Mais que d'attraits dans une plaine entrecoupée de champs clos & de potagers qui déployent une variété de ſcenes & de couleurs!

La plaine eſt encore plus animée par les eaux, qui tantôt brillent des rayons du ſoleil, & tantôt répetent l'aſpect du ciel azuré & des tableaux divers que forment les nuages.

La

La plaine étant en elle-même peu intéreſſante, ſes limites & ſes entours pourront en augmenter l'impreſſion. Elle eſt plus agréable lorsqu'elle ſe perd dans un bocage à travers de quelques groupes d'arbres, ou qu'elle s'enfle en colline boiſée, que lorsqu'elle s'évanouit dans un lointain tout nud; mais elle devient plus agréable encore lorsqu'un mont s'éleve à côté d'elle, ou qu'une haute forêt, un village bien habité, ou quelqu'autre objet conſidérable, marque ſes limites par un doux crépuſcule.

2.

Eminence.

L'éminence offre plus d'aiſance, de gaieté, d'agrément que la plaine; de ſa nature elle eſt découverte & réjouiſſante. L'éminence termine des points de vue, tandisqu'elle en ouvre de nouveaux; pendant qu'on monte, elle amuſe par la multiplication des aſpects; ſurprend lorsqu'on eſt parvenu au ſommet, & inſpire à l'ame un ſentiment agréable d'élévation, qui la tranſporte en quelque façon au deſſus des ſoucis & des occupations indignes d'elle, & la rapproche de ſa noble deſtination. L'éminence donne de la dignité, de la majeſté aux édifices qu'elle porte ſur ſa cime, & leur offre ſur ſes penchants des ſituations plus aiſées, plus douces, & plus agréables.

La beauté de l'éminence dépend ſur-tout de ſa figure. Tout ce qui eſt anguleux, coupé net, excavé ou pointu, bleſſe l'œil. Des lignes doucement ondoyantes, des penchants inſenſibles, de la variété dans les contours des terraſſes, un ſommet joliment arrondi & ſe terminant par une plaine, donnent à l'éminence la forme la plus flatteuſe.

Même nue l'éminence plait, pourvu que ſa figure ſoit avantageuſe: mais garnie elle acquiert de nouveaux attraits. Une verdure fraiche qui couvre toute la hauteur, un riant feuillage & des buiſſons fleuris diſperſés ſans régularité ſur les pentes, de petits poupes, des arbres d'une forme noble qui s'élancent des flancs ou qui ombragent une partie du faite, un troupeau graviſſant, une maiſon de campagne d'une jolie architecture, ſont les décorations les plus belles de l'éminence.

3.

Enfoncement.

L'enfoncement eſt la demeure de la ſolitude & du repos; elle favoriſe les arrangements & les ſcenes mélancoliques, & s'accommode très-bien de tout ce qu'on peut appeller clôture & ombrage. L'Hermite, l'ami des réflexions paiſibles, celui qui aime à deſcendre en lui-même, trouvent ici un domicile convenable.

Des buiſſons rétentiſſant du chant des oiſeaux, qui s'aiment & nichent ici en paix; une eau qui coule en ſilence, ou du moins avec un doux murmure; le gazouillement d'un ruiſſeau qu'on n'apperçoit pas; quelquefois une bruyante caſcade; des allées en berceaux, paroiſſent les objets les plus propres à vivifier naturellement & agréablement cette eſpece de ſite.

L'enfoncement plait moins au milieu d'une plaine que près d'un bois, & à côté d'une montagne, où la nature le place le plus ſouvent.

Des creux brusques & à pic frappent, & quelquefois épouvantent; mais des talus en pente douce & inſenſible ſont engageants. Un bel enfoncement fuit dans la nature toute régularité & toute forme compaſſée; il en fera de même dans l'ordonnance d'un ſage artiſte jardinier.

C'eſt par le mêlange des plaines, des éminences & des enfoncements, que la nature met dans les payſages une variété enchantereſſe; l'artiſte jardinier doit ſuivre ſon exemple, & ne négliger aucune de ces diſpoſitions capitales du terrein. C'étoit une preuve certaine que l'on manquoit la nature, lorsque ſuivant le goût de le Noſtre, on métamorphoſoit tout en plaine tirée au cordeau, que l'on raſoit toute éminence naturelle, & que des terraſſes de pierres étoient les ſeules élévations de quelque hauteur que l'on vouloit ſouffrir.

Dans les plaines, les éminences & les enfoncements, il peut régner beaucoup de différence & de variété, cauſées en partie par leur étendue & leur grandeur, en partie par leurs relations réciproques, & en partie par leur liaiſon. Déterminer les vraies proportions de ces objets, & les lier convenablement, eſt ſans contredit le comble de l'art dans les jardins, préciſément

ciſément parce qu'ici presque tout dépend de cacher l'art. Lorsque la nature n'a pas préparé l'ordonnance, mais qu'il faut la créer, il n'eſt rien de plus aiſé que de donner dans le guindé, & rien de plus difficile que de l'éviter. Il faut cacher les lignes de ſéparation, obſerver la variété des parties malgré le petit eſpace où eſt renfermé un jardin plutôt qu'un payſage, & le tout ſur un ſol où le temps ſeul peut effacer les traces que laiſſent les efforts de l'art. Le jardinier occupé à mettre en œuvre un emplacement déterminé, doit réfléchir & comparer attentivement; cette réflexion & cette comparaiſon lui fourniront des inſtructions plus utiles que les préceptes généraux qu'on pourroit lui donner.

4.
Rochers.

Des rochers rabotteux & dégarnis ont quelque choſe de déſagréable, parce qu'ils ſont empreints d'un caractere naturellement ſauvage & déſert, & n'intéreſſent que foiblement. Cependant ils peuvent dans le payſage former par leur hauteur, leur étendue & leur âpreté, des ſcenes particulieres, qui, ſans même faire attention à leur contraſte avec les parties adjacentes & voiſines, ſont ſur-tout propres à inſpirer de l'étonnement, de la vénération, de l'effroi & de la terreur.

Lorsque la nature a mis des rochers dans un vaſte emplacement deſtiné à un jardin, il faut tâcher d'en tirer tout le parti poſſible pour l'enſemble. Mais des rochers artificiels ne ſont guere que de foibles imitations ſans interêt; ils trahiſſent presque toujours la main & le travail de l'homme; enfin ils s'accordent rarement avec les autres parties auxquelles ils doivent être liés.

Dans de vaſtes diſtricts les rochers ſont ſouvent des objets dominants en répandant une impreſſion de force & de dignité, & en communiquant au payſage un caractere héroïque. Mais d'ordinaire, ſur-tout dans des parcs plus bornés, on ne peut guere les enviſager que comme des acceſſoires, toujours utiles cependant. Ils ſervent à jetter de l'interruption & de l'ombre dans le tableau; on peut en tirer un grand parti dans des ſites ſolitaires,

taires, déserts, mélancoliques. Ils sont le séjour naturel des grottes, des ruisseaux & des cascades, & leur fournissent une base nécessaire. Ces mêmes cascades animent à leur tour le rocher, & le dépouillent d'une partie du caractere sauvage & désert qui lui est propre; de vertes broussailles diminueront aussi l'aspect inculte qu'il présente naturellement. Une cabane, ou quelque autre trace d'habitation humaine, paroissent sur-tout produire cet effet. Le désert le plus fâcheux s'embellit à nos yeux, d'abord qu'il nous offre quelque marque de la présence de l'homme; au moins l'impression de solitude qui renforce encore celle de ce qui est sauvage, en est de beaucoup adoucie.

Dans les contrées romanesques les rochers sont d'un grand effet, & cet effet dépend de leur situation & de leurs formes. Plus ces formes & les jonctions des rochers sont variées, hardies, entortillées, singulieres, étranges, plus elles contrastent avec les parties voisines, & plus elles produisent d'effet. Les formes mêmes qui blesseroient dans une éminence, dans une colline, qui sont directement opposées à toute idée de beauté, ont la plus heureuse énergie pour causer l'impression du romanesque. Pointes, éclats, inégalités, difformités, enchaînement dans les rochers; en un mot tout ce qui s'écarte de la régularité des lignes & de la disposition naturelle des formes, tout ce qui tire l'imagination de sa sphere ordinaire pour la mettre au milieu d'une suite de nouvelles images, pour la transporter dans un monde enchanté, pour la ramener aux siecles des plus étranges sortileges, est ici à sa place.

5.
Collines.

Entant que les collines sont des éminences, elles ont les mêmes propriétés que celles-ci, & nous en avons déjà parlé. Les collines donnent presque toujours la forme la plus agréable au terrein.

Une chaîne de collines flatte par la diversité de leurs hauteurs & des espaces qui les séparent, par la beauté de la ligne qu'elles suivent en se succédant, & par la variété de leurs penchants & de leurs garnitures. On

pourra

pourra les animer avantageuſement par des jacheres, des cabanes, des ſentiers, & d'autres traces de culture & d'habitation. Elles offrent, au lever & au coucher du ſoleil, des ſpectacles charmants cauſés par les effets du jour & des ombres; ſpectacles qui s'attirerent toujours l'attention des payſagiſtes habiles.

6.

Montagnes.

En général toutes les remarques que nous avons faites à l'égard des éminences & des collines, ſont applicables aux montagnes.

Le caractere des montagnes eſt l'élévation & la majeſté ſolemnelle, dont elles répandent, en proportion de leur hauteur & de leur étendue, l'influence ſur le payſage où elles repoſent. Elles ſont en elles-mêmes des objets de tant de conſéquence, que ſeules elles peuvent rehauſſer la contrée au point de la rendre héroïque. Tout ce qui peut abſolument ſe trouver de hardi & de majeſtueux dans des maſſes auſſi grandes, auſſi élevées, auſſi étendues, détermine leur caractere. L'aſpect âpre & ſauvage qui s'y préſente ordinairement, les maſſes de neige qui couvrent leur cime, les terraſſes crevaſſées, les précipices menaçants, les larges déchirures du terrein avec leurs creux & leurs abymes, concourent même à en renforcer l'impreſſion.

Les montagnes rendent à l'inſtant l'œil attentif; elles émeuvent, élevent & rempliſſent l'ame du ſpectateur; elles inſpirent du reſpect, de l'admiration, de la ſurpriſe; ſouvent même elles produiſent une émotion, qui, ſi elle n'eſt pas de l'effroi ou de la terreur, en approche du moins beaucoup.

Les montagnes ſont la patrie des ſources & des rivieres; elles offrent des minéraux & des plantes, & nourriſſent des milliers d'inſectes & d'oiſeaux moins connus dans la plaine; elles offrent les délices d'une tranquille ſolitude & de l'innocence champêtre, qui habite ici plus long-tems & en pleine ſécurité: tous ces avantages rehauſſent encore la jouiſſance de leurs charmes.

Mais

Mais c'eſt leur ſommet qui cauſe les émotions les plus ſublimes & les plus énergiques; celles qui réſultent de l'éloignement & de l'immenſité des points de vue, des ſpectacles qu'étalent la lumiere du ſoleil & les nuages dans les fonds & autour des pointes des monts, de la variété infinie & du mélange des objets où vont ſe perdre & l'œil & l'imagination. L'aſpect du ciel qui paroît tout près de nos têtes; celui des nues & des éclairs à nos pieds; des enfoncements & d'un demi-monde, qui s'élargiſſant au loin de tout côté, paroît en miniature & comme plongé dans une vallée, & ſe termine par un doux crépuſcule; — le ſentiment de grandeur & de nouveauté qu'augmente encore la ſolitude & le ſilence dont on eſt environné; — la liberté, & l'aiſance avec laquelle l'ame agit dans ces régions, où elle ſemble en quelque façon participer à la pureté de l'éther qu'elle habite; — ſon élévation au deſſus de la ſphere ordinaire de ſes penſées & de ſes occupations, de ſes ſoins & de ſes inquiétudes, qu'elle a laiſſés en bas; — une ſorte de ſatisfaction ſurabondante qui l'élargit & la remplit; — que de ſentiments réunis pour faire éprouver une jouiſſance qui ne ſauroit aller plus loin!

„En effet," dit le célebre philoſophe de Geneve, „c'eſt une impreſſion générale qu'éprouvent tous les hommes, quoiqu'ils ne l'obſervent pas tous, que ſur les hautes montagnes où l'air eſt pur & ſubtil, on ſe ſent plus de facilité dans la reſpiration, plus de légéreté dans le corps, plus de ſérénité dans l'eſprit; les plaiſirs y ſont moins ardens, les paſſions plus modérées. Les méditations y prennent je ne ſais quel caractere grand & ſublime, proportionné aux objets qui nous frappent, je ne ſais quelle volupté tranquille qui n'a rien d'acre & de ſenſuel. Il ſemble qu'en s'élevant au deſſus du ſéjour des hommes on y laiſſe tous les ſentiments bas & terreſtres, & qu'à meſure qu'on approche des régions éthérées l'ame contracte quelque choſe de leur inaltérable pureté. On y eſt grave ſans mélancolie, paiſible ſans indolence, content d'être & de penſer: tous les deſirs trop vifs s'émouſſent: ils perdent cette pointe aiguë qui les rend douloureux, ils ne laiſſent au fond du cœur qu'une émotion légere & douce, & c'eſt ainſi qu'un heureux climat fait ſervir à la félicité de l'homme les paſſions qui font ailleurs ſon tourment."

ment." — Toute la beauté de mille étonnants spectacles est encore augmentée sur les montagnes „par la subtilité de l'air qui rend les couleurs plus vives, les traits plus marqués, rapproche tous les points de vue; les distances paroissent moindres que dans les plaines, où l'épaisseur de l'air couvre la terre d'un voile; l'horison présente aux yeux plus d'objets qu'il semble n'en pouvoir contenir: enfin, le spectacle a je ne sai quoi de magique, de surnaturel qui ravit l'esprit & les sens; on oublie tout, on s'oublie soi-même, on ne sait plus où l'on est." *)

Un autre citoyen de Geneve, observateur philosophe de la nature, a épié avec une égale vérité de sentiment l'état de l'ame sur les montagnes, & y a remarqué des sensations en partie semblables & en partie nouvelles. Je ne saurois m'empêcher de placer ici la description qu'il fait de son voyage à la montagne de *Chaumont* près de Neufchatel, tant à cause des observations qu'à cause du tableau riant qu'elle renferme.

„Nous montions," dit-il, „en serpentant sur le penchant d'une montagne couverte de bois, où quelquefois notre route sembloit s'enfoncer dans de sombres déserts; puis revenant au jour, nous nous trouvions guindés de plus en plus au dessus du lac de Neufchatel, qui sembloit à nos pieds. Dans ces moments nous jouissions d'un fort singulier spectacle. La surface de ce lac, légérement agitée, réfléchissoit si parfaitement le bleu du ciel, qu'elle paroissoit le ciel même. Les arbres qui étoient au dessous du chemin dans la pente, portoient leur feuillage sur l'horizon par rapport à nos yeux, & nous cachoient ainsi tout le terrein au-de-là du lac & même les montagnes: mais nous appercevions le lac entre les troncs de ces arbres, en même tems que nous voyions le ciel au dessus de leurs branches; & la teinte de l'un & de l'autre étoit si parfaitement semblable, qu'il nous paroissoit, sans que rien pût détruire l'illusion, que c'étoit le ciel même qui passoit au dessous de nous, comme si nous eussions été suspendus dans l'espace sur quelque petit satellite.

C'est

*) Nouvelle Héloise. Part. I. Lettre XXIII.

„C'eſt par ces chemins amuſans que nous atteignîmes ſans nous en appercevoir le ſommet de la montagne. Alors le coup d'œil s'agrandit en tout ſens. Nous avions à l'Orient les lacs de Neufchatel, de Morat & de Bienne, renfermés dans un baſſin commun dont les Alpes bordoient près de la moitié. A l'occident étoient ces vallées toujours ſi charmantes par leur belle verdure & leur population. Au Nord & au Sud s'étendoit la chaîne du Jura, ſi agréablement entrecoupée de rochers & de pelouſes. En un mot, c'étoit à la lettre une profuſion de ſuperbes points de vue qui couvroient tout l'horiſon.

„Nous admirâmes quelque tems l'un & l'autre; mais peu-à-peu je découvris chez Mlle. S. cet effet que j'attendois de ſa ſenſibilité & qui paſſa mon attente: elle devint rêveuſe, elle ne regardoit plus rien; elle retiroit de tems en tems ſon haleine avec l'avidité d'une perſonne altérée qui étanche ſa ſoif; puis elle fermoit presque ſes yeux & reſtoit dans le ſilence. Je l'obſervois & gardois le ſilence moi-même; on n'eſt point tenté de parler pour exprimer ce qu'on éprouve, car on ne ſauroit trouver des mots; que l'on eſt bien! diroit tout, ſi cette expreſſion étoit encore entendue. Mlle. S. en eut une autre, qui m'émut ſans m'étonner. Dans cette calme rêverie les larmes ſe firent jour au travers de ſes paupieres à demi fermées, & le ſouris fut auſſitôt ſur ſes levres pour les juſtifier. Qu'eſt ce que ceci? dit-elle enſuite avec ſurpriſe; c'eſt réellement de bonheur que je pleure . . . . . ſuis-je donc tout-à-coup retournée en arriere dans ma vie? . . . Jamais je n'éprouvai, ſans cauſe apparente, rien de ſemblable à l'état où je me trouve, que dans les jours les plus ſereins de ma premiere jeuneſſe. Nous étions debout, & nous nous promenions lentement ſur une gazonnade aſſez étendue, quand nous commençames à éprouver cette douce maniere d'être. Nous nous approchâmes de quelques petits rochers, qui dans une pente inſenſible s'élevant au deſſus du gazon, offroient ça & là des ſieges fort commodes. Nous nous aſſimes & nous paſſâmes là près de deux heures ſans nous en appercevoir, & presque toujours en ſilence. Mlle. S. ſe ſentoit comme en Paradis & eût voulu ne redeſcendre jamais

ſur la terre, lorsqu'un petit vent frais ſe leva & ſe renforça à meſure que le ſoleil s'abaiſſoit. Il commence à faire froid, dit-elle; allons-nous en. Et nous quittâmes ainſi le paradis, ou plutôt le paradis nous quitta. — C'eſt ce calme, ce ſilence parfait des organes qu'éprouvoit Mlle. S. qui la rendit ſi heureuſe ſur la montagne de Neufchatel. Il y avoit bien longtems que l'air n'avoit circulé ſi imperceptiblement dans ſes poumons, qu'elle ne s'étoit ſentie comme alors ni faim, ni ſoif, ni dégoût, ni froid, ni chaud, ni foibleſſe, ni beſoin de ſe repoſer ou de ſe mouvoir, ni crainte, ni deſir que celui de ne ſortir jamais de cet état, deſir même qu'elle ne ſentit enfin que parce que ſa ſituation commençoit à changer. — Je ne ſaurois en effet comprendre d'aucune autre maniere ce que j'ai éprouvé tant de fois ſur les ſommets iſolés des montagnes, quand l'air y eſt calme & ſerein. Il n'eſt aucune ſituation que je me rappelle avec plus de délice. Mr. Rouſſeau a ſenti exactement comme moi; & j'ai eu même le bonheur d'en jouir une fois avec lui. Il me tranſporte encore ſur les montagnes, quand je relis ces paroles magiques -- „on y eſt“ content d'être & de penſer. Ah que ces mots retentiſſent au fond de mon ame! Combien ils me frapperent lorsque je les lus! C'étoit ainſi réellement que je m'étois toujours expliqué mon état à moi-même: tous mes organes ſont alors dans un calme ſi entier qu'ils diſparoiſſent; je ne les apperçois plus. Je ſuis moi, un être incompréhenſible, mais qui ſent ſon exiſtence, & pour qui toute ſeule elle eſt un bien. Je ſuis ce villageois, heureux parce qu'il vit, & à qui il ne faut pas d'autre apprêt. Je ſuis . . . mais oſerai-je exprimer ainſi cette anticipation de la liberté de mon ame, qui dégagée des chaînes qui l'entravoient, s'élance vers les régions céleſtes, & goûte d'avance les douceurs du trépas? . . . Je ſuis mort, & je ſens que la mort eſt un bonheur; que je ne quitte rien de ce que je pourrois regretter ſur la terre; que mon ame n'attend que la durée de cet état, pour remercier ſans ceſſe l'auteur de ſon exiſtence. „Que j'exiſte, oh mon Dieu! & que je te loue! Que je dépouille „réellement cette enveloppe corporelle! Je n'ai beſoin de me figurer rien „de plus, pour concevoir le parfait bonheur.“

„Voilà les extases où je me trouve souvent quand je suis sur les montagnes; & où je puise plus d'argumens sur la spiritualité de mon ame, que dans tous les écrits des Philosophes.“ *)



Traenerl sc

7.

Bois.

Sans les bois & les eaux les plus belles formes du terrein manqueroient de vie & d'interêt. Les bois plaisent & charment de diverses façons. Leur hauteur & leur étendue, leur contour, leur situation, leur plus ou moins d'épaisseur, les différentes nuances claires ou foncées de leur feuillage, sont d'abondantes sources de variété & d'amusement. De loin même les bois sont des objets attrayants, & fournissent des ombres au paysage: de

*) Lettres physiques & morales, sur les montagnes & sur l'histoire de la terre & de l'homme, par J. A. de Luc, citoyen de Geneve &c. &c. A la Haye, chez Detune libraire. 1778. 8. Lettre 13.

de près ils égayent en rafraîchiſſant & ranimant les forces, en réveillant l'idée de l'abri qu'ils accordent au gibier & aux oiſeaux, en faiſant entendre le chant de leurs habitants ailés, en offrant les jeux du jour & des ombres, en exhalant l'odeur ſuave des fleurs & des plantes.

Une forêt peut, par ſa largeur, ſa longueur & ſon élévation, devenir un objet très-héroïque dans le payſage. Conſiſte-t-elle de plus en arbres âgés & s'élançant vers les nues, & a-t-elle un feuillage touffu & foncé, ſon caractere ſera celui de la *gravité*, & d'une certaine dignité majeſtueuſe qui inſpire une ſorte de vénération. Un ſentiment de repos pénetre l'ame, & la fait nager ſans réſolution préméditée de ſa part, dans une rêverie tranquille, dans une douce admiration. Rarement ſon étendue & ſon obſcurité ſont aſſez grandes ou extraordinaires pour exciter l'étonnement ou la ſurpriſe, à moins qu'une violente tempête n'y concoure accidentellement; un ſentiment profond & délicieux eſt ordinairement l'effet que produit une forêt.

La vivacité, la ſérénité & la gayeté ſont propres à un petit bois peu touffu, ou au bosquet dont les arbres ſont d'un jet noble, délié, peu haut mais élégant, dont la verdure eſt fraîche & riante, dont les interſtices ſont tranſparents, & le ſol uni & débaraſſé de taillis & de brouſſailles. Les ondulations du feuillage, que met en mouvement le léger zéphyr, les jeux du jour & des ombres entre les feuilles & ſur le terrein, le ſoleil levant & le ſoleil couchant qui dorent le bosquet en le pénétrant, la lueur incertaine de la lune qui ſe gliſſe doucement à travers les cimes des arbres, ſont les accidents les plus favorables à l'embelliſſement d'un bocage.

La nature ſe ſert au reſte des bois comme d'un moyen efficace pour former des ſcenes de différents caracteres, comme ſcenes paiſibles, ſolitaires, déſertes, mélancoliques, gaies, agréables, ſereines, ſuivant la diſpoſition, l'ordonnance & la liaiſon diverſes des tiges, du cru, du

verd & du feuillage des arbres, ainſi que nous le verrons ailleurs dans la ſuite.



8.

Eaux.

Les eaux ſont dans le payſage ce que ſont les miroirs dans une maiſon, les yeux dans le corps humain. Sans compter les plaiſirs de la promenade en bateau & de la pêche, elles ſont ſi vivifiantes, ſi rafraîchiſſantes, & ſi abondantes en impreſſions, que leur préſence plait par-tout, & qu'on regrette leur abſence quoique d'ailleurs la contrée ſoit des plus belles. Une piece d'eau plait même de loin; & elle eſt non ſeulement fertile en effets variés, ſuivant ſa grandeur, ſa forme & ſon mouvement, mais encore ſuſceptible de pluſieurs combinaiſons avantageuſes avec d'autres objets.

L'étendue & la profondeur d'une eau ſont la ſource de ſentiments ſublimes. L'aſpect ſubit d'une grande maſſe d'eau, de la mer par exemple, produit

produit un vif étonnement, & en parcourant ſucceſſivement des yeux cette ſcene immenſe, la penſée ſe perd dans l'idée de l'infini. Cependant quelques fortes que ſoyent les émotions que cauſent la vue de la mer, l'uniformité les affoiblit bientôt, à moins que l'imagination ne ſoit ranimée par des vaiſſeaux & des barques dont le mouvement vivifie la décoration. De vaſtes eaux amuſent plus long-temps lorsqu'on ne les apperçoit pas tout d'un coup & dans toute leur étendue, mais qu'elles ne ſe déployent qu'inſenſiblement, par parties, & ſous des points de vue variés & des coupes différentes; remarque dont on n'a encore fait que peu d'uſage dans nos jardins ſitués aux bords de la baltique. De petites îles diſperſées & de diverſes formes rompent auſſi d'une maniere agréable la monotonie d'une large ſurface d'eau; lorsqu'elles ſont à une diſtance remarquable l'une de l'autre, elles donnent un air plus impoſant à un lac. Des rives élevées, des pointes de rocs, des promontoires, apperçus de quelque côté & à une diſtance qui ne ſoit pas trop conſidérable, forment des bornes très-agréables. Une eau fort grande fait l'effet le plus flatteur lorsque ſon commencement & ſa fin ſont dérobés, lorsqu'elle coule le long d'un bois ou dans un bosquet, ou qu'elle tournoye autour d'une colline; la grandeur apparente qu'elle acquiert par ce moyen, occupe l'imagination même quand l'œil n'apperçoit plus rien.

La limpidité de l'eau en eſt la principale beauté, & répand la ſérénité & la gaieté ſur tous les objets d'alentour. Le réflet des nuages, des arbres, des brouſſailles, des collines & des édifices, fait une des plus riantes parties du tableau champêtre. L'obſcurité au contraire qui répoſe ſur les étangs & les autres eaux dormantes, inſpire la mélancolie & la triſteſſe. Une eau profonde, ſilencieuſe & voilée par des ronces & des buiſſons ſuſpendus, que même la lumiere du ſoleil n'éclaire jamais, s'accorde très-bien avec des ſites deſtinés à des ſentiments ſemblables, avec des hermitages, des urnes & des monuments conſacrés par l'amitié à des eſprits dégagés de leurs dépouilles terreſtres.

Le mouvement de l'eau eſt encore plus riche en impreſſions. S'étend-elle tranquillement en plaine vaſte & ouverte, elle annonce une ſcene dévouée

dévouée au repos. Se glisse-t-elle doucement sous un ombrage, elle a quelque chose de grave & de triste. Un bruit sourd & étouffé est le ton de la mélancolie & du deuil. Un doux murmure invite à la réflexion, & convient à la solitude. Le gazouillement clair d'une eau qui serpente en se jouant répand de la gaieté; un cours rapide & des cascades sautillantes causent de la joie. Des flots précipités & qui se chassent l'un l'autre en écumant, font naître l'idée de force. Des torrents qui s'engouffrent en mugissant dans de profonds & sombres abymes, ou qui tombent de la région des nuées le long de rocs ou de montagnes, offrent un spectacle superbe qui s'approche du sublime. La violence, le bruissement, le mugissement féroce de grandes rivieres & des cataractes, leurs vagues qui roulent en blanchissant, l'air obscurci aux environs, l'écho des rochers, tout se réunit pour réveiller des sentiments élevés, qui quelquefois touchent à l'effrayant.

En liaison avec d'autres objets, l'eau ne produit pas moins d'effets avantageux & variés. Elle donne un aspect riant aux ombrages, & change un désert en région délicieuse. Elle peut augmenter l'air sauvage des rochers rabotteux & des montagnes, mais elle peut aussi répandre de la sérénité & des attraits sur ces objets. Des étangs d'une eau profonde & dormante rendent une forêt plus sombre & plus triste; mais de limpides ruisseaux qui serpentent ça & là en murmurant, l'animent & l'égayent. Quel charmant tableau présente un paysage où s'élevent aux bords ondoyants d'un grand & clair ruisseau de petits groupes d'arbres, tantôt plus tantôt moins touffus, qui terminés par quelques tiges isolées, se forment ensuite de nouveau en bosquets asyles de l'ombre & du silence; où l'eau quelquefois brille sous les voutes verdoyantes du feuillage ou entre les troncs d'arbres, quelquefois reluit en large masse éclairée, quelquefois va se perdre derriere un bocage ou une petite colline, puis reparoît encore plus riante! Et quels attraits n'acquiert pas une colline, qui s'élévant doucement est couronnée de buissons où de quelques arbres dont les tiges bien faites portent le nouveau feuillage dans l'air azuré, lorsque une petite cascade, tantôt visible, tantôt voilée par des ronces, tantôt babillarde & tantôt plus silen-

ſilencieuſe, s'élance légérement le long de ſa pente, puis ruiſſelant d'une viteſſe inégale entre des cailloux, ſe hâte d'aller couler entre les fleurs qui émaillent la prairie voiſine, & là brille embellie des rayons du ſoleil couchant! Conſidérée d'une éminence, l'eau s'offre ſous le plus bel aſpect lorsque ſes flots argentés ſerpentent en ſinuoſités agréables autour d'une colline, d'un bois, d'un bosquet ou d'une petite île, de villages ou de fermes; que, dérobée aux yeux par l'ombre d'une montagne ſuſpendue, par des groupes d'arbres touffus, ou par un bosquet, ici elle rampe dans un ſombre enfoncement, là éblouiſſante elle apparoît ſubitement par les ouvertures inattendues du bois: un ſpectacle ſemblable, vu du haut d'une colline dans toute ſa variété, décoré de tout le jeu des reflects & de toutes les beautés des jours & des ombres, fait éprouver des ſentiments au deſſus de toute expreſſion.

Il n'eſt presque aucune ſcene dont l'eau ne puiſſe augmenter ou diminuer l'impreſſion, point d'émotion qu'elle ne puiſſe cauſer, étouffer, ou adoucir: tant eſt générale l'énergie de cet élément.

9.

Prairies.

Les prairies, qui en partie appartiennent aux plaines, ne ſont ſuſceptibles d'aucun caractere ſublime, même quand elles ſeroient fort étendues; elles ſont d'un genre médiocre, & ne produiſent que des émotions modérées. Cependant la nature offre en elles les décorations les plus douces, les plus paiſibles & les plus inſinuantes, dont le caractere eſt l'air libre & champêtre: elles rappellent les images gracieuſes des bergeries d'Arcadie, & ſemblent conſacrées d'une maniere toute particuliere, aux ſentiments du repos & des plaiſirs tranquilles de la vie des champs.

La beauté des prairies dépend principalement des lignes doucement ondoyantes qui marquent leur circonférence. Tout ce qui eſt régulier, anguleux, aigu, eſt exclu de leur figure; de petits arrondiſſements, & des échancrures modérées remédient à l'uniformité par la variété qu'elles offrent. Enſuite leur beauté eſt déterminée par la vivacité & la fraîcheur de leur

verdure; par les interruptions & les ombres que causent des arbres isolés; par leur cadre formé de collines, de rocs & de bois; & par leur liaison avec ces objets. Dans de vastes prairies les légeres interruptions, qui en elles-mêmes empêchent l'ennui de l'uniformité & du vuide, font encore un effet très-agréable, pourvu que ce ne soyent pas des ronces ou des buissons peu élevés, mais un petit nombre d'arbres d'un beau cru, pas trop entassés, & d'un feuillage qui tranche avec le verd de la prairie. Des rocs nuds, inégaux, suspendus, qui côtoyent une prairie décorée de tous ses attraits, forment par leur contraste & leur singularité une des parties d'un canton romanesque. Les bois, cadres les plus ordinaires des prairies, augmentent encore par leur ombrage le sentiment de la solitude & du repos. Un clair ruisseau, ou une riviere transparente qui roule insensiblement ses flots, répand de la lumiere & de la fraîcheur, & change la tranquille complaisance qu'éprouve l'ame en une émotion plus vive, celle de la joie.

10.

Lointains.

Les lointains font jouir l'œil des différents objets du paysage. Ils dépendent en partie de la nature même de ces objets, en partie de leur situation & de leur liaison entr'eux, & en partie du point d'où on les considere. Les objets peuvent par leur importance, par leur agrément & par leur beauté, par leur grandeur, par leur nouveauté, communiquer à un lointain un caractere qui lui soit propre: mais il en est aussi qui sont dénués d'effet & de signification; que la nature, occupée de la plus haute perfection de l'ensemble, mêle à ses grandes masses, & que l'artiste jardinier soigneux de bien choisir n'employe pas. Les objets acquierent quasi plus d'énergie par leur situation & leur liaison réciproque, qu'ils n'en tirent de leur conformation naturelle, chacun considéré à part. Les situations éclairent ou obscurcissent, renforcent ou affoiblissent, modifient avec une variété infinie, les effets des formes & des couleurs, de la grandeur & du mouvement. Enfin, non seulement les objets en eux-mêmes, mais encore leur ordonnance, leur situation & leur liaison, peuvent paroître sous

des

des aſpects extrêmement diverſifiés & changeants, ſuivant qu'on a diſpoſé les points de vue ſous lesquels on peut les conſidérer. Toutes ces circonſtances influent plus ou moins ſur les lointains.

Quoique les lointains, tant ceux de la nature que ceux de l'art, puiſſent être variés à l'infini, on peut cependant diſtinguer quelques-uns de leurs principaux caracteres.

Le premier eſt celui de la grandeur & du ſublime, lequel comprend, outre la dignité & la majeſté des objets, l'éloignement & la multitude des parties. Difficilement trouvera-t-on un lointain plus grand & plus ſublime, & en même tems plus noblement décrit que celui que nous dépeint Brydone, *) & dont on jouit du ſommet de l'Etna. „L'imagination de l'homme," dit-il, „n'a jamais pu ſe repréſenter une ſcene ſi brillante & ſi magnifique. Il n'y a pas ſur la ſurface de ce globe, de lieu d'où l'on puiſſe contempler à la fois tant d'objets raviſſants. Nous étions placés ſur un théatre prodigieuſement élevé, & toute la ſurface de notre hémiſphere ſembloit ſe réunir en un ſeul point, ſans qu'il y eut aux environs aucune montagne ſur laquelle les ſens & l'imagination puſſent ſe repoſer. Nous revînmes avec peine de notre extaſe, & crûmes long-tems ne plus être ſur la terre. Nous étions placés ſur les bords d'un gouffre ſans fond, auſſi ancien que le monde, qui vomit ſouvent des torrens de feu & lance des rochers enflammés avec un bruit dont toute l'île retentit. L'immenſe étendue de la vue comprenoit les objets de la nature les plus variés & les plus enchanteurs, enfin le ſoleil levant s'avançoit pour éclairer & embellir ce magique tableau.

„Imaginez l'athmoſphere s'enflammant peu à peu, & ne laiſſant entrevoir que par degrés le firmament & notre globe. La mer & la terre ſont dans un état de confuſion & d'obſcurité, comme ſi elles ſortoient du chaos primitif; la lumiere & les ténebres ſemblent être encore confondues, jusqu'à ce que le jour s'approchant inſenſiblement, opere enfin leur ſéparation; alors les étoiles s'éteignent & les ombres diſparoiſſent. Les forêts, qui tout à l'heure reſſembloient à des abymes noirs & ſans fond, ne réfléchiſſant

*) Voyage en Sicile & à Malthe &c. I. Partie, Lettre 10.

aucun rayon de lumiere qui fit appercevoir leur forme & leur couleur, semblent sortir du néant pour la premiere fois; chaque rayon de lumiere y répand la vie & la beauté. La scene s'étend; l'horizon s'élargit & se prolonge de tous côtés, & le soleil, comme le grand créateur, paroît vers l'orient & acheve de former ce merveilleux spectacle. Tout paroît enchantement, & nous sommes, pour ainsi dire, transportés aux régions éthérées. Les sens qui ne sont point accoutumés à de pareils objets, se trouvent confondus & troublés, & il leur faut quelque tems pour pouvoir les discerner. On voit le corps du soleil se lever du fond de l'océan, & traîner à sa suite une immense étendue de terre & de mers; les îles de Lipari, de Panari, d'Alicudi, de Strombolo & de Volcano, dont les sommets sont couverts de fumée, semblent être sous nos pieds; & nous contemplons toute la Sicile comme sur une carte. Nous pouvons tracer le cours de chaque riviere à travers tous ses détours, depuis sa source jusqu'à son embouchure.“ — Les nombreuses îles des environs „par une espece de magie d'optique que j'ai peine à expliquer semblent être rapprochées & placées autour de l'Etna: la distance qui est entr'elles paroît réduite à rien. — Au premier moment du lever du soleil, l'ombre de l'Etna s'étend à travers toute l'île, & forme une large traînée qu'on apperçoit sur la mer & dans les airs. — La pensée s'éleve en proportion de la grandeur & de la sublimité des objets qui nous environnent; & lorsque la nature entiere excite l'admiration, quel esprit peut rester dans l'inaction? — Il semble que nous quittions les sentimens bas & vulgaires, à mesure que nous nous élevons au dessus des habitations des hommes, & que l'ame, en approchant des régions éthérées, se dépouille de ses affections terrestres, & contracte d'avance quelque chose de leur inaltérable pureté. Placés ici sous un ciel serein, & contemplant avec une tranquillité continue l'orage & la tempête se formant sous nos pieds, l'éclair jaillissant de nuage en nuage, & la foudre roulant sur la montagne en menaçant d'exterminer les misérables mortels; l'esprit considere le choc & le désordre des passions humaines qu'il doit maîtriser. Cette situation suffit seule pour inspirer la philosophie; & Empédocle avoit eu raison de la choisir.“

Jusqu'ici

Jusqu'ici Brydone. A cette occaſion je me rappelle un paradoxe brillant de l'illuſtre Rouſſeau. Il prétend „que le goût des points de vue & des lointains vient du penchant qu'ont la plûpart des hommes à ne ſe plaire qu'où ils ne ſont pas.“ *) Je penſe cependant que ce goût a une meilleure ſource; il me paroît réſulter de ce que notre ame eſt originairement expanſive: de vaſtes lointains fourniſſent toujours la plus agréable occupation à l'imagination; & tout ce qui lui permet un libre eſſor, réveille les idées & nourrit l'eſprit.

La variété des objets ajoute un attrait particulier aux lointains. Young **) nous dépeint un des plus magnifiques points de vue revêtus de ce caractere, celui du lac fameux de Winander, le plus grand que renferme l'Angleterre. „Il a de jolies ſinuoſités, en ſorte qu'il paroît composé de pluſieurs parties, d'autant plus qu'il eſt parſemé de quelques îles. Le rivage eſt changeant: tantôt on apperçoit des rochers & des bois, tantôt des champs enclos de hayes, tantôt des villages, tantôt un bourg. Ces différents lieux commercent enſemble; ainſi il n'eſt pas rare d'appercevoir une barque à la voile. Une colline ſituée à la rive orientale, offre le plus beau coup d'œil, celui de toutes les beautés du lac. On apperçoit d'abord une vallée longue d'environ douze milles (anglois), qui ſe déploie en formant pluſieurs tortuoſités, eſt par-tout bordée de hayes, & ſe diſtingue de pluſieurs manieres. Ici elle ſert de baſe à des montagnes; là elle touche à un mur de roc: en cet endroit elle s'appuye contre une ſombre forêt; en un autre elle s'étend en larges iſſues, par lesquelles ſe préſente un beau déſordre de tout ce qui peut animer un payſage, arbres iſolés, bois, villages, fermes. Cette vallée eſt terminée par le lac, qui ſe développe à droite & à gauche en une plaine irréguliérement terminée. On ne ſauroit voir un aſpect plus noble. La ligne décrite par le rivage eſt plus diverſifiée qu'on ne peut l'imaginer. Tantôt le lac ſe rétrécit jusqu'à reſſembler à une riviere; tantôt le bord recule & forme des baies qui paroiſſent offrir un ancrage à de grands vaiſſeaux: ici des promontoires, composés en partie de

*) Nouvelle Héloïſe. Partie IV. Lettre 11.

**) Voyages dans les provinces Septentrionales d'Angleterre. 2de Partie. Lettre 17.

de bois, en partie d'enclos, s'avancent dans les ondes; là des langues de terre formidables élevent hors de l'eau leurs têtes de rocher. Mais ce qui donne à cette décoration un attrait au deſſus de toute deſcription, ſont les dix petites îles que l'œil découvre toutes. La plus grande décrit une ligne ondoyante qui s'éleve au deſſus des eaux en jolies inégalités. En quelques endroits le ſol eſt rehauſſé, en d'autres bas; ici les arbres ſont détachés, là raſſemblés en groupe. Une ferme eſt ſur le rivage, & derriere elle un petit bois. Quelques-unes des autres îles s'offrent, comme autant de collines boiſées au deſſus du lac; d'autres ſont parſemées d'arbres ſolitaires; toutes ſont décorées du plus beau tapis de verdure."

Mais rien n'anime & n'égaye plus un lointain que la mobilité des objets: elle lui donne un caractere particulier, & différent de celui de la grandeur & de la variété. Entre tous les objets mouvants du payſage ſe diſtinguent ſur-tout les eaux couvertes de toutes ſortes de bateaux en mouvement. Une charmante retraite champêtre, ſituée dans l'île de Wight, & adoſſée contre une éminence non loin de la mer, & que nous décrit Young *) dans ſon voyage par les provinces orientales d'Angleterre, jouit d'un des coups d'œil les plus enchanteurs de cette eſpece. „De la maiſon on voit la plus belle perſpective, qui d'un côté s'étend à travers du canal de Portmouth, jusqu'à Lymington, & de l'autre au delà de l'embouchure de la riviere de Southhampton; on apperçoit la partie haute de Suſſex, les collines du Hampſhire & les côtes ombragées de New-Foreſt: le tout enſemble fait peut-être la plus belle contrée arroſée d'une riviere que l'on puiſſe imaginer. On découvre une eau large de trois à ſept miles (anglois), & longue de vingt cinq à trente. Cette ſuperbe plaine liquide eſt conſtamment couverte d'une multitude de bâtiments, depuis le plus grand vaiſſeau de guerre jusqu'à des barques de pêcheurs par centaines. La vue change à chaque inſtant, ſuivant les différentes ſituations des navires. Cet aſpect ſurpaſſe de beaucoup la plus belle marine. Un océan ſans bornes frappe au premier coup d'œil, & inſpire des idées ſublimes; mais le conſidere-t-on long-temps, il perd beaucoup de ſes beautés. Ici au contraire l'œil ne ſe fatigue jamais."

Cepen-

*) 4me Partie, Lettre 17.

Cependant il ne faut pas prétendre par-tout des vues libres, ni dans la nature ni dans les jardins. Des perſpectives ouvertes de tout côté à l'œil, diſtrayent ou fatiguent enfin, ainſi qu'un ciel toujours ſerein, & qui n'eſt adouci par aucun nuage. L'œil demande tout comme l'eſprit des points de repos, des places cloſes, où il puiſſe ſe ranimer ſur un gaſon voiſin, ſous de fraix ombrages, ou bien au gazouillement d'un ruiſſeau. La jouiſſance d'une petite décoration douce, qui repoſe au milieu d'un tendre crépuſcule, ou eſt environnée de tout côté, n'eſt jamais plus vivifiante qu'après les délices qu'offrent des lointains clairs & étendus. Pluſieurs ſortes d'objets, comme un hermitage, un bain, exigent abſolument une contrée cloſe; & quelquefois il faut fermer une partie de la perſpective, pour empêcher la diſtraction de l'œil, ou pour faire paroître quelques parties dans un plus beau jour. La nature borne dans ſes payſages la vue par des éminences & des bois; l'artiſte jardinier peut de plus ſe ſervir de bâtiments.

Quant aux contrées qui ne livrent aucun lointain amuſant, comme champs nuds, plaines arides & ſablonneuſes, bruieres ſtériles, tourbieres marécageuſes, étangs troubles entourés de ſaules, & en général toutes celles qui déplaiſent par leur vuide & leur uniformité, l'œil veut qu'on les lui dérobe avec ſoin.

On peut auſſi remédier avantageuſement à ce qu'un lointain offre de vague & d'incertain, en l'interrompant par des arbres & des groupes. Un payſage dont les différentes parties ſont détachées les unes des autres, & pour ainſi dire diſperſées, fera un plus mauvais effet à meſure qu'il ſera plus étendu. C'eſt à la main officieuſe de l'art d'y remédier. A l'aide des arbres iſolés & en groupes qu'elle plante, elle peut mettre plus de liaiſon entre les parties, & les mieux caracteriſer pour former un enſemble; le payſage y gagne de la variété, & les lointains deviennent non ſeulement plus multipliés mais auſſi plus attrayants.

II.

Accidents.

La nature eſt fertile en apparitions accidentelles dont elle embellit ſes payſages dans les différentes ſaiſons de l'année, & les différentes heures du jour. Les changements variés qu'offrent le lever & le coucher du ſoleil; l'ordonnance,

nance, les mouvements & les tableaux divers des nuages, ſur-tout pendant les orages & les ſoirées; le ſoleil dardant ſes rayons par échappées; les coups de jour ſubits & les ombres; la lueur incertaine de la lune voilée d'un nuage paſſager; les clairs & les obſcurs du lointain, aſſujetti à l'état du ciel qui y entremêle ſes formes & ſes jours; la vapeur légere & bleuâtre qui nage autour des points de vue éloignés; le jeu des couleurs dans l'arc-en-ciel; les perles de la roſée matinale brillant ſur le verd des prairies; les figures biſarres du brouillard flottant; les mouvements aiſés du feuillage & des eaux; les reflects agréables, qui ſont plus flatteurs & plus ſéduiſants que les rayons de la lumiere primitive — toutes ces variations de la nature en un mot, que nous comprenons ici ſous le nom d'accidents, paroiſſent former de nouvelles ſituations, ſouvent même de nouveaux objets. Elles raniment en changeant continuellement les jours & les ombres des décorations, les jeux de la lumiere & des couleurs; elles ſont pour le payſage une ſource des plus fertiles de diverſité & de vie. Elles ſurprennent ſouvent l'œil étonné par des apparitions qu'aucune imagination ne ſauroit ſe repréſenter plus éblouiſſantes, plus magiques, & plus rapides à diſparoître.

Pour imiter, autant que le peut l'art foible de l'homme, les accidents qui ſont particuliers à la nature, le payſagiſte épie ſes voyes les plus ſecrettes. Cette reſſource n'eſt pas au pouvoir de l'artiſte jardinier, il faut qu'il attende patiemment jusqu'à qu'il plaiſe à la nature d'en embellir ſes contrées.



II. *Cara-*

II.

Caractériſtiques de divers Cantons.

1.

Dans de vaſtes payſages on trouve des cantons deſquels on peut dire qu'ils ſont communs, ſans ſignification, ſans caractere; qui n'ont aucun attrait pour l'eſprit ni pour les yeux; ou qui même cauſent un déplaiſir ſenſible, & par conſéquent demeurent bannis de l'enceinte d'un jardin.

Des plaines abſolument vuides & uniformes ſont ſans aucun interêt, & fatiguent enfin quand on les regarde quelque temps.

Des landes & des tourbieres, telles qu'on en voit dans la baſſe Allemagne, déplaiſent par leur triſte ſtérilité. Les déſerts ſablonneux de l'Arabie ou du Perou effrayent de plus par l'image des difficultés & des périls que court le voyageur.

Des déſerts vaſtes, embaraſſés de toutes ſortes de plantes, entrecoupés de marais & de bourbiers, couverts de ténebres, comme ceux d'Amérique; des régions entieres d'écueils rabotteux & de rochers incultes, comme on en trouve dans quelques endroits de l'Iſlande & du Groenland, inſpirent le découragement, la crainte, l'effroi. Ces objets n'offrent que l'image du beſoin, de la miſere & du danger: ici l'idée de ſolitude ſe change en celle d'épouvante, & un ſentiment accablant de ſa foibleſſe ſaiſit l'homme. L'invocation d'un de nos plus grands Poëtes: *)

„Sombres forêts, où la lumiere ne pénétre jamais à travers l'ombrage „des ſapins, où chaque bocage nous peint la nuit du tombeau! vieux ro„chers, où égarés dans les buiſſons, les oiſeaux ſolitaires font entendre „leurs triſtes concerts! ruiſſeaux, qui traînez lentement, entre ces côteaux „arides, vos ondes languiſſantes, pour les verſer dans des marais ſans cul„ture! plaines ſtériles! vallons pleins d'horreur, puiſſiez-vous me peindre „les couleurs de la mort! Entretenez mon deuil par une froide terreur & „par une noire mélancolie.“ Cette ſublime invocation à l'inſtant où il veut décri-

*) Haller, Fragment d'une Ode ſur l'éternité. Voyez les Poéſies de Mr. Haller traduites de l'Allemand, à Berne. 1760.

décrire l'éternité, se fonde sur un sentiment vrai, suite des impressions naturelles que font les scenes dont nous parlons.

Cependant un objet effrayant & terrible peut paroître dans un beau paysage, sans que l'effet agréable de ce dernier en soit altéré; il peut même y gagner par l'influence du contraste. C'est ce que prouvent en Suisse bien des chaînes de riants vallons dominées par les Alpes menaçantes du voisinage recouvertes de glaces & de neige: c'est ce que prouve, dans l'île romanesque de la Sicile, le Volcan vomissant des tourbillons de fumée. L'artiste jardinier ayant un espace beaucoup plus borné que la nature, ne hasardera pas trop légérement de l'imiter en ce point.

2.

Les cantons propres aux jardins, sont d'abord les *agréables*, les *gais* & ceux ou regnent la sérénité & qu'on peut appeller *riants* ou *attrayants*. Ils sont en général composés d'une succession variée de petits enfoncements & d'éminences; de plusieurs sinuosités & inégalités du terrein; de prairies, de broussailles & de bosquets, de fleurs, d'eaux & de petites collines, rassemblées d'une maniere libre, aisée, & séduisante. Les rocs, les chaînes de montagnes, & les grandes cascades en sont exclues. Plus les diverses compositions de ces objets sont variées & entortillées, plus elles ont de charmes. La fraîcheur & la vivacité de la verdure qu'étalent la pelouse & les arbres, la limpidité de l'eau, le miroir clair & tranquille qu'elle offre, ou le gasouillement de sa course, & l'espece de cliquetis qu'elle produit en bondissant, une foule de ruisseaux & de petites rigoles qui se jouent, des fleurs diaprées de couleurs vives, de douces collines couronnées de bois & de buissons fleuris, des ombrages qui s'éclaircissent d'une maniere flatteuse, le jeu des reflects incertains, des lointains pleins de vie & de mouvement, déterminent le caractere de ces cantons, suivant leurs différents degrés qui s'élevent du purement agréable au gai, & de là au riant.

La nature crée des cantons de ce caractere avec une variété infinie, & avec une abondante diversité de grandeur, de formes, de couleurs, d'ordonnance & de combinaison; & parce que la nature les livre en si grande quantité, on les retrouve mille fois dans les imitations des poëtes & des paysagistes.

Leur

Leur impreſſion eſt modérée. Une complaiſance tranquille; une effervefcence de plaiſir qui échauffe; une douce rêverie de l'ame nageant dans des ſentiments qui lui ſemblent connus, & qui cependant la raniment par de nouveaux attraits, voilà les effets que des cantons agréables, gais, riants, font ſur des ſens non dépravés encore.



3.

Les cantons où regne une *douce mélancolie*, le *romaneſque* ou la *ſolemnité*, ſont plus rares dans la nature, mais auſſi ont-ils bien plus d'énergie. Les cantons agréables gliſſent légérement ſur l'ame en faiſant une foible impreſſion: ceux dont nous parlons ſaiſiſſent l'ame, la fixent. Ils l'attirent, l'enchantent, l'ébranlent & l'élevent: impreſſions, qui, pour des gens de goût & à ſentiment délicat, ſont infiniment plus intéreſſantes que mille amuſements ordinaires.

Un canton où domine la *douce mélancolie* ſe produit par l'excluſion totale des lointains; par des fonds & des abaiſſements; par des buiſſons & des bois épais, ſouvent même par de ſimples groupes d'arbres élevés, touffus & ſerrés, au ſommet deſquels un ſourd mugiſſement ſe fait entendre; par

des eaux dormantes, ou qui, dérobées aux yeux, produisent un murmure étouffé; par un feuillage d'un verd sombre ou noirâtre, par des feuilles pendantes, & une ombre qui s'étend par-tout; par l'absence de tout ce qui peut annoncer la vie & l'activité. Dans ces cantons des jours rares ne se montrent que pour défendre l'influence de l'obscurité de celle de la tristesse ou de l'effroi. Le silence & la solitude habitent ici. Un oiseau qui voltige isolé, le gazouillement confus d'animaux inconnus, un ramier qui roucoule dans le sommet creux d'un chêne effeuillé, un rossignol égaré qui conte ses peines au désert, suffisent pour rehausser la scene. Un canton „où l'on „n'entend que le murmure des feuilles & du ruisseau qui arrose des prés so-„litaires; — où les caresses des zéphyrs animant les feuilles entretiennent „l'ame dans une douce mélancolie; où aucune douleur ne peut resister au „calme de ces fonds impénétrables aux rayons du soleil;" *) ce canton n'a rien qui puisse réveiller des sentiments desagréables; il vient même très-à propos pour de certains besoins du cœur & de l'esprit. Il offre la douce jouissance du repos & de la solitude, l'image flatteuse de l'idée qu'on se suffit à soi-même, l'oubli paisible des choses qui troubloient notre paix intérieure. Il attire & recrée l'ame, qui retirée des soucis & des affaires du monde, veut jouir un instant d'elle-même. Confident de l'amour, ce canton entretient la tendresse cachée du cœur, & caresse le chagrin jusqu'à ce qu'il ne se fasse plus sentir. L'esprit s'abandonne à des réflexions plus libres & dignes de lui; toutes ses forces se rassemblent & augmentent d'activité. L'imagination s'éleve d'un vol extraordinaire jusqu'à une nouvelle sphere d'idées, au milieu desquelles elle erre avec un secret enthousiasme. Qui pourroit être assez peu philosophe pour ne pas se menager dans son vaste jardin où regne la sérénité, un canton propre à inspirer une douce mélancolie? A qui ces impressions pourroient-elles être absolument étrangeres; étrangeres au point de ne les avoir jamais observées dans la nature même, ou de ne les pas retrouver dans le poëte qui les a chantées?

„Tourne tes pas vers ces lieux où des hauteurs couronnées d'arbres „étalent leur dos bleuâtre, tandisqu'un zéphyre rafraîchissant souffle du

„haut

*) Poésies de Mr. Haller traduites de l'Allemand &c., dans la piece intitulée: Desir de revoir sa patrie.

„haut de leur faîte. Suis toujours le fraix vallon qui s'enfonce profonde-„ment dans le ſein ombragé des montagnes, jusqu'à ce que des ſinuoſités „recouvertes de feuillages te conduiſent au théatre ſolitaire de la nature „ſauvage. Ici, où les feuilles argentées du frêne croiſſant ſur le rocher „fremiſſent agréablement dans le vallon, où des buiſſons pittoreſquement „ſuſpendus ſe penchent du pied de la montagne vers le miroir des flots, „ici le déſert t'offre un ſiege de mouſſe fleurie, & te déploye un ſpectacle „grave & paiſible. — Les ſombres prairies qu'humecte la roſée ſe revêtent „d'un verd plus foncé, elles exhalent les plus fortes odeurs. Aucun vent „ne plane ſur les étangs: immobiles, ſilencieux, ſemblables à des glaces „ternes, ils s'étendent au loin dans les plaines. Le couvent ſolitaire envi-„ronné de la pompe auſtere de l'antiquité git au ſein caché des forêts: „éloigné du tumulte il repoſe dans les bras des bouleaux & des tilleuls. Me „trompé-je! Il t'appelle. Un friſſon religieux me ſaiſit; il m'entraîne avec „une force magique dans ce lieu conſacré.“ *)



*) Traduit du poëme allemand de Monſieur Zacharie intitulé les quatre parties du jour,

4.

Le *Romanesque*, ou le *Magique* dans un payſage réſulte de l'extraordinaire & du ſingulier qui domine dans les formes, les contraſtes & les liaiſons. On rencontre ſur-tout ce caractere dans des cantons ſemés de montagnes & de rocs, dans des déſerts renfermés, où la main active de l'homme n'a pas encore pénétré: des rochers & des caſcades contribuent beaucoup à ſa formation, ainſi que nous l'avons déjà remarqué. Mais outre la forme, ce ſont encore des contraſtes frappants, & des rapprochements hardis & ſurprenants qui engendrent le romaneſque. Ici l'imagination devant s'occuper des objets voiſins, les lointains ſont la plûpart interceptés: rarement ils s'étendent en avant, mais le plus ſouvent s'élevent de bas en haut, ou s'enfoncent du haut en bas. Là où le déſert âpre & obſcur s'apparie au petit vallon paiſible émaillé de fleurs brillantes, où un torrent précipite en écumant du haut d'un rocher & à travers de ronces fleuries, ſes eaux qui errent enſuite étincellantes entre les vertes feuilles, où les pointes chauves d'un roc blanc percent la voute d'une belle forêt — là commence le caractere romaneſque.

La nature ſemble plutôt le jetter au haſard dans un moment d'heureux caprice, que l'achever ſoigneuſement: ce ſont des touches acceſſoires hardies, ſingulieres, ſaillantes, qui échappent à ſa main dans ſes tableaux ruſtiques. Le romaneſque cauſe de l'admiration, de la ſurpriſe, un étonnement agréable, & fait rentrer profondement en ſoi-même.

La deſcription d'un canton des plus romaneſques que nous a donnée un excellent connoiſſeur, *) mettra mieux au jour ce caractere. Ce canton eſt la fameuſe Dowedale dans le Derbyſhire en Angleterre.

„C'eſt un vallon de deux milles de longueur, profond & étroit; ſes deux côtés ſont bordés de rochers; & la riviere Dove, en le traverſant, change

jour, chant, le ſoir. Il exiſte à la vérité une traduction françoiſe de ce charmant ouvrage; elle parut en 1769 in 8. à Paris chez J. B. G. Muſier fils; mais ce paſſage y eſt ſi fort tronqué que je me ſuis vu dans la néceſſité d'en faire une nouvelle verſion.

*) Voyés l'art de former les jardins modernes, ou l'art des jardins anglois. Traduit de l'Anglois. A Paris, chez C. A. Jombert pere. 1771. 8. avec un plan.

change perpétuellement son cours, son mouvement & sa figure. Elle n'a jamais moins de trente pieds, ni plus de soixante pieds de largeur, & sa profondeur est en général de quatre pieds: mais elle est transparente jusqu'au fond, excepté dans les endroits où elle est couverte d'une écume blanche comme la neige; ce qui est l'effet de plusieurs cascades très-brillantes. Ces cascades sont aussi diversifiées que nombreuses. Dans certains endroits elles croisent entiérement la riviere, soit directement soit obliquement; dans d'autres elles ne la traversent qu'en partie; & leurs eaux ou viennent se briser contre les rochers, & s'élancent ensuite au dessus avec impétuosité, ou se précipitent en bas & rejaillissent en écume: quelquefois elles se frayent rapidement un passage à travers les ouvertures des rochers; quelquefois elles tombent très-doucement, & souvent elles sont repoussées & reviennent en tournant sur elles-mêmes. Dans un endroit très-remarquable, le vallon devient si serré que la riviere ne peut y passer que très-difficilement. L'agitation, la fureur, le mugissement, l'écume des eaux, tout annonce la grandeur de l'obstacle qu'elles ont à vaincre. Ailleurs le courant est doux sans être languissant; il se partage pour environner une petite île déserte, coule parmi des touffes de jonc, de gason & de mousse, s'agite un peu autour des plantes aquatiques dont les racines sont affermies dans le limon, & se joue avec les filets entrelacés de celles qui flottent sur sa surface. Les rochers qui bordent le vallon varient autant dans leur structure que la riviere dans son cours & ses mouvements. Ici vous voyez une grande masse qui diminue par degrés depuis sa large base jusqu'à sa pointe; là un sommet très-lourd, qui par une saillie des plus hardies couvre de son ombre les objets qui sont au dessous de lui; tantôt c'est un mêlange confus des structures les plus singuliérement diversifiées; tantôt ce sont des grouppes de deux ou de trois rochers, souvent d'un plus grand nombre, fort tranchans, peu larges & très-élevés. Ils sont en général nuds d'un côté du vallon; mais de l'autre ils sont mêlés de bois. Leur extrême élévation de toutes parts, & le peu de largeur du vallon, produisent encore une autre variété. Les rayons du soleil, lancés de derriere un des deux côtés, viennent frapper distinctement & avec force les rochers du

côté

côté opposé: l'inégalité & les aspérités des surfaces qui les réfléchissent, diversifient les teintes de lumieres; & souvent l'éclat le plus vif est à côté des ténebres les plus épaisses. Les rochers changent perpétuellement de figure ou de situation, & sont très-séparés les uns des autres.

„Quelquefois les bords du vallon ne présentent que précipices ou rochers à pic, & en forme d'amphithéatre; quelquefois les rochers naissent du fond & s'appuient obliquement sur la colline: souvent ils sont entiérement isolés, & s'élevent en forme de tours ou de pyramides, jusqu'à cent pieds de hauteur. Quelques-uns sont entiers & solides dans la totalité de leur masse; d'autres sont crevassées; & d'autres, quoique fendus dans leur longueur, & minés par leur base, sont merveilleusement soutenus par des fragmens inférieurs en apparence au poids qu'ils supportent. Leur disposition varie à l'infini, & l'on découvre à chaque pas quelque nouvelle combinaison: ils avancent, reculent, & se croisent sans cesse. La largeur du vallon est presque aussi variée que les rochers. Au passage étroit que j'ai déjà fait remarquer, les rochers se joignent presque à leur sommet, & l'on ne voit le ciel qu'à travers le petit intervalle qui les sépare. Au sortir de cet abîme ténébreux, la scene change tout à coup & le vallon n'est nulle part plus étendu, plus éclairé, plus verd, plus charmant. Les figures & les situations des rochers ne forment pas toutes leurs variétés. Il y en a plusieurs qui sont percés de grandes cavités naturelles; quelques-uns le sont à jour; d'autres se terminent en cavernes profondes & ténébreuses; d'autres charment la vue par une suite d'arcades & de colonnes rustiques, toutes bien détachées & bien éclairées. Un rocher fort éloigné au-delà de ces colonnes termine la perspective. Le bruit des cascades est réfléchi dans les cavités, & forme des échos; de sorte que nous pouvons souvent entendre en même tems le gazouillement des eaux qui sont près de nous, & le mugissement de celles qui sont peu éloignées. Rien d'ailleurs ne trouble le silence profond qui regne dans cette solitude. La seule trace d'hommes qu'on y puisse voir, est un sentier caché, & légérement frayé par le petit nombre de curieux que les merveilles publiées par la renommée du vallon de Dovedale y attirent quelquefois. Ce séjour semble avoir été formé

pour

pour des eſprits aériens, & peut nous donner quelque idée d'un enchantement. Ce changement continuel de perſpectives entiérement diſſemblables; ces paſſages ſubits de l'une à l'autre; cette ſingularité de formes auſſi biſarres, auſſi ſauvages & auſſi variées que le hazard, la nature & l'imagination peuvent les créer; cette force étonnante qui ſemble avoir été miſe en uſage pour placer ſolidement quantité de rochers d'un poids énorme au point d'élévation où ils ſe trouvent; cet art magique qui ſemble tenir ſuſpendues d'autres maſſes effrayantes; ces cavernes obſcures; ces ſouterrains éclairés; ces ombres incertaines que percent de vifs rayons de lumiere; ces eaux pures & brillantes, où l'image flottante du ſoleil ſe réfléchit de mille manieres; cette ſolitude où regne un calme & un ſilence profond: tous ces objets extraordinaires réunis frappent notre imagination, & la tranſportent dans ces régions merveilleuſes qui ne furent jamais connues que dans les romans & les ouvrages des poëtes."

Un autre canton remarquable par ſon caractere romaneſque eſt la vallée de Lauterbrunn avec ſa fameuſe caſcade, le Staubbach, ſituée dans les Alpes du canton de Berne. En voici la deſcription la plus récente faite par un obſervateur exact des montagnes, Mr. de Luc; *) cette deſcription me renouvelle toutes les ſcenes magiques que j'eus autrefois le plaiſir de voir moi-même.

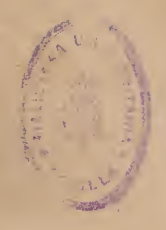
„Le chemin qui conduit à Lauterbrunn eſt quelque choſe d'inexprimable; ſi du moins on veut faire comprendre ce que l'arrangement des objets fait ſentir. C'étoit le matin; le ſoleil ne s'appercevoit encore que ſur les cimes des montagnes qui pendoient en quelque ſorte ſur nos têtes. Les rochers étoient reſerrés autour de nous; nous avancions dans le fond d'une vallée qui s'étoit ouverte entre des montagnes où peu de tems auparavant nous ne découvrions aucun chemin. En quelques endroits ces montagnes étoient coupées par d'autres vallées; des torrens de lumiere ſembloient s'y faire jour, les partager de haut en bas, & couler jusqu'au fond, tant les rayons du ſoleil, éclairant de légeres vapeurs, marquoient diſtinctement leur route

*) Lettres Phyſiques & Morales &c. Lettre 5 & 7. Le morceau tranſcrit ici eſt tiré de la Lettre 5me.

route entre les rochers au travers de l'air. En d'autres endroits au contraire nous appercevions encore les arriere-gardes de la nuit: aucun objet ne pouvoit y être difcerné. Une maffe d'ombre, d'autant plus obfcure à nos yeux que les objets fupérieurs recevoient déjà une lumiere plus vive, y couvroit tout d'un voile que nous ne pouvions pénétrer.

„Ces vallées font bordées ça & là de rochers immenfes qui s'élevent à pic, & qui n'ayant que le ciel pour fond aux yeux du voyageur lui femblent être les montagnes entieres, tandisqu'ils n'en font qu'une bien petite partie. Lorsqu'on peut s'éloigner de ces rochers inférieurs, on voit fucceffivement de nouveaux rochers, des bois ou des pâturages; & bien fouvent même des terres cultivées & parfemées de hameaux s'élevent au deffus d'eux en amphithéatre, jusqu'à d'autres rochers nuds ou couverts de glace qui font les vrais fommets. De ces rochers qui arrêtent les nues, & des terreins inférieurs, partent de toute part des ruiffeaux, qui fe réuniffant peu à peu, arrivent pour l'ordinaire dans les grandes vallées par des coupures qui divifent les rochers inférieurs. Ces ruiffeaux, dans leurs routes les moins entrecoupées, éprouvent cependant bien des chûtes. Ainfi dans ces amphithéatres fi variés, tout eft parfemé de petites cafcades; ce qui contribue à leur donner un coup d'œil très-pittorefque.

„Ces cafcades font comme des ruiffeaux de pouffiere;" au bord ils ne font plus „qu'une pluie menue dont les gouttelettes fe difperfent de plus en plus en tombant, & que le moindre vent promene fort loin à la ronde; & c'eft l'étymologie du Staubbach que nous allions vifiter. Quand le rideau qui nous cachoit la vallée où il fe précipite vint à s'ouvrir, nous fumes frappés de l'enfemble le plus pittorefque. Des rochers à pic d'une hauteur prodigieufe, qui fur la droite formoient une barriere fans coupure, & fur la gauche étoient entrecoupés de talus couverts de pâturages & de bois, conduifoient l'œil au fond de la vallée fur des glaces immenfes & très-voifines qui s'élevoient en amphithéatre. — Vingt ruiffeaux, arrivés du haut des montagnes jusqu'au bord des rochers de la droite, fe précipitoient en pluie de ce côté de la vallée: le fameux Staubbach fur-tout que le foleil commençoit à éclairer, frappoit par fa blancheur éclatante parmi les rochers encore obfcurs."



C'eft

C'eſt la même caſcade que nous peint le poëte des Alpes:

„Du haut des pointes élevées d'une montagne eſcarpée un torrent ſort „rapidement entre les rochers; une chûte ſuit l'autre; ſes flots écumeux „s'élancent avec une force impétueuſe au-delà du roc; l'eau, diſperſée par „la vîteſſe de ſa chûte profonde, forme une vapeur griſe & mobile, qui eſt „ſuſpendue dans un air épaiſſi. Un arc-en-ciel brille au travers de ces „gouttes légeres, & la vallée éloignée s'abreuve d'une roſée continuelle. „L'étranger voit avec ſurpriſe des rivieres couler dans les airs, ſortir des „nues, & ſe transformer elles-mêmes en nuages.“ *)



Le tableau ſuivant d'un canton romaneſque dans un genre plus doux eſt animé de ſentiments plus faits pour le cœur.

„A travers les ombrages noirâtres des ſapins, & les amphithéatres de rochers, la riviere limpide deſcend de caſcades en caſcades juſques dans la vallée tranquille; c'eſt là qu'elle ſemble s'étendre avec plaiſir pour former un lac entre la chaîne des rochers majeſtueux, dont les intervalles laiſſent

*) Poéſies de Mr. Haller, traduites de l'Allemand &c. Poëme intitulé les Alpes.

appercevoir dans le lointain, ces respectables montagnes, dont les cimes couvertes de glaces & de neiges éternelles ressemblent à cette distance à d'énormes masses d'agathe & d'albâtre, qui réfléchissent comme autant de prismes, toutes les couleurs de la lumiere. Les eaux du lac sont d'une couleur bleu-céleste tel que l'azur du plus beau jour; & transparentes comme le cristal le plus pur, l'œil y peut suivre jusques au fond les jeux de la truite sur des marbres de toutes couleurs. Une île s'éleve au milieu des eaux, comme pour servir de théatre aux plaisirs champêtres; cette île charmante est entremêlée de vignes & de prairies, & de distance en distance des ombrages variés y forment d'agréables bocages; la vache y pâture la fraise qui rougit la pelouse; d'heureux époux que l'interêt n'a pas unis y sont assis sur l'herbe tendre au milieu de tous leurs enfans; c'est là qu'ils font un souper délicieux avec la crême qui a la saveur de la fraise, & la couleur de la rose. Plus loin, au clair de la lune argentée, l'eau du lac frémit sous la barque légere qui porte les jeunes filles du voisin hameau; un corset blanc marque leur taille bien proportionnée, de longues tresses flottent sur leurs épaules, un joli chapeau de paille, orné des plus belles fleurs de la saison, est la parure d'un visage riant où brille l'éclat de la santé, & la sérénité de l'innocence; leurs voix sonores n'eurent jamais de maîtres que les oiseaux & la consonance de l'harmonie naturelle; & les échos de ces cantons qui ne connurent jamais les charivaris de la musique chromatique, n'y répetent que les airs de la gaiété, les chants de la nature, & les sons naïfs du haut-bois.

„La riviere en sortant du lac, s'enfonce dans un vallon reserré & profond; de hautes montagnes, & des rochers sourcilleux, semblent séparer cet asyle du reste de l'univers. Les cimes en sont couronnées de sapins où ne toucha jamais la coignée; sur les pelouses de thym & de serpolet, des chevres blanches s'élancent gaiement de rochers en rochers; leur sécurité dans un lieu aussi désert, rassure sur la crainte des animaux farouches, & bannit la pensée d'un abandon total, en annonçant le voisinage d'une habitation tranquille. Après quelques chûtes précipitées par l'opposition des rochers qui se croisent sur son cours, la riviere trouve enfin dans ce vallon étroit, un petit espace où ses eaux écumantes & contrariées peuvent jouir d'un moment de repos. Un bois de chênes verds antiques s'avance sur les

rives

rives adoucies: ſous leur ombrage myſtérieux eſt un tapis d'une mouſſe fine. Les eaux limpides & peu profondes, s'entremêlent avec les tiges tortueuſes, & leurs ondes qui ſe jouent ſur un gravier de toutes les couleurs, invitent à s'y rafraîchir; les ſimples aromatiques, les herbes ſalutaires, & la réſine des pins odorants, y parfument l'air d'une odeur balſamique qui dilate les poumons. A l'extrêmité du bois de chênes, à travers un verger dont les arbres ſont entortillés de vignes & chargés de fruits de toutes eſpeces, on entrevoit une cabane; ſon toit de chaume y met à l'abri, ſous une grande ſaillie, tous les uſtenſiles du ménage ruſtique. La cabane eſt formée de planches de ſapin aſſemblées par ſon maître: au lieu d'ordres d'architecture, une treille en forme le périſtile & les portiques; mais l'intérieur en eſt plus propre que le palais du Prince. Si les mets n'y ſont pas apprêtés avec les poiſons de l'Inde, ils y ſont d'une qualité exquiſe, & d'un goût pur & ſalutaire: cette retraite fut trouvée par l'amour, elle eſt habitée par le bonheur." *)

Telles ſont les ſcenes romaneſques; ſcenes que la nature n'a coutume de créer que rarement & dans des lieux reculés, où elle reſerve à l'homme un aſyle pour goûter le repos & la liberté: ſcenes qu'il faut voir en nature, parce qu'elles perdent dans une deſcription quelque bonne qu'elle ſoit, & ſe ſouſtraient même à l'imitation de l'art.

5.

La grandeur & l'obſcurité produiſent les cantons *ſolemnels* (*graves*, *ſublimes*, *majeſtueux*). Il eſt hors de doute que la premiere de ces proprietés eſt indiſpenſable pour déterminer ce caractere; quant à la ſeconde, elle renforce l'impreſſion de la grandeur, ainſi que l'éprouvoient déjà les Grecs dans leurs temples, les Druides dans leurs forêts de chênes. La tranquillité qui environne un objet ſublime en augmente la majeſté. Mais un bruit véhément, celui de la tempête dans les bois ou ſur la mer, & du mugiſſement des cataractes, réveille auſſi des ſentiments relevés, & concourt tout comme un profond ſilence à exprimer le caractere dont il eſt queſtion. Des chaînes de montagnes, des rocs, ſur-tout lorsqu'ils ſont chauves ou

*) De la compoſition des payſages &c. par R. L. Gérardin &c. Chapitre XV.

rembrunis & noirs, de hautes forêts & des grouppes d'arbres élevés, de rapides torrents, d'impétueuſes caſcades, des lointains qui préſentent l'océan, des monts couverts de neiges, des volcans, des abimes immenſes — l'obſcurité du feuillage, des ombres fortes, les ténebres de la nuit répandues partout, ou éclairées par les rayons rares de la lune, qui perce les nuages errants — une tranquillité, une ſolitude profondes tout autour, qui donnent à l'ame la liberté de ſe prêter aux impreſſions de ces objets & de s'abandonner entiérement aux idées & aux rêveries qu'elles occaſionnent — tout cela plus ou moins raſſemblé compoſe un canton majeſtueux, ſublime.

Les effets qu'il produit ſont l'admiration, le reſpect, & une élévation de l'ame qui n'eſt pas au deſſous de la dévotion. Des émotions de cette eſpece, & ſur-tout le ſentiment ſi puiſſant de la grandeur & de la toute-préſence du pere de la nature, ne peuvent que plaire à un eſprit qui n'a pas encore oublié d'eſtimer ſa propre dignité au milieu du tumulte du monde.



Des cantons diſtingués de ce caractere ſont rares dans la nature, & ne ſe rencontrent qu'autour des promontoires ſur le rivage de la mer, dans les

les Alpes, les Pyrenées & les autres chaînes de montagnes élevées, dans d'antiques forêts, dans des déſerts où dominent d'impétueux torrents ou des volcans. Il ſeroit difficile de trouver, & dans la nature, & dans des deſcriptions, un canton plus fortement empreint de ce caractere que le Mont-Serrat en Catalogne tel que le dépeint Thikneſſes. *)

„Ce mont eſt ſitué dans une vaſte plaine, à ſept lieues de Barcelone, & préciſément au milieu de la principauté de Catalogne. Il conſiſte en une quantité innombrable de pointes coniques, qui de loin paroiſſent partir de la main de l'homme; mais en s'approchant on s'apperçoit bientôt qu'elles ſont l'œuvre de celui à qui rien n'eſt impoſſible. La montagne ſemble à la vérité n'être que la premiere ébauche d'un ouvrage divin; mais le plan en eſt ſi grand & l'exécution telle, que tous ceux qui s'en approchent ſont portés à s'écrier en élevant les mains & les yeux au ciel: O Dieu! que toutes tes œuvres ſont admirables! Il n'eſt donc pas étonnant que des hommes pieux ayent établi leur ſéjour dans ce lieu; car il n'en eſt certainement aucun, dans toute la terre habitable, qui ſoit plus propre à la ſolitude & à la méditation. Depuis pluſieurs ſiecles le Mont-Serrat n'eſt habité que par des moines & des hermites qui commencent par faire vœu de ne l'abandonner jamais, vœu que je ferois ſans craindre le repentir, quoique je ne ſois ni moine ni hermite. — Au premier abord ce mont préſentoit l'aſpect d'une foule infinie de rochers, taillés en cones, & entaſſés les uns ſur les autres jusqu'à une hauteur étonnante. En les examinant de plus près, chaque cone en particulier me parut un mont; l'enſemble forme une maſſe immenſe de quatorze milles (anglois) en circonférence. De même que le Mont-Serrat ne reſſemble à aucune autre montagne, de même auſſi en eſt-il entiérement ſéparé. Le couvent majeſtueux vers lequel des pelerins accourent des extrêmités les plus reculées de l'Europe nous préſentoit l'aſpect de ſes murs vénérables; quelques cellules d'hermite s'offroient plus haut en s'avançant ſur des abimes profonds en forme de redans. Pleins d'étonnement, & comme étourdis d'admiration & de joie, nous portâmes les yeux

*) Voyez ſes voyages en France & dans une partie de la Catalogne, lettre 20-25. Cet ouvrage eſt anglois & n'a pas encore été traduit en François que je ſache.

yeux vers le Dieu qui créa cet amas de rochers & vers les ſaints hommes qui les habitent. Après avoir encore gravi pendant deux heures & demie nous parvinmes à une plaine ſituée ſur le flanc, & à peu près au milieu de la montagne, & ſur laquelle le couvent eſt bâti. Cette plaine eſt un ouvrage de l'art & a coûté des ſommes immenſes. Ici nous nous trouvames aſſez à l'aiſe pour nous retourner ſans riſque; & grand Dieu! quelle vaſte étendue de terre, d'air & de mer ſe déployoit à nos yeux! Quoique la chambre qu'on nous donna dans le couvent, fut dans un angle profond du rocher, nous avions néanmoins devant nous une vue très-grande qui offroit la partie du monde ſituée au deſſous & la méditerranée encore plus éloignée. La lune luiſoit, & malgré le froid il étoit impoſſible de ne pas jetter un coup d'œil ſur la lumiere enchantereſſe que ſes rayons argentés répandoient au deſſus & au deſſous de nous, & de tout côté ſur les rocs rabotteux. Tout autour régnoit un profond ſilence ſemblable à celui de la mort, qu'interrompit la cloche réſonnante du couvent en appellant les moines à matines. — J'attendois avec impatience le retour du ſoleil pour monter plus haut: le déjeuné fini nous mîmes avidement le pied ſur la premiere marche de l'eſcalier des hermites; cet eſcalier étoit de pierre, mais par-tout horriblement eſcarpé. Après être grimpé dans une large fente du rocher remplie d'arbres & de buiſſons, & longue d'environ mille pas, & à l'inſtant où très-fatigués nous deſirions un repoſoir ſûr, nous parvînmes à une petite caverne que nous traverſâmes en rampant. Il fallut monter un ſecond eſcalier moins effrayant, mais beaucoup plus long que le premier; alors nous nous trouvâmes dans des ſentiers ſerpentants & parſemés de fleurs, qui conduiſoient à deux ou trois des hermitages les plus voiſins, leſquels étoient maintenant viſibles pour nous & peu éloignés: un de ces hermitages, ſuſpendu ſur un abime des plus effrayants, préſentoit un aſpect également terrible & pittoreſque. A mon avis nous étions alors dans le jardin d'Eden. Je ſuis convaincu qu'Edén ne pouvoit être mieux décoré; car ici encore Dieu a été le jardinier, & par conſéquent tout ce qui peut ſatisfaire la vue, l'odorat, & l'imagination, croiſſoit abondamment autour de nous. Le myrthe, le roſier ſauvage, le jaſmin & toutes ſortes de plantes & de fleurs aromatiques, fleuriſſoient d'elles-mêmes & avec profuſion autour de

nous,

nous, & nos pieds répandoient l'odeur de la lavande, du rômarin & du thym, jusqu'à ce que nous fussions arrivés au premier hermitage paisible de St. Jaques. Nous examinâmes le petit jardin du saint habitant de ce lieu, & fûmes enchantés de la propreté & de l'humble simplicité qui le caractérisoient en tout. Sa petite chapelle, sa fontaine, son berceau de pampres, ses hauts cyprès, & les murs de sa cellule tout tapissés d'arbres toujours verds & décorés de fleurs, donnoient à cet endroit un agrément admirable, même abstraction faite du site. La porte étoit fermée & un morne silence régnoit au dedans; mais à peine eus-je frappé que le respectable solitaire ouvrit. Son habit étoit de drap brun, sa barbe fort longue, son visage pâle, ses manieres polies: il étoit trop occupé de la contemplation du monde à venir, pour perdre son temps aux mêmes choses que nous; nous nous contentâmes donc de jetter les yeux dans son appartement & de recevoir sa bénédiction. Alors il nous quitta, en nous abandonnant tout ce qu'il possédoit, hors sa paillasse, ses livres & son rosaire. Cet hermitage est renfermé entre deux pointes de rocs & a peu d'étendue; mais il est disposé avec beaucoup d'art & jouit à midi des lointains les plus ravissants vers l'orient & le nord. Quoiqu'éloigné d'environ deux mille trois cent pas du couvent, il est cependant suspendu si directement au dessus que les rochers lui transmettent, non seulement le retentissement des orgues & les voix des moines chantants au chœur, mais encore le son que forment ceux qui parlent en bas dans la place où le couvent est situé.

„Le second hermitage, celui de Ste Catherine, git dans un vallon solitaire & profond, & présente cependant à midi une vaste & agréable perspective vers l'orient & le couchant. Le bâtiment, le jardin &c. sont très-bornés & situés au pied d'une des plus hautes pointes, dans un angle des plus sûrs & des plus pittoresques. Si dans un séjour aussi solitaire & aussi écarté, l'hermite n'est guere accoutumé à entendre des voix humaines, il en est richement récompensé par les doux sons des oiseaux; car aucune partie du mont n'en est autant remplie que cet endroit charmant. Ici le rossignol, la linote, le merle, & une infinité de petits chanteurs, vivent dans la plus étroite intimité avec leur protecteur. Il les a enhardis & ap-

privoisés au point qu'à son appel toute la bande musicale abandonne les rameaux & entoure la personne de son bienfaiteur journalier. Quelques-uns se perchent sur sa tête; d'autres entortillent leurs pieds dans sa barbe, & lui becquetent le pain dans sa bouche; telle est leur sécurité que même un étranger a part à leurs caresses. Le solitaire ne fait que de sobres repas, mais la musique les accompagne, & le rossignol l'endort par ses accents. Si de plus nous nous rappellons que peu de jours dans l'année sont plus mauvais pour lui que nos plus beaux jours de Mai & de Juin ne le sont pour nous, on imaginera sans peine qu'un homme qui respire un air si pur, qui se nourrit d'aliments si légers, qui maintient son sang dans une libre circulation par un mouvement modéré, qui n'a jamais l'ame troublée par les affaires du monde, qui dort peu mais d'un sommeil doux & rafraîchissant, & qui enfin vit dans la confiance d'habiter le ciel après sa mort, mene une vie bien plus digne d'envie que de pitié. Comme les hermites ne mangent jamais de viande, je ne pus m'empêcher de remarquer combien cette circonstance étoit favorable à la sûreté de ses petits amis ailés, ainsi que l'absence des enfants qui dénichent les petits, & des chasseurs qui tuent les vieux. A Dieu ne plaise, repliqua-t-il, qu'aucun d'eux ne tombe que par la main de celui qui leur accorda la vie. Donnez-moi votre main, lui dis-je, & votre bénédiction. Il le fit & cela abrégea ma visite: j'entrai dans sa grotte, je mis en cachette une livre de chocolat sur sa table de pierre, & m'esquivai. S'il est un homme heureux au monde j'ai vu cet être extraordinaire, & c'est ici qu'il habite: toutes ses manieres & ses actions le prouvent, & cependant il n'avoit pas un maravedis en poche; l'argent lui est aussi inutile qu'à ses merles. — A quatre cents pas de cet hermitage est la cellule qui porte le nom de St. Jean, au côté oriental de laquelle on voit l'abime le plus épouvantable. A midi la cellule offre un beau coup d'œil vers l'est; des marches commodes menent à cette habitation. Pas loin de là, au bord du chemin, est une petite chapelle à laquelle on donne le nom de St. Michel, & qui est aussi antique que le couvent. Tous les hermitages, même les moindres, ont chacun leur chapelle, leur citerne, & la plûpart un petit jardin.

jardin. Le bâtiment confiste en une ou deux petites chambres, un petit refectoire, & la cuifine: plufieurs de ces domiciles ont au dedans & au dehors toutes les commodités que peut defirer un homme feul; à moins qu'il ne defire de ces chofes auxquelles il a renoncé en prenant poffeffion de fon hermitage. De là, un chemin plutôt admirable que fûr ou agréable, mene par deffus une chaîne de montagnes à la cellule élevée appellée St. Onuphre. Elle eft dans la fente d'une des pointes à trente-fix pieds du fol, & préfente un afpect effectivement étonnant, car elle paroît fufpendue dans les airs. On monte un efcalier très-difficile de foixante marches; enfuite il faut traverfer un pont de bois jetté d'un roc à l'autre fur un précipice fi effroyable qu'à peine conferve-t-on affez de contenance pour ne pas y tomber. L'hermitage n'occupe d'autre efpace que celui qui eft fous le toit, & n'a d'autre vue que vers le fud. Son habitant nous dit que fouvent il voyoit les îles de Majorque, de Minorque, d'Ivica, & les royaumes de Valence & de Murcie. — Après être monté un efcalier de cent cinquante pas depuis la même pointe où fe trouve St. Onuphre nous arrivâmes au cinquieme hermitage, la Madelaine. Il eft fur quelques rochers élevés entre deux hautes pointes, & préfente autour de midi, de beaux lointains vers l'eft & l'oueft. Près de l'hermitage, & fur une pointe encore plus élevée, eft la chapelle, d'où — coup d'œil effrayant! — l'on apperçoit au bas d'un affreux abime & d'une colline efcarpée, le couvent éloigné de deux milles (anglois). — Ici le chemin s'éleve vers la partie la plus haute de la montagne: il conduit depuis la derniere cellule l'efpace de trois mille cinq cens pas & par un fol rabotteux à l'hermitage de St. Jérome. Du haut de fes deux tourrelles fe découvre une fcene immenfe, & qu'un habitant du plat pays ne fauroit fupporter. L'on voit non feulement une grande partie de la montagne inférieure, mais encore les royaumes d'Arragon & de Valence, la Méditerranée & fes îles, & pour ainfi dire l'hémifphere entier. Cet hermitage domine une forêt de plus d'une lieue efpagnole en circonférence, qu'habitoient jadis quelques folitaires, & qui maintenant eft le pâturage des beftiaux du couvent. — Le feptieme hermitage qui porte

te le nom de St. Antoine pere des Anachoretes, eſt deſſous une des plus hautes pointes. La vue eſt très-belle vers l'eſt & le nord, mais on voit auſſi à cent quatre-vingt toiſes perpendiculairement au deſſous de ſoi le plus horrible précipice & la riviere Lobregat. A moins d'être accoutumé à un ſpectacle auſſi horrible, on ne ſauroit regarder ce lieu ſans effroi & ſans étonnement. — Environ à une portée de fuſil d'ici s'éleve la plus haute pointe du mont: elle ſurpaſſe toutes les autres de quatre-vingt toiſes, & eſt à trois mille trois cents pas du couvent ſitué dans le fond. En côtoyant cette pointe on arrive à l'hermitage de St. Sauveur, diſtant de huit cent pas de St. Antoine. St. Sauveur a deux chapelles, dont l'une eſt taillée dans le cœur de la pointe du roc, & a par conſéquent une belle coupole naturelle. L'accès de cette cellule eſt très-pénible; la vue eſt belle vers le ſud & l'eſt. — Après une deſcente de ſix à ſept cents pas on parvient à St. Bénoit neuvieme hermitage: ſon ſite eſt très-agréable, ſon accès facile, & le coup d'œil d'une beauté au deſſus de toute deſcription. — Lorsque venant de St. Bénoit on traverſe un ruiſſeau qui deſcend par le milieu de la montagne, on trouve à ſix cents pas de là l'hermitage de Ste Anne qui eſt ſur un emplacement étendu, & eſt beaucoup plus grand que les autres. Il eſt ſuperbement décoré de grands arbres; l'on voit ici le chêne toujours verd, le liege, le cyprès, le figuier qui s'étend au loin, & une foule d'autres. — A huit cent cinquante pas eſt la cellule de la Ste Trinité dans un bois touffu & ſolitaire. Toutes les parties du bâtiment ſont élégantes, & la ſimplicité de l'enſemble perce par-tout. On rencontre dans ce lieu une ſombre allée, longue d'une portée de fuſil, que presque rien ne ſurpaſſe en beauté. C'eſt un berceau touffu, formé par de grands arbres, & terminé par l'aſpect d'une chaîne conſidérable de pointes de rocs rangées réguliérement les unes à côté des autres, & dont les flancs brûlés & jaunis à force de réfléchir les rayons du ſoleil, ſont polis par la main du temps au point de reſſembler à des tuyaux d'orgues. — A cent ſoixante pas de diſtance ſe trouve l'hermitage de la Ste Croix, ſitué au pied d'une des plus petites pointes, & qui eſt le plus proche du couvent. — Le dernier hermitage, qui eſt auſſi le plus conſidérable, pour

pour ne pas dire le plus beau, eſt St. Dimas. Environné par-tout de précipices eſcarpés & terribles, on ne peut y arriver que du côté de l'eſt par un pont-levis; & celui-ci levé, l'abord eſt inacceſſible. Cet hermitage eſt presque ſuſpendu ſur le bâtiment du cloître, & offre des vues ſuperbes & étendues vers le ſud & le nord. — Les pluies abondantes qui ſe ſont écoulées le long de ce mont depuis la création, ont formé autour de ſon pied une tranchée extrêmement large & profonde qui reſſemble au lit deſſéché d'une grande riviere. Dans cette tranchée ſe trouve une immenſe quantité de morceaux détachés de la montagne qui s'y ſont précipités d'un ſiecle à l'autre: de là vient que la circonférence inférieure du mont eſt tout auſſi pleine de pointes ſingulieres que la ſupérieure. On voit de plus en bas & à côté de la montagne pluſieurs petites places ſi bien ornées de grands arbres & de fontaines naturelles, qu'on ne ſait à quelle partie de ce canton enchanteur donner la préférence. Une ſemaine ne ſuffiroit pas pour examiner la moitié des petites beautés qu'offre de tout côté, & depuis ſon faîte le plus élevé jusqu'à ſes fondements, cette vaſte & admirable montagne."

Ces énormes maſſes de pointes de rochers & d'abimes, ces ſites hardis & ces vaſtes lointains, ce mèlange d'hermitages variés, forment ici un canton majeſtueux & ſublime, & qui n'eſt peut-être ſurpaſſé par nul autre ſur la terre entiere.

6.

Nous voyons comment la nature forme des cantons de caracteres différents, & propres auſſi à faire des impreſſions différentes. Ces caracteres naturels peuvent encore être renforcés de pluſieurs manieres par la main de l'homme. C'eſt ainſi qu'un canton riant, décoré d'une cabane paſtorale ou d'une maiſon de campagne, un mélancolique d'un couvent ou d'une urne, un romaneſque de ruines gothiques, un majeſtueux d'un temple ou d'une foule d'hermitages, comme nous venons de voir à Mont-Serrat, gagne beaucoup du côté de l'impreſſion. Lorsque ces édifices &

ces monuments ſont combinés avec les cantons auxquels ils conviennent par leur nature, les fabriques & les cantons ſe font mutuellement part de leur énergie, leurs caracteres deviennent plus ſenſibles, & il en réſulte une réunion d'idées & d'images qui agiſſent ſur l'ame avec une force abſolument déterminée & d'autant plus grande.

Le caractere naturel d'un canton peut encore ſe changer & ſe transformer en un autre. Un canton mélancolique, par exemple, peut devenir riant. Ouvrez des lointains à l'œil; éclairciſſez le bois; donnez de la pente à l'eau & faites la murmurer en jailliſſant; diminuez l'ombre par des clairs; troublez le ſilence par le bêlement d'un troupeau paiſſant aux environs, ou par le chant de quelques oiſeaux — auſſitôt la ſcene mélancolique fait place à la riante.

On peut transformer un canton qui ne ſignifie rien en un autre d'un caractere très-décidé. Choiſiſſez un terrein plat, ſans forme, ſans beauté, ſans fertilité même: changez-le en colline garnie de gaſon, de brouſſailles ou d'arbres iſolés, & bientôt vous aurez une des parties d'un canton gai. Souvent on apperçoit dans un champ des chênes rares, difformes, courbés par le temps & l'orage, déjà morts au ſommet, qui, répandus ça & là, préſentent un aſpect triſte: imaginons à leur place de petits groupes de jeunes arbres, d'un beau cru, verdoyants, & le champ prendra d'abord un air riant.

En tant que le payſage eſt un mêlange de pluſieurs cantons, il gagne à être varié. Ainſi un jardin compoſé de pluſieurs cantons d'un caractere décidé, réunira pluſieurs impreſſions; mais dans ce cas la ſucceſſion & la liaiſon de ces impreſſions auront une grande influence. Premiérement il faut examiner quel effet ſimple produiſent en particulier chaque objet naturel, ſa ſituation & ſa diſpoſition. Enſuite il faut faire attention aux proportions qu'ont entr'eux les effets des objets iſolés, à leur plus ou moins d'accord, aux limites où commence l'harmonie des émotions homogenes

ou

ou amies, & où commence leur écart. Regles importantes, mais qu'on n'obſervera pas ſans difficulté, & qui veulent un ſentiment ſûr & un jugement infaillible. Là où l'on obſerve en même temps des objets dont les énergies d'impreſſion ſont différentes, là auſſi réſulte une émotion compoſée. On peut la manquer plus aiſément qu'une ſimple; mais lorsqu'elle réuſſit bien, elle eſt beaucoup plus vive. L'artiſte jardinier, qui expoſe des objets dont les forces ſont conſidérables & diverſes, ne doit pas moins tâcher que les autres artiſtes de produire des émotions renforcées. En choiſiſſant ſes objets il ſera donc attentif à n'employer, ſoit ſucceſſivement, ſoit tous à la fois, que ceux dont les impreſſions ne ſe détruiſent & ne ſe contrediſent pas réciproquement, mais plutôt ſe marient bien enſemble. Chaque objet doit être tel par lui-même, & dirigé de maniere que, malgré la préſence & la variété d'autres objets qu'on apperçoit en même temps, les impreſſions de tous, ſuivant pour ainſi dire une ligne non interrompue, aillent ſe réunir en un ſeul point, où elles ſe rehauſſent & ſe renforcent mutuellement par leur mêlange. Les buts particuliers de cette harmonie peuvent être auſſi variés dans un jardin que dans un beau payſage naturel. Mais ſi l'on n'a pas ſoin de ramaſſer les différentes impreſſions & les réunir pour en faire un enſemble, un jardin n'aura jamais la perfection qu'il doit avoir comme ouvrage du goût dirigé par la raiſon, c'eſt à dire *l'unité*, ſans laquelle toute variété eſt accablante & ſans ſignification.

Encore une remarque, qui me paroît de conſéquence pour mieux diſtinguer les différentes eſpeces de jardins qu'on peut effectivement conſtruire. On peut compoſer un vaſte jardin de pluſieurs cantons, mais on peut auſſi imaginer très-bien un beau jardin qui ne conſiſte qu'en un ſeul canton d'un caractere & d'un effet ſimple & déterminé. Ainſi l'on peut avoir des jardins qui ne ſont que *gais*, d'autres où il ne regne qu'une *douce mélancolie*, d'autres encore qui ne ſont que *romaneſques*, d'autres enfin qui ne ſont que *majeſtueux*, ſuivant la diſpoſition variée du canton où ils ſe trouvent, & qui détermine leurs caracteres. Cette différence devient en-

core plus conſidérable par l'uſage qu'on peut faire de ces jardins. Une petite maiſon de campagne, où l'on veut jouir des premiers mois de l'été, une académie, demandent un jardin gai: un couvent, un hermitage, une chapelle ou un cimetiere, exigent un jardin où domine la douce mélancolie; un vieux château, un jardin romaneſque. Chacun de ces jardins pourroit avoir une étendue conſidérable ſans rien perdre de la ſimplicité de ſon caractere, pourvu que le canton qui le compoſe reſtât toujours le même.




208
DES